



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





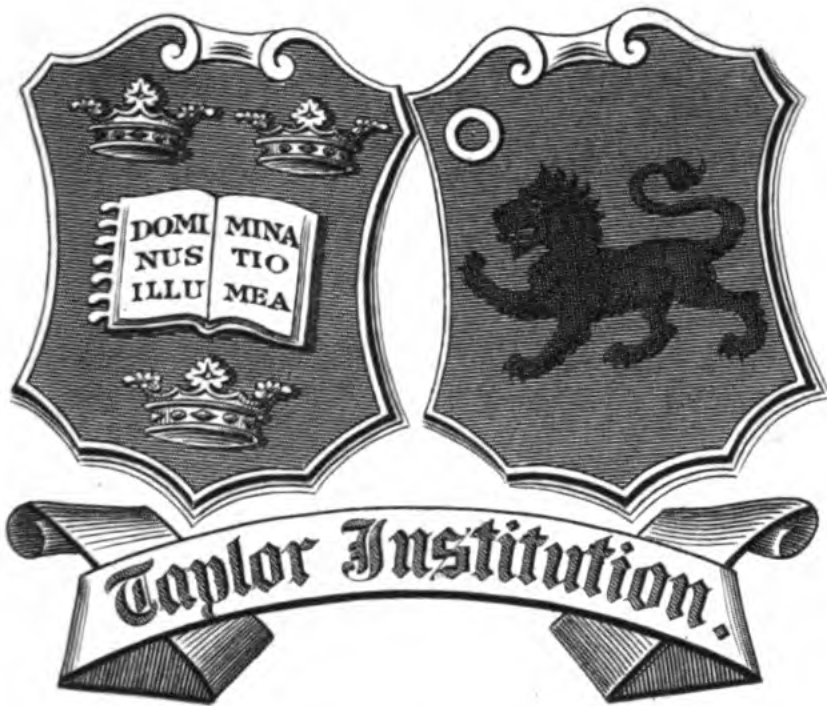
~~B. 130~~



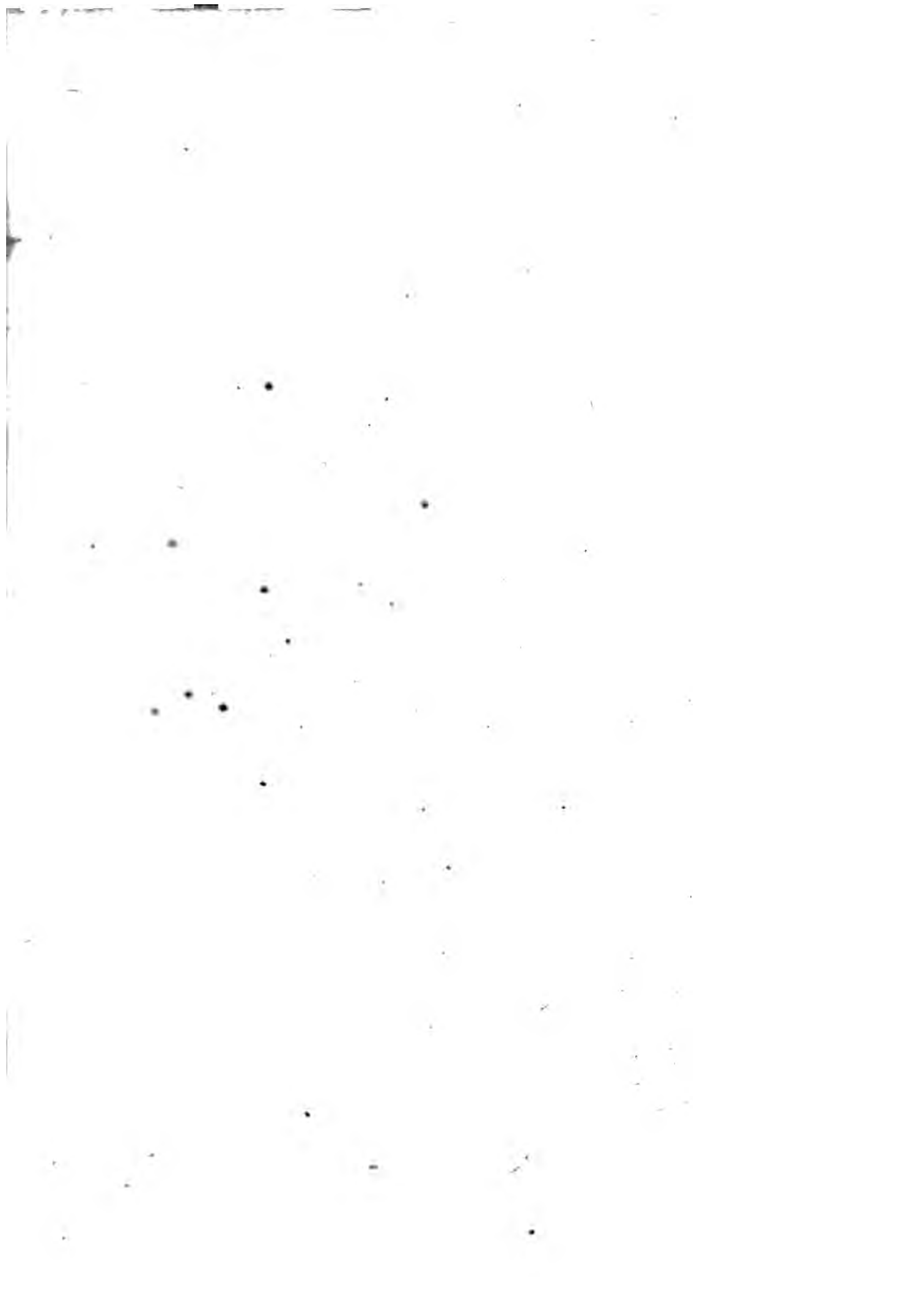
M. M. ix. 17.

~~H. 7.~~

86. G. 1514















L'E C O L E

D U M O N D E ,

O U

I N S T R U C T I O N

D' U N P E R E

A U N F I L S ,

Touchant la maniere dont la faut  
vivre dans le Monde.

*Divisée en Entretiens.*

Par Mr. L E N O B L E .

T O M E T R O I S I E ' M E .

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A A M S T E R D A M ,

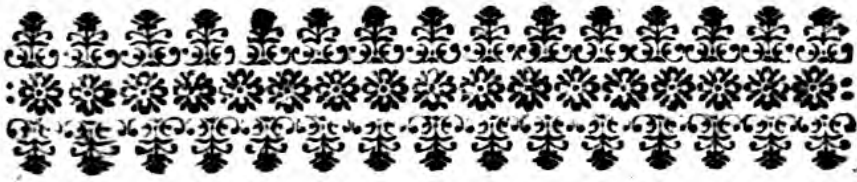
Aux dépens de LA COMPAGNIE.

---

M. DCCIX.







# L'ÉCOLE DU MONDE.

---

## NEUVIÈME ENTRETEN.

*Des moyens particuliers d'arriver à la  
Fortune dans l'Eglise.*

ARISTIPE.

**J**E vous ai promis qu'après soupé je continuerois à vous entretenir sur les moyens singuliers d'arriver à la Fortune dans chaque Profession, & que nous les examinerions toutes; car comme vous n'êtes pas encore déterminé laquelle vous embrasserez: il est bon que vous les connoissiez toutes avant que de prendre votre parti.

ARISTIPE.

Mais il semble que des six que vous  
Tom. III. A m'a-

2 L'ÉCOLE DU MONDE.  
m'avez proposées , il y en a deux pour  
lesquelles je ne suis point né.

ARISTIPE.

Vous n'êtes né ni pour la Finance ni  
pour la Marchandise ; mais cela n'empê-  
chera pas que je ne vous en entretienne  
après que je vous aurai parlé de l'Eglise ,  
de l'Epée , de la Cour , & de la Robe ,  
qui peuvent toutes vous convenir.

TIMAGENE.

*A Jove principium.* Il faut , s'il vous  
plaît , que vous ayez la bonté de com-  
mencer par l'Eglise , comme la plus no-  
ble , la plus excellente , & la premiere  
des Professions.

ARISTIPE.

Elle n'est pas seulement la premiere se-  
lon Dieu , au Culte duquel ceux qui l'em-  
brassent sont particulièrement destinez ;  
mais elle l'est selon les hommes , & par  
son rang , & par la veneration qu'elle  
imprime , & par la facilité qu'il y a d'y  
faire fortune. Car enfin , quelques pei-  
nes , quelques travaux qu'un homme se  
donne dans les autres Professions , dites-  
moi , s'il y en a une seule qui puisse du  
soir au matin vous donner vingt , trente ,  
& cent mil livres de rente d'un trait de  
plume , & c'est ce qu'on voit tous les jours  
arriver dans l'Eglise , tel se couche sans  
un sou , qui le lendemain est enrichi pour  
le reste de ses jours. Tel se leve petit Cape-  
lan

lan ou médiocre Abbé, qui se couche gros  
Bénéficiaire ou riche Prélat. Et c'est dans  
cette Profession qu'on voit les plus grands  
miracles de la Fortune.

T I M A G E N E.

Il est constant qu'un jeune homme qui  
arbore le petit Collet, & met un Breviaire  
dans sa poche, peut prétendre à tout.  
N'a-t-on pas vu il y a cinquante ans le  
Cuisinier Rabirius devenir par cette voye  
Duc & Pair, & à la veille de rougir des  
faveurs aveugles de la Fortune.

A R I S T I P E.

Ne parlons point de ceux qui ont profité  
des tems malheureux pour s'élever  
par des voyes que je ne prétens pas vous  
proposer. Nous sommes dans un siècle où  
la seule vertu & le mérite distingué peuvent  
dans cette Profession attirer la faveur,  
& je ne donne des leçons qu'à ceux qui  
par la route de l'honneur desireront se pousser  
à la Fortune; puisque l'Écriture elle-même  
n'en interdit point le souhait, qu'elle  
n'en ferme pas la porte à la vertu,  
& qu'au contraire, elle promet des bénédictions  
& des richesses temporelles à ceux  
qui marchent dans les voyes droites.

T I M A G E N E.

Vous pouvez, ce me semble, ajouter  
que le desir en est si peu défendu, qu'en  
termes précis l'Écriture dit que celui qui  
desire l'Épiscopat desire une bonne œuvre.

4 L'ECOLE DU MONDE.  
ARISTIFE.

Cela peut avoir différentes intreprétations, & celle que vous lui donnez est la plus littérale. Mais enfin, je vous disois, & il est vrai, qu'il n'y a point de Profession qui puisse donner une Fortune ni si grande, ni si aisée, ni si assurée, que celle de l'Eglise. L'Homme d'Epée hazarde sa vie; le Courtisan ne dort & ne mange qu'en inquietudes perpetuelles; l'Homme de Robe n'a point de Charge qu'il ne l'achete au poids de l'or, & demeure fixé dans sa place s'il n'en rachete une autre; & le Financier & le Marchand, peuvent malgré toute leur prudence être forcez à la banqueroute: Au contraire l'Homme d'Eglise est en une pleine securité de sa vie, tous les jours sans délier sa bourse il peut monter de degrez en degrez, il vit dans une tranquillité profonde, & fut-il endetté par dessus la tête, il faut qu'on lui laisse toujours une partie de ses revenus.

TIMAGENE.

Je ne m'étonne donc pas si une si prodigieuse quantité de gens donnent dans cette Profession; car rien n'est si attrayant que de voir ce changement soudain d'un petit Bénéficiaire en un gros Prélat.

ARISTIFE.

Voyez Théophane, il étoit suivi d'un petit Estlave mal vêtu, marchoit à pié en long

*Neuvième Entretien.* 5

long manteau de serge , & se faisoit un plaisir de caresser ses égaux. Il se coucha simple Chapelain , & le vit le lendemain élevé contre son attente au rang des Pontifes Saliens avec quarante mille Sesterces de rente attachez à son Bâton Augural, aussi-tôt on le vit se promener sur le pavé dans un magnifique Cabinet doré, traînant après lui une longue queue de cinq grands Esclaves vêtus d'écarlate, le peuple se tend, se tourne, & s'arrête au bruit éclatant du trac de les gros chevaux: Il ne regarde plus que de haut en bas ceux qu'il couroit embrasser; & pour les Prestres soumis à sa Jurisdiction, comme il croiroit descendre de sa grandeur s'il leur communiquoit sa parole, il ne leur parle que par Truchemens.

T I M A G E N E.

On ne voit point sans doute ces changemens soudains dans les autres Professions; mais ce faste que Theagene prit tout d'un coup est-il de vôtre goût?

A R I S T I P E.

Je ne vous le propose que pour vous marquer la promptitude inespérée de sa Fortune; mais si je voulois vous donner un modèle tel que je desire, je vous ferois jeter les yeux sur le sage Eusebe, qui quoique né dans les grandeurs, & élevé tout jeune dans les premières Dignitez du Sanctuaire, s'est toujours montré doux, humble, affa-



6 L'ÉCOLE DU MONDE.

ble, humain, charitable, bien-faisant, se communiquant sans bassesse aux petits, se soutenant sans orgueil avec les grands, sa maison, sa table, son équipage, n'ont dans leur propreté que ce qu'exige l'honneur de son Caractere : il est favori sans arrogance, sçavant sans présomption, riche sans vanité, & tient pour maxime que rien n'approche plus l'homme de la Divinité, que d'entrer dans les besoins des indigens, secourir les affligés, & ceux qui sont opprimés.

TIMAGENE.

Je me trompe fort si vous n'avez dessein de tirer de la conduite qu'il a tenue, toutes les instructions que vous voulez donner à un homme qui veut choisir la Profession de l'Eglise.

ARISTIPPE.

Songez que je ne vous entretiens point ici pour prêcher les devoirs étroits d'un homme d'Eglise qui se retranche du commerce du monde, pour se donner tout entier à la mortification. La plupart des hommes qui prennent ce parti ont des veues plus tempérées, & des cœurs moins détachés de tout ce qui émeut le desir des honneurs ou des richesses, & je parle aux hommes comme hommes tels qu'ils sont, & tels qu'ils se sentent, & non pas à des Anachorettes qui vont se retirer dans les déserts de la Thebaïde ; car ce  
n'est

n'est plus le tems d'y aller chercher des sujets pour remplir les premières Dignitez de l'Eglise.

T I M A G E N E.

Je trouve qu'on a raison , & que plus on a veu le monde mieux on le sçait gouverner.

A R I S T I P E.

Il est nécessaire qu'il y ait des Prélats , il est de l'honneur du Ministère que ces Prélats soutiennent avec Dignité la grandeur de leur Caractere , & par conséquent il faut qu'il y ait des richesses attachées à ces Dignitez. Il n'est point blâmable qu'un homme y aspire , lors qu'il se sent un talent propre pour remplir ce Ministère , & il lui est glorieux de suivre les voyes droites qui peuvent l'y pousser. Je sçais bien qu'il est difficile de se proposer les Dignitez Ecclesiastiques pour le but de ses travaux , qu'il ne se mêle aux veues du Service de l'Eglise un rayon d'ambition ? que voulez-vous ? Quelqu'épuré que soit le cœur de l'homme , il y a toujours de l'homme dans quelqu'un de ses replis ; mais l'ambition fondée sur un vrai mérite n'a rien de reprehensible , & autant qu'il est criminel d'arriver à ce Ministère saint par de mauvaises routes , autant est-il glorieux à un homme d'y entrer par les belles voyes.



8 L'ÉCOLE DU MONDE.  
TIMAGENE.

Prenez donc que je me sente porté d'inclination à prendre le parti de l'Eglise, & que suivant ce desir naturel de s'élever, que tous les hommes avoueroient sentir dans leur cœur s'ils vouloient dire la verité, par quelle route me conduiriez-vous?

ARISTIFE.

Il ne faut jamais que ce soit la veüe ni de l'interest ni de l'ambition qui vous porte à prendre ce parti, vous ne remplirez jamais sincerement les devoirs de cette Auguste Profession, si vous n'y entrez par un motif de veritable Pieté, tout tombe, si cette pierre n'est la premiere dans le fondement de l'édifice, & son défaut est la source de tous les desordres dans lesquels on ne voit que trop souvent tomber les mauvais Ecclesiastiques, & qui même les détournent de leur Fortune.

TIMAGENE.

Je conviens que rien n'est plus méprisable qu'un homme qui doit au Peuple l'exemple de la pieté, & qui n'en a point.

ARISTIFE.

La pieté est utile à tout, & à tous, mais elle est l'attribut particulier de ceux qui se consacrent aux saints Ministeres, & puisque de vôtre aveu rien ne rend un Ecclesiastique si méprisable que son défaut, & que c'est l'estime que nous donnons de  
de

de nous, qui nous ouvre la porte aux Emplois & à l'élevation : N'est-ce pas une folie, selon le monde même, de manquer de ce qui est la baze de cette estime? Vous voyez donc que pour se pousser dans l'Eglise, la Pieté est absolument necessaire; & elle l'est tellement, que quoique son apparence extérieure sans réalité soit la plus lâche de toutes les fourbes, comme je vous l'ai déjà dit ailleurs, elle a néanmoins servi de clef à bien des gens pour leur ouvrir la porte à de grandes Dignitez. Si le Verre produit cet effet, que fera le Diamant?

T I M A G E N E.

Vous m'avez dit autrefois que le faux pieux étoit orgueilleux, avare, & vindicatif.

A R I S T I P E.

Ces trois vices sont les attributs de la fausse pieté, comme l'humilité, la charité, & la mansuetude, sont les attributs de la véritable. C'est à ces marques que vous reconnoîtrez si un Ecclesiastique est véritablement pieux, ou s'il n'a que le dehors trompeur d'une Pieté de Tartufe; mais sçavez-vous pourquoi l'humilité est le premier caractère de la vraie pieté, & que l'orgueil en est le premier poison.

T I M A G E N E.

Vous me ferez plaisir de me le dire.

C'est parce que le fondement solide de la Pieté, c'est de connoître Dieu, & de se connoître soi-même par rapport à Dieu. Or l'esprit humain ne peut fléchir sur la grandeur infinie de Dieu, & sur le néant de la creature, qu'il ne soit humilié, & dès que l'homme a de l'orgueil, c'est qu'il ne s'est pas appliqué à comprendre ce qu'est Dieu, & ce qu'il est lui-même, & n'a pas par conséquent le fondement essentiel de la Pieté, qui est la connoissance, ou pour mieux dire la comprehension de ce qu'est le Createur & de ce qu'est la Creature; mais si l'orgueil excite par tout la haine, il n'est jamais plus insupportable que dans ceux dont la Profession demande plus de modestie & plus d'humilité : & il me semble que si je m'étois voué à cette Profession, je me serois fait une leçon perpetuelle de ce que le Maître des Maîtres dit aux premiers Ministres de sa parole, que s'ils ne se faisoient aussi petits que l'enfant qu'il leur montrait, c'est à dire aussi humbles & dociles à la correction, ils ne participeroient jamais à sa gloire.

TIMAGENE.

Vous ne croyez donc pas d'une pieté bien solide l'Abbé Polimnestor, quoi qu'on le voye fort assidu dans les Eglises; car on le met au rang des plus orgueilleux de tous nos jeunes Abbez.

ARIS.

## ARISTIPPE.

C'est un homme si rempli du nom & des exploits de ses Ayeux, qu'il en fatigue tous ses amis, il ne voudroit pas entrer dans un Carosse si les Carosses & les Mîtres mêlées avec les Couronnes n'y couvroient un Ecu divisé en differens quartiers; & il ne monteroit pas l'escalier du Louvre, ni celui du Pere Basile, que quatre Valets-de-Pié plus grands & mieux faits que le Maître dont ils portent le Manteau & la Soutane, ne le suivissent jusqu'aux antichambres.

## TIMAGENE.

Mais puisqu'il aime ainsi le faste & l'orgueil, pourquoi n'a-t-il pas pris un autre parti que celui de l'Eglise?

## ARISTIPPE.

L'Abbé Polimnestor est entré dans l'Eglise par l'habitude qu'ont les grands Seigneurs d'y mettre un de leurs Enfans, pour être les recipians des gros Benefices sur lesquels ils croient que leur naissance leur a donné un Indult naturel, & qui regardent les Abbayes & les Evêchez comme des especes de dettes que la Couronne a contractées d'obligation envers eux. Mais avec son faste qui dément les grimaces de la Devotion, il n'arrivera pas si tôt à la Mitre, que le modeste, sage, sçavant & pieux Polinice, dont le Roi a connu par ses propres lumieres & de ses

propres yeux la capacité, le mérite, & la vertu, & qu'il a de son mouvement & par un juste discernement, choisi pour aller chez les Sarmates comme son Ministre, ménager les intérêts de sa Couronne.

TIMAGENE.

Après avoir mis l'orgueil comme le premier indice de la fausse piété, dites-moi, je vous supplie, pourquoi vous prétendez que l'avarice soit encore une marque du défaut de la piété.

ARISTIPE.

C'est parce que comme la modestie nous marque une ame pénétrée du peu qu'elle est auprès de l'Être incréé, & qu'elle est l'opération de l'esprit qui se recueille au dedans; aussi la charité qui est directement opposée à l'avarice, est l'opération par laquelle ce même esprit rempli de piété se répand au dehors. Ainsi tout homme qui est véritablement pieux est charitable & celui qui n'est pas charitable n'a qu'une fausse piété.

TIMAGENE.

Vous demandez donc nécessairement l'esprit de charité dans celui qui se vouë à l'Eglise?

ARISTIPE.

Tout homme qui prend ce parti, & qui travaille pour avoir part à la possession des biens que les Fideles ont vouez à l'Autel, est non seulement par l'intérêt  
de



de son devoir obligé d'avoir de la charité, mais même par rapport au monde & aux veuës de la Fortune il faut qu'il fasse connoître s'il a cette vertu. Je vais plus loin, & je dis qu'ils ne doivent pas seulement regarder la charité comme une vertu, mais comme un devoir & une indispensable obligation, puisque si l'on remonte à la source des Benefices, on verra que ceux qui les possèdent, ne s'en peuvent dire que de simples Administrateurs, obligez d'en employer charitablement une partie.

**T I M A G E N E.**

Mais comment entendez-vous que même par la veuë mondaine de la Fortune, un homme qui aspire aux Benefices doit être charitable, puisque la charité qui l'engage à se dépouiller de ce qui est entre ses mains pour en remplir celles des autres, l'en prive au lieu de l'enrichir.

**A R I S T I P E.**

Les voyes generales qui vous conduisent à la Fortune, sont les mêmes dans toutes les Professions, c'est à dire l'estime publique & les amis. Or la charité vous produit l'un & l'autre; Lorsqu'on fait un bon usage d'une faveur qu'on a receüe, & son devoir, n'excite-t-on pas celui qui a fait du bien à le continuer? Ainsi quand la charité qui répand bien-tôt son parfum a mis en bonne odeur celui qui use bien

14 L'ÉCOLE DU MONDE.

d'un Benefice , n'êtes-vous pas persuadé que ceux dont les graces découlent se portent d'inclination à le mettre en état d'augmenter ses charitez ? Or tout homme qui est connu pour avoir l'esprit de charité , est necessairement aimé & estimé , & par ce moyen cette vertu par les veuës mêmes du monde est utile à la Fortune.

T I M A G E N E.

Je sçavois bien que du côté du Ciel les récompenses sont promises, même en biens temporels , à cette vertu.

A R I S T I P E.

Par une recompense & une punition également juste , Dieu nous assure que celui qui donne voit tous les jours croître l'abondance de ses richesses , & que ceux qui usent de rapines se détruisent eux-mêmes , & tombent ordinairement dans la pauvreté. Vous autres donc qui vous vouez à l'Eglise , soit que vous regardiez vôtre devoir envers le Ciel , qui doit estre vôtre unique but, soit que vous regardiez la Fortune mondaine , que vous ne pouvez vous établir que par les amis & la reputation , soyez charitables & montrez par là que vous êtes véritablement pieux ; & qu'ainsi vous avez le premier caractere que demande vôtre Profession.

T I M A G E N E.

Et de la mansuetude que vous mettez

tez pour le troisième caractère de l'homme pieux, qu'en dites-vous?

ARISTIPPE.

Cette vertu détruit dans le cœur jusqu'à la racine de la vengeance; & comme rien ne regne plus absolument dans le cœur des Hypocrites, & de ceux qui n'ont qu'une piété masquée, que le desir de la vengeance, il faut par une raison contraire que la piété se trouve toujours où est la douceur & la mansuetude.

TIMAGENE.

Cependant vous connoissez le dévot Rupert qui va toujours les yeux baissés, & dont la Morale est si scrupuleuse. Vous sçavez qu'il s'est poussé à une Fortune éclatante dans l'Eglise, & il se pique d'une très exacte piété. Cependant il est, à ce qu'on dit, le plus vindicatif des hommes, malheur à tout mortel dont il croit avoir été choqué; la moindre pécadille de léze-grandeur, est chez lui irremissible, & sa haine irreconciliable ne quitte jamais son ennemi qu'il ne l'ait perdu.

ARISTIPPE.

Je ne dis pas que les dehors ne puissent imposer même aux plus habiles, & que le faux pieux ne soit pris quelquefois pour le véritable par ceux qui sont les Maîtres des grâces, & qui étant déçus les élèvent à des places dont ils sont indignes. Rupert a trompé par sa grimace, je l'avouë,  
mais



mais cela vous fait connoître d'autant plus que la piété est nécessaire pour se pousser dans l'Eglise, puisque la fausse elle-même en ouvre les portes. Or ce que je vous disois, est que la mansuetude est si essentielle à la vraie piété, que pour connoître si un homme d'Eglise a une piété solide ou non, il ne faut que voir s'il est vindicatif, c'est là la coupelle la plus assurée, & lors qu'il a cet esprit de vengeance, vous le reconnoissez bien tôt à ses manières affectées, avec lesquelles il cache son fiel terrestre sous le voile de l'intérêt du Ciel, dont il prend soin de se parer en toutes occasions. Fuyez ces dévots d'étude; la vraie piété est plus unie, elle entre avec douceur dans les foibleses humaines, pour prêter avec charité la main à ceux qui sont tombés, & toujours prête à pardonner elle ne prend jamais le prétexte de défendre Dieu pour venger l'homme.

## TIMAGENE.

Je comprends fort bien que suivant votre principe, il faut qu'un homme qui se vouë à l'Eglise ait avant toutes choses la piété, & que cette piété n'est point véritable qu'elle ne soit accompagnée de l'humilité, de la charité, & de la mansuetude, mais il me semble que cette qualité seule ne fait pas la Fortune dans cette Profession.

ARIS.

## ARISTIPPE.

La piété, & ces autres qualitez qui lui sont essentielles, se rapportent à Dieu; mais il en est d'autres qui contribuent à la Fortune de l'homme d'Eglise, & qui se rapportent au monde. Je les reduis à trois : La science, le sang, & le crédit de nos amis, qui sont trois chemins pour arriver aux Dignitez Ecclesiastiques, chemins louables si la piété nous y conduit, mais qui sont de très-mauvaises routes lors qu'on est dénué de cette premiere qualité fondamentale, & qu'on n'y est guidé que par des veüs mondaines.

## TIMAGENE.

Il faut donc maintenant que vous m'expliquiez dans le détail ces trois differens moyens de se pousser dans l'Eglise; vous mettez la Science pour le premier, mais il me semble qu'elle donne plus de gloire que de biens, & je voudrois bien sçavoir par quelle raison les plus sçavans hommes sont ceux qui sont ordinairement le moins de Fortune.

## ARISTIPPE.

Il faut distinguer la science qui se renferme dans le Cabinet de celle qui se produit dans le monde, la premiere est, comme vous le dites, plus propre à donner de l'honneur que de la richesse, la raison est que le plaisir qu'un homme de retraite trouve dans l'étude augmente à mesure que son esprit s'ouvre, & qu'il fait plus de  
dé.

découvertes; ainsi plus il sçait & plus il veut sçavoir, & ce desir d'apprendre l'attache si fort sur ses livres, qu'il quitte toutes sortes d'affaires & d'intrigues pour s'occuper uniquement de son travail interieur. Or la Fortune & les richesses ne viennent pas chercher un homme qui ne se remuë pas pour elles, ce ne sont que les intrigues & le commerce du monde qui les donnent; & l'appetit de sçavoir separant cet homme de ce commerce & de ses intrigues, il est rare qu'il s'enrichisse par l'affiduité du Cabinet.

## TIMAGENE.

Je ne m'étonne donc plus de voir de vieux & très-habiles Docteurs, mourir aussi peu avancez dans les Dignitez de l'Eglise que lors qu'ils ont eu le Bonnet.

## ARISTIPE.

La profonde Science de la Theologie Scholastique, qui fait un grand Docteur en Sorbone, ne l'enrichit ordinairement que par ce qu'il obtient par la necessité de ses Degrez. Le sçavant Ripot a blanchi dans les Ecoles, son esprit est un abîme de Science, il est l'Arbitre de tout ce qui s'expose à la décision des Maîtres, il est outre cela pieux d'une pieté solide, & plein d'honneur & de probité; mais il consume ses jours sur la Bible & sur ses Commentateurs, & l'application qu'il y donne ne lui laisse pas le tems de penser à une  
For-

Fortune, qu'il a peut être méprisée; ainsi il est demeuré jusqu'à présent, comme bien d'autres, simple Docteur de Sorbonne.

T I M A G E N E.

Quelle Science voulez-vous donc qui contribuë à l'avancement d'un homme dans l'Eglise?

A R I S T I P E.

Celle qui se produit au public par l'heureux talent de bien prêcher me paroît la voie la plus seure & la plus ordinaire pour se pousser aux Dignitez de l'Eglise, & je puis ajouter la plus juste. Car si vous regardez l'établissement de l'Eglise, le premier Ministère consiste dans la Prédication, *Allez, prêchez par toute la Terre.* Voilà la Mission que Dieu a donnée à ses Apôtres.

T I M A G E N E.

Par cette raison vous ne reconnoîtriez point pour veritables Successeurs des Apôtres ceux qui n'exécuteroient pas cette Mission, & quiconque l'exécuteroit vous le reconnoîtriez pour Apôtre.

A R I S T I P E.

Ce n'est pas une consequence, & l'on peut prêcher par la plume comme par la parole, puisque l'Apôtre des Nations a donné l'exemple de l'un & de l'autre: Mais cette Mission expresse doit redoubler la veneration que nous avons pour ceux  
qui

qui remplissent ce Ministère; car les Docteurs ne sont que les interpretes des questions dont on combat la Loi, mais ses Prédicateurs enseignent l'usage de la Loi, & la conduite qu'elle prescrit. Or comme l'utilité que nous tirons de ceux qui nous apprennent à vivre selon la Loi, nous est plus sensible & nous touche plus que celle que nous tirons des Maîtres qui décident les difficultez de cette Loi, & que les premiers sont devant nos yeux & dans le commerce du monde, tandis que les autres s'en dérobent: C'est ce qui fait que la prédication qui fait bien plus connoître un homme, que la Science profonde de l'École, lui ouvre plus facilement le chemin à la Fortune.

#### T I M A G E N E.

Ne pourroit-on point dire aussi que la Fortune arrive plutôt aux Prédicateurs qu'aux Docteurs, parce que les premiers par le commerce des mondains, par la vue des grandeurs qu'ils ont devant les yeux, & par les applaudissemens dont on le flatte dans le succès de leur Ministère, conçoivent insensiblement plus d'ambition que les autres, qui plus separez du monde accoutument mieux leur esprit à ne voir dans leurs livres que ce qui leur inspire le mépris des richesses & des grandeurs.

#### A R I S T I P E.

La reflexion que vous faites est assez juste.



juste. Et en effet, à force de pénétrer les effets de l'ambition qu'on veut censurer, on en ressent quelquefois soi-même les atteintes, & cherchant des raisons pour inspirer du dégoût pour les richesses & pour les grandeurs, leurs attrait pernicious s'offrent à la vue de celui qui veut les attaquer & le séduisent; en un mot, pour corriger les mœurs du siècle il faut les apprendre & les savoir, il faut que le Prédicateur connoisse l'homme à fond pour le toucher par son endroit sensible, & à force d'étudier l'homme pour le corriger, on devient homme soi-même.

T I M A G E N E.

Avec quelles qualitez voulez-vous qu'un homme monte en Chaire pour y réussir, & s'ouvrir par le succès un chemin à la Fortune.

A R I S T I P E.

Il faut qu'il joigne l'intégrité d'une vie irréprehensible à une profonde capacité, soutenuë d'une éloquence tout à la fois vive & délicate: c'est par cette route que le pieux Cosmus, que le sage Macarise, que le profond Boetius, que l'Eloquent Sagittaire, & beaucoup d'autres que je ne vous nomme point, sont arrivez à la Prélatrice; mais si l'on s'expose sur la Tribune sacrée sans avoir fait fond d'une capacité suffisante pour soutenir un Emploi si laborieux, si l'on a la capacité & que le débit  
n'y

n'y réponde pas, ou si les mœurs demettent la sainteté & la pureté du discours, il ne faut pas esperer de Fortune par cette voie. Bion vivoit Regulier dans la Profession qu'il avoit embrassée, il voulut s'ouvrir la route aux grandes Dignitez de l'Eglise par la Prédication. Il parut en Chaire avec des talens considerables, beaucoup de Théologie, grande connoissance des Peres & des belles Lettres, une Eloquence naturelle & cultivée avec soin; un dehors agreable, un Corps robuste, une voix forte & pleine, le geste beau & réglé, il plaisoit & touchoit tout à la fois, & sa reputation faisoit bruit. Cependant il n'a pû malgré l'appui de ses parens arriver à la place qu'il ambitionnoit, parce qu'en se mêlant au monde pour l'étudier, le monde lui avoit trop insinué ses charmes. Il étoit bon d'être attentif à ses paroles, mais il falloit tirer un rideau sur ses mœurs; on profitoit en écoutant la maniere dont il censuroit le jeu, les excès de la table, & les attaches délicates du cœur, mais il n'étoit pas à propos de réfléchir sur les exemples qu'il en donnoit; en un mot, il auroit pû obtenir ce qu'il desiroit avec ardeur, si sa conduite eût répondu à celle qu'il enseignoit.

## TIMAGENE.

Cé défaut dans les mœurs peut ce me semble se mieux cacher que le défaut ou  
de

de la capacité ou de l'éloquence ; mais voudrez-vous bien me faire la peinture d'un Prédicateur tel que vous voudriez que je fusse , si j'étois appelé à ce Ministère.

## ARISTIPE.

Je ne puis vous donner un meilleur modèle d'un Prédicateur accompli , qu'en vous proposant l'incomparable Burdelius ; un zèle pur sans aucune veüe d'ambition lui a fait entreprendre ce pénible Ministère , puisqu'il est d'une Profession qui l'exclut des Dignitez qui servent souvent d'objet à ce travail , son esprit est vif & pénétrant , son jugement solide , son imagination élevée , sa mémoire fidele , il conçoit avec une netteté merveilleuse , il possède l'Écriture comme si sa teste en étoit le Livre vivant , & les grandes lumieres des premiers siècles de l'Évangile n'ont rien dit de beau qui ne lui soit présent , ses pensées sublimes qui coulent de sa bouche comme des fleuves rapides , en sortent avec autant d'ordre que d'abondance , rien ne s'y gêne , rien ne s'y confond , aucun vide n'en coupe les beautés , tout est à sa place , & tout y plaît , c'est la nature qui choisit ses paroles , un art imperceptible les arrange , & la grace leur fournit son efficace ; sa voix s'infinuë avec un charme sensible jusques dans les plus secrets replis du cœur , & après qu'elle

le



le en a tiré la peinture naïve des passions vicieuses dont il est corrompu, elle excite dans ce même cœur par une violence agréable cette douleur salutaire qui est le premier pas à la correction, son visage ouvert, ses yeux modestes quoique pleins d'un feu divin, & son air rempli de majesté, secondent admirablement son geste qui n'a rien ni de languissant, ni d'outré, ni de forcé, mais qui toujours convenable à la matière dont il traite, ne fait que prêter à son Discours les mouvemens nécessaires pour mieux frapper; s'il tonne contre le péché, le coupable en conçoit une sainte horreur; s'il console ceux qu'il a relevés, le pénitent s'affermit dans son espoir; & s'il explique aux Fidèles quels sont les abîmes de la miséricorde, les justes ressentent toute l'onction de la grace qui accompagne ses Discours. Faut-il donc être surpris si avec des talens si merveilleux, soutenus d'une ferveur sainte & d'une vie pleine d'intégrité, il a percé les nuës comme un Aigle, & acquis la plus haute réputation que la Chaire puisse donner.

## T I M A G È N E.

Il est difficile qu'un Talent pareil à celui dont vous venez de me faire la peinture, ne conduise pas aux premières élévations celui qui le posséderoit: Mais comme l'on ne peut pas se flater d'arriver à une si haute perfection, faites-moi le plaisir

fir de me marquer les defauts qui empêchent le succès de cette Profession.

ARISTIPPE.

Voulez-vous que je vous parle du plagiaire Monsieur l'Abbé Harpon, qui sans fond ni capacité, mais secouru d'une mémoire heureuse, de beaucoup de hardiesse, & d'un débit aisé, recite des Sermons composez du ramas des morceaux qu'il pille de tous côtés, & qui sur la bonne foi de sa mémoire en fait un tissu sans liaison, qui par la diversité de ses lambeaux mal coulus fait connoître qu'on les a tirez de différentes sources.

TIMAGENE.

C'est à dire que le premier & le plus grand defaut c'est celui de la capacité, & qu'il ne faut point penser à se proposer en public pour un emploi de cette importance, que l'on n'ait fait auparavant un grand fond de science.

ARISTIPPE.

Le second defaut qui frappe les yeux & prévient desavantageusement le public, c'est d'estre partagé d'un Corps desagréable; jetez les yeux sur l'Abbé Pargolet, Tortuë en Surplis, qui veut malgré qu'on en ait se montrer en Chaire, où l'on ne le verroit pas si un triple marchepié ne mettoit ses genoux au niveau de l'appui: je sçais qu'il a de l'esprit autant que petit Bossu en a d'ordinaire, mais il faut plaire, &

c'est quelque chose que de pouvoir par un dehors attrayant prévenir le cœur de ses Auditeurs : & quoi que le Ciel n'admette point ces distinctions , comme on ne parle pas devant des Anges , mais devant des Hommes , on les fait , & tel peut-être est dans de grandes Dignitez que la Chaire lui a procurées , qui n'y seroit pas s'il avoit la taille & la Bosse de l'Abbé Pargolet.

## TIMAGENE.

Puisque vous en êtes sur les deffauts corporels ; la voix desagreable me paroît encore beaucoup nuire au succès de la Prédication.

## ARISTIPE.

Je vous ai parlé dans le second Entretien des deffauts de la voix. Vous pouvez appliquer ici ce que je vous en ai dit là , & j'y ajouterai que suivant mes Regles de Physionomie verifiées par dix mille experiences , le ton de la voix marque presque toujours le caractere de l'esprit , la voix aigre est une marque de présomption & d'opiniaftreté , la rauque ou grosse par excés montre un esprit épais & rustique , la voix mâle & argentine un homme genereux & magnanime ; l'effeminée un homme lâche & mou ; la douce & forte un homme juste , droit & bon ; la flexible un homme souple & adroit ; la brouillée un esprit qui n'est pas net dans ses conceptions ; celle qui est

est trop lente un paresseux ; la précipitée un étourdi , & lors qu'elle est prompte & embarrassée un brouillon. Or de ces tons de voix , ceux qui marquent l'esprit le mieux tourné , sont naturellement les plus agréables à l'oreille ; il est donc fâcheux de paroître sur la Tribune avec une voix dont l'oreille est choquée , c'est une dangereuse prévention , & il faut des miracles d'ailleurs pour réparer ce désagrément.

T I M A G E N E.

Et ne dites-vous rien du geste ?

A R I S T I P E.

Je vous ai déjà dans le même endroit nommé le geste l'aîle de la parole : & ce n'est pas une partie à négliger pour le Prédicateur. Les uns par leur immobilité ôtent l'ame & la grace à leurs discours ; d'autres sont dans des mouvemens qui tiennent d'une espece de fureur ; d'autres par l'unité & le balancement pendulaire & continuel du même geste toujours repeté fatiguent les regards de ceux qui les écouënt ; Théobon écrit en l'air tout ce qu'il dit ; Timante finit toutes ses periodes par un enfoncement de son bonnet ; Philon semble chercher sans cesse dans les voutes ce que lui fournit avec peine sa memoire chancelante ; On croiroit que Deiphobe avec ses yeux fermez craint que la fienne ne le noye dans les flots ondoyans des testes heris-

lées de cornettes qui sont au bas de la Chaire ; & Agathon laisse de tous côtez vaguer les regards errans sans regle & sans distinction ; au lieu que Théodule ne les détourne pas de l'unique endroit où ses yeux se sont d'abord attachez. Ce sont tous ces deffauts qu'il faut éviter avec soin, & lors qu'on veut triompher des cœurs de son Auditoire, il faut satisfaire les yeux & plaire aux oreilles qui en sont les routes.

## T I M A G E N E.

Je comprens bien que quoique ces choses exterieures ne soient pas absolument essentielles à la Prédication, elles ne laissent pas d'être d'un grand poids pour son succès, puisque le Discours en reçoit la grace, & que l'impression en devient plus forte.

## A R I S T I P E.

Il ne faut pas aussi comme l'Abbé Narcisse abuser des propres leçons qu'il donne, & sous pretexte de se rendre agreable convertir la propreté en affectation, & porter dans la Chaire des ajustemens si effeminez qu'on les blâmeroit dans une ruelle ; y montrer une main adoucie dans les pâtes, un visage brillant par artifice, une Perruque d'une frizure mondaine, & si noyée de poudre qu'on pourroit douter si elle est blanche ou blonde. Dans cet état il étale dans un Surplis pompeux à l'excès le luxe qu'il va condamner dans les femmes plus modestes que lui,



lui, ses gestes sont compassez, son langage amolli, il n'y a pas jusqu'à la manière de mettre son bonnet qui ne soit délicate, & ses yeux ne se promènent que pour lire dans ceux de l'Assemblée si l'on est satisfait de l'air qu'il s'est donné. La route des Dignitez n'est point semée de ces fausses fleurs; toute leur récompense est accomplie dans le vain plaisir qu'ils se donnent, & on ne trouvera jamais ces poupins de profession sur les Catalogues du sage Basile.

T I M A G E N E.

Il faut pourtant suivant vos maximes, que celui qui se produit au public ait une propriété exacte & modeste.

A R I S T I P E.

Oui, & ainsi j'en bannis toute affectation, & lors qu'on a ces dehors tels que vous les comprenez, & un grand fond de capacité, il faut suivant son propre génie & par rapport au goût du siècle, se faire une Rhetorique propre; car il en est de toute sorte de façons, mais telle que vous vous l'établissiez, tout le secret consiste dans le bel ordre des parties, dans la preuve solide de tout ce qu'on avance, & dans la beauté du langage, tant pour l'arrangement des périodes que pour la pureté des expressions, mais de sorte que le tout soit animé par le feu continuel d'un esprit fécond, qui ne laisse jamais languir



30 L'ÉCOLE DU MONDE.  
ni les pensées ni les paroles.

TIMAGENE.

Vous en donnez dans votre *Traité de Rhétorique*, tant pour la Chaire que pour le Barreau, des leçons si aisées & si accommodées au goût moderne, qu'il ne faut pas d'autres instructions.

ARISTIPPE.

Je vous y renvoye donc, puisqu'elles alongeroient trop cet Entretien. Mais il ne suffit pas toujours de prêcher & de bien prêcher, pour faire la Fortune dans l'Eglise, c'est une clef pour ouvrir la porte, mais les Rivaux y mettent souvent tant de verroux derriere, que la clef n'en peut venir à bout : Quelquefois le mérite opere seul & par lui-même quand il est favorisé d'une bonne Etoile, sinon il faut necessairement recourir aux Patrons, à l'intrigue & à l'appui des personnes qui peuvent nous produire & nous pousser. C'est ce que nous allons examiner dans les autres moyens.

TIMAGENE.

C'est, dites-vous, la Naissance & le Crédit des Patrons; ce sont là les deux choses que vous prétendez qui nous poussent à la Fortune dans l'Eglise; mais ne pourroit on pas les confondre?

ARISTIPPE.

Non. Ce sont deux choses différentes; il est vrai que la naissance produit toujours  
une

une espece de credit presque necessaire. Mais le credit pris dans sa veritable signification, est fort souvent independant de la naissance.

## TIMAGENE.

Voyons donc, s'il vous plaît, d'abord ce que produit la Naissance, & ensuite vous me parlerez du Crédit qui naît de l'appui de ceux avec lesquels on se trouve uni d'intrigue & de correspondance.

## ARISTIPPE.

Je ne veux point vous parler de la Fortune de ces enfans des Dieux, qui maîtres de faire & défaire celle des autres n'oublient jamais de travailler à celle de leur famille, je veux dire des Favoris ou des Ministres, parce que les avantages que leurs proches tirent de leur appui, se rapporte plutôt au Crédit qu'à la Naissance. Je vous parle seulement de ceux qui entrent jeunes dans l'Eglise avec une Naissance illustre, sans appui direct du Ministère, comme Eusebe dont je vous ai d'abord proposé le modele; il y a des familles que les Titres & les Dignitez illustrent depuis long temps, & à qui l'honneur est comme hereditaire, lors que le sang leur a donné cette entrée à la Fortune, c'est un grand pas fait pour se pousser au comble, & si peu qu'ils se distinguent sur les bancs des Ecoles, dans les Chaires, ou par quelques Emplois dont ils se rendent

32 L'ÉCOLE DU MONDE.  
capables , il est presque impossible que la Fortune ne les distingue aussi , pourvu qu'ils ne débutent pas dans le monde comme l'Abbé Tarquinius , par un certain faste odieux qui leur attire la haine des Courtisans , & souvent le mépris du Maître.

#### TIMAGENE.

Vous voulez donc qu'un jeune Abbé de qualité se range sur les bancs comme ceux qui bornent toute leur Fortune à se procurer un jour un logement dans la Sorbonne, qu'il travaille avec les mêmes peines & les mêmes assiduités pour acquérir de la capacité, qu'il ait la douceur, les mêmes manières prevenantes qu'un Capelan qui butte à un petit Bénéficé effectif par les Suffrages d'un Chapitre, & qu'enfin il témoigne la même humanité que ceux qui sont beaucoup au dessous de lui. En un mot, qu'il agisse de la même sorte autant que la décence le peut permettre.

#### ARISTIPE.

Oui, s'il veut aller plus loin que ceux qui sont d'un moindre caractère que lui, il faut qu'il n'en fasse pas moins qu'eux. Eusebe étoit né au milieu des Crosses & des Mitres, elles sembloient lui être destinées dès le berceau, il ne pouvoit jeter sa veüe sur ses Ancêtres, qu'il n'y remarquât le mérite élevé, & la vertu recompen-

pensée. Mais s'est-il pour cela dispensé d'acquiescer par un travail assidu un mérite & une vertu encore plus considérables que celles des grands hommes de sa Maison ? Il s'est acquis sur les bancs une profonde capacité dans la Théologie, toutes les décisions lui en sont présentes, & tout l'esprit des Pères semble être passé dans le sien. Son talent admirable pour la prédication l'a rendu l'Oracle de la Chaire, & mêlant avec un merveilleux avantage les Vertus Chrétiennes, les civiles, & les politiques, il est arrivé au comble des honneurs, & de la faveur auprès du Roi son Maître.

T I M A G E N E.

C'est à dire que suivant votre principe, ce n'est pas assez d'avoir la naissance, & que si on ne la soutient pas par des talens singuliers, ils sont semblables à ces gens qui trouvent la porte toute ouverte, & qui n'ont pas le courage de faire les pas nécessaires pour entrer.

A R I S T I P E.

Il ne faut pas compter sur la seule Naissance pour la Fortune dans l'Eglise : je vous ai déjà dit qu'elle ouvre la porte & donne une très-grande disposition à la Fortune, mais qu'il faut qu'elle soit soutenue du mérite & de la capacité. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui par leur Naissance seule & sans aucune qualité de distinc-

tion, se font vûs élevez aux plus grandes Dignitez : mais prenez y bien garde , & vous verrez que si ce n'est pas leur propre merite qui les y ait portez , ce sera la consideration des services & des vertus de ceux qui leur ont donné la Naissance , ou qui leur appartient de si près , qu'ils partagent avec eux un sang illustre.

T I M A G E N E .

Mais ne leur arrive-t-il jamais de tomber d'une haute Fortune à une mauvaise ?

A R I S T I P E .

Cela est plus rare que dans pas une autre profession. Car il semble que celle-ci ne soit faite que pour toujours avancer & ne jamais reculer ; cependant je puis vous en donner un exemple bien singulier. Eufrosin , sans merite , sans capacité & sans vertu ; mais d'une tres-bonne Naissance , & distingué par les services de son pere , eut une Abbaye de quinze mil livres de rente avant qu'il eût quinze ans : on ne pouvoit pas une entrée plus favorable pour la fortune dans l'Eglise , il pouvoit même compter sur l'apui de ses proches , qui possedoient de tres-grandes Dignitez Ecclesiastiques ; & s'il eût eu le courage de joindre à ces grandes ouvertures la capacité & la vertu , il n'y avoit pas de Poste où il ne pût atteindre. Mais au lieu de profiter d'une si heureuse disposition , il prit des mesures



lures si contraires à ce qui pouvoit le pousser, que changeant sans raison ni intérieure, ni extérieure sa Croffe contre un mousquet, on le vit de riche Abbé roulant bon Carosse, devenir un peu au-dessous du rien.

TIMAGENE.

Vous ne pouviez pas me montrer un exemple qui prouve mieux que la Naissance seule n'est pas un garand assuré de cette sorte de Fortune, & que si la vertu ne lui sert d'appui, l'on en perd bien-tôt tous les avantages.

ARISTIPE.

La Naissance illustre couvre ou fait excuser les petites imperfections, mais elle grossit & met dans une perspective plus évidente les grands deffauts, ainsi tout homme qui butte à se pousser dans cet état qui demande encore plus d'épurement que les autres, plus il se sent distingué par sa Naissance, plus il doit apporter de soins pour se corriger des deffauts contraires à cette Profession & qui peuvent servir d'obstacle à son avancement. Et d'un autre côté cette même Naissance donne aux vertus un relief qui fait paroître grandes les mediocres, & sublimes les grandes.

TIMAGENE.

Il est vrai que si le Chapelain Servilius prêche d'un côté, lui qui n'est que



le fils d'un petit Bourgeois de Province, & que de l'autre l'Abbé Rubellius monte en Chaire, quoique leurs talens soient égaux & leur capacité assez semblable, le concours est bien différent. Le bruit du Sermon de Servilius se renferme dans la Paroisse qu'il vient d'instruire; mais la réputation de celui de Rubellius se répand par tout: on en parle à la Cour, tout Paris en retentit, les Ruelles lui applaudissent, & il ne rencontre personne qui ne l'en complimente & qui ne lui augure l'accomplissement de ses souhaits par une prompte promotion à l'Épiscopat. Et il n'est pas jusqu'au Mercure qui ne cherche à donner quelque lustre à son Livre par les lambeaux de ce Sermon qu'il mêle incongrûment à de fades galanteries.

## ARISTIPPE.

Vous voyez par là que la Naissance donne un grand avantage à ceux qui embrassent cette Profession. L'Abbé Menalse seroit-il encore à fraper à une porte qu'on ne lui ouvre point; si la réputation qu'il s'est acquise par la Chaire, si son Erudition, son Eloquence & les peines qu'il a prises pour cultiver les grands Talens qu'il a reçûs de la Nature, étoient soutenues d'une Naissance égale à son grand mérite: mais entre les moyens que la Naissance nous ouvre pour faire fortune dans l'Église, nous pouvons mettre le *Népotisme* particulier.

TIMAGENE.

Et qu'entendez-vous par ce mot de *Népotisme* particulier ?

ARISTIPE.

Je n'entens point vous parler de celui de Rome qui a tant fait de bruit : mais ce *Népotisme* particulier dont je vous parle ici, n'est autre chose que cette inclination naturelle que le sang nous donne pour l'avancement de nos proches, & qui fait que dans les dispositions des Benefices qui dépendent de nous, nous préferons aux étrangers ceux qui nous apartiennent. Car ne voyons-nous pas qu'un Prélat, un Abbé Collateur de Prebendes ou de Prieurez, ne va pas chercher hors de sa Famille des sujets pour repandre ses liberalitez, lorsqu'il a un Neveu ou un proche parent pour les recevoir. N'ai-je pas vû sur les Rives de la Meuse le bon Homme & bon Prélat Salcedius tellement penetré de cet esprit de Nepotisme, que quoique son Neveu tres-imperit en toutes choses, eût une femme vivante & des enfans, il trouva le moyen de le faire Prêtre, Chanoine, Official, Grand-Vicaire & Sur-Intendant du temporel & du spirituel de son Evêché : & vous jugez bien que si cet Homme n'eût pas été le Neveu de ce Prélat, il n'auroit pas trouvé cette ressource dans le désordre de ses affaires.

Un Oncle qui possède des Benefices dont il peut disposer, ou qui est en pouvoir d'en conferer, est donc un grand fondement d'esperance pour un Neveu?

ARISTIFE.

Oui. Car souvent les Benefices vont d'Oncle à Neveu, comme les Biens temporels vont de pere à fils, & c'est ce qu'on appelle entrer dans l'Eglise par le Genitif. Car comme a remarqué fort agreablement un certain Homme, l'Eglise ne connoissoit autrefois que le Vocatif, c'étoit la seule Vocation pure & sincere qui en ouvroit la porte; mais depuis on s'est peu à peu accoûtumé à décliner par tous les autres cas. Les Nominations attachées à de certains Benefices, ou accordées par les Concordats & les Indultes, font le Nominatif. Les Resignations ou Collations qui n'ont en vûë que l'interêt du sang & l'avancement de ses proches, font le Genitif. La simonie a le Datif pour elle, comme l'Accusatif est le partage du Dévolut: & l'Ablatif, c'est quand par violence, par procès injustes, ou par séductions, on arrache un Bénéfice au legitime Titulaire.

TIMAGENE.

Et par ce moyen, il se trouve que le Vocatif est celui de tous les cas qui est le moins en usage.

ARIS-

## ARISTIPPE.

On le reserve pour les Elections : mais à vous dire le vrai, je doute qu'elles soient aussi dirigées qu'on le veut par la vraie Vocation. Quoiqu'il en soit, voilà comme la Naissance est le second moyen pour arriver à la Fortune dans la Profession de l'Eglise : & quand un jeune Homme à quelqu'un de ses proches de qui dépendent des Benefices, si peu qu'il sache se menager auprès de lui, il peut s'assurer que la pente naturelle du sang engagera son Parent à le preferer aux étrangers dans la distribution de ses faveurs, & qu'il a le Népotisme, c'est-à-dire l'inclination du sang, pour un gage presque assuré de quelque Fortune. Voyons maintenant le troisième moyen qui est le crédit des personnes puissantes qui nous protègent.

## TIMAGENE.

Je croi que c'est à ce moyen que tous les autres doivent se rapporter ; car lorsque pour le premier, vous mettez la Science, & pour le second la Naissance : il me paroît que l'une & l'autre ne produisent un effet heureux qu'à proportion des Amis & du crédit qu'elles procurent puisque toutes nuës & sans intrigue elles ne peuvent operer la Fortune.

## ARISTIPPE.

Je conviens de ce que vous dites ; & moi-même je vous ai fait voir que la capacité

pacité n'est la source de la Fortune qu'autant qu'elle se répand au-dehors, & qu'en faisant connoître un Homme elle lui donne des apuys; & que la Naissance ne nous élève que par les liaisons que nous avons avec ceux qui peuvent nous procurer des Benefices. Mais lorsque je vous parle du crédit & de l'intrigue qui font la Fortune d'un Homme d'Eglise, je ne parle que de ceux qui indépendamment de la Naissance & de la capacité, mais par la seule voye du crédit que leur procurent leurs intrigues, & par le crédit & les intrigues des personnes, font Fortune. Par exemple, l'Abbé Rubillon, sans merite, sans Naissance & sans capacité, inconnu dans le pais d'où coulent les graces, étoit né gueux dans la Ville d'Ilion; son Pere avoit fait banqueroute, & Rubillon étoit si indigent, qu'étant pourvû d'un petit Canoniat d'Urbain, on fut obligé de l'exempter par aumône des Droits de Reception. Il vivoit en petit Capelan tressec, mais le bon Homme Largus son Oncle, ayant servi long temps & mérité recompense à la Cour, une Abbaye de deux mille Ducats de rente vaqua. Largus l'obtint, & n'ayant que ce Neveu pour la mettre confidemment en dépôt, elle lui fut donnée: de sorte que de Capelan à pié, on le vit du jour au lendemain



main un gros Abbé à cheval, bien monté, & suivi d'Estafiers teints de gris en violet.

TIMAGENE.

Suivant ce que vous m'avez dit, il faut mettre dans le premier rang du crédit l'appui que nous donnent les Favoris & les Ministres.

ARISTIPE.

Ceux qui possèdent ou l'agrément de la Faveur ou la puissance du Ministère, sont comme de grans arbres qui se soutiennent par les grosses racines qu'ils poussent dans la terre, & qui ne sont beaux que par le nombre des branches qui sortent de leur tige. Or ces racines & ces branches ce sont leurs enfans, leurs parens, leurs domestiques, & leurs amis, qu'ils avancent de tout leur pouvoir. Un homme dans la haute fortune regarde tous ceux qui s'attachent à lui comme des membres qu'il s'est incorporé, & dont son propre corps est grossi; de sorte que les élevant à la fortune, & les comblant de biens, il se persuade qu'il entre lui-même en part de cette fortune qu'il procure aux autres.

TIMAGENE.

Il faut donc qu'un homme qui se veut pousser dans l'Eglise & qui se sent des qualitez propres à y réussir commence tout en entrant dans le monde à se choisir un patron

42 L'ÉCOLE DU MONDE.  
tron qui ait du crédit dans les choses qui  
concernent cette profession.

ARISTIPE.

C'est à quoi la prudence doit s'attacher  
d'abord, & si l'occasion ne s'en présente  
pas d'elle-même il faut qu'il travaille  
pour la faire naître, en le procurant des  
entrées auprès de ceux qu'il se destine  
pour Patrons. Mes leçons ne sont point  
pour les enfans de la fortune, les fils  
des Dieux n'ont pas besoin de travail-  
ler pour y arriver, & ils naissent Mitrez.  
Mais comme tous ceux qui se portent à  
cette profession ne peuvent pas avoir les  
Ministres & les Favoris pour peres ou pour  
patrons, il faut se lier avec qui l'on peut  
pour le mieux, & sur tout s'appliquer  
à s'insinuer auprès de ceux qui ont l'o-  
reille des Maîtres, en regardant plutôt  
l'emploi que la qualité, car celui qui  
seroit propre à faire vôtre fortune dans  
les armes peut vous être un ami inuti-  
le pour l'Eglise; Euchrône vous y ser-  
vira mieux qu'Herminius, le Papas Ba-  
file plus efficacement que Belisaire, &  
Pallas & Narcisse mieux que Silanus &  
Lateran.

TIMAGENE.

Et pourquoi?

ARISTIPE.

Parce que les grans Seigneurs ayant de  
plus grandes necessitez que les autres ont  
assez

assez besoin de leur crédit propre pour le soutenir eux-mêmes, ils demandent avec moins de hardiesse pour d'autres, & sont plus obligez de se ménager que ceux qui ont un emploi qui les approche davantage du maître, & qui les rend plus familiers. Mais il n'y a point de profession dans laquelle il soit plus nécessaire de ne se point faire d'ennemis que dans l'Eglise, car comme le nombre des aspirans y est prodigieux, le moindre petit obstacle vous traverse & vous arrête, & il n'y a point de si petit ennemi qui ne soit à craindre.

**T I M A G E N E.**

La raison, si je ne me trompe, est que naturellement la plûpart des hommes ne font point bienfaisans, ils sont fort aisés de trouver une raison pour ne pas faire une pure libéralité, & comme la fortune dans l'Eglise dépend de la libéralité d'autrui rien n'est plus aisé que d'y produire des obstacles.

**A R I S T I P E.**

Vous en concevez fort bien la raison, & pour vous faire voir qu'il n'y a si petit ennemi qui ne soit capable de se vanger & de faire du mal je veux vous faire par divertissement le conte du Bœuf dont le Rat, tout petit qu'il est, sçut se vanger, & l'empêcha de remporter la victoire dont il se flatoit dans une course où il s'agissoit d'un prix considerable.

**F A-**

## F A B L E

## Du Rat &amp; du Taureau.

**S**I petit qu'on soit on petit nuire  
 Fort souvent à plus grand que soi,  
**P**our cette vérité si tu manques de foi,  
 Lis ce conte, il pourra t'instruire.  
 Les Taureaux qu'Hercule autrefois,  
 Prit dans sa conquête d'Espagne  
**A**près avoir tondu l'herbe de la Campagne  
 La ruminoient au coin d'un bois.  
 Quand une Genisse a peau blanche  
 Ongles dorez, doré muzeau,  
 Teste fine, beaux yeux, beau poitrail, belle  
 hanche,  
 Se montra devant eux plus charmante  
 qu'Io.  
**P**rompt & grand fut l'amour que Taureaux  
 en conçurent  
**E**t bien-tôt le debat s'émut entre Rivaux,  
 D'abord la corne au vent, & le front bas  
 parurent  
 Et les plus forts, & les plus beaux,  
 Entr'autres le puissant Tiphée  
**A** taille gigantesque & pié poudrifant  
 Présentoit d'un air triomphant  
**A** ses fiers ennemis sa tête bien coifée  
 D'une ondoyante queue il se battoit le  
 flanc

Et

Et les fillons foulez alloient boire le sang  
De la Caravane amoureuse,  
Quand la Genisse de bon sens  
Leur dit, point de combat, mais qu'une  
course heureuse  
Decide entre vous tous du sort de mes  
amans.

A mille pas d'ici vous voyez ce vieux chêne  
Qui s'élève si haut au milieu des guerets,  
Allez tous vous ranger auprès,  
Puis partez tous ensemble, & d'une même  
haleine  
Galopant jusqu'à moi qui ferai sous ce  
frêne,

Juge & prix du Taureau vainqueur,  
Je verrai qui de vous a le plus de vigueur.

Tous y tauperent, & Tiphée  
Qui sentoit son jarret aussi souple que fort,  
Faisant trois bonds en l'air se soumit à l'ac-  
cord

De la nouvelle fiancée.

Or vous sçavez qu'un jour ce Monsieur du  
Taureau

Peu courtois à petite bête,  
Avoit à certain Rat, de son pié malhonête  
Ecrazé le bout du muzeau.

Le Rat *autem* avoit sa maison de plaisance  
Sous cet arbre touffu d'où l'on devoit partir.

C'étoit en matiere d'offense  
Un petit Bilieux roide sur la vengeance  
Et subtil à trouver son temps pour l'ac-  
complir.

Mais



Mais, dites-vous, un Rat contre un Taureau,  
que faire ?

Vous l'allez voir, c'est le mystère.  
Le mugissant troupeau sous le chêne arrêté  
Convenoit du signal, & traçoit la barrière,  
Lorsque du bord de sa tanière  
Le Rat vit le Taureau qui l'avoit maltraité  
Et qui fort justement posté  
Avoir près de son trou sa jambe de derrière.  
Tu me la payeras, dit-il en marmotant,

Vilain écraseur de machoire,  
Et d'un petit coup de ma dent  
Je t'empêcherai bien d'emporter la victoire

Dont tu te flates maintenant.  
A ces mots élançé sur l'animal superbe  
Il le mord vivement *Rasibus* du Talon,  
Et lui coupa le nerf, puis s'enfuit. L'Étalon  
De la douleur qu'il sent fait trente bonds  
sur l'herbe  
Et ne pouvant asséoir son pié sur le sillon  
De ses mugissemens fait trembler le val-  
lon.

Cependant le signal se donne  
Il faut courir, & ses Rivaux  
Partent plus animez que les poudreux  
chevaux  
Qui dans les Cirques Grecs disputoient la  
Couronne  
Il part aussi comme eux, mais sa douleur  
l'abat,

Et

Et son pié pour courir refuse son office.  
Ainsi pour avoir par malice  
Blessé jadis un petit Rat,  
Le malheureux qu'il est, en perdit sa Ge-  
niffe.

T I M A G E N E.

Je comprends parfaitement l'application que vous voulez faire de ces Rivaux aux concurrens des Benefices, & de Tiphée à ceux qui par les intrigues d'un ennemi dont ils méprisoient la foiblesse se sont veus exclus de ce qu'ils s'efforçoient d'obtenir.

A R I S T I P E.

C'est ce que nous avons vû dans l'Abbé Théodule qui se flatoit d'emporter par le secours des Puissances dont il étoit soutenu, & par son mérite propre un poste considerable, mais il ne songeoit pas qu'il avoit offensé un homme de la plus basse condition & qu'il croyoit incapable de le desservir; cependant tout petit qu'étoit cet ennemi, il eut assez de crédit pour rompre ses mesures, en donnant contre lui de facheux memoires qui le perdirent, & qui l'exclurent pour toujours de la place à laquelle il aspiroit. Prenez donc garde, jeunes aspirans, à ménager tout le monde, & à ne vous faire aucuns ennemis. Imitiez dans vôtre conduite particuliere celle de ces Sages têtes du Sacré College qui ont des veuës pour le Pontificat,

48 L'ÉCOLE DU MONDE.  
cat, & qui dès le premier pas qu'ils font dans le monde mettent toute leur application à se ménager avec adresse auprès de tous les partis pour ne se point attirer d'exclusion; parce qu'il est bien plus aisé de nuire que de servir. Il faut de grans & de forts patrons pour s'élever, & pour être distinguez parmi la foule prodigieuse des prétendans, mais les moindres petits ennemis peuvent faire obstacle à votre élévation.

#### TIMAGENE.

Vous croyez donc impossible à un homme d'être poussé par son mérite seul aux dignitez qu'il est capable de remplir s'il n'est appuyé par quelques patrons puissans.

#### ARISTIPE.

Le mérite qui n'est point prôné court risque quelque grand qu'il soit d'être étouffé par la foule de ceux qui sont prônez & appuyez; c'est un bonheur rare que sans patrons on aille vous deterrer pour vous élever au préjudice de ceux que de puissans amis prennent soin de mettre dans un beau jour, le mérite n'a de l'éclat & pour ainsi dire de la vie qu'autant qu'il est publié, autrement c'est un bon corps de Lut qui n'a point de cordes pour se faire entendre, c'est un bon vaisseau qui n'a point de voiles pour prendre le vent; c'est un sep de vigne qui n'étant point soutenu de son Echalas rampe à terre &  
ne

ne donne plus que des lambruches au lieu de raisins.

**T I M A G E N E.**

Mais lors qu'un homme a un mérite singulier, par exemple un rare talent pour la prédication, tout le monde ne s'efforce-t-il pas de le prôner.

**A R I S T I P E.**

Il y a différence d'être loué, & d'être prôné, on loue avec froideur & indifférence, mais on prône avec chaleur ceux que l'on veut avancer, & chacun ayant ses proches, les amis, ou ses creatures à pousser, on ne va pas s'aviser de publier avec ardeur le mérite d'un homme qui pourroit exclure ceux que l'on veut appuyer, ajoutez l'envie naturelle à tous les hommes, qui fait qu'on ne travaille à l'élevation que de ceux dont par reflexion on croit tirer ou de la gloire ou de l'utilité; c'est donc une nécessité à ceux qui aspirent aux dignitez Ecclesiastiques de se faire non seulement distinguer par leur mérite & leur capacité & d'être connus de ceux par qui les graces découlent, mais il faut outre cela s'attacher à se donner un patron qui publie avec prudence & chaleur votre mérite: pour en répandre par tout les hameçons afin d'acrocher quelque chose, ou d'un côté ou d'un autre.

**T I M A G E N E.**

Ne faut-il pas aussi prendre garde de

50 L'ÉCOLE DU MONDE.  
quel caractère d'esprit est le patron que  
vous voulez choisir.

ARISTIFE.

Sans doute. Et il faut bien prendre garde à ne pas consumer son tems à s'insinuer auprès de ces sortes d'amis inutiles qui ne travaillent jamais que pour eux-mêmes, & qui dans l'occasion trouvent toujours des raisons pour s'excuser du bon office que l'on demande d'eux. Le bon homme Tite se consacra dès sa jeunesse au Prelat Bonaufus, il l'a suivi dans ses differens Etats, il a vieilli son Commensal, & après trente-cinq années d'Esclavage, il ne put jamais accrocher qu'une Semiprebende dans sa Cathedrale.

TIMAGENE.

Voilà une attache constante bien mal recompensée.

ARISTIFE.

Il ne faut point aussi s'attacher inutilement à un Grand, pour être par lui poussé au poste qu'on envisage, lors que cet homme a des proches ou d'autres creatures ancrées près de lui de longue main, & qui peuvent tendre au même but; car il ne faut pas présumer que vôtre protecteur oubliera son sang propre pour vous élever à son préjudice, ou qu'il fera l'injustice de préférer un nouveau venu à ceux qui par une longue attache ont mérité cette préférence. Il faut donc si l'on peut se choisir pour Patron un homme qui ait crédit chez  
le



le Maître touchant les graces de la nature de celles dont nous parlons, & que par soi-même il puisse faire directement du bien; qu'il soit homme d'esprit, constant dans ses amitez, que son suffrage ait du poids dans le monde, afin que ce qu'il publiera en votre faveur soit écouté, que son abord soit doux, qu'il ait l'ame grande & genereuse, & enfin qu'il sache distinguer le merite & qu'il l'aime. Voilà comme je le desire.

TIMAGENE.

Mais il ne suffit pas de connoître de quel caractere on doit souhaiter ou se choisir un Patron, il faut sçavoir par quelles voyes l'on doit s'insinuer auprès de lui, & par quels moyens l'on peut s'y maintenir lors qu'on en a l'entrée.

ARISTIPE.

L'on s'insinuë auprès d'un homme plus grand que soi par trois moyens; ou parce qu'il se fait un honneur de vous connoître & de vous proteger à cause de votre vertu & de votre merite, ou parce que l'apui qu'il vous donne tourne à sa propre utilité par les services ou les reconnoissances qu'il tire de vous; ou parce que vous l'aidez dans ses plaisirs. Le premier moyen est le plus noble & le plus rare, le second est le plus ordinaire & le plus seur, & le troisiéme est le plus prompt & le moins louable. Le hazard, l'enchaînement des affaires, ou les suites d'une autre amitié nous donnent les pré-

52 L'ÉCOLE DU MONDE.  
mieres entrées, l'estime que nous faisons  
concevoir de nous sert à profiter de cette  
entrée pour nous introduire plus avant, &  
c'est nôtre prudence qui nous y maintient,  
en nous faisant rechercher tout ce qui est  
honorabile, utile, ou agreable à celui au-  
quel nous nous attachons. Et voilà en peu  
de mots tout le secret de cette matiere.

T I M A G E N E.

Vous me renfermez dans un bien petit  
espace des choses qui demandent un peu  
plus d'étenduë.

A R I S T I P E.

Lors qu'un Grand se fait un honneur de  
s'intereffé de proteger & d'avancer un hom-  
me de merite & de vertu, par la seule rai-  
son que cet homme est vertueux, il faut  
conclure qu'il a lui-même beaucoup de  
vertu & de merite. Car l'interêt ou le plai-  
sir dominant si fort sur le cœur des hom-  
mes qu'il est rare qu'ils aiment sans que  
l'un ou l'autre soit le motif de leur amitié.

T I M A G E N E.

Pour moi je croi qu'il y a peu d'hom-  
mes qui ne desirent avancer ceux dans les-  
quels ils connoissent de la vertu.

A R I S T I P E.

Oui si leur interêt s'y accommode. Car  
ne pensez pas que tous agissent comme  
Albitius, qui par le seul amour du merite  
& de la vertu qu'il connoissoit dans son Do-  
mestique Rupert l'a poussé jusqu'à le fai-  
re

re son égal ; mais si un homme ne vous sent point utile à ses intérêts , soit pour l'aider de vos conseils , soit pour le secourir de votre bourse , soit pour l'appuyer de vos amis , soit pour être sa trompette dans le monde , car ce sont là les quatre utilitez qu'un Grand peut tirer d'un homme au dessous de lui , vous ferez difficilement progrès dans son cœur , & l'amitié qu'il aura pour vous n'ayant pour fondement que l'estime generale que le public en a , vous ne tirerez de lui qu'un vain encens qui n'aboutit qu'à de la fumée : mais s'il vous connoit propre à ses intérêts , & que plus vous avancez à la fortune plus vous lui êtes utile , c'est alors qu'il vous rend sa protection efficace , & qu'il vous regarde comme l'un des arbutans de sa prospérité : il en est de même du plaisir , & le cœur du Patron s'y trouvant porté , s'il voit que celui qui s'attache à s'insinuer dans sa faveur y puisse contribuer il le pousse , & souvent plutôt & plus loin que ceux qui lui ont rendu des services plus solides , mais moins touchans.

T I M A G E N E .

Mais aprouveriez-vous qu'on se servît de la voye des plaisirs pour arriver à la fortune dans une profession aussi pure & aussi sainte que celle dont nous parlons.

A R I S T I P E .

Tous les plaisirs ne sont pas coupables , il y en a qui peuvent servir de moyens in-

nocens pour se pousser. N'avons-nous pas vû l'Abbé Arion s'élever julqu'aux grandes dignitez de l'Eglise par la douceur & par l'agrément de sa voix, qui lui a servi de porte pour entrer dans le Sanctuaire; les plaisirs qu'il y a procurez ne sont-ils pas innocens. Le Prelat Vaccinius aime les Bâtimens, il fait son plaisir de l'embellissement de son palais Episcopal, & consacre ses revenus à cet usage saint. Camille jeune Prêtre est né avec un genie naturellement Architecte, il s'est insinué par ce Talent auprès de ce Prelat, & donnant ainsi dans son plaisir, il prend la conduite de ses bâtimens & s'en voit récompensé par les provisions d'un Benefice. Bazile aime les medailles, y a t-il rien de plus innocent que de contribuer à un plaisir si noble, & de s'insinuer par là dans les bonnes graces?

T I M A G E N E.

J'avouë qu'il n'y a rien de reprehensible dans cette maniere de concourir au plaisir de celui dont on veut se faire un patron.

A R I S T I P E.

Il seroit de la derniere infamie à un homme qui aspire aux dignitez de l'Eglise d'entrer dans les lâches complaisances d'un divertissement coupable pour s'ancrer dans l'esprit de ceux qui pourroient lui en ouvrir le chemin.

T I M A G E N E.

Cependant il n'est que trop vrai que l'on  
trou-

trouve quelquefois des Esprits assez bas & assez indignes de cette auguste profession pour se faire du crime une route au sanctuaire, & aux bonnes graces d'un protecteur.

ARISTIPE.

Je ne dis pas qu'il n'y en ait qui n'ont pas de honte de chercher à s'insinuer dans l'esprit des Grans par des offices serviles, par des intrigues vicieuses, ou par des commerces condamnables; je pourrois même ajouter à l'exemple de Rabirius dont je vous ai parlé celui de quelques autres, mais j'aime mieux imiter Sem que l'indiscretion de Cham. Et voiler le mal que de le découvrir.

TIMAGÈNE.

Marquez moi donc s'il vous plaît quelle conduite je pourrois précisément tenir auprès d'un homme que je voudrois choisir pour mon patron.

ARISTIPE.

Si vous embrassez cette Profession, faites vous des Patrons, il en faut, sans quoi vous ne feriez que languir dans les avortemens de vos esperances, mais ne meritez leur protection que par les voyes de l'honneur & de la vertu. Que la reputation de vôtre capacité leur inspire le desir de vous conoître, & les dispose à vous aimer, & si-tôt que l'entrée vous est ouverte, faites que la modestie, la candeur, le respect & l'assiduité soient les ancres qui vous attachent à lui, qu'il soit convaincu de la sincerité de vôtre



piété & de vôtre bonne foi. Penetrez ensuite avec prudence tous ses penchans, & par une complaisance qui n'ait rien de bas ni d'indigne de vôtre caractère entrez dans ce qui peut lui plaire, faites ensuite, si vous pouvez, qu'il vous croye utile ou nécessaire à ses intérêts, & que quelques bons offices rendus à propos l'en persuadent, enfin sans l'importuner de demandes à contre-temps, attendez avec patience l'occasion, de peur qu'en le voulant précipiter vous ne fassiez comme cet imprudent qui égorgeant son oye qui lui pondoit tous les jours un œuf d'or, perdit d'un seul coup & le bien dont il jouissoit & toutes les esperances.

T I M A G E N E.

Cette leçon est trop sage pour ne la pas suivre, & je suis convaincu qu'en l'observant il est impossible qu'elle ne produise son effet.

A R I S T I P E.

Cette profession est trop sainte pour y employer d'autres moyens que ceux de la vertu la plus pure, c'est ce qui fait qu'on ne peut avoir assez d'horreur pour les trois mauvaises voyes qu'employent ceux qui par une indigne profanation & par des intrigues criminelles veulent à quelque prix que ce soit avoir des Benefices.

T I M A G E N E.

Et quelles sont ces trois mauvaises voyes?

A R I S-

## ARISTIPPE.

La séduction, la Simonie, & la confiance, les uns employent les charmes séducteurs de la débauche pour arracher d'un jeune homme le titre dont ils le dépouillent, les autres éblouissent les yeux d'un titulaire par l'éclat corrupteur de l'or que répand la Simonie, & les autres pour jouir en secret de ce qu'ils ne peuvent pas posséder publiquement, abusent du nom d'un autre, & par des confidences sacrilèges rendent criminelle la bonne foi, qui par tout ailleurs est une vertu des plus nécessaires au commerce des hommes.

## TIMAGENE.

Aussi ne voit-on guère prospérer ceux qui par ces voyes criminelles entrent dans l'Eglise.

## ARISTIPPE.

C'est parce qu'ils ne s'y portent que par des principes contraires à ceux sur lesquels est fondée la vie Ecclesiastique, & que n'ayant aspiré aux Benefices que par la vûë d'un revenu temporel, & n'ayant eû cette vûë que par un motif d'avarice, ou d'avoir de quoi mieux fournir à leur faste ou à leurs plaisirs, il est presque impossible que le naufrage ne soit la fin d'un si malheureux embarquement. Dinarque soldat depuis cinq ans voyant le jeune Abbé Nigellus pancher à la débauche détacha sur lui quelques débauchez, & par leur société à

laquelle il se mêloit quelquefois lui-même il sceut le plonger dans des dépenses dont il feignoit de l'acquiter genereusement, & s'étant ainsi rendu maître de son esprit il fit si bien qu'ayant pris exprez & à point nommé la tonsure, & changé sa steinkerke en petit collet, son épée en breviaire, & son sur-tout d'écarlate en soutanelle, il tira de cette dupe la resignation de son benefice.

## T I M A G E N E.

C'est entrer par la fenestre comme un voleur.

## A R I S T I P E.

Et ceux qui entrent dans l'Eglise par la porte *Simone* sont encore plus coupables, on a trouvé mille inventions pour colorer la chose & la déguiser; mais quelque plâtre qu'on y mette le fond n'en vaut toujours rien. Mamercus riche Financier avoit presté cinq mille pistoles à un Prélat du premier ordre qui lui en avoit fait sa promesse. Ce Prélat avoit de grosses Abayes, & sur tout une sur laquelle Mamercus avoit jetté son indult pour l'un de ses fils, & d'autre côté le Prélat n'étoit point mari d'en faire un Emploi utile pour se liberer. Chacun cependant conservoit *in petto* ce concours de volonte; Enfin elle éclata & le Prélat tourna si bien la chose du côté de Rome & de la Cour qu'il fit genereusement expedier les Bulles de cette Abbaye en faveur

veur du fils du Financier, qui de sa part voulant renvies sur sa generosité, entra dans son cabinet, y prit la promesse du Prélat & la jetta au feu.

T I M A G E N E.

Appellez-vous ce combat de generosité une simonie, mais qu'appellez-vous confidence ?

A R I S T I P E.

C'est un dépôt illicite d'un patrimoine sacré fait entre les mains d'un autre pour jouir sous un nom étranger d'un Benefice dont on ne peut jouir soi-même, c'est ainsi que l'Abbé Trimalse charmé d'un côté par les attraits victorieux d'une Maîtresse qu'il desiroit épouser, & retenu de l'autre par les gros revenus d'un bon Benefice qu'il possédoit & dont il falloit se dépouiller; & ne voulant ni quitter l'un se priver de l'autre, afin d'ajuster cette incompatibilité il épousa la nymphe, & mit son Benefice sur la tête d'un de ses Domestiques affidez sous le nom duquel & suivant leur pacton il en a long-temps joui. Fuyez, mon fils, fuyez ces commerces indignes de la majesté du Sanctuaire, ne vous chargez jamais de ces sortes de jouissances coupables; & ne tentez point de vous rendre ou de rester possesseur d'un Benefice par des voyes qui vous engagent à d'effroyables restitutions.

## TIMAGENE.

Je conçois quelle est la grandeur de cette profession, & qu'on ne doit y entrer que par les portes de l'honneur, du mérite & de la vertu.

## ARISTIFE.

Rien n'est si élevé que cette profession, rien de si auguste que le caractère sacré qui lui est propre, rien de si vénérable que la vertu dans ceux qui comme principales lumières y sont élevez dans les dignitez supérieures. Mais cette vertu ne peut s'y trouver solidement si avec un entier épurement de cœur l'on n'y est arrivé par des voyes qui ne laissent aucuns remords. Car plus le ministère est haut & plus il faut y entrer par des voyes candides & avec des qualitez qui répondent à son excellence; je n'ajouterai rien, sinon que comme de la meilleure chose il se fait la pire corruption, aussi rien n'est si corrompu, si odieux, & si méprisable que celui qui dans cette profession est assez malheureux pour se porter au mal. Car outre ce que dit Juvenal, que les exemples corrompent davantage, *Cum magnis subeunt animos auctoribus*. Lors qu'ils entrent dans l'esprit avec une autorité pour laquelle on a du respect, il est certain que celui qui s'habitue intérieurement à un mal contraire au bien dont il fait tous les jours la pratique extérieure, s'endurcit tellement dans cette profanation, qui étoufe



se en loi toute la synderese, & par ce moyen pousse la dépravation bien plus loin que ceux qui ne mettent pas la main au Sanctuaire. Mais voici l'heure de mon repos, allez, mon fils, & demain je vous entretiendrai de la fortune qui se fait par l'Epée, des qualitez qui en ouvrent la route, & des moyens d'honneur qu'on doit tenir pour y arriver.

*Fin du Neuvième Entretien.*





# L'ÉCOLE DU MONDE.

---

## DIXIÈME ENTRETIEN.

*Des moyens particuliers de se pousser  
à la Fortune dans l'Épée.*

ARISTIPE.

**J**E vous donnai hier les principales Instructions qui sont nécessaires à celui qui désire prendre le parti de l'Église. Mais comme la différence des Conditions fait la beauté du Monde, de même que la Diversité des fleurs fait l'agrément du Parterre, il faut que nous examinions toutes les autres, & que je vous explique les routes les plus aisées pour y réussir; & par-

ce

ce que l'Epée qui est le partage naturel de la Noblesse , est après l'Eglise la plus illustre des Professions , c'est d'elle dont je prétens aujourd'hui vous entretenir.

T I M A G E N E.

Vous n'êtes donc pas du sentiment de Cicéron , lorsqu'il dit *Cedant arma toga.* Que les Armes cedent à la Robe.

A R I S T I P E.

Je ne prétens rien ôter au lustre & à la Dignité de la Robe ; & lorsque je vous en parlerai vous verrez de quelle maniere & en quoi je serai d'accord avec cet Orateur. La Robe a de certains privileges sur l'Epée , qui en certains cas la met au-dessus d'elle. Mais sans nous engager dans cette question inutile , & suivant l'ordre établi dans le Monde , parlons de l'Homme d'Epée , & voyons quelle conduite il doit tenir pour arriver à la Fortune.

T I M A G E N E.

L'Homme d'Epée a déjà , ce me semble, cet avantage pour la Fortune sur les autres Conditions , que l'ambition est ouvertement son but , & qu'il n'a pas besoin de couvrir , comme fait souvent l'Homme d'Eglise , ses vûes ambitieuses sous le voile d'une modestie affectée, en feignant de ne pas desirer ce qu'il souhaite avec le plus de passion.

A R I S-

Vous dites vrai , & l'Homme d'Épée ne la met à son côté que pour s'élever par les degrés jusqu'aux premiers Emplois. Il le dit , il le publie , & souvent il se chagrine avec éclat de ce que la Fortune tarde à lui donner les récompenses qu'il croit avoir méritées : & je vous avoue que c'est un grand avantage que cette Condition a sur les autres , de pouvoir applaudir à son ambition , & à voiles déployées voguer à la Fortune ; tout est brillant , tout est attrayant dans les dehors de cette Profession. L'éclat des Récompenses frappe vivement le cœur , les airs distinguez qu'on y prend , & qui donnent près de l'un & l'autre Sexe des entrées favorables , la pompe des habits & des équipages qui n'y est pas seulement autorisée , mais nécessaire , l'élevation qui arrive par degrés & que l'on croit devoir à soi-même & à son mérite propre , les Relations avec les Grands , la liberté d'une vie moins circonspecte sur les plaisirs que celle des autres , toutes ces choses sont autant d'apats qui attirent à l'hameçon la Jeunesse qui se laisse frapper par les dehors , & qui ne connoît souvent les fatigues & les chagrins dont ces avantages sont contrebalancés que lorsqu'ils y sont engagez.

T I M A G E N E .

Il faut aussi demeurer d'accord que la  
gloire

gloire qu'un Homme acquiert par les Armes, est selon le Monde infiniment supérieure à celle qu'on peut se donner dans les autres Professions, puisqu'il l'acquiert au péril de son sang & d'une vie qu'il expose mille fois pour y arriver.

## ARISTIPPE.

J'en demeure d'accord, & pour vous en donner un exemple que vous avez devant vous, jetez les yeux sur l'Argonaute Arbate. Ce fameux Triton né dans une Cabane, élevé parmi les Pêcheurs & les Matelots, a commencé par les moindres Emplois; & par son admirable capacité dans la Marine, soutenuë d'une intrepidité à toutes épreuves, d'une fermeté plus inébranlable que les Rochers parmi lesquels il a pris Naissance, d'une prudence admirable que rien n'étonne ni ne dérange, il s'est rendu la Terreur du Nort, le Bouclier des Côtes Françoises, & le Foudre qui a fait trembler dans les Yachts & jusqu'à la vûe de ses ports l'Usurpateur de l'Angleterre. Une gloire acquise comme la sienne est sans doute au-dessus de celle que les autres Professions peuvent donner, & l'on ne peut pas à meilleur titre avoir acquis, & l'estime du plus Grand Monarque du Monde, & les Recompenses illustres dont sa justice l'a honoré. Mais sans nous arrêter à ces exemples, &

pour



pour entrer dans les Leçons que vous attendez, je vous dirai qu'avant toutes choses pour réussir dans cette Profession, il faut y être appelé par la voix du cœur, & commencer de bonne heure : voilà les deux fondemens que je pose.

## TIMAGÈNE.

Pour le premier, je suis convaincu qu'il faut que dans cette Profession la Vocation vienne du cœur, & qu'il ne faut y entrer lorsqu'on est comme Monsieur Trepidonius, qui dînant avec ses Camarades commandez pour monter le soir avec lui à l'assaut, mangeoit avec peu d'appétit; & comme on lui demandoit pourquoi il mangeoit si peu: c'est, dit-il, que je n'ai point de plaisir à manger, lorsque je ne suis pas assuré de la Digestion. Mais pour entrer si jeune dans le Service, je ne vois pas que ce soit une nécessité & j'en connois qui sont fort avancez & qui n'ont commencé que dans un âge fait.

## ARISTIPE.

Ils le feroient encore plus s'ils avoient commencé de meilleure heure: & moi je vous dis que tout Homme qui veut prendre l'Épée ne peut entrer trop tôt dans le Service, pourvu que son corps en puisse porter la fatigue; car comme le plus souvent on s'avance suivant son rang, lorsqu'on n'est pas de ceux que leur Naissance fait passer sur le ventre aux autres; plutôt on part & plû-

plûtôt on arrive au but , & la nuit surprend ceux qui partent trop tard , c'est-à-dire que la mort ou la vieillesse arrive avant que l'on se voye dans la distinction.

T I M A G E N E.

Vous ne voudriez donc pas donner le temps à un jeune Homme de fournir ses Etudes ?

A R I S T I P E.

N'entrons pas encore dans le raisonnement de la Capacité nécessaire à l'Homme d'Epée , je vous expliquerai celle qui leur est utile , & qui n'est rien moins que ce qu'on apprend dans les Colleges : mais parlons avant toutes choses de la Vocation à la Profession des Armes , que j'appelle la voix du cœur , je veux dire la véritable Bravoure que je définis , Une intrepidité d'ame par laquelle , quoique nous voyions & connoissions le péril , nous sommes déterminés à nous y exposer avec prudence par un principe d'honneur , & en conservant nôtre jugement au milieu du péril avec autant de présence d'esprit que si nous n'y étions pas. Voilà dans toutes les circonstances la définition ou plûtôt la description de la véritable Valeur , qui ne se trouve point dans trois sortes de Personnes , dans les Téméraires , dans les Poltrons , & dans les faux Braves.

T I M A G E N E.

Et quelle difference mettez-vous entre  
le

le faux Brave & le Poltron ?

ARISTIPE.

Ce sont deux especes d'animaux aussi différentes que le sont l'Hypocrite & l'Impie à l'égard de la Pieté. Le Téméraire péche contre ma définition, en ce qu'il se jette dans le péril sans le connoître & sans être guidé par la prudence, qui consiste à mesurer avec justesse ses forces & celles de son ennemi, & juger s'il y a de la possibilité à réussir dans ce qui se presente à faire. Ce n'est pas que je veuille dire que la Témérité soit toujours & en toutes occasions à rejeter, il y en a qui en certaines conjonctures sont nécessaires, & à tout prendre, il vaut mieux sur cette matiere pécher par excés que par défaut; & principalement le Soldat. Car ce n'est pas à faire à celui qui obéit à examiner la grandeur du péril, & ce soin regarde celui qui commande. L'excés vaut mieux que le défaut, on peut retrancher les branches des arbres qui poussent trop; mais lorsqu'ils manquent de Sève pour en produire, l'Art Humain ne peut y suppléer.

TIMAGENE.

C'est-à-dire, que d'un Téméraire à force de moderer son excés on pourroit en faire un vrai Brave, mais que d'un Poltron, l'on ne peut jamais en faire un vaillant Homme.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Oui. Parce que le défaut de ce principe est irréparable : on auroit pû faire d'un Alexandre un César , mais non pas d'un Darius. Or pour revenir à nôtre définition, le Poltron péche contr'elle, en ce que la connoissance du péril l'excite à l'éviter, & que même jamais il ne fait un jugement juste de ce péril que son imagination lui grossit toujours, & lui donne en même temps une si grande défiance de ses forces, qu'il n'ose s'affûrer sur elles contre ce péril ; ainsi dès qu'il l'envisage il le fuit, sans se soucier de l'honneur auquel il préfere la conservation de sa vie : mais pour le faux Brave ou l'Hypocrite en matiere de cœur il est encore d'une autre espece ; il est Poltron au fond de l'ame, mais bien loin qu'il mette comme le vrai Poltron sa lâcheté en évidence, il veut qu'on croye dans le Monde que l'honneur le touche, & il fait toutes les démarches exterieures pour insinuer cette pensée ; mais le péril est la Pierre de Touche de ce faux or ; tant qu'il se persuade qu'il n'y a point de péril, il pousse sa prétendue Bravoure jusqu'à l'insolence : mais le péril est-il réel, le Masque lui tombe du visage, & il gâchit. D'où vient que quand ces sortes de gens se trouvent avec ceux qu'ils croient plus Poltrons qu'ils ne le sont eux-mêmes, ils s'élevent contr'eux jusqu'à l'insulte ;

Mais

Mais sont-ils devant un Homme qu'ils connoissent pour vrai Brave , ils plient & souffrent avec lâcheté toute sorte d'outrages.

### TIMAGENE.

C'est-à-dire , qu'ils sont justement comme le Bassin de la Balance , qui s'éleve quand l'autre s'abaisse , & qui s'abaisse quand l'autre s'éleve.

### ARISTIFE.

Justement. Mais quand je vous parle du vrai Brave qui connoît le péril & qui s'y expose avec connoissance , jugement & prudence , je ne prétens pas vous dire que ce soit sans émotion interieure ; car tout Homme tel que ce puisse être , s'il n'est fou , sent la Nature se remuer à la vue du péril. Il y a dans tous les Hommes un certain désir general de se conserver que la Nature elle-même leur a imprimé , & que tout le raisonnement imaginable ne peut supprimer : & quand vous entendez un Homme qui vous dit qu'il a connu le péril , qu'il s'y est jetté , & qu'il n'a point senti ce mouvement de la Nature , concluëz ou que cet Homme est un faux Brave dont la vanité vous impose , ou que c'est un Téméraire qui n'a pas connu le péril. Mais le vrai Brave sent dans la connoissance du péril cette secrette émotion : & la vüe de son devoir , l'honneur dont il est plein , la confiance qu'il a dans ses propres forces ,  
&



& le désir de vaincre son ennemi qu'il sçait n'être pas invincible, triomphent de cette émotion, qui ne se fait plus sentir dans l'action même.

**T I M A G E N E.**

Mais pourquoi cette émotion ne se fait-elle sentir dans le cœur des vrais Braves que dans le moment qu'ils marchent à l'action, & qu'elle ne se fait plus sentir dans l'action même, & qu'au contraire les Poltrons & les faux Braves la sentent plus dans l'action même qu'auparavant l'action ?

**A R I S T I P E.**

La chose arrive aux Braves de la manière que vous le dites ; parce que l'action donnant par sa chaleur plus de mouvement & de rapidité au sang, il s'en élève plus d'esprits au cerveau, & cette quantité d'esprits chauds empêche alors l'imagination de voir le péril. Au lieu que le Poltron ou le faux Brave sent plus l'émotion dans l'action qu'auparavant l'action ; parce que l'aprehension du mal étant plus forte en lui que la vue de son devoir, le désir de la gloire, ou la confiance en ses forces, cette aprehension par l'effet naturel retire son sang au cœur, le refroidit & le condense à mesure qu'il s'approche du péril ; or ce froid qui le fait sensiblement trembler, empêche que les esprits chauds ne lui montent à la tête ; de sorte que l'Image  
du

du péril croît continuellement dans son cerveau, & bien plus dans l'action qu'au paravant l'action. D'où vient que le faux Brave, qui est toute vanité, dit merveille quand il voit le péril éloigné, & fuit dès qu'il est proche?

## TIMAGENE.

C'est justement ce que Turnus dans Virgile appelle *Ventosa in linguâ, pedibusque fugacibus*. Une langue pleine de vent & des piés qui ne sont propres qu'à fuir.

## ARISTIPE.

C'est le Portrait du faux Brave. Je sçais bien qu'il faut poser pour un principe fondé sur l'expérience, que de dix Hommes il y en a sept au moins qui sont naturellement Poltrons ou faux Braves. Je dis naturellement, car quoiqu'il y en ait beaucoup que la raison, le devoir & l'exemple corrigent, & qui sont parmi les autres ce qu'ils ne feroient pas seuls; quand on les tâtera on les trouvera bien differens de ceux qui ont une véritable valeur: aussi ne sont-ce pas ceux qui par les routes ordinaires arrivent à la Fortune, & pour y arriver, il faut qu'ils prennent les Sentiers & la traverse de l'intrigue & de la faveur. Or comme je veux donner des Leçons pour s'élever par le vrai mérite & non pas par les miracles d'une faveur aveugle, je pose pour mon premier fondement, que pour faire Fortune dans l'Épée, il faut  
sur

sur toute chose avoir une véritable valeur, telle que je vous l'ai définie ou décrite.

T I M A G E N E.

Ne croyez-vous pas qu'on a donné au courage & à la Bravoure le nom de *Valeur*, parce que c'est elle qui détermine ce que vaut un Homme d'épée, & que la mesure de son courage est la mesure de sa valeur.

A R I S T I P E.

Vôtre Remarque est judicieuse; car la Bravoure est l'attribut essentiel de l'Homme d'Epée, comme la piété est celui de l'Homme d'Eglise; la Souplesse celui du Courtisan; l'Equité celui du Juge; l'exactitude celui du Financier, & la bonne foi celui du Marchand. Mais cette qualité fondamentale ne suffit pas seule pour se pousser, il faut qu'elle soit accompagnée de beaucoup d'autres, dont la principale & qui est la seconde en ordre, est la Sagesse.

T I M A G E N E.

Je croyois que la sagesse fût le partage des Philosophes.

A R I S T I P E.

Il n'y a pas de Profession qui demande plus de sagesse que l'Epée, & tout Homme qui la met à son côté & qui veut réussir, doit se faire un principe d'être dix fois plus sage que s'il étoit dans quelque autre Condition que ce fût; & la

raison, c'est que les occasions de faire des folies sont plus fréquentes dans cet état qu'en tout autre. L'amour, le Jeu, le Point d'honneur, dont on se fait si souvent une fausse idée, la facilité d'exciter & de vider une querelle lorsqu'on a de part & d'autre à son côté de quoi se faire raison. Le désir qu'on a d'être estimé brave aussi souvent quand on ne l'est pas que quand on l'est : le parti qu'on croit devoir prendre pour ses amis offensés ; toutes ces choses sont autant d'écueils à la Fortune d'un Homme d'Épée. Et s'il n'a une très-grande sagesse pour ne se point briser contre tous ces Rochers, il est difficile qu'il ne tombe dans quelque incident, qui en un moment met non-seulement obstacle à sa Fortune, mais la bouleverse à ne jamais s'en relever.

## TIMAGENE.

Ce que vous dites n'est que trop véritable, & je ne conçois pas comment tant d'exemples malheureux de personnes d'un mérite extraordinaire qui se sont perdus par cet endroit, ne rendent pas sages tous ceux qui portent une Épée à leur côté : Car enfin la Loi est aussi rigoureuse qu'elle est juste, son infraction est irremissible, & les suites très-funestes, car ou vous tuez ou vous êtes tué, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, vous périssez sans ressource.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Il ne faut qu'un moment de serieuse reflexion là-dessus , pour rendre sage le plus fou & le plus emporté de ces pointilleux d'honneur, qui le mettent où il n'est pas, puisque le veritable honneur est de vouër son sang au service de l'Etat, & de le ménager & conserver pour l'y employer, & non pas de le prodiguer par une fureur criminelle & brutale, dans des querelles dont la source est souvent moins que rien. Huit Officiers ont péri pour le démêlé de Boilprôphete commencé par une pclure de poire jettée en riant à la fin d'un repas. Brutidius en a perdu quatre autres pour un Cheval acheté sur le marché de son camarade. Un coup donné par mégarde à un chien fit couper la gorge à d'autres. Un regard, un ris, une imagination, ont esté la source funeste d'une infinité d'autres querelles ridicules; & si l'on vouloit les examiner toutes dans leur principe, on ne trouveroit que des atomes indignes du fracas qui les a suivies. Mais je suppose même qu'il y eût une veritable offense, y en a-t-il de si grave qu'elle ne puisse estre réparée par les voyes établies? Et ne faut-il pas que nôtre sagesse ou celle de nos amis, nous fasse sacrifier cette offense à l'obéissance que nous devons au Souverain qui a fait la Loi, & qui l'a faite avec autant de justice que de prudence & de nécessité?



Si j'ai bien approfondi les histoires que j'ai lues, il faut que cette furie du Duel ait été inconnue dans la République Romaine, & qu'elle ne se soit fait connoître dans cet Empire que depuis que l'inondation des Gots y apporta la barbarie : Car quelque histoire que j'aye feuilletée, je n'ai pas vû un seul exemple de Duel entre deux Romains. Et l'unique endroit où j'en ai aperçu une ombre c'est de deux Officiers, dont l'un qui se croyoit offensé de l'autre, voulut sur le point qu'une Bataille étoit prête à se donner, l'obliger à se battre contre lui. Mais ce sage Romain lui répondit, *La République a besoin de vous & de moi, nous allons charger les ennemis, combattons à qui de nous deux en tuera le plus.*

## ARISTIPE.

La sagesse de cet Officier est celle que je demande dans un homme d'Épée, & nous devons en employer le secours & pour nous & pour nos amis. Pour nous, en n'offensant personne prévenant ou détournant les querelles qu'on voudroit nous faire, & ne donnant jamais une sinistre interpretation aux paroles & aux actions de ceux qui sont en commerce avec nous. Il est rare qu'on se brouille avec des inconnus, & ce qui est de cruel dans ces querelles d'Épée, c'est qu'elles arrivent le plus  
sou-

souvent entre les meilleurs amis. Si vous offensez mal à propos votre ami, n'imputez point à lâcheté de le satisfaire, c'est une justice, c'est une vertu; & s'il vous offense, croyez que c'est une générosité louable de vous contenter des justes satisfactions qu'il vous offrira, & que moins vous lui en imposerez plus vous aurez de gloire. Voilà comment pour nous-mêmes nous employerons notre sagesse, & nous devons aussi l'employer pour les autres, en ne faisant jamais aucun rapport qui puisse produire une querelle; mais au contraire adoucissant les esprits, détruisant l'aigreur des rapports des autres, & proposant toutes les voyes possibles d'ajustement lorsque les choses en sont venues jusqu'à l'offense. Je m'étens sur cet article, parce que le Duel que des raisons Politiques ont rendu infame, est dans l'Epée le plus dangereux & le plus terrible écueil de la Fortune, & que tout homme qui entre dans cette Profession doit se faire à soi-même un serment inviolable de ne jamais faire de combat particulier pour quelque raison que ce puisse estre au monde.

T I M A G E N E.

Mais n'y a-t-il pas des offenses si cruelles, qu'il est impossible que la sagesse la plus patiente tienne contre.

A R I S T I P E.

Il faut suivre l'exemple de notre Fa-

bius : Écoutez ce qu'il fit , ce n'est pas une des moindres actions de sa vie. Dans le temps qu'on avoit la mauvaise methode de mettre à la tête des Armées deux Pollemarques avec un pouvoir égal , pour commander alternativement , le sage Fabius & le chaud Brutus en commandoient ensemble une contre les Belges. Une jalousie mutuelle les brouilloit , mais de maniere que Brutus éclatoit toujours par quelque emportement , & que Fabius au contraire n'y opoloit qu'une froideur à désoler. Brutus s'étant mis en tête de forcer la patience de Fabius à en venir à une rupture ouverte , rencontra un jour un Garde de ce General , & pour un sujet fort foible il le chargea de coups de plat & de tranchant d'épée , & le mit en sang. Le Garde en cet état fut trouver Fabius , & lui conta l'outrage qu'il venoit de recevoir avec sa Casaque. Que croyez-vous que dût faire Fabius ?

## TIMAGENE.

Tout homme qui porte une Epée à son côté , dira que Fabius devoit se venger d'une insulte si outrageuse , & se battre avec Brutus.

## ARISTIPE.

Non. Fabius plus sage dit à son Garde , il faut que vous ayez bien offensé Brutus , pour l'avoir obligé de vous mettre en cet état ; que mon Capitaine des Gardes vous  
con-

conduise chez lui tout en sang comme vous voilà , pour lui demander pardon. Le Garde qui ne pénétrait pas la sagesse de son Maître , obéit avec une douleur bien amere , & le Capitaine l'ayant conduit à Brutus , & fait le compliment suivant les ordres de Fabius , Brutus confus d'une démarche qui n'auroit jamais tombé dans l'imagination d'un autre , rentra tout d'un coup en lui-même à la veüe de ce Garde tout en sang , & se levant brusquement & en colere , faut-il corbleu , dit-il , que je sois toujours fou & que Fabius soit toujours sage ? & en même temps il embrassa ce Garde , lui fit donner cent Louis , & fut chez Fabius lui faire toutes les satisfactions possibles. Dites-moi s'il se peut une victoire ni plus grande ni plus satisfaisante, que celle qu'eut Fabius par un coup de sagesse si prudent ?

**TIMAGENE.**

Vous me parlez d'un Heros qui étoit plus sage lui seul que tous les Catons de l'Antiquité.

**ARISTIPE.**

Qui empêche tout autre d'être sage comme lui , tout homme ne doit-il pas se faire s'il se peut un Heros , & cette action sur une offense si essentielle , ne confond-elle pas tous ces esprits de soufre & de salpêtre , qui pour des riens ou pour

les chimères d'un faux honneur, n'ont pas la sagesse de mettre sous le pié des bagatelles, qui ne valent pas qu'on expose la vie & sa Fortune?

## TIMAGENE.

Cependant un homme d'Epée souffrira-t-il une atteinte à son honneur, & cet honneur n'est-il pas comme la neige, qui ne reprend jamais sa blancheur dès qu'elle l'a perdue.

## ARISTIPE.

La question est de sçavoir en quoi consiste cet honneur, qu'il ne faut pas mesurer sur l'imagination échauffée d'un homme tendre & délicat qui se croit offensé. Le premier & le véritable honneur consiste dans l'obéissance à la Loi de l'Etat, & aux volontez justes du Souverain. Et l'infraction de cette Loi qui nous rend criminels, donne une plus grande atteinte à nôtre honneur que toutes les offenses que nous pourrions recevoir d'un particulier, parce que cette offense du particulier est reparable, mais l'infraction de la Loi ne se peut reparer que par la peine qu'elle impose. Le principal effet de cette sagesse est donc de nous empêcher d'entrer dans des querelles funestes, qui n'aboutissent qu'à la destruction de la Fortune. Mais il y en a un second effet qui est bien nécessaire dans cette Profession.



TIMAGENE.

Et quel est-il ?

ARISTIPPE.

C'est de nous rendre extrêmement circonspects dans nos paroles en ce qui concerne nos Supérieurs: Car c'est dans l'Épée principalement qu'on doit exécuter la Règle Monachale qui ordonne, *semper bene dicere de Domino nostro Priore*, de toujours bien parler de Monsieur nôtre Prieur. Or Monsieur le Prieur en fait d'Épée, c'est le Ministre ou le Général, & il ne faut qu'un mot échappé & rapporté avec un mauvais tour aux uns & aux autres pour renverser vôtre Fortune. Ventidius qui étoit sur le point d'arriver aux plus grands Commandemens, fut obligé par les chagrins qu'on lui donna de quitter le service, & l'on ne lui donna ces chagrins que pour un mot de raillerie qui lui étoit échappé, non pas contre le Ministre, mais contre le Favori du Ministre.

TIMAGENE.

C'est qu'il y a tant de gens qui cherchent à faire leur cour aux dépens des autres, qu'on est trahi dans le moment qu'on croit parler avec ses amis les plus fideles. Ainsi je tombe d'accord qu'on ne peut être trop circonspect dans ses paroles, & principalement sur le chapitre de ceux qui sont les maîtres des graces, & que c'est dans les Armes qu'il faut avoir

## 82 L'ÉCOLE DU MONDE.

cette circonspection plus que par tout ailleurs, parce que l'avancement dépendant du bon ou du mauvais compte que les Generaux ou les Ministres rendent de la conduite d'un homme, un mot nous peut perdre dans leur esprit, & aussi-tôt on trouve des obstacles invincibles qui arrêtent la marche, & l'on est souvent bouleversé sans que l'on sçache ce qui cause la chute.

### ARISTIPE.

Lorsque vous vous sentez donc le cœur propre pour une vraie vocation à cette Profession, & que vous vous êtes résolu à avoir cette sagesse que je demande de vous, il faut travailler à vous donner les capacitez propres à cet Emploi; car chaque Profession a, comme je vous l'ay déjà dit, ses sciences particulieres: Et celles d'un homme d'Épée qui veut se distinguer par dessus les autres, ne sont pas d'une petite étude.

### TIMAGENE.

Et quelles sciences desirez-vous dans un homme de guerre?

### ARISTIPE.

Je ne vous parle point des Exercices propres à lui rendre le corps agile, souple, adroit: Car c'est à quoi les peres qui destinent leurs fils aux Armes ne doivent pas manquer. La Danse donne un air aisé, la Salle dénouë les nerfs, pour  
ren-

rendre le corps souple dans l'occasion, & le Manège apprend à se rendre maître des Chevaux, les monter de bonne grace, & les connoître. Ainsi ce sont trois Exercices absolument nécessaires au jeune homme destiné à l'Epée; mais c'est un soin que je laisse aux peres, & je suppose qu'ils ne manqueront pas de les donner à leurs fils.

TIMAGENE.

On peut appeler ces Exercices les préjudes du Cavalier. Mais quelles Sciences demandez-vous dans un jeune François qui se destine à porter les Armes?

ARISTIPE.

Je desire qu'il apprenne le plutôt qu'il lui sera possible & dans sa première jeunesse, quatre choses préliminaires, qui dans la suite seront pour lui de très-grandes dispositions à son avancement, la Geographie, l'Histoire, les Mathématiques dont les Fortifications sont la partie principale, & les Langues voisines, mais sur tout l'Allemande. Voilà les premières capacitez que je veux qu'il se donne; & je vous parlerai ensuite des autres Sciences plus essentielles, & qui ne peuvent être acquises que par l'expérience.

TIMAGENE.

Pourquoi voulez-vous que la Geographie soit nécessaire à un homme d'Epée.

Outre que la Geographie est la Bouffole de l'Histoire, & que l'on ne peut prendre goût à l'une si l'on ignore l'autre; il est certain que les connoissances que donne cette Science, ouvrent extrêmement l'esprit pour concevoir l'état & la situation des lieux où l'on peut se rencontrer. Mais il faut distinguer la Science de la Geographie en generale & particuliere. La generale est la connoissance de la situation de tous les Etats du Monde, quelle Mer ils touchent, de quels grands Fleuves ils sont arrosez, leur étendue, la division de leurs Provinces, & les principales Villes. C'est en gros ce que l'on doit sçavoir touchant les Pais où l'on croit ne devoir point exercer sa Profession: Mais pour les endroits où elle peut les appeller, qui sont le propre Pais & les Etats circonvoisins, l'homme d'Épée doit s'en donner des connoissances bien plus exactes, il ne faut pas qu'il se contente de sçavoir quels grands Fleuves les arrosent, & quelles Villes sont sur ces Fleuves, mais il ne doit pas ignorer jusqu'aux moindres Rivieres dont chaque Province est coupée; car la meilleure methode pour apprendre la Geographie c'est par l'Hydrographie, c'est à dire par les Eaux; car comme il est peu de Villes qui ne soient sur quelque Riviere, si-tôt que l'on

l'on en sçait le cours , & quelles places en sont abreuvées , l'on sçait d'une manière très-utile leur situation.

T I M A G E N E.

Mais il me semble que ces connoissances particulieres ne viennent que par l'expérience.

A R I S T I P E.

Ne confondons point les differentes capacités. Lorsque je vous parlerai des Marches & des Campemens , je vous dirai dans quel détail il faut entrer ; mais ici je vous parle de ce que vous pouvez apprendre dans vôtre Cabinet , & sçavoir tout en entrant dans cette Profession. Il faut donc premierement par les Cartes entieres des Royaumes voisins , en prendre une connoissance generale , & ensuite il faut par les Cartes particulieres de chaque Province vous instruire de ce que je vous dis.

T I M A G E N E.

Cependant la necessité de cette Science me paroît bien plus importante pour ceux qui se donnent à la Mer que pour l'homme d'Épée qui a son emploi sur la Terre.

A R I S T I P E.

Il est vrai , mais c'est fort differemment ; car celui qui agit sur Terre doit principalement s'attacher à la Geographie interieure , & le Marin à l'exterieure , qui se reduit à trois parties , à la connoissance  
des



86 L'ÉCOLE DU MONDE.  
des Mers, à celle des Côtes & à celle  
des Ports.

TIMAGENE.

En un mot, vous ne croyez pas qu'un  
homme d'Épée soit capable s'il n'est bon  
Géographe.

ARISTIPE.

Je veux qu'il le soit non seulement pour  
l'utilité qu'il en reçoit, mais encore pour  
sa propre satisfaction, cette Science étant  
des plus agréables, & ajoutant un très-  
grand plaisir à celui que l'on prend dans  
la lecture des Histoires.

TIMAGENE.

Vous m'avez dit que l'Histoire étoit  
la seconde Science dont l'homme d'Épée  
pouvoit tirer une grande utilité.

ARISTIPE.

C'est dans l'Histoire qu'un homme d'É-  
pée peut prendre tous les sentimens pro-  
pres à soutenir son caractère avec hon-  
neur; elle lui représente des actions glo-  
rieuses où la valeur, la prudence, la ma-  
gnanimité, la constance, les ruses, les  
stratagèmes ont exécuté de grandes en-  
treprises. Les guerres sont l'ame des His-  
toires; c'est là qu'il peut apprendre les at-  
taques & les défenses, & se former sur  
le modèle des grands Hommes dont les  
actions y sont dépeintes, & qu'en nour-  
rissant son esprit d'une pâture aussi con-  
venable que divertissante, il fortifie son  
cou-

courage, forme son jugement, éveille son génie, raffine sa politique, anime son émulation, & s'affermir dans l'habitude de toutes les vertus qui font les grands Capitaines.

T I M A G E N E.

Il est vrai que tous les grands Capitaines se font plus à lire les actions des Hommes illustres. Alexandre plaçoit l'Iliade sous le chevet de son lit, il referva le précieux Ecrin de Darius pour le renfermer, & c'étoit dans la lecture des Combats glorieux d'Achille & des autres Grecs, qu'il trouvoit le modele de sa valeur. Scipion faisoit de l'Histoire d'Alexandre ce qu'Alexandre avoit fait de celle d'Achille; & Cézar pleura de jalousie contre ces grands Hommes, de ce qu'il avoit encore si peu fait à l'âge qu'ils avoient acquis toute leur gloire.

A R I S T I P E.

Ajoûtez que les actions de ce même Cézar qu'il a si purement écrites lui-même dans ses admirables Memoires, ont été de sçavantes leçons pour ceux qui l'ont suivi. C'est sur son modele, & sur l'idée qu'il a lui-même donnée de sa capacité & de sa conduite qu'un nombre infini de grands Capitaines se sont formez. Coligni cet Amiral à qui de toutes les vertus il ne manquoit que la soumission à son Roi, lui dont la gloire auroit été immortelle s'il eût

eût employé pour servir l'Etat les talens merveilleux qu'il employa pour essayer à le détruire, & que j'ai toujours regardé comme le plus habile & le moins heureux Capitaine de son siècle ; cet Amiral, dis-je, lisoit continuellement les Memoires de cet incomparable Romain qu'il appelloit son Maître. Le fameux Maurice à qui la Hollande est redevable de tant d'actions glorieuses, & qui avoit fait de ses Armées une admirable Ecole de Guerre, se donnoit le nom de disciple de César, dont les écrits faisoient son étude continuelle. Et l'immortel Turenne qui après avoir pris sous cet Oncle ses premières leçons, le laissa bien loin derrière lui, n'eut pas une moindre attache à lire ce Monument éternel de la valeur Romaine, & s'il se rendit le plus habile Capitaine du Monde à choisir son terrain, ce fut en étudiant les Marches & les Campemens de César ; & ajoutant aux idées de ce Vainqueur des Gaules ce que son propre génie lui fournissoit.

## TIMAGENE.

Vous faites donc une estime singulière de ces Memoires que César nous a laissez ?

## ARISTIPE.

C'est un Livre d'or, & le plus précieux monument qui nous soit resté. Tout Homme qui porte l'Épée doit le lire mieux  
que

que le coquet Abbé Philinte ne lût la Bible & son Breviaire : mais il ne faut pas qu'il le lise par la simple curiosité de l'Histoire, il faut y étudier toutes les démarches de ce premier Homme de l'antiquité, examiner les precautions judicieuses, ses campemens assurez, la promptitude & l'ordre de ses marches, la Discipline exacte de son Armée, cette intrepidité & cette presence d'esprit avec laquelle il attaquoit les ennemis, & venoit au milieu de l'action son parti suivant les conjonctures & les nouveaux incidens qui se presentoient, sa generosité & sa distinction prudente dans les recompenses dont il honoroit le Soldat qui avoit bien rempli son devoir, l'adresse de ses stratagèmes, la pénétration avec laquelle il decouvroit les projets de ses ennemis pour les prévenir, les déconcerter & les battre. Voilà ce qu'il faut étudier dans ses Memoires, & en faire une application continuelle sur toutes les conjonctures où l'on se trouve, & peu à peu l'on se fait l'habitude d'entrer dans son génie, & de se rendre grand Capitaine.

T I M A G E N E.

Vous ne parlez donc qu'à ceux qui sont destinez aux grands Commandemens ?

A R I S T I P E.

Quoique l'on blâme les idées folles qu'un Homme prend sur la Fortune, l'ambition

bition est si louable dans ceux qui prennent l'Épée, que tout jeune Homme qui la met à son côté doit se proposer pour but d'arriver au Commandement General. Il est indigne de la porter s'il n'a cette Noble ambition qui est l'Ame des belles actions qui conduisent à la Gloire.

## TIMAGENE.

Vous voulez donc qu'il agisse en fait d'Épée comme les Italiens en fait d'Église; car le moindre petit Prêtre Italien qui met le Breviaire sous son bras, envisage le Pontificat, & dès sa premiere démarche agit dans cette vûë?

## ARISTIPPE.

Pourquoi tout Homme qui entre dans les Armes ne se proposeroit-il pas le Bâton, le chemin n'est-il pas ouvert au merite & à la vertu? il faut y arriver ou mourir dans la route? Fabricius n'a-t-il pas fait voir que la bassesse de la Naissance n'étoit pas un obstacle au vrai merite? Et Cinna qui par sa vertu sublime, a laissé tant de Concurrens derriere lui, ne montre-t-il pas que l'éloignement prodigieux qui se trouve du premier pas au Generalat ne doit point empêcher un Homme de s'animer de cette ambition? Et si dès la moindre place il ne s'étoit pas continuellement disposé les voyes pour arriver par degrez à la premiere, seroit-il aujourd'hui par sa valeur & par sa sagesse la Terreur du Pô,  
&



& l'un des Principaux Bras de l'Etat ? Mais ne nous écartons point de nôtre sujet ; je vous dis que l'Histoire est la seconde Science à laquelle un Homme d'Epée se doit attacher , parce que la Noble ambition qu'il doit avoir de se pousser est soutenüe de l'émulation que lui donne l'exemple des Grands Hommes dont il étudie les actions , & qu'il ne peut pas étudier dans l'Antiquité un plus grand Homme que César.

**TIMAGENE.**

*La troisième Science que vous voulez qu'il ait , c'est , ce me semble , les Mathématiques , & principalement les Fortifications.*

**ARISTIPE.**

Lorsqu'un Homme qui entre dans l'Epée se sent assez d'intrepidité & le génie propre à cette Science , il ne faut pas qu'il manque de s'ouvrir cette porte à la Fortune ; elle est plus perilleuse que les autres , mais elle abrege bien plus de chemin & pourvû que le Mousquet ou le Canon donne un peu de loisir à un Ingenieur , il se voit bien-tôt avancé. La profonde capacité de Vipsanius , & après lui celle de Macrin , ont poussé au plus haut point cette Science , qui jusqu'ici n'avoit été qu'ébauchée. Vipsanius a réduit l'attaque & la défense dans un Art si sûr qu'il  
peut

peut à point nommé répondre du jour qu'une place doit se rendre. Sa prudence a trouvé le secret de ménager & couvrir si bien les attaques, que la plus forte Ville coûte moins du monde en tout un Siège qu'elle n'en coûtoit autrefois à une seule ouverture de Tranchée. C'est sur les Leçons de ce grand Génie, c'est sur les règles qu'il a prescrites, qu'un jeune Homme doit étudier & s'appliquer à cette Science aussi nécessaire à l'Etat qu'utile à celui qui la pratique.

## TIMAGENE.

Mais tout le Monde ne peut pas arriver à la capacité de Vipsanius ni à celle de Macrin : & l'on ne peut même employer qu'une certaine quantité d'Ingenieurs ; ainsi cette Science que vous demandez dans l'Homme d'Epée seroit inutile à plusieurs.

## ARISTIPE.

Quand un jeune Homme ne seroit pas employé dans le Génie, ou qu'il ne voudroit pas s'y pousser, il est toujours bon qu'il sçache à fond & par les règles les Fortifications. N'est-il pas ridicule de voir un Officier qui s'est trouvé à des Sièges, ignorer les termes de la Fortification, ne sçavoir pas la difference de la fausse braye & du chemin couvert, confondre la face & le flanc du bastion, l'ouvrage à corne & le couronné, s'imagi-

ner entendre de l'Hebreu , lorsqu'on lui parle de ligne fichante , de Parallele , de Perpendiculaire , d'Angle-Saillant & Rentrant : En un mot qui ne sçait pas mieux parler Fortification que le Conseiller Corbinet parle Pandectes , ou l'Abbé Colas Théologie ? Car enfin un homme peut-il croire qu'il s'acquitera du Commandement dans l'attaque ou la défense d'une Place , s'il ne possède à fond la connoissance de toutes les parties de cette Place fortifiée ? C'est donc une nécessité indispensable à un jeune Homme d'Epée de s'instruire des Fortifications par les principes , non seulement pour en connoître les termes & en faire la distinction , mais pour sçavoir ce que chaque partie opere pour la défense , & de quelle maniere elle peut être le plus avantageusement attaquée ou défendue. Voilà ce dont je veux qu'un Homme soit instruit dès le commencement de son service , s'il veut que la Fortune le démêle parmi ses Egaux pour l'avancer à plus grand pas & ce qu'il ne doit point ignorer si peu qu'il ait d'ambition.

T I M A G E N E.

Vous me persuadez aisément ce que vous dites ; & si je prenois cette Profession, je n'y entrerois point sans me donner cette Science.

ARIS.

## ARISTIPE.

Elle est si nécessaire pour parler de la Guerre, qu'avant que d'entreprendre d'écrire mon Histoire d'Hollande, j'ai voulu moi-même apprendre les Fortifications, & m'en suis bien trouvé, tant il est vrai qu'on n'oze pas sans cette Science parler même de tout ce qui concerne la Guerre. Mais passons à la quatrième capacité préliminaire que je désire dans l'Homme d'Épée.

## TIMAGENE.

C'est de sçavoir les langues circonvoisines de sa patrie: Et vous m'avez marqué que sur tout un François devoit sçavoir l'Allemande: mais la Latine ne lui est-elle pas nécessaire?

## ARISTIPE.

Je suppose que ce qu'il aura fait d'Étude dans les Ecoles lui aura donné assez de connoissance de l'ancienne langue des Romains pour pouvoir entendre parfaitement César, Tite-Live, & les autres Historiens dans leurs sources. Car pour le Grec & la Philosophie qu'on enseigne aux Ecoles, ce sont des Charges inutiles pour un Homme d'Épée, qui doit quitter la poudre du College si-tôt qu'il entend la langue Latine. Le surplus n'étant que du tems perdu, qu'il emploiera mieux aux Instructions plus convenables à sa Profession.

TI.

TIMAGENE.

C'est-à dire , qu'au lieu de consumer inutilement deux années à ergoter sur Aristote , il fera mieux de les employer à faire les Exercices & apprendre la Géographie , les Fortifications & la langue Allemande , s'il ne la sçait déjà. Mais pourquoi vous attachez vous plutôt à lui ordonner cette langue qu'une autre ?

ARISTIPPE.

L'Italienne est plus pour l'agrément que pour l'utilité ; quoique je lui conseille de ne la pas ignorer. Mais comme l'Allemande est la mere de toutes les langues du Nort , qu'elle y est entendüe , & que la quantité des États differens qui la parlent , donnent à un Homme qui la sçait parfaitement une grande facilité pour se travestir dans les occasions ; & qu'avec la langue Françoisë & l'Allemande , on peut aller par toute l'Europe , un François d'Epée trouvera dans dix mille rencontres imprévües beaucoup d'utilité à sçavoir la langue Allemande , & sera toujours distingué par les Generaux , dans les Expéditions où cette connoissance peut fournir quelqu'avantage.

TIMAGENE.

Mais me nommeriez - vous bien quelqu'un qui par la connoissance de cette langue , se soit ouvert le chemin à quelque Fortune considerable ?

ARIS-



## ARISTIPPE.

Il est difficile que sans elle l'ou puisse être bon Partisan , bon Espion , ou bon Négociateur. C'est par cette langue seule que Podewits étoit autrefois avancé. Et de nos jours n'avons-nous pas vû Cepha-le avec d'excellentes qualitez qu'une bonne Nature & une heureuse Education lui a-voient donnée au-dessus de sa Naissance , s'ouvrir par la langue Allemande le chemin à la grande Fortune , où il seroit assurément arrivé sans le coup mortel qui arrêta sa course sur les bors du Rhin. Et en effet la facilité qu'il avoit à parler cette langue comme naturelle , & à se deguifer , lui avoit fait prendre tantôt la qualité de tres-habile Espion , tantôt celle de Négociateur ; & dans l'une & dans l'autre il avoit rendu de si agréables services , qu'y ajoutant sa Valeur & sa Sagesse , il n'y avoit point d'élevation qu'il ne pût espérer , & son exemple doit suffire pour vous montrer l'utilité qu'il y a d'apprendre cette langue.

## TIMAGENE.

Vous m'avez marqué les quatre capacitez dont vous venez de m'entretenir , comme des préparations ou des préliminaires , dont il faut qu'un jeune Homme se munisse en entrant dans l'Epée : mais quelles capacitez plus essentielles doit-il tirer du service & de l'expérience ?

ARIS-

## ARISTIPPE.

Si-tôt qu'un jeune Homme entre dans les Troupes, il faut, comme je vous l'i dit, qu'il se mette en tête de vouloir arriver aux premiers Commandemens, & qu'il se persuade qu'il y arrivera s'il s'en rend capable : prévenu de ce désir & flatté de cette esperance, il faut qu'il ne fasse pas un pas sans ouvrir les yeux pour s'instruire, étudier toutes les démarches de ceux qui sont au-dessus de lui, en pénétrer s'il se peut les raisons, réfléchir sur les avantages & sur les inconveniens qui en arrivent; mais sur toutes choses il faut qu'entre les grands Officiers il s'en propose un, dont la conduite lui paroîtra la plus digne d'être imitée, & qu'il s'attache à regler du petit au grand ses démarches sur celles du modele qu'il a pris.

## TIMAGENE.

Il est certain que chaque Homme a son caractère particulier : mais il me semble, que lorsqu'on veut se proposer un modele, il faut en prendre un qui soit conforme à son génie. Il ne faut pas qu'un Homme, dont le temperament est gouverné par le Phlegme, se moule sur Marcellus, ni qu'un esprit paitri de Salpêtre prenne Fabius pour son modele. Car je croi qu'on peut par différentes routes arriver à la même gloire.

Deux Hommes dans deux caractères opposés peuvent être tous deux de très-grands Capitaines. Et vous avez raison de dire qu'il faut nous modérer sur ceux dont la conduite répond davantage à notre tempérament. Le Prince Germanicus & le Fabius de nos jours sont arrivés au comble du Héroïsme par différens chemins. La conduite de l'un étoit toute de feu, & le Phlegme gouvernoit l'autre. Toutes les démarches du Prince alloient droit à la décision par le Combat; l'autre aimoit à s'assurer la Victoire par la Science supérieure qu'il avoit pour les marches & les Campemens. L'un avoit les yeux d'un Aigle, pour démêler au milieu de l'action tout ce qui s'y passoit; & par une merveilleuse présence d'esprit, prenoit son parti dans toute l'étendue de son avantage. L'autre, comme un sage Lion, prévoyoit par ses précautions judicieuses toutes sortes d'accidens, & prenoit des mesures si justes avant l'action qu'il menoit plutôt le Soldat à la Victoire qu'au Combat. La valeur de l'un étoit plus éclatante; celle de l'autre paroissoit plus sûre; l'une étoit plus du Héros, l'autre étoit plus du Capitaine: Mais tous deux par une capacité immense, & par des actions dignes d'une mémoire éternelle, se sont élevés au plus haut point de la Gloire.

## TIMAGENE.

Je voudrois donc si j'étois General combattre comme l'un & camper comme l'autre , imiter Fabius dans les précautions , & Germanicus dans l'exécution.

## ARISTIPE.

Tous deux avoient leurs manieres de prévoir & d'agir , & en copiant ces grands modèles , on ne peut manquer de se pousser à la Gloire. C'est sur eux que se sont formez leurs Elèves. Pollux élevé sous le Prince , a fait voir à Fleurus , à Steinkerke , à Leuze & à Nerwinde , que le feu du maître a passé au Disciple. Drusus & Agenor copient davantage celui dont ils étoient les Nèveux. Alcinoüs & Cinna unissent ensemble les Leçons qu'ils ont prises de ces deux Héros. L'intrepide Buffalos & le Brave Basilopole panchent plus dans le caractère vif de Germanicus : mais Létus & le Sage Ophtalmon se sont attachez à se former sur le Phlégme judicieux de l'autre. Il faut donc se mettre perpetuellement devant les yeux un bon modèle bien choisi , & se faire de la conduite une étude assiduë pour s'y conformer. Mais afin que nous entrions dans un détail de ces capacitez essentielles que l'on n'acquiert que par l'expérience , je les réduis à cinq. Maintenir le Soldat dans la Discipline. Marcher. Camper. Se battre. Attaquer & deffendre une Place.

TIMAGENE.

Je croi que ces cinq choses comprennent tout , mais la Discipline du Soldat ne regarde-t-elle pas les Generaux ?

ARISTIPPE.

La generale regarde les Generaux ; mais chaque Officier en particulier doit faire observer à son Soldat une exacte Discipline. Et c'est le fondement de toutes choses ; car le Soldat indiscipliné perd son Officier par sa désobéissance , par sa débauche , & par la desertion. Mais pour mettre un bon fondement à cette Discipline , il faut que l'Officier se fasse tout à la fois aimer & craindre de son Soldat.

TIMAGENE.

Il n'est pas facile de faire tout ensemble l'un & l'autre.

ARISTIPPE.

Il se fait aimer par les soins qu'il prend de lui procurer tous les adoucissens possibles , le soulageant dans ses blessures & dans ses maladies , & le recompensant par quelques liberalitez lorsqu'il a fait une belle action. Mais il lui imprime en même temps une crainte respectueuse , lorsque cette douceur & cette Humanité ne l'empêchent point de soutenir son autorité & son commandement absolu ; & qu'en punissant ses fautes , il lui fait sentir qu'il le fait avec autant de justice que de severité. Je desire donc que le jeune Officier se  
fasse



faſſe une habitude d'être tout à la fois bon & fier à ſon Soldat , compariffant lorsqu'il ſouffre , & rigoureux lorsqu'il peche : qu'il l'entretienne dans un travail affidu , pour ne le point laiſſer amolir dans l'oifiveté ; mais qu'il ait un ſoin exact de ſa ſubſiſtance & de l'entretenir proprement ; car le Soldat qui ſe voit bien nourri penſe moins à déſerter.

## T I M A G E N E.

Après qu'on a rendu ſon Soldat tel qu'il le faut pour bien obéir , il s'agit de le mettre en marche ; & ainſi la capacité qui concerne la marche , eſt la première parmi les actions.

## A R I S T I P E.

Un jeune Officier dès les premiers pas de ſon ſervice doit étendre ſes vûes à obſerver la marche générale d'une Armée , pour ſ'en imprimer peu à peu des idées qui dans la ſuite lui ſoient autant de leçons pour le Commandement auquel il aſpire. Il doit examiner quelles meſures prennent les Généraux ſuivant la force ou la foibleſſe de leur Armée , ſuivant les Poſtes qu'ils occupent , ſuivant qu'on eſt couvert ou découvert , & ſuivant le Terrain commode pour la marche , ou embarrasſé de défilez par des Bois , par des Eaux ou par des Montagnes. En un mot , qu'il remarque avec ſoin l'ordre de la marche , les diſpoſitions qui aſſurent l'Artillerie & le ba-

gage, & avec quelle liaison toutes les parties se correspondent pour se soutenir en cas d'attaque.

TIMAGENE.

Je croi qu'il en est du campement à peu près comme de la marche.

ARISTIPPE.

Il faut que l'Officier qui veut se pousser & s'instruire, examine avec soin quelles mesures prend un General pour donner à son Camp deux choses qui en font tout le secret, c'est-à-dire la sûreté & la commodité, pour la sûreté il doit prendre garde de quel côté & de quoi ce Camp est couvert, quels défilez le separent des ennemis, par quels endroits il peut être attaqué, comment le General assure ces endroits; & quant à la commodité elle dépend de la facilité d'avoir le pain, le fourage, l'eau, & le bois; Jamais homme n'a poussé plus loin la science du Campement que nôtre dernier Fabius, il comprenoit avec tant de pénétration tout ce que l'Ennemi pouvoit entreprendre, que lors qu'il avoit choisi son Terrain & posé les gardes, le soldat pouvoit sur la foi de la vigilance de ce General s'abandonner tranquillement au repos. Mais ce qui lui avoit donné cette prodigieuse science pour le Campement, c'est qu'outre son jugement admirable il n'avoit jamais fait un Camp qu'il n'en fît lever le plan dans une Carte si exacte

acte que le moindre buisson n'y étoit pas oublié , ce n'est pas qu'il ne fût par lui-même toute la disposition de son terrain , mais cette exactitude qui soulageoit sa mémoire ne lui laissoit rien échaper.

T I M A G E N E .

Et comment le jeune Officier se donnera-t il la capacité sur le fait des batailles ?

A R I S T I P E .

Cette capacité est si vaste que la vie d'un homme suffit à peine pour arriver à sa perfection , mais à mesure qu'un jeune homme s'avance dans le Commandement il doit soigneusement s'appliquer à étudier la conduite des grands Capitaines non seulement dans l'éclat des actions generales, mais dans les moindres rencontres qui sont souvent en petit les images des grandes batailles. Or cette capacité se divise en trois tems, en ce qui précède l'action, en ce qui l'accompagne, & en ce qui la suit. Ce qui précède l'action c'est de connoître sa force & la force de son ennemi, choisir son terrain avantageux suivant qu'on est supérieur ou inférieur en Cavalerie ou en Infanterie, disposer avec jugement son Armée de maniere que rien n'agisse qu'il ne puisse être soutenu , & sur tout entretenir l'esprit du Soldat dans une assurance presque certaine de la victoire & le disposer de longue main à desirer le combat.

Mais ne mettez-vous pas parmi les choses qui précèdent la bataille la précaution de s'assurer une retraite en cas que l'on soit battu.

ARISTIPPE.

Quoi que cette précaution concerne les suites du combat on peut la mettre parmi les choses qui le précèdent, & elle fait partie du choix du terrain. Ce n'est pas que dans des coups de désespoir il ne soit arrivé à de grans Capitaines de s'ôter tout espoir de retraite pour animer le Soldat à vaincre ou périr. Et le Prince Maurice à la bataille de Nieuport fit écarter les Vaisseaux qui auroient pû servir de retraite à ses Troupes, & les menant au Combat leur dit, vous avez derrière vous Nieuport qui est aux Ennemis, la mer à gauche, une rivière à droite, & les Espagnols en teste, il ne vous reste qu'un chemin qui est de passer sur le ventre à vos ennemis, & par cette résolution il gagna une bataille qui fut la Crise du salut de la République.

TIMAGENE.

Et touchant l'action, quelles instructions doit-il prendre?

ARISTIPPE.

Les images des combats sont si différentes, & il y arrive tant de divers incidens qu'il est impossible de vous en donner d'autres

tres leçons que l'expérience même, & la lecture des batailles décrites par les bons Auteurs, je dis les bons, parce que la plupart de ceux qui écrivent n'ayant pas vu les choses en parlent tres-mal, mais ce qu'on voit soi-même instruit encore mieux. La capacité dans l'action se peut donc réduire à sçavoir charger à propos, soutenir avec fermeté, secourir ce qui s'affoiblit, rallier ce qui est rompu, enfoncer l'ennemi, profiter de son desordre, & rétablir le sien. Car tout ce qui peut arriver dans un Combat se rapporte à l'une de ces choses, & quant à ce qui le fuit, il se renferme selon l'événement à deux points uniques, pousser sa victoire ou assurer sa retraite, & pour l'un & pour l'autre il faut user d'une grande prudence.

## TIMAGENE.

Il est vrai que j'ai lû qu'à la bataille de Ravenne le grand Gaston de Foix poussant avec trop de chaleur sa victoire fut tué, & qu'au contraire l'Archiduc Albert vaincu à la bataille de Nieuport fit sa retraite avec tant de jugement, & repara si bien son malheur que le Prince Maurice n'eut d'autre fruit de sa victoire que celui de n'avoir pas péri, puis qu'il ne prit pas le moindre Fort sur les Espagnols.

## ARISTIDE.

Ces deux exemples sont de belles leçons pour ceux qui vainquent & pour ceux qui



sont battus. L'Amiral de Coligni se vit battu quatre fois & reparut autant de fois en état de combattre, parce qu'il sçavoit admirablement faire ses retraites, & réparer ses disgraces, il ne faut pas pour la perte d'un combat se desesperer, la fortune a les caprices & ses vicissitudes, tel est aujourd'hui battu qui battra demain, & les Romains après la funeste bataille de Cannes complimenterent le Consul qui avoit fait une retraite peu glorieuse, avec les débris de l'Armée, & le remercièrent de ce qu'il n'avoit pas desesperé du salut de la République. Il y a plus de gloire dans une belle retraite que dans une victoire mal ménagée. Ce n'est donc pas assez que le jeune Officier aprenne à se bien battre, il faut qu'il étudie les démarches d'un Général ou victorieux ou vaincu pour apprendre à profiter de sa fortune ou à réparer son malheur.

## TIMAGENE.

Il ne reste que l'attaque ou la défense des places.

## ARISTIPPE.

La capacité des Ingenieurs dispose une place à la défense & donne les regles pour l'attaque, mais c'est la teste de celui qui attaque ou qui défend qui vient à bout ou de l'emporter ou de la garantir, il faut qu'un Officier qui veut arriver à ce Commandement s'instruise de trois choses, ce qu'il faut

faut de troupes pour attaquer ou defendre la place dont il s'agit, quelles munitions de bouche lui sont necessaires & d'où il les tirera, & enfin de quelles munitions de guerre il a besoin pour s'en rendre maître ou pour en soutenir le Siege, ce sont des détails dans lesquels je ne dois pas entrer, mais le jeune Officier y entrera peu à peu à mesure que les occasions lui en donneront l'experience.

T I M A G E N E.

Je voi quelle capacité l'homme d'épée, se doit donner pour arriver à la fortune, mais avec cette capacité est-il assuré de la faire.

A R I S T I P E.

Ne vous ai-je pas dit qu'il y a des gens nés heureux & d'autres nés mal-heureux, mais enfin cette capacité quand elle sera connue des Generaux, est pour un jeune Officier une grande ouverture pour la fortune. Il lui faut cependant comme ailleurs des Patrons qui prônent & qui fassent valoir ses services. Il faut qu'il arrive jusqu'à estre connu du Roi ou par soi-même ou par la voye du Ministre, & connu du Ministre ou par le moyen des Officiers Superieurs qui parlent de lui avantageusement, ou par les intrigues qu'on se ménage auprès de ceux qui travaillent sous le Ministre. Car comme pour entrer au Cabinet il faut monter l'Escalier, traverser

les Salles, & passer les chambres, aussi pour arriver à être connu du maître, il faut se faire connoître de ceux qui peuvent faire passer nôtre nom jusqu'à son oreille, & qui sont préposez pour la direction de la guerre. Le Tableau ne paroît que suivant le jour qu'on lui donne, & si l'on cache dans l'obscurité le plus beau chef d'œuvre du Carache on ne donnera pas à ses beautez le prix qu'elles méritent. C'est ainsi que le plus brave & le plus capable Officier demeure dans une obscurité malheureuse si on ne le met en jour, en le faisant connoître à ceux qui sont les maîtres de la Fortune & les distributeurs des graces.

## TIMAGENE.

Pour moi je ne puis croire qu'un Officier qui a de la valeur, de la conduite & de la capacité puisse manquer de Patrons qui l'apuyent & qui le fassent connoître.

## ARISTIPE.

Le fort y a souvent plus de part que la raison, mais c'est toujours un grand avantage sur les autres que d'avoir ces trois qualitez dont je vous ai fait la peinture, & de les apuyer de quelque Patron. Il ne restera plus après cela que d'éviter les cinq écueils qui ruinent souvent la fortune de l'homme d'épée. Je vous ai parlé du Duël qui est le premier & le plus funeste,

neſte, les quatre autres ſont le Jeu, les Femmes, l'Avarice, & le Dépit. Alidot part avec un Equipage tres propre, bons Chevaux, beaux Mulets, groſſe Vaifſelle, Valets bien vétus, Fourgons bien remplis, & mille louis dans ſa Caſſette. Il arrive à l'Armée, le ſecond jour il perd tout ſon argent, & le lendemain ſa Vaifſelle & ſon Equipage, & dépouillé de tout il eſt obligé de feindre une maladie pour aller paſſer la Campagne dans une terre, cependant on le caſſe, & voila la fortune tombée du Cornet avec les trois dez.

TIMAGENE.

J'en ſçais plus d'un à qui cet accident eſt arrivé.

ARISTIPE.

Annibal ſe perdit avec les femmes de Capouë, & l'on a veu dans le ſiecle paſſé le vieux Phocion qui devoit être revenu de ces foibleſſes, arriver trop tard pour jetter du ſecours dans une place ſur la Somme, parce qu'il avoit paſſé entre les bras d'une Belle une nuit qu'il devoit employer à ſa marche, & puis croyant reparer cette faute par une bataille, il la perdit & y fut pris priſonnier. Cependant les exemples de ces Generaux brizez contre l'écueil de l'amour n'empêchent pas qu'une infinité d'autres ne perdent leur fortune par les attaches dangereuſes de

cette passion dont il faut qu'un homme se rende maître, en sorte que s'il ne peut pas avoir le cœur aussi pur que Scipion, il ait du moins assez de force pour ne s'en pas faire comme Annibal un écueil à sa fortune, en perdant pour son plaisir les occasions de faire son devoir.

## TIMAGÈNE.

Et comment l'avarice est-elle l'écueil d'un homme d'Épée, je croyois pour eux la prodigalité plus à craindre que ce vice ?

## ARISTÈPE.

Il se perd par l'Avarice, lors que poussé par cette lâche passion il cherche à s'enrichir par la rapine. Manilius bien loin d'animer par quelques liberalitez ses soldats, & les bien entretenir, leur rogne leur paye & tond jusques sur leurs soldiers. Gelon pour avoir part au pillage que font les siens, les laisse dans une licence effrenée. Harpocrate donne des Sauvegardes, mais il est rare qu'il les donne gratuites. Furius charge ses chariots des dépouilles qu'il enlève dans tous les passages, & les fait tirer par des chevaux qui ne lui ont couté que la peine de les faire enlever, & Palemon a fait gémir sous la dureté de ses exactions les peuples de son gouvernement, & les plaintes des oppressez ont traversé sa fortune, & l'ont privé d'une élévation qu'il croyoit due à ses services. C'est ainsi que l'avarice coupe le chemin des hon-  
neurs.



neurs, & se rend l'écueil de la fortune de l'homme d'épée.

T I M A G E N E.

Vous avez dit que le Dépit étoit encore un de ses écueils.

A R I S T I P E.

Sans doute. La plûpart des hommes se font de leur mérite & de ce qui leur est dû une idée fort différente de celle qu'en ont les autres, & comme ils mesurent les espérances dont ils se flattent sur le pié de leur imagination, si les récompenses ne leur arrivent pas à point nommé ils se chagrinent, & par des paroles de dépit s'attirent des disgraces qui les renversent, ou se retirant eux-mêmes du service ils perdent en un moment vingt années de peines & de travaux.

T I M A G E N E.

Mais n'est-il pas dur de se voir passer sur le ventre ceux que quelquefois l'on a commandez, & vûs subalternes?

A R I S T I P E.

Les graces des Rois sont gratuites comme celles du Ciel; & jamais l'on n'a raison de se plaindre de Dieu & de lui demander pourquoi il donne à celui qui n'a travaillé qu'une heure la même récompense qu'à celui qui a commencé son travail avec la journée, pourquoi les Rois ne distingueront-ils pas ceux qui leur plaisent personnellement ou qui appartiennent à ceux dont les services leur sont agréables? Lors  
qu'un.

### III L'ÉCOLE DU MONDE.

qu'un Souverain fait marcher à grans pas à la fortune ceux qu'il distingue, il a ses raisons secretes que nous ne devons point pénétrer. Et en effet qui peut sçavoir l'importance des services cachez qu'un autre a rendus, il ne faut qu'avoir donné un avis secret, que s'être acquité avec succez d'un emploi qui n'a point paru aux yeux des hommes, ainsi quand on voit un Officier au dessous passer au dessus par une grace extraordinaire, bien loin de montrer par dépit qu'on taxe le choix & la distinction qu'en fait le Maître, il faut juger qu'il y a des raisons particulieres qui l'emportent sur les vôtres, & bien loin d'en marquer du chagrin, il faut meriter par la patience les bienfaits qu'on attend & dont on se croit dignes.

#### T I M A G E N E.

Vos raisons sont tres justes, mais croyez-vous que l'amour propre soutenu de l'ambition soit bien capable de les goûter ?

#### A R I S T I P E.

Carvilius mon ami, étoit en tour par ses services d'avoir un Regiment de Dragons, il en vaqua un, & il le demanda, mais un autre fut préféré par ces sortes de raisons secretes dont je vous parlois, le dépit le prit, & m'ayant montré une Lettre chagrine qu'il en écrivoit au Ministre je m'efforçai inutilement de l'empêcher de l'envoyer. Elle tomba heureusement à Pamphile parent du Ministre qui l'aimoit  
&

& qui ayant lû la Lettre la lui renvoya avec ces mots au bas. *Le plus grand service que je puisse vous faire, c'est de vous renvoyer votre Lettre.* Carvilius prit patience, un autre Regiment vague, on le lui donne. Deux ans après on fait des Brigadiers, il n'est pas du nombre, nouveau dépit, & prenant pour prétexte que ses blessures l'empêchoient de servir, il vendit son Regiment dans le temps que la guerre se déclaroit. Un autre que lui eût été perdu, mais son mérite & les protecteurs le racrochèrent au service par un Gouvernement; & lui procurerent même le pas qu'il avoit manqué. Mais si au lieu de se chagriner il eût resté depuis sept ans dans l'action il seroit dans un autre poste que celui qu'il occupe.

## T I M A G E N E.

Son premier dépit devoit bien l'empêcher de tomber dans un second, & il devoit réfléchir qu'il ne faut jamais s'aviser de tirer au bâton avec son Maître, & d'exiger de lui ce que l'on doit attendre avec patience de sa bonté.

## A R I S T I P E.

Nous ne sommes plus dans ces tems malheureux qu'on s'enfermoit dans une place pour y capituler sa fortune avec son Souverain. La sagesse & la juste puissance du Monarque a rétabli avec un si bel ordre dans les Etats l'harmonie de la subordination, que rien ne peut se déregler qu'il  
ne

ne se perde, chaque sujet peut rendre utilement service, chaque Officier prête son bras pour soutenir la gloire de la Monarchie, mais il n'y a point d'Officier en particulier qui oze se croire nécessaire, & dont l'Etat ne puisse fort aisément se passer. Ainsi le chagrin n'opere du mal qu'à celui qui le conçoit, & ne peut jamais partir que d'un esprit qui s'aveugle soi-même.

T I M A G E N E.

Mais vous ne m'avez point parlé de la Marine, cependant il me paroît que la route à la fortune n'y est pas la même que sur terre, & que la mer demande un autre caractère d'esprit, & d'autres sciences.

A R I S T I P E.

Il y a des choses qui sont communes à ceux qui servent sur terre & sur mer, comme la valeur, la sagesse, & la fuite des écueils dont je viens de vous parler, il n'y a que la capacité qui soit différente & l'Officier de mer a bien plus de choses à sçavoir que celui de terre, puis qu'il faut qu'il sache non seulement tout ce que l'autre ne doit pas ignorer, afin de s'en servir lors qu'il est obligé de faire descente, mais qu'il est obligé d'y ajouter la connoissance d'une infinité de sciences qui sont inutiles à l'Officier de Terre, & qui demandent & plus d'esprit & plus d'application.

T I M A G E N E.

Pourriez-vous me dire en gros quelles choses on y doit sçavoir?

A R I S-



## ARISTIPPE.

Il faut qu'il aprenne d'abord à parler mer, c'est à dire tous les termes affectez à la navigation, qu'il sache la structure de toutes sortes de bâtimens, leur force & leur usage. L'ordre des embarquemens, ce qu'il faut de munitions de guerre & de bouche pour chaque vaisseau, suivant l'Equipage & le soldat dont il est monté, les vents & leurs differens effets suivant la maniere dont on les reçoit, & la force du bâtiment. Toutes les diverses manœuvres qui s'employent dans les differentes occasions, les pronostics des temps, la Geographie marine qui renferme la connoissance des mers, des courans, des écueils, des bancs, des côtes, des caps, des rades, & des ports. La maniere d'attaquer & de se defendre, celle dont on insulte une place Maritime & l'ordre qu'on doit apporter à débarquer & rembarquer. Ainsi vous voyez que la science de Mer a bien plus d'étendue que l'autre, & qu'il faut bien plus de connoissances pour faire un parfaitement habile homme de Mer qu'un grand Capitaine sur Terre.

## TIMAGENE.

Ajoutez qu'il y a ce me semble bien moins d'agrémens dans l'exercice de son emploi, mais en récompense un homme y fait bien plutôt son chemin & la fortune y va plus vite.

ARIS-



## ARISTIPE.

Il y a un désagrément, c'est que l'on ne peut jamais y servir sous l'œil de son Maître. Mais si l'on y va plus vite à la fortune c'est parce que le nombre des Officiers n'en est pas si grand, que l'on y court plus de risques, & qu'il est plus difficile d'y acquérir une aussi profonde capacité qu'on la trouve dans Eupator, dans Polipercon, dans Astrate, dans Arbate, dans le Druide, dans Gabirius, dans Castelmore, & dans d'autres qui sont à la porte des premiers Emplois.

## TIMAGENE.

Mais ne croyez-vous pas qu'il faille une plus grande intrepidité sur Mer que sur Terre?

## ARISTIPE.

L'intrepidité doit se mesurer au péril, plus il est grand plus il faut être intrepide pour le braver. Et sur ce fondement pensez-vous que le péril soit moindre à monter sur une brèche herissée de piques & de mousquets, ou à forcer un ouvrage l'épée à la main, qu'à venir à l'aide des grapins à l'abordage d'un Vaisseau & s'en rendre maître. Je sçais que Polipercon fit voir une merveilleuse intrepidité lors qu'avec quarante Vaisseaux il en attaqua quatre-vingt dans la Manche, que son bord seul soutint pendant plusieurs heures le feu violent de six Vaisseaux qui s'attacherent à lui, que nonobstant l'inégalité des forces & le vent con-

contraire il mit le desordre dans les ennemis, qu'il leur fit sauter ou couler à fond quelques Vaisseaux, & que n'en ayant perdu aucun dans le Combat il auroit sauvé le sien percé de plus de mille coups s'il avoit eû un Port pour se mettre à l'abri; je sçais même qu'il aquit plus de gloire en manquant cette victoire par l'opposition des vents que ses ennemis n'en tirerent de leur avantage.

T I M A G E N E.

Vous pouvez ajouter que César fut moins intrepide contre la tempête, que Polipercon ne le fut contre les deux nations qu'il combatit dans cette occasion.

A R I S T I P E.

Oui. Mais Pollux en eut il besoin d'une moindre, lors qu'à la tête de vingt-huit escadrons il en fit charger à Leuze soixante & quinze des ennemis, & quand le Prince Cotys se mit la pique à la main à la tête des bataillons que la premiere surprise avoit ébranlez à Steinkerke, qui les affermit par sa presence, les mena trois fois à la charge, & malgré le feu prodigieux dont il étoit environné renversa comme un foudre les ennemis qui se croyoient victorieux; si vous mesurez l'intrepidité au péril y en eut-il jamais une plus grande que celle du Prince Cotys?

T I M A G E N E.

Vous parlez d'un Heros qui ne se peut  
met-

mettre en balance avec aucun autre , & en qui l'on voit revivre toutes les grandes qualitez du Prince Germanicus son oncle.

## ARISTIPPE.

Ce que je vous ai dit est pour vous marquer qu'il ne faut pas moins d'intrépidité sur terre que sur mer ; mais une des principales études pour la guerre , c'est de se rendre habile à faire subsister les Troupes : le grand Gustave qui fut la terreur de l'Empire disoit qu'une Armée étoit un monstre dont le ventre étoit la partie la plus importante , qu'on n'avoit pas tous les jours besoin des bras , mais qu'il falloit tous les jours satisfaire le ventre. Et en effet il en est d'une Armée comme du corps humain , si la nourriture lui manque ses forces tombent & le corps se détruit.

## TIMAGENE.

C'est ce qu'Esopé décrit bien dans une de ses Fables où il fait voir que le corps meurt si-tôt que le ventre n'a pas sa subsistance.

## ARISTIPPE.

Mais une observation utile pour sa fortune , c'est de concevoir que dans l'épée tant d'Officiers d'un vrai mérite aspirent & travaillent à leur élévation , qu'on n'a pas trop de tout le sien & de tout l'appui de ses Patrons pour soi-même , qu'ainsi il ne faut point prodiguer la faveur & son crédit pour des gens qui ne le valent pas , & qui n'ont rien par eux-mêmes qui puisse les  
pouf-

pouffer & les mettre en état de vous rendre le reciproque. Et puisque vous me parlez d'Esopé touchant ce corps qui perit faute de nourriture, je vous ferai un autre de ses contes qui vous apprendra de quelle maniere il faut être en reserve auprès de ceux qui n'ayant pas de vertu voudroient se couvrir de la gloire des autres & s'aider de leur credit pour s'avancer.

F A B L E

Du Singe & du Renard.

**M**ANQUER de queuë à certains animaux  
 Est sur mon honneur grande honte,  
 Le Renard en a pour son compte (beaux  
 Un balai des plus fins, des plus longs, des plus  
 Balai tel & si doux que Nones de Thelème,  
 Dit Rabelais en bon endroit,  
 En font avec prudence extrême  
 Crainte de trop de bruit le battant fort discret,  
 De leurs cloches de fin duvet, (tesse  
 Ce Renard marchoit donc, plus fier qu'une Com-  
 A qui Page plus beau que ne sont les amours,  
 Derriere elle soutient avec peine une piece  
 Ou de brocard ou de velours.  
 Un Singe d'autre part avec sa fesse nuë  
 Sur cette belle queuë ayant jetté la vuë  
 Lui dit, Compere le Renard  
 Vous avez, dit-on, l'ame belle  
 Et je vous crois ami genereux & fidele  
 De ce qu'on a de trop il faut en faire part,  
 L'hyver est froid, par tout il géle,  
 Et j'ai le cu  
 Tout nu.

120 L'ÉCOLE DU MONDE.

Certaine Bize à forte haleine,  
 De son soufle piquant commence à m'affliger,  
 Et je voi ce balai qui traîne  
 Après vous, & qui doit sans doute vous charger.  
 Vous pouvez donc sensible à ma priere  
 M'en donner la moitié pour couvrir mon der-  
 Et ce sera vous soulager (riere  
 D'un poids qui vous est incommode.  
 Monsieur le Dieu qu'on revere en Pagode,  
 Dit le Renard à ce beau compliment,  
 Je suis fache que la nature  
 Ne vous ait pas contre telle froidure  
 Habillé plus commodement.  
 Mais au lieu qu'on vous voit la fesse découverte  
 Dans nos bois gambader alerte,  
 Que ne travailliez-vous pour gagner un habit ?  
 Vous êtes faineant, vous n'avez pas la maille,  
 Et qui pis est encor moins de credit,  
 A la Cour, à la ville, en tous lieux on se raille  
 D'un fat, qui de l'honneur fort mal aiguillonné,  
 N'a rien, & fonde son diné  
 Sur le broüet du voisin qui travaille.  
 Vous voulez que pour vous couvrir  
 Je fasse l'insigne folie  
 De me découvrir, moi. La priere est jolie.  
 Non, de froid duffiez-vous mourir,  
 Cherchez ailleurs à vous fournir.  
 En ce monde chacun a besoin de ses pièces  
 Et je n'irai point sottement  
 Prostituer mon plus bel ornement  
 Pour en faire honneur à vos fesses.

ARISTIPPE.

C'est ainsi qu'un homme de mérite qui  
 par son travail s'est aquis du crédit auprès  
 du Maître & des Ministres, ne doit point le  
 prostituer pour des sujets qui en sont indi-  
 gnes. Car tout ce qu'on demande à la Cour  
 tient



tient lieu de quelque chose, & l'indignité de celui pour qui l'on s'employe augmente le poids de l'obligation qu'on en a au Souverain, mais quand c'est pour de bons sujets, & qu'il s'agit d'aider la vertu pour la mettre dans la route de la fortune, il ne faut point feindre de s'employer. Parce que la faveur que vous procurez à un homme de mérite vous fait honneur, & la reconnoissance qu'il ne manque jamais d'en avoir, paye avec usure l'apui que vous lui donnez.

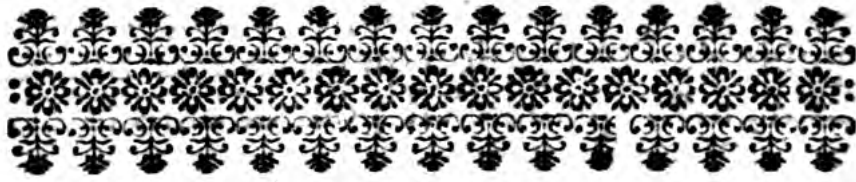
## T I M A G E N E.

Je suis, mon pere, tres instruit de la conduite qu'on doit tenir pour s'avancer dans l'épée, vous m'avez fait voir qu'il faut y avoir de la vraye valeur sans être temeraire, poltron ni faux brave, qu'on doit y être plus sage qu'en toute autre profession, & vous m'avez montré quelle capacité l'on doit y aquerir. Qu'outre cela il faut s'apuyer de Patrons qui fassent valoir nos services, & y éviter les écueils du Duel, du Jeu, de l'amour, de la rapine, & du dépit, & enfin ménager son crédit sans le prostituer à des indignes, voilà ce me semble à quoi se reduisent les instructions que vous m'en avez données.

## A R I S T I P E.

Vous les avez fort bien retenues, mais c'en est assez pour ce matin, & ce soir venez me trouver, je vous entendrai de la Cour.

*Fin du Dixième Entretien.*



# L' E C O L E DU MONDE.

---

## ONZIÈME ENTRETIEN.

*De la Fortune à la Cour.*

ARISTIPÈ.

**L**A matiere dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui, mon fils, est la plus delicate & en même-temps la plus necessaire, puisqu'elle regarde la conduite que l'on doit tenir à la Cour pour y faire fortune, & que les instructions qu'on peut donner sur ce sujet ont relation à toutes les autres Professions; car quelque parti que l'on embrasse, il n'y a rien à esperer qu'autant qu'on trouve à la Cour des dispositions favorables pour y être poussez & soutenus, & qu'on s'y fait des apuis pour arriver au but qu'on s'est proposé.

TI.

## TIMAGENE.

Comme toute la puissance y reside, toutes les graces en découlent ; & il faut y aller, comme à la source.

## ARISTIFE.

Bibulus tout excellent Prédicateur qu'il est, ne pourroit prétendre que son talent admirable le conduisit à l'Episcopat, si sa vertu & sa capacité n'étoient connus du Monarque, & appuyez de Bazile. Malinius ne verroit pas sa bravoure si proche du haut degré qu'il merite, s'il avoit eu moins d'appui à la Cour ; & la probité d'Achille qui le pousse à grans-pas du Diadème noir, au Diadème d'or, & du chœur du Temple de Themis au Cancel, y est puissamment aidée par les relations que son poste lui donne : en un mot toute la fécondité vient du sein du Soleil & de ses heureuses influences, & toute terre qui n'en reçoit point les rayons demeure froide & sterile. Le grain n'y germe point, les fleurs y avortent, & les fruits n'y ont point de suc.

## TIMAGENE.

Vous voulez donc que les instructions que vous allez me donner soient pour toutes sortes de personnes, soit qu'elles soient fixées à la Cour, soit qu'elles y aient seulement de la relation pour leur fortune.

## ARISTIFE.

Oui. Et pour entrer dans ce que j'ai à vous dire, aprenez qu'il y a quatre sortes

de personnes qui cherchent à faire ou à maintenir leur fortune à la Cour. Les Grans que leur naissance y attache nécessairement, & qui sont dans une obligation continuelle d'être à la suite du Souverain. Les Ministres sur lesquels il se repose de la conduite de ses affaires, & cette Classe embrasse tous ceux qui sont employez sous les Ministres. Les Officiers qui servent dans les différentes Charges dont ils sont revêtus, & dont est composée la Maison du Prince; & enfin les Courtisans externes qui ne sont attachez à la Cour ni par leur naissance, ni par des Charges dans la Maison, mais qui ont des emplois particuliers qui y ont relation; & les leçons que je vais vous donner pourront être utiles à ces quatre fortes de Courtisans.

## TIMAGENE.

Commencez donc, je vous supplie, à me donner ces instructions.

## ARISTIPE.

Je ne vous repeterai point ici ce que je vous ai dit de la Décence & de l'Affabilité, de la Complaisance & du Secret; ce sont ces vertus civiles qui sont nécessaires dans toutes les Professions du monde, vous n'avez qu'à repasser dans votre esprit ce que vous en avez appris dans mes Entretiens precedens, & concevoir que c'est à la Cour qu'il en faut particulièrement faire usage. Je laisse donc ces choses comme déjà dites,  
&

& je viens à ce qui concerne les Courtisans.

T I M A G E N E.

Je croi que la premiere base qu'on peut poser touchant la vie de la Cour, c'est que nul homme ne l'embrasse qu'il n'ait en vûe d'y faire fortune. On peut se jeter dans l'Eglise & dans la Robe sans ambition & pour y vivre en repos; mais on ne se fait point Courtisan qu'on n'ait des vûes ambitieuses.

A R I S T I P E.

La Cour est la source & le centre de la Fortune, & sans cet apât dont le brillant attire tant de monde, qui est-ce qui voudroit quitter le repos d'une vie douce & tranquile pour se livrer à la tempête perpetuelle d'une vie remplie d'inquiétudes, de rebuts, de chagrins, de jalousies, de défiances & de changemens, & dont je ne puis vous mieux faire la peinture qu'en vous disant que c'est un tumulte perpetuel dans le sein de l'oïsveté, un Bal où l'on n'entre que masqué & toujours prêt à danser à la fantaisie des autres & jamais à la sienne; une Banque où l'on ne commerce qu'en Lettres de Change de paroles & de complimens, & une Table où quelque rempli que l'on soit de mets solides, on ne laisse pas de se repaître toujours de nouvelles esperances & de nouvelles idées. Voilà ce que c'est que la vie du Courtisan, mais en recompense il faut avouer que c'est



presque l'unique chemin pour arriver aux grandes Fortunes, & qu'il y faut être bien malheureux si à force d'y ramer on ne surgit à quelque Port.

TIMAGENE.

La peinture que vous me faites me donne une idée bien naïve de cette vie qu'on dit être tout à la fois remplie de troubles & d'agrémens, de dégoûts & d'attraits, de peines & de recompenses, de chagrins & de joye, d'écueils & de bonnes Fortunes, de pompe & d'humiliations; mais ce que j'attens, c'est de quelle maniere un homme qui embrasse cette vie tumultueuse doit s'y conduire.

ARISTIPPE.

Le but du Courtisan est d'arriver à la faveur du Souverain, afin que cette faveur directe ou de reflexion fasse sa Fortune; il faut donc qu'il ait une perpetuelle attention à chercher les routes qui peuvent l'y conduire: or cette faveur présuppose deux choses, l'une que le Sujet soit connu du Prince, & l'autre qu'il lui soit agreable; car un Souverain ne communique point sa faveur à un inconnu ou à celui qui ne lui plaît pas.

TIMAGENE.

Les Grans & ceux qui ont des Charges qui les attachent auprès des Rois, ont donc fait la moitié du chemin, puisqu'ils sont exemts de la peine de chercher les moyens de s'en faire connoître.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Il est vrai que la naissance des uns & l'emploi des autres leur procure ce premier pas, & qu'ils n'ont plus qu'à travailler à se rendre agréables. Mais ceux qui sont ce qu'on appelle étrangers à la Cour, & qui n'y étant pas ne veulent comme nouveaux venus s'y introduire, ont la double peine, & de se faire connoître & de se faire agréer, & c'est souvent ce premier pas qui coute le plus de peine.

## TIMAGENE.

Et de quelle maniere un inconnu qui n'est point distingué par sa naissance ou introduit par une Charge, peut-il arriver à se faire connoître d'un Prince; car il me semble que la foule de ceux qui ont déjà pris place est fort difficile à percer, & coupe bien les abors à un nouveau venu?

## ARISTIPPE.

On se fait connoître d'un Souverain ou par soi-même ou par autrui; par soi-même, lorsqu'on lui rend quelque signalé service, ou qu'on se distingue par un talent singulier, ou par quelque vertu éclatante, & on arrive à cette connoissance par autrui, lorsqu'on se trouve lié ou de sang, ou d'amitié, ou d'intérêt, avec ceux qui approchent & qui veulent bien nous produire: mais il faut bien prendre garde à la première idée qu'on donne de soi à ceux qui sont au-dessus de nous, parce que les Grans

sont infiniment plus sujets à la prévention que les autres, & la première opinion qu'ils prennent d'un homme ne se peut presque jamais effacer.

#### TIMAGENE.

Il ne faut donc pas ressembler à ce fou Grec, qui pour se produire auprès d'Alexandre, & se faire jour au travers de la foule qui l'environtoit, se dépouilla, & revêtu d'une peau de Lion comme Hercule avec une Massue à la main, & une Couronne de Peuplier sur la tête, vint dans cet extravagant équipage se présenter devant ce Monarque.

#### ARISTIPPE.

Alexandre auroit mieux fait de l'envoyer aux petites Maisons que de le retenir auprès de lui, & ce n'est point par de pareilles extravagances qu'il faut se faire connoître & distinguer. Lycas s'est introduit auprès de Théodat par les merveilleuses connoissances qu'il avoit touchant les marches & les campemens des Armées. Amphion s'est insinué par l'excellence de son harmonie qui n'aura jamais d'égale. Licinius par un talent singulier touchant la propriété. Oreste par le génie admirable qui a mis la délicatesse de son Cothurne en balance avec la force & la majesté de celui de Cornelius, & Pilade son cher ami par le sel & le tour inimitable de ses Ouvrages immortels. C'est ainsi qu'il faut que chacun employe avec  
la-

sageſſe ſes talens, & les avantages de ſon genie, pour s'introduire auprès de ſon Prince, & s'en faire connoître, & non pas des démarches qui ne font diſtinguer un homme que par le ridicule qui en fait l'éclat.

## TIMAGENE.

Mais tout homme qui a quelque talent ſingulier, peut-il s'assurer de ſe faire connoître de ſon Souverain.

## ARISTIPPE.

Vous concevez bien qu'il eſt impoſſible que les Rois étendent leur vûe ſur l'infinité des objets particuliers qui ſe confondent les uns les autres; ainſi l'on voit ſouvent, que ſi un homme n'eſt produit à la Cour par un Patron qui l'apuye & qui le faſſe valoir, quelques vertus qu'il ait, il pourroit bien demeurer enſeveli dans l'obſcurité; mais il ne ſuſſit pas de ſe faire connoître, il faut ſe rendre agreable, car être connu & déplaire, eſt pis que de reſter inconnu. Or la route la plus naturelle pour s'inſinuer avec agrément dans l'eſprit d'un Prince, c'eſt de s'étudier à bien connoître ſon caractère & ſes inclinations pour s'y conformer; car quoique l'habitude de la diſſimulation la rende comme naturelle aux Grans; & que la premiere leçon politique, pour un Roi ſoit que, *qui ne ſçait pas diſſimuler, ne ſçait pas regner.* Cependant quelque impenétrable qu'il s'eſſorce d'être, ſi peu qu'on y aporte d'attention, il n'eſt

pas difficile de découvrir, & toute l'étendue de ses caractères extérieurs qui paroissent aux yeux de tous & ses inclinations les plus secrètes; mais il faut sur cela retenir une leçon trop importante.

TIMAGENE.

Et quelle est-elle?

ARISTIPPE.

C'est que plus vôtres pénétration découvre les caractères intérieurs de vôtres maître, & ses penchans secrets, moins il faut lui faire apercevoir que vous les connoissez; mais il faut vous servir de cette connoissance pour entrer avec une complaisance adroite dans tout ce qui lui agréé. Tibère & Philippe second, ont été les deux Princes du monde les plus dissimulez, & tout le monde connoissoit jusqu'à leurs moindres inclinations; Séjan avoit percé les plus secrets replis du cœur de l'Empereur, & Perez lisoit si bien dans celui du Roi d'Espagne, que rien ne lui pouvoit échaper: mais tous deux ont tombé de la plus intime confiance dans la dernière disgrâce pour avoir trop fait sentir à leurs maîtres leurs pénétrations.

TIMAGENE.

Il est difficile qu'un Prince qui fait de la dissimulation l'une de ses principales vertus, souffre qu'on pénétre son intérieur, parce que ce seroit détruire cette dissimulation qu'il n'emploie que pour le cacher.

ARIS-



## ARISTIPE.

Toutes les inclinations d'un Prince se rapportent ou à la gloire ou au plaisir; la gloire consiste dans une haute réputation de vertu & de grandeur, à être absolu dans ses Etats qu'il agrandit & dont il assure le repos, redouté de ses ennemis dont il triomphe, aimé de ses sujets dont il établit le bonheur, puissant, riche, & obéi; mais ses plaisirs consistent, ou dans l'inclination pour les sciences, ou dans la magnificence des bâtimens presque toujours suivie du luxe des meubles, ou dans les attraits de l'harmonie, ou dans la chasse, ou dans l'amour, ou dans l'amas des Thresors. Or il est constant que comme les Princes qui aiment leur gloire, voyent agréablement ceux qui contribuent à l'établir; aussi approchent-ils volontiers de leurs personnes, ceux qui secondent leurs penchans pour les plaisirs. Tibere qui aimoit le sang & le vin, élevoit à la Fortune les calomniateurs & les yvrognes; l'impudique Neron enrichissoit les Tigellius & les ministres infames de ses débauches. Vespasian aima Mucian parce qu'il avoit une merveilleuse adresse à lui fournir des moyens pour contenter son avarice. Marc Aurele au contraire donnoit credit aux Philosophes; Charlemagne avoit sa Cour remplie de ces grans Capitaines qui sous le nom de Paladins ont fourni matiere à tant d'histoires fabuleuses, & saint

Louis qui par sa pieté & sa valeur, s'est acquis une gloire immortelle, avançoit à la sienne tout ce que la France avoit & de plus pieux, & de plus vaillant.

## TIMAGENE.

Cette maxime n'avoit pas besoin d'exemples pour être établie, & la moindre bluete de raison nous dit, que qui veut être agréable à un Prince doit entrer dans ses inclinations.

## ARISTIFE.

C'est ce qui fait que les hommes de vertu s'éloignent de la Cour d'un Prince vicieux, & c'est aussi ce qui a fait dire à Seneque dans l'une de ses tragedies que cette crainte remplie de pudeur qui nous arreste dans l'operation du mal, étoit un mauvais ministre de la puissance Roiale, *malus est minister Regii imperii pudor*. Mais lorsqu'il a proferé cette sentence, c'étoit sans doute pour l'apliquer à la Cour monstrueuse d'un Empereur aussi perdu de vices qu'étoit Neron; mais heureux l'Empire à qui Dieu a donné un Souverain, qui n'a pour objet que la gloire de la monarchie & la felicité de ses sujets, qui est aussi doux qu'il est grand, aussi pieux qu'il est juste, aussi sage qu'il est vaillant, aussi moderé qu'il est heureux; qui n'estime & qui n'avance, que ceux qui sont remplis de merite & de vertus, qui est l'apui des autels, l'azile des opprimez, la terreur du crime, & le vangeur des

des droits sacrez des têtes Couronnées.

T I M A G E N E.

Il ne faut qu'avoir de la vertu pour seconder les vertueuses inclinations , & se faire aimer d'un Monarque tel que vous me le dépeignez & tel qu'est le grand *Théodat*.

A R I S T I P E.

C'est aussi la seule vertu qui peut introduire un Sujet auprès de lui , & mériter sa faveur ; mais si un Prince n'est pas de ce caractère, s'il est plongé dans le vice , la Cour est un grand écueil pour un homme vertueux : & quoiqu'il ne soit pas impossible qu'un Burrhus vive avec un Neron , & un Lépide avec un Tibere , il est bien difficile qu'il ne se corrompe pas dans un Etat corrompu. Aristide qui étoit le plus sage & le plus integre des Grecs étant fait Thresorier d'Athenes gouverna d'abord les Finances avec une exacte integrité ; mais comme une corruption generale regnoit dans le Gouvernement , on l'acusa de concussion , ce qui le fit résoudre à vivre comme les autres , voler comme eux , & les laisser voler ; de sorte qu'ayant passé pour un dépredateur lorsqu'il avoit les mains nettes , il se donna la réputation d'un tres-honnête homme lorsque par prudence il se fit voleur , & passa le reste de sa Magistrature en repos. Mais passons à d'autres instructions , & pour cela figurez-vous que vôtre mérite

vous

134 L'ÉCOLE DU MONDE.  
vous a fait connoître du Souverain, & que  
vous lui êtes agreable. Voyons à present  
de quelle maniere vous devez vous con-  
duire.

### TIMAGENE.

Je m'imagine que la premiere chose qu'on  
doive observer, c'est de mettre un frein à  
sa langue pour ne point pécher par une  
trop grande liberté de parler.

### ARISTIPE.

Platon tout génie sublime, & tout grand  
Philosophe qu'il fut, se fit voir un tres  
malhabile Courtisan, lorsqu'en parlant a-  
vec trop de liberté à Denis Roi de Syra-  
cuse, il irrita ce Tyran qui pour s'en van-  
ger le fit vendre comme un esclave. On a-  
prend peu dans l'école les airs de la Cour,  
parce que dans l'une on ne se fait valoir  
qu'à force de parler, & que dans l'autre la  
grande science est de se taire. Combien de  
Fortunes ont-elles été renversées pour un  
mot indiscret ? Le démenti qu'Enguer-  
rand donna en plein Conseil à l'oncle du  
Roi lui couta la vie par une fin indigne de  
sa qualité. Conchine ne se seroit point at-  
tiré le coup de foudre qui l'accabla s'il avoit  
toujours parlé modestement à son Maître,  
& si mettant son Chapeau en jouant au  
Billard avec lui, il n'avoit cru autoriser  
cette insolence, en disant seulement, *Sire,*  
*avec votre permission.* Paginville en cassant  
son épée devant Théodat y ajouta des pa-  
roles

roles que la seule grandeur d'ame de ce Monarque pouvoit pardonner. Et Chrysalde poussé d'un faux zele n'a-t-il pas eu l'indiscretion de débiter ses visions comme des choses tres-serieuses. Tous ces exemples sont à fuir comme de terribles écueils, & quoiqu'on sache qu'un Souverain est bon & magnanime, il ne faut pas abuser de sa vertu pour autoriser une indiscretion.

T I M A G E N E.

Il me semble que les exemples que vous venez de m'apporter sont bien durs, & qu'il n'est pas ordinaire de tomber dans de pareils incidens.

A R I S T I P E.

Le sage Courtisan ne doit pas seulement s'abstenir de ce qui peut offenser son Maître, mais il gardera une si exacte circonspection dans ses paroles qu'il n'en dira pas une qui ne soit au gré de celui qui d'un seul mot peut le détruire, & il faut qu'il se souviene continuellement de ce que disoit Parisatis, qu'on ne doit fraper à l'oreille des Princes qu'avec des paroles tissues de loye.

T I M A G E N E.

Cette Princesse vouloit donc qu'on les flatât toujours, & cependant les sages disent qu'il n'y a pas un plus mortel poison contre la vertu des Rois que la flaterie.

A R I S T I P E.

Que voulez-vous, c'est un mal établi;  
les



les Grans veulent être flatez, & ceux qui disent ouvertement qu'ils ne veulent point le souffrir, ne le disent souvent que pour exiger des flateries plus délicates. Mais il faut faire une grande distinction entre les flateries; car je vous ai déjà dit qu'il y en a de si justes & de si douces que l'homme le plus vertueux ne peut pas les refuser, mais il y en a de lâches dont la bassesse est indigne d'un homme d'honneur, comme lorsqu'on applaudit aux deffauts d'un Prince; & qu'on le louë d'une mauvaise action. Mais l'on ne peut être blamé de le flater en loüant ses actions vertueuses, parce que cette flaterie ne sert qu'à l'animer davantage à la vertu.

## TIMAGENE.

Je croi même qu'on peut pousser plus loin & le louër quelquefois d'une vertu qu'il n'a pas, ou d'une bonne action qu'il n'a pas faite, parce que par là on lui fait du moins connoître ce qu'il doit faire; comme quand Seneque flatoit Neron en le loüant sur sa Clemence plutôt pour lui montrer le chemin de cette vertu, que pour lui donner une loüange qu'il méritât.

## ARISTIPPE.

Ce que vous dites est d'un tres-bon sens, mais il faut que cette loüange soit si délicate, que le Prince ne lui donne pas une sinistre interpretation; mais s'il a une violente inclination à quelque mal, quoiqu'il  
ne

ne soit pas d'un vertueux Courtisan de seconder ce mauvais penchant ; il faut néanmoins prendre garde de ne pas s'opiniâtrer imprudemment contre le torrent de cette inclination. Mais si par votre conduite vous êtes assez heureux pour être entré dans les bonnes grâces du Prince jusqu'à le voir prendre en vous quelque confiance, prenez bien garde à ne pas abuser de sa faveur en vous ingérant de lui donner des conseils.

## TIMAGENE.

Quoi ! si un Prince avoit confiance en moi, vous ne voudriez pas que je lui donnasse les conseils que je verrois utiles à sa gloire & à ses intérêts ?

## ARISTIPE.

Je ne dis pas qu'absolument vous refusiez de lui donner des conseils salutaires, mais je dis qu'il faut le faire avec une merveilleuse prudence & circonspection ; car contez qu'il n'y a rien de si dangereux que de donner conseil à un Prince. Ou il vous demande conseil ou non ; s'il ne vous le demande pas, c'est une temerité de se produire soi-même pour le donner, & c'est se charger de l'événement ; mais lorsqu'il vous le demande, il est rare qu'il n'ait pas déjà lui-même pris son parti ; ainsi ce n'est souvent que pour avoir votre applaudissement à ce qu'il a résolu, & sur qui pouvoir en rejeter le mauvais succès. Avant donc  
que

que de se hasarder à lui donner le conseil qu'il demande, il faut avec une grande prudence sonder ses intentions, penetrer ce qu'il désire, & ce qu'il a resolu, & entrer ensuite autant qu'il se peut dans son sens; si ce n'est que vous voyiez dans le parti qu'il veut prendre de si grans inconveniens, que vôtre probité & vôtre devoir vous obligent à lui en représenter toutes les dangereuses consequences, ce qu'il faut faire avec respect & soumission, sans aigreur, sans hauteur, sans obstination; mais si vous ne pouvez pas penetrer les sentimens de vôtre maître, il faut lui proposer les raisons de part & d'autre pour lui laisser le choix du parti, car l'un des grans deffauts des Princes, c'est qu'ils croyent qu'il y a de la honte, & que c'est descendre de leur grandeur, que de changer de sentiment & de quitter ses propres resolutions pour ceder aux raisons d'un inferieur.

## T I M A G E N E.

Mais si le Prince avoit resolu une chose illicite, & qu'il consultât un homme vertueux sur les moyens de l'executer; comme quand Neron consulta Seneque, & Burrhus sur le parricide de sa Mere, ou Philippe second ses confidens, sur ce qu'il meditoit contre la Reine Elizabeth sa femme, & contre Dom Carlos son fils; je croi qu'un confident se trouve bien embarassé, comment voudriez-vous qu'il sortit de ce pas glissant?

ARIS.

## ARISTIPPE.

Ces exemples terribles se trouvent rarement, mais lorsqu'un pareil embarras se rencontre, il faut suivre l'exemple de ces deux sages Favoris de Néron : essayer de changer la résolution du Prince ; si l'on ne le peut, on tâchera de proposer des voyes longues pour l'exécution, & si ni l'un ni l'autre de ces partis ne réussit, il faut que l'homme vertueux en rejette adroitement l'exécution sur un autre, comme Burrhus fit sur l'infame Anicet.

## TIMAGENE.

Je voi bien qu'il n'y a rien qui demande plus de prudence & de circonspection, que quand il s'agit de donner conseil à un Prince en quelqu'affaire que ce soit.

## ARISTIPPE.

C'est dans cette occasion qu'il faut connoître à fond l'humeur & les qualitez de l'esprit du Souverain ; car s'il a l'ame grande & touchée de la gloire, il faut que tous les conseils qu'on lui donne, se rapportent à cette gloire & à sa magnanimité ; s'il est pieux & juste, tous les conseils qu'on lui donnera doivent avoir le caractere de la pieté & de la justice ; s'il est avare, il faut lui faire sentir que tout ce qu'on lui conseille tend à son utilité ; s'il aime les plaisirs, il faut qu'il aperçoive que le repos qui est l'ame des plaisirs est le but des conseils qu'on lui suggere ; s'il est colere & prompt, il faut  
bien

bien prendre garde de ne pas par un conseil qui le choqueroit faire de l'affaire des autres la sienne propre, s'il est lent & mélancolique, il ne faut jamais lui rien proposer de précipité, enfin il faut que nos conseils s'accoutument toujours à son humeur & ses inclinations.

T I M A G E N E.

Je croi qu'il ne suffit pas de considérer l'humeur du Prince, mais qu'il faut encore examiner la situation des affaires.

A R I S T I P E.

C'est une considération nécessaire à celui qui doit donner conseil; car le jeune Prince en desire d'autres que celui que le grand âge a meuri. Le Souverain qui est en guerre les écoute d'un autre esprit que quand il est en paix. Le Monarque opulent doit être autrement conseillé que celui qui se trouve dans le besoin; & quand il a une santé forte & vigoureuse, beaucoup de choses lui conviennent qu'il ne faut pas lui proposer lorsque sa vie est languissante & affoiblie par l'âge ou par les maladies: & lorsqu'il est dans la joie ou dans les victoires, il veut voir d'autres conseils que quand il est dans la perte ou dans la douleur.

T I M A G E N E.

Ainsi vous voulez que le Courtisan soit un vrai Cameleon, qui prend différentes couleurs suivant qu'il se trouve différemment situé.

A R I S -



## ARISTIPPE.

Il faut qu'il s'accommode perpetuellement à l'esprit du Maître, & comme d'ordinaire rien n'est si changeant dans l'exterieur que l'esprit des Grans, non pas qu'ils changent d'esprit, mais parce que les affaires considerables qu'ils gouvernent les forcent à prendre differens visages. La souplesse d'esprit doit être la principale qualité du Courtisan, afin de prendre suivant les occasions toutes sortes d'impressions & de figures; car quoique l'on dise communément que la Fortune change les mœurs, elle n'en change point le fond, mais ce que l'on tient caché dans un tems éclate dans un autre, & quand Caligula du meilleur sujet du monde devint le plus méchant maître, ce n'est point la puissance souveraine qui le fit changer d'esprit, mais la politique avoit caché ce que la Fortune découvrit lorsqu'il n'appréhenda plus de paroître ce qu'il étoit.

## TIMAGENE.

Ce que vous venez de me dire ne concerne que ceux qui sont déjà fort avant dans les bonnes graces du Souverain, & la conduite qu'ils doivent tenir auprès de lui lorsqu'ils ont part à sa confiance. Mais on n'a pas à vivre avec le Prince seul, & la Cour est composée d'une infinité de personnes de differentes qualitez & de differens caracteres, avec lesquels il faut se ménager avec bien de la prudence.

ARIS.

Il y a quatre sortes de personnes qui composent la Cour ; les Domestiques du Prince, ses Ministres, ses Favoris, & les Grans qui ne sont ni Favoris ni employez dans le maniment des affaires. Ces derniers se contentent qu'on vive avec eux dans le respect. Pour les Favoris ils demandent ordinairement de prodigieuses déferences. Quant aux Ministres on a peu de relation avec eux, si ce n'est pour affaires qui concernent leur Emploi. Mais pour les Domestiques du Prince, comme chacun butte à la Cour à faire Fortune & à se faire des amis il est plus aisé de lier avec eux des correspondances qui vous insinuent dans leur familiarité. Il faut donc que le Courtisan vive respectueusement avec les Grans, qui n'ont que leur naissance qui les attache à la Cour. Il faut qu'à l'égard des Favoris il leur rende de profondes soumissions, qu'il n'importune point à contre-tems les Ministres, & ne les aborde que sous prétexte d'affaires, & qu'il tâche que les affaires qui lui serviront de prétexte pour avoir relation avec eux, ne leur soient point desagréables. Mais à l'égard des Domestiques du Prince, il faut qu'il essaye par tous moyens de se faire parmi eux des amis.

TIMAGENE.

Ajoutez donc s'il vous plaît qu'il choisisse entr'eux ceux qui mériteront cette amitié

mitié , & qui pourront lui être utiles.

ARISTIPE.

Je ne prétens pas que vous entriez avec eux dans une familiarité universelle , vous passeriez pour l'ami de tout le genre humain , & par conséquent pour n'être ami de qui que ce soit ; car qui aime tout n'aime rien ; puisque l'amitié n'est qu'une distinction que l'on fait de ceux qu'on estime d'avec ceux pour qui l'on est indifférent. Je veux donc que votre conduite soit telle par votre affabilité , votre douceur , & votre promittude à rendre service , que vous attiriez en general l'estime & la bienveillance de tous ceux qui vous connoîtront : Mais entre les Domestiques du Prince , il faut examiner qui sont ceux qui ont sa confiance & qui l'approchent avec plus d'agrément , & c'est auprès de ceux-là qu'il faut essayer par tous moyens honnêtes de s'insinuer en liant avec eux la plus étroite correspondance que vous pourrez.

TIMAGE NE.

Vous croyez donc ces sortes de personnes plus propres à aider votre Fortune que les Grans de la Cour.

ARISTIPE.

Je vous parlerai ensuite des Grans , mais concevez que les Rois ont deux personnes , la publique & la privée ; la publique n'est souvent qu'un masque , & les Grans ne voyent presque jamais que celle-là ; mais  
la

la privée, c'est le véritable visage, & c'est ce qu'ils communiquent à leurs familiers & Domestiques, c'est devant eux que souvent ils mettent bas le masque de cette grandeur fiere & serieuse pour s'ouvrir avec plus de familiarité, & l'on peut dire que ces momens de relâchement sont les plus agreables de leurs vies, & qu'ils ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils ont auprès d'eux les personnes avec lesquelles ils s'ouvrent avec plus de liberté.

## TIMAGENE.

Je conçois par cet endroit l'utilité qu'on peut retirer de l'amitié de ceux qui ont cette entrée familiere auprès du Prince, & qui jouissent de sa personne privée. Je me souviens même à ce sujet d'avoir lû que sans les Valets de Chambre de l'Empereur Constance, qui avertirent Arbetion des mauvais rapports qu'on lui faisoit de sa conduite, & des cabales qu'on dressoit contre lui, ce Surintendant des affaires de l'Empire, auroit succombé sous l'artifice de ses ennemis, & perdu non seulement sa Fortune, mais peut-être la vie.

## ARISTIPPE.

Je ne vous citerai l'exemple du crédit prodigieux qu'avoient autrefois les Eunuques & les Afranchis auprès des Empereurs, que pour vous marquer l'extrême confiance qu'ont les Princes en ceux qui approchent de leurs personnes. Ces sortes de



de monstres de Fortune ne se trouvent plus que chez les Barbares, où l'on voit un Chislar-Aga chef des Eunuques noirs, avoir une écurie de six cens chevaux entretenus pour son service, & tous les Domestiques nécessaires à la suite d'un tel Equipage, & faire & défaire les Visirs par les cabales & par les intrigues des Sultanes; on ne voit point dans les Cours Chrétiennes de pareils prodiges, ni un Narcisse monter dans le carosse de Claudius, ni un Pallas élever son frere esclave jusqu'à lui faire épouser deux Reines l'une après l'autre tandis que lui-même jouissoit des embrassemens de l'Imperatrice Agripine mere de Neron son Maître. Les faveurs sont aujourd'hui plus justes & plus modérées, mais cela n'empêche pas que les Rois ne prennent dans ceux dont ils se servent ordinairement, une confiance qui les met en état de servir tres-utilement leurs amis, soit pour leur procurer une entrée à des momens favorables, soit pour en parler avantageusement, soit pour détourner les mauvaises impressions que d'autres voudroient leur donner, soit enfin pour les avertir à propos ou de ce qui se trame contr'eux, ou des dispositions heureuses qu'ils voyent dans l'esprit du Prince.

T I M A G E N E.

Il est certain & je comprenaisément que quand un Prince seroit aussi dissimulé que



l'étoit Philippe second , qui disoit qu'il brûleroit son bonnet s'il sçavoit ce qui se passoit dans sa tête, il lui seroit impossible de se déguiser si bien à ceux qui le servent familièrement, qu'il ne laissât échapper des choses capables de faire connoître ses intentions, & pénétrer ses inclinations.

## ARISTIPPE.

La dissimulation, quelque naturelle qu'elle soit à un homme, est toujours une espèce d'état violent & forcé; ainsi il ne faut pas s'étonner si un Prince prend plaisir à se communiquer familièrement & ouvertement à ses Domestiques. Il faut donc se les faire amis, & principalement lorsque nous les connoissons naturellement bons & genereux. Voyez Agathon, y eut-il jamais une meilleure pâte d'homme, il s'est acquis la faveur de Théodat par une modestie égale à sa fidélité, son cœur sincère n'a jamais abusé par des amusemens un ami qui a eu recours à sa protection, il le sert avec chaleur sans se prévaloir avec présomption de la confiance & de la familiarité dont son Maître l'honore; il sçait prendre avec prudence les tems favorables, & en ménage si bien les momens pour l'intérêt de celui qu'il veut servir, qu'il est difficile qu'agréable comme il est, il ne réussisse parfaitement dans tout ce qu'il entreprend, & comme Théodat est le plus genereux

nerveux de tous les Monarques, & qu'Agathon ne lui demande rien qui ne soit juste, il est rare que les choses qu'il veut bien appuyer n'ayent pas succès.

## T I M A G E N E.

Heureux qui sous la faveur d'un Bon-tems, peut s'insinuer dans l'estime & dans l'amitié d'un Agathon, quelque élevé qu'on soit on doit s'en faire honneur.

## A R I S T I P E.

Lorsqu'on est à la Cour, il faut rechercher avec soin tous ceux qui peuvent nous aider pour nôtre avancement; pour arriver au maître, il faut gagner ceux qui ont son oreille, & pour arriver à ceux-là il faut quelquefois commencer par de bien plus inférieurs: Car de même que la Fortune à la Cour ne vient que par degrez, on ne vient aussi que par degrez à la connoissance des Puissances; mais ce que je trouve d'admirable à la Cour, c'est qu'à mesure qu'on y voit croître un homme en crédit & en fortune, on s'imagine qu'il croît aussi en prudence, en esprit & en capacité. Icelus étoit méprisé comme un miserable, & l'on ne s'avisoit pas de lui trouver ni de l'esprit ni de la capacité pendant qu'il étoit esclave. Il se fit ensuite Barbier, on ne le regardoit que comme un homme très indiférent; mais Galba l'ayant pris en affection & fait l'un de ses Valets de Chambre, toute la Cour de cet Empereur commença à lui

trouver du mérite & de l'esprit, il n'étoit plus parlé que d'Icelus : vouloit-on faire réussir une affaire, il suffisoit qu'Icelus s'en mêlât. Enfin la bonté de Galba augmentant tous les jours, il lui donna le droit de porter l'Anneau, le fit Chevalier Romain, changea son nom, le fit apeller Marcian, & l'admit dans ses Conseils les plus secrets, où il alloit du pair avec le Consul Vinicius; quelle fureur alors de toute la Cour Impériale, à quel Ciel ne l'élevoit-on point? cent sots Auteurs lui dédicoient leurs ouvrages, pour avoir le plaisir de le louer dans d'impertinentes Epîtres, & tout Rome s'efforça de lui trouver de l'esprit à proportion de sa Fortune; mais enfin Galba étant mort il fut pendu sous son successeur.

#### TIMAGENE.

Je croi que sous le nom d'Icelus vous me faites l'histoire de Ledaim, qui de Laquais devenu Barbier, & de là Valet de Chambre de Louis XI. fut poussé si loin par la faveur aveugle de son Maître, qui se plaisoit à élever des gens de neant, que l'ayant annobli & changé son nom en celui de Comte de Melun, il l'admit dans les Conseils, & l'envoya Ambassadeur au Duc de Bourgogne; mais ce Roi étant mort, il ne fut pas plus aimé de Charles VIII. qu'Icelus le fut de l'Empereur Othon.

## ARISTIPE.

La fortune se joue souvent dans la ressemblance des incidens qu'elle produit en differens tems & sur differentes personnes; mais la mode a toujours été & sera toujours, de juger d'un homme par les dehors de sa Fortune, & de caresser tous ceux qui peuvent nous aider à faire un pas. Les principaux de la Noblesse Romaine ne se faisoient-ils pas du tems de Tibere un tres-grand honneur d'être connus des Portiers de Sejan. *Janitoribus ejus innotescere pro magnifico accipiebatur*, dit Tacite; il ne dit pas seulement qu'on s'en faisoit un simple honneur, mais *pro magnifico*, on en tiroit gloire, on s'en van-  
toit.

## TIMAGENE.

L'on me contoit à propos de cela ces jours passez que vôtre ami Trimalcion, tout homme de qualité qu'il est, fait assidûment sa Cour à son propre Laquais devenu Valet de Chambre d'un Ministre.

## ARISTIPE.

Il ne fait que ce que faisoit autrefois Epaphrodite, qui ayant vendu deux esclaves comme deux coquins qui ne valoient rien, & ces deux miserables étant devenus l'un Cordonnier de l'Empereur, & l'autre son valet de garde-robe, Epaphrodite ne parloit plus de l'un & de l'autre qu'avec respect, & louoit leur esprit, leur condui-



te, leur vertu, & leur capacité. Or si le desir d'avancer sa Fortune, a fait faire à des personnes considerables ces sortes de démarches pour des sujets indignes, quels soins ne doit-on point apporter pour s'infinuer avantageusement dans l'esprit des Domestiques familiers du Prince, que nous reconnoissons avoir un vrai mérite, & être capables de soutenir avec éclat leur propre Fortune, & d'appuyer la nôtre avec succès. Mais c'est dans cette occasion qu'il faut exactement observer la bienséance, & toutes les regles que je vous en ai données dans mon second Entretien, afin de ne point tomber comme Epaphrodite dans une bassesse trop lâche.

TIMAGENE.

Mais faut-il chercher avec autant de soin l'amitié & l'appui des Grans qui sont à la Cour des Rois, que leurs Domestiques.

ARISTIPE.

Je vous ai déjà donné une idée des trois sortes de Grans que l'on trouve à la Cour. Les uns sans beaucoup de naissance ne sont Grans que par l'autorité des Emplois dont ils sont revêtus; les autres ont une grande naissance jointe à la faveur, & les autres enfin n'ont qu'une haute naissance qui les attache à la suite de la Cour, sans faveur & sans autorité. Les derniers ne pouvant être d'une grande utilité, il n'est pas nécessaire de se donner de grands mouvemens pour s'in-

finuer



finuer dans leur amitié, il suffit de les ménager avec respect pour ne les avoir pas pour ennemis ; car à la Cour il n'en est point de petits , & il est si aisé d'y nuire , que le dernier des hommes y est dangereux , à plus forte raison un Grand dont la qualité donne toujours du poids à ce qu'il peut dire pour ou contre nos intérêts, outre que quoique par eux-mêmes ils ne soient pas en état de vous faire du bien , ils le peuvent en employant pour vous leurs amis.

## TIMAGENE.

Il est certain que ces Grans, quoique sans faveur & sans crédit , ont toujours des personnes dans leur dépendance qui se font une habitude d'entrer dans leurs intérêts, & qu'ainsi il est bon de ne point attirer leur haine.

## ARISTIPPE.

Ces sortes de Grans sont souvent l'objet de l'aversion de ceux qui ont la grande administration des affaires , par une certaine jalousie mutuelle qui naît entr'eux , & qui se fomente à mesure que l'un établit sa fortune , & que l'autre s'en voit éloigner ; la source de cette jalousie vient de ce que les Grans ayant vû le Ministre dans un état fort inférieur , le méprisent , & ce mépris qui s'augmente à mesure que leur Fortune croît , se change ensuite en haine ; & d'autre côté l'homme de Fortune qui se sent une autorité supérieure à celle des

Grans, mais qui a toujourn du chagrin de se connoître leur inferieur en naissance, conçoit un desir interieur de les abaisser, c'est ce qu'on vit dans le fameux Cardinal de Ximenés, qui de petit Cordelier fut élevé par son mérite non seulement à l'Archevêché de Toledé & à la pourpre Romaine, mais encore au premier Ministère. Les Grans jaloux de voir un homme de cette naissance & de cette robe leur faire ombre de son autorité, l'attaquerent de toutes parts, & lui qui se voyoit apuyé du Souverain, & maître absolu des affaires, se buta si fierement contr'eux qu'il les fit tous plier. Et l'exemple de ce Cardinal servit sans doute de modele au grand Barcalon, qui sous le Regne de Dicearque maintint son autorité, en bravant & en abatant les plus grands de l'Etat.

#### TIMAGENE.

C'est donc regulierement une mauvaise route pour arriver à la faveur des Ministres, que de chercher avec trop d'attache celle des Grans qui n'ont pas d'autorité ni de part aux affaires.

#### ARISTIFE.

Il faut s'y gouverner avec une grande circonspection, & de maniere que ces Grans qui ordinairement ont beaucoup d'orgueil, soient persuadez que vous les respectez & honorez, car souvent ils se repaissent plus de démonstrations exterieures que de services

vices effectifs ; mais il faut s'attacher davantage aux Grans qui entrent dans la confiance du Prince , parce qu'ils peuvent être fort utiles en une infinité d'occasions qui se présentent.

T I M A G E N E.

Mais comme ils pourroient beaucoup nous servir , ils peuvent aussi par une conséquence contraire nous beaucoup nuire.

A R I S T I P E.

Sans doute , & c'est par cette raison qu'il faut bien se donner de garde de jamais faire une démarche à leur égard qu'ils puissent prendre pour une offense ; car étant fiers & vindicatifs , & l'esprit courtisan se portant plus naturellement à nuire qu'à servir , il seroit difficile de n'en pas ressentir la vengeance. Mais ceux auprès desquels on se doit attacher avec le plus d'ardeur & de vehemence , c'est à ceux qui gouvernent les affaires , & qui ayant l'autorité en main peuvent facilement vous avancer ; & souvent lorsque les Souverains aiment leurs plaisirs , & laissent la conduite épineuse de l'Etat à leurs Ministres , il est plus avantageux de leur faire sa Cour qu'aux Souverains ; mais lorsqu'un Roi agit par soi-même , & qu'ayant l'ame élevée au dessus des plaisirs , & touchée de sa gloire & de sa grandeur , il tient lui-même le timon , il faut bien prendre garde qu'il ne s'aperçoive pas que l'on s'attache avec plus

154 L'ÉCOLE DU MONDE.  
d'affiduité à ses Ministres qu'à lui-même.  
T I M A G E N E.

Et cependant il est bien rare que les grâces coulent sur vous que ce ne soit par le canal de ceux qui sont préposés à l'administration des affaires.

A R I S T I P E.

C'est ce qui fait qu'on doit extrêmement ménager leurs bonnes grâces, & l'un des principaux ménagemens, c'est de ne jamais leur demander des choses qu'ils ne doivent pas faire, ou qu'ils croient ne pouvoir pas faire. Car vous ne sçauriez vous imaginer à quel point vous fâchez un homme qui se dit votre ami, lorsque vous lui demandez une chose dont il est obligé de vous faire refus. Prenez donc bien garde de ne mettre jamais la bienveillance qu'un homme de crédit a pour vous en balance avec l'impossibilité de vous satisfaire; car nonseulement vous vous attirez le déplaisir du refus, mais vous lui faites craindre votre abord, & vous lui causez une secrète honte d'être obligé d'avouer une impuissance qui diminue l'idée qu'il veut qu'on ait de son crédit.

T I M A G E N E.

Après qu'on a fait tous ses efforts pour se donner des amis, & pour se les préparer de longue main sans en attendre le besoin, de quelle maniere faut-il se conduire pour se garantir des obstacles qu'on voudroit apporter à notre Fortune?

A R I S.

ARISTIFE.

Nous pouvons être traversés dans nos desirs par trois sortes de personnes , par ceux qui ont de la haine contre nous , par ceux qui trouvent leur propre utilité en nous privant de ce qui feroit la nôtre , & par ceux qui ont du chagrin de nôtre prospérité ; & dans ces trois différentes causes des obstacles que nous rencontrons , nous trouvons nos Ennemis , nos Concutrens , & nos Envieux.

TIMAGENE.

Ayez la bonté de m'expliquer comment on peut reconnoître & distinguer les uns & les autres , & détourner leurs mauvaises intentions ?

ARISTIFE.

Nous sommes haïs de nos ennemis , ou directement , ou par reflexion ; c'est à-dire , ou à cause de nous-mêmes , ou parce que nous nous trouvons liez d'intérêt avec des personnes qui d'ailleurs en sont haïes. Les haines qui ne procedent pas de nôtre chef peuvent trouver plus facilement de remède ; & il ne faut que faire comprendre à cet ennemi qu'on n'entre pas tellement dans la passion de celui qu'il hait , que l'on ne conserve toujours à son égard tout ce que l'honneur , l'équité , & sa considération meritent : nous pouvons même soit en rendant à cet ennemi quelque service effectif , soit en nous rendant médiateur pour essa-



yer de terminer la querelle de l'autre, nous pouvons, dis-je, étouffer toute l'aversion qu'il a pour nous. En un mot, il n'est pas impossible ni même souvent difficile de se ménager dans cette occasion un ajustement.

## T I M A G E N E.

Je croi même qu'on peut dire qu'il est nécessaire qu'il y ait des personnes qui se trouvent amis de deux ennemis, afin de pouvoir devenir la boucle de leur réconciliation, & ainsi je ne trouve rien de plus injuste que de haïr un homme, parce qu'il se trouve lié d'amitié avec nôtre ennemi.

## A R I S T I P E.

Vôtre raisonnement est juste, & il seroit bon que tout le monde en conçût la justesse; mais les Grans qui exigent avec tyrannie une complaisance aveugle à leurs volontez, raisonnent d'une autre maniere. Mais lorsqu'un homme nous hait à cause de nous-mêmes, & que sa haine tombe sur nous à plomb, il est difficile d'y trouver remède. Or un homme nous hait, ou parce qu'il nous a offensé, ou parce qu'il a reçu de nous une offense. Et pour l'ordinaire l'ennemi qui nous a offensé est plus irréconciliable que celui qui a reçu une offense; car, comme dit l'Italien: *Chi t'ha offeso non ti perdona mai.* Celui qui t'a offensé ne te pardonne jamais. Et la raison, c'est que mesurant l'esprit de l'offensé au sien propre, il se persuade qu'il ne se re-  
con-

concilieroit que pour mieux disposer sa vengeance : de sorte que cette perpetuelle défiance ne permet pas qu'il soit un seul moment reconciliable.

TIMAGENE.

Et que doit-on faire contre ces sortes d'ennemis, pour se garentir des effets de leur haine ?

ARISTIPPE.

On peut prendre deux voies ; ou celle de la dissimulation, ou celle de l'éclat. Ceux qui conseillent la dissimulation, & qui paroissent les plus sages, disent qu'en feignant de ne se pas tenir offensez de l'injure qu'on a reçüe, on se tient toujours en état d'être reconcilié. Mais les autres au contraire, qui paroissent plus resolus en conseillant l'éclat, posent pour maxime, que quand on sçait qu'un homme nous est ennemi, il vaut mieux mille fois l'avoir pour ennemi public que pour ennemi caché ; que cet éclat d'inimitié empêche qu'on ajoûte foi à tout ce qu'il pourroit dire contre nous, & que l'on croiroit plus aisément si sa haine étoit dissimulée, qu'étant ennemi couvert : & que si la reconciliation est possible, l'expérience montre qu'elle se fait plus facilement entre deux ennemis découverts qu'entre-deux ennemis cachez. Et qu'enfin, cet éclat est d'une plus grande droiture, magnanimité, & probité, puisque la dissimulation tient toujours de la fourbe & de la trahison.

Je donnerois assez dans ce sentiment, & si je sçavois qu'un homme voulût être mon ennemi caché, je prendrois le parti de le forcer à se montrer mon ennemi déclaré.

ARISTIPE.

Ce n'est pas le sentiment des Italiens, bien plus habiles politiques sur le fait de la vengeance que toutes les autres Nations du Monde, mais il est assez conforme au génie impetueux des François, comme étant le parti le plus noble & le plus genereux, principalement lorsque l'on ne desire point se vanger, & que l'on n'a pour but que de se garantir de la malice d'un ennemi. Cependant je croi que sur cette matiere l'on doit faire une distinction, & que si l'ennemi que nous avons en tête est nôtre inférieur, nôtre égal, ou peu au-dessus de nous, l'éclat est plus avantageux que la dissimulation qui vous expose à toute sa méchanceté secrète : mais si l'on a pour ennemi un homme que la puissance & l'autorité élèvent beaucoup au-dessus de vous, il faut absolument prendre le parti de la dissimulation, & suivre le conseil de Senèque, qui dit qu'il ne faut pas seulement souffrir avec patience, mais recevoir avec un visage gai les offenses d'un homme qui est dans la haute puissance; parce qu'il ne manqueroit point de redoubler son injure, s'il s'appercevoit que vous y eussiez été sensible

fible. *Facient*, dit-il, *iterum injuriam*, si se fecisse crediderint.

## TIMAGENE.

Mais quelque parti que l'on prenne, ou de l'éclat, ou de la dissimulation, ne faut-il pas toujours être dans la disposition de se réconcilier ?

## ARISTIPE.

Il n'y a point d'injure qui ne puisse être réparée, point de haine qui ne puisse s'assoupir, point d'ennemis qui ne doivent être réconciliables. Il n'y a pas au Monde un plus mauvais ni plus dangereux caractère que d'être connu pour irréconciliable. Car sans parler de la Religion qui demande en faveur de nos ennemis le plus difficile Sacrifice qu'on puisse exiger du cœur humain, qui est de les servir, & ne raisonnant que sur des principes purement humains & politiques, n'est-il pas vrai que tous les hommes sont fautifs, & qu'il n'y en a pas un à qui il ne puisse arriver, ou par imprudence, ou par hazard d'en offenser un autre, lors même qu'il en a le moins d'intention; ainsi tout homme bien sensé, & qui connoît la foiblesse humaine, fuira ces fortes d'esprits irréconciliables; pour ne pas tomber dans l'inconvenient de s'attirer un ennemi mortel & sans retour. Quelqu'injure donc qu'on ait faite ou qu'on ait reçue, il faut être toujours prêt, ou d'en recevoir, ou d'en

d'en donner une juste satisfaction. Je dis juste, c'est-à-dire, proportionnée à la qualité des personnes, à la nature de l'offense, à l'intention qu'on a eue, & à l'éclat qu'elle a fait.

TIMAGENE.

Mais peut-on faire une reconciliation si parfaite qu'elle ne laisse toujours sa cicatrice, qui nous fait souvenir malgré nous de l'injure que nous avons reçue? & se fra-t-on à l'ennemi reconcilié?

ARISTIPE.

Vous m'interrogez sur une matiere bien délicate. Il est de l'honnête homme de se reconcilier de bonne foi & sincerement; mais il est de l'homme sage de ne se fier qu'avec de tres grandes circonspections à l'ennemi reconcilié. La Nature des hommes est si maligne, les replis de son cœur si doubles & si impenétrables, que la confiance de celui qui nous a une fois voulu du mal est une chose tres-dangereuse.

TIMAGENE.

Et si nôtre ennemi est de ces esprits ir-reconciliables, qui ne veulent ni entrer dans la satisfaction qui nous est due, ni recevoir celle que nous serions disposés à lui donner, comment en userons-nous avec lui.

ARISTIPE.

Il vaut beaucoup mieux demeurer en inimitié ouverte avec lui que d'en exiger  
une



une feinte reconciliation qui ne serviroit qu'à nous jeter dans des pieges couverts plus difficiles à éviter que les effets d'une haine déclarée. Ce n'est pas qu'il n'y ait une occasion dans laquelle on doit préférer la feinte reconciliation à l'inimitié ouverte.

TIMAGENE.

Et quelle est-elle ?

ARISTIPE.

C'est lorsque la rupture avec un homme puissant nous cause quelque traverse dans nos affaires , & dans nôtre crédit , car dans cette occasion il est important pour nôtre intérêt que le monde soit trompé par la feinte de cette reconciliation ; mais il y a une sorte d'ennemis les plus dangereux de tous , & dont il est bien plus difficile de se parer que de tous les autres.

TIMAGENE.

Je me trompe fort si vous ne voulez parler des faux amis.

ARISTIPE.

Justement , & ce sont ceux qui nous perdent en secondant nos voluptez , aidant nos dependes , & fomentant nos inimitiez sous pretexte de nous y servir ; ou ceux enfin qui par des flateries excessives nous inspirent une presumption qui nous perd. Et c'est ainsi que les ennemis secrets ou faux amis de Cinq-mars le perdirent en lui faisant concevoir que la fa-  
veur

veur excessive dont le Roi l'honoroit, pouvoit le faire pretendre au mariage de la Princesse Marie ; Il en fit la proposition au Cardinal de Richelieu qui l'aimoit aussi tendrement que s'il eût été son fils, mais ce Ministre plus sage que ce jeune ambitieux, rejetta cette idée présomptueuse, & empêcha que la bonté que le Roi avoit pour ce Favori ne lui fit surprendre un consentement, de sorte que ce jeune Seigneur outré de se voir traversé par le Cardinal dans les veuës d'un établissement si glorieux, changea tout le respect qu'il avoit pour lui en une haine mortelle, & se jeta dans le complot qui lui fit perdre la tête.

## T I M A G E N E.

L'écueil que nous apreste la ruse de ces faux amis est d'autant plus dangereux qu'on y donne avec plus de plaisir, & que charmé du desir violent qu'on a d'obtenir ce qui flate nôtre imagination, on ne voit pas le precipice où l'on va se jeter.

## A R I S T I P E.

Outre les ennemis contre lesquels il faut être perpetuellement en garde, on est encore traversé par les Envieux, & la Cour en fourmille. Voyez Theodème, l'on ne donne pas un Benefice qu'il ne se persuade que celui qui l'obtient le lui enleve : & il suffit qu'il sache qu'un homme est en chemin d'en obtenir pour se déchaîner contre

tre son mérite. Zélotide se fait un plaisir de jeter dans le divorce tous ceux qu'elle voit unis d'amitié, & il n'y a point de médisance qu'elle n'invente pour les brouiller; Serapion ne peut souffrir que qui que ce soit s'avance, ceux qu'il connoît ne font pas un pas à la fortune que ce ne lui soit un coup de poignard, & il pousse cette envie qu'il leur porte jusqu'à donner quelquefois sous main des mémoires capables de faire de très-pernicieux effets.

T I M A G È N E.

Mais pourquoi l'envie est elle plus fréquente à la Cour qu'en quelque autre endroit que ce puisse être?

A R I S T I P E.

Les hommes ont l'esprit tourné de manière qu'ils regardent toujours devant eux & jamais derrière, & comme l'envie naît de l'orgueil & de l'ambition, & qu'elle se nourrit du chagrin de voir croître la fortune des autres, toutes ces choses se rencontrant plus à la Cour qu'en tout autre endroit, il faut nécessairement que l'effet se trouve avec abondance où la cause abonde. Ainsi regardez la Cour comme le centre ou plutôt comme le théâtre de l'envie, un homme à qui la fortune rit, & qui passe sur le ventre aux autres ne peut pas empêcher qu'on ne le regarde avec envie; mais il faut qu'il travaille à faire en sorte que cette envie ne lui nuise pas.

T L.

TIMAGENE.

Je croi la chose assez difficile, car du moins nos envieux travaillent à ternir par leurs discours le mérite de nos actions & quand ils ne peuvent nous nuire d'effet ils le font par la malignité de leurs discours.

ARISTIPPE.

Il faut bien du bonheur, bien du courage, & bien de la prudence pour surmonter l'envie. Entreprendre de l'éteindre entièrement cela ne se peut, mais il n'est pas impossible de réduire les envieux à ne nous point traverser, je sçais que vous me direz que la grande puissance est au-dessus de l'envie, & hors de l'atteinte de ses traits; que la fortune & l'envie sont comme le feu & la fumée, que quand le feu n'est pas bien allumé & qu'il commence seulement à se prendre il est envelopé d'une grosse fumée, mais lorsque la flamme est grande & victorieuse, cette fumée qui triomphoit se dissipe & s'évanouit, qu'ainsi les fortunes naissantes sont accablées de l'envie; mais lorsqu'elles sont bien établies cette envie succombe.

TIMAGENE.

Voilà la comparaison qu'on donne ordinairement, mais je croi qu'on se trompe dans ce raisonnement, car je suis persuadé que ce n'est point l'envie qui diminue lorsqu'un homme est élevé au comble de la fortune, mais que c'est la crainte de  
l'offen-

l'offenser qui augmente, & qui empêche que cette envie n'éclate.

ARISTIPPE.

Vous avez raison en quelque chose, mais non pas en tout, car il y a deux moyens par lesquels un homme dans la fortune peut dissiper l'envie, & gagner les envieux. L'un c'est de n'avoir point d'orgueil, & l'autre c'est de se servir de sa fortune pour faire du bien à ceux mêmes qui l'envient. Rien n'excite, ne nourrit, & n'aigrit l'envie comme l'orgueil, c'est le poison de la fortune; & si Clytus qu'elle a élevé par quelque mérite sçavoit combien ses airs superbes gâtent ce qu'il a de bon, & lui causent d'envieux, il se souviendrait un peu mieux qu'il ne fait de ce qu'il a été, & n'exciteroit pas la curiosité de tant de gens à rechercher la bassesse de son origine. En effet rien ne porte plus les esprits à s'informer de la naissance d'un homme de fortune que quand on le voit rempli d'orgueil, & chacun est bien aise de trouver un endroit pour le rabatre.

TIMAGENE.

Mais pourquoi voit-on si souvent que ceux qui ont la naissance la plus basse ont le plus d'orgueil lorsqu'ils sont élevez à la fortune.

ARISTIPPE.

C'est qu'à mesure qu'un homme de rien s'éleve au-dessus des autres, il est comme  
ces



ces gens qui montent au haut d'une tour, & qui à mesure qu'ils montent voyent les hommes plus petits, de sorte que quand ils sont au haut & qu'ils regardent en bas ils prennent pour des Nains tous ceux qui sont aux piés de la tour; ainsi croyant toujours les autres hommes plus petits qu'ils ne sont ils les traittent avec mépris. Cela n'est pas néanmoins general, & j'en sçais qui ont un vrai merite & une solide vertu qui ne se méconnoissent point dans leur élévation, & qui par un air humain, doux & affable font voir que la fortune qu'ils ont leur est due, & qu'ils en meritoient encore une plus haute; Licinius par exemple étoit dans l'état où Rome l'a veu une espece de prodige de fortune; cependant de tous ceux qui l'avoient veu Etclave derriere un carosse, pas un n'étoit envieux de ce que six bons chevaux le trainoient dans une caleche à six glaces de Rome jusqu'à son Marquizat, & la raison c'est qu'il ne se méconnoissoit point, & qu'il soutenoit sans orgueil tout le poids de sa fortune.

#### TIMAGENE.

Le premier remede contre l'envie c'est donc de ne point avoir d'orgueil, de fuir le luxe, les depenses excessives, les équipages pompeux, enfin tout ce qui blesse l'esprit & les yeux de ceux qui n'ont pas de quoi faire la même chose. Et vous dites  
que

que le second est de faire part de sa fortune à ceux même de qui l'on croit qu'elle est enviée, mais comme les hommes ne veulent ordinairement les biens qu'ils recherchent que pour eux-mêmes, il est difficile de les résoudre à faire part aux autres de ce qu'ils ont acquis par leur propre travail.

## ARISTIPE.

Je ne pretens pas qu'un homme se dépouille de sa propre faveur pour en revêtir un autre, mais il faut que par toute sorte de bons offices envers les uns & les autres, mais avec prudence & distinction, il leur fasse sentir que sa fortune leur est utile, & que plus il la poussera plus il sera en état de les obliger, & par cette conduite il forcera les envieux mêmes par une réflexion sur leur propre intérêt à desirer l'accroissement de sa fortune.

## TIMAGENE.

Mais tous les gens de Cour & qui aspirent aux graces qu'ils attendent du Souverain ou des Ministres n'ont-ils pas ce défaut commun de ne vouloir point parler pour les autres, de crainte que ce qu'ils obtiendroient pour autrui ne leur fut imputé sur leur propre compte.

## ARISTIPE.

Ce que vous dites-là est ce que j'ai vu faire à Turpilius, qui pour ne vouloir pas demander la grace de son cousin germain,  
l'au-

l'auroit laissé succomber sous la malignité & sous l'animosité de Rabirius qui n'a jamais sceu faire aucune distinction du mérite; & il auroit péri si avec une bravoure incroyable il ne s'étoit donné lui-même la liberté tout à travers les portes: Je ne conseillerois pas à un homme d'exposer sa propre fortune pour avancer celle des autres, mais quand Turpilius auroit parlé pour son cousin, il n'auroit apporté aucun retardement aux recompenses qui étoient dûes à sa propre valeur & à son mérite, & il n'auroit pas forcé son parent à hazarder par desespoir un coup aussi temeraire & aussi heureux que celui qu'il executa; quoi qu'il en soit, puisque c'est cette fortune qui excite contre nous l'envie de ceux qui n'en font pas une pareille, il faut dans cette même fortune trouver le remede à cette envie, en se montrant toujours prêt à rendre à ceux qui auront besoin de nous tous les bons offices possibles.

## T I M A G E N E.

Voilà pour ce qui concerne les envieux: mais je croi qu'il est plus difficile de se garantir des traverses de nos concurrens, car les envieux n'ont point d'interêt particulier à faire obstacle à nôtre fortune, mais un concurrent que son interêt propre determine à rompre nos mesures ayant un motif plus fort nous peut aussi nuire davantage.

ARIS-

## ARISTIPE.

L'émulation d'un homme qui aspire au même poste que nous a moins de malignité que l'envie, mais elle a plus de force par l'ambition qui la produit. Il faut donc pour se garantir des traverses de nos concurrens les examiner par eux-mêmes, par ceux qui les appuient, & par la convenance de la place qu'ils poursuivent avec leur genie & leur situation. Si nous les jugeons inferieurs, & que nous craignons cependant que leur concurrence ne mette au hazard le succes de nos intentions, il faut travailler à leur procurer d'autres emplois de moindre importance, & capables cependant de satisfaire à leurs desirs, mais s'ils sont & d'un crédit & d'une qualité superieure il faut par de grands respects tâcher de flater leur vanité, élever leurs esperances beaucoup au-delà de ce qui fait la matiere de cette concurrence, les servir avec effet pour d'autres veuës plus hautes, & leur insinuer du mépris pour la chose à laquelle nous buttons, sans néanmoins leur faire connoître nos veuës, ni ce que nous employons pour y arriver.

## TIMAGENE.

Vous m'avez déjà fait connoître que le secret étoit l'ame du succes des affaires, & je connois fort bien que les poursuites ambitieuses qu'on fait à découvert & à grand bruit sont plus difficiles & d'un événement

plus incertain, que celles que nous ménageons avec adresse.

## ARISTIPE.

Ajoutez qu'elles animent nos concurrents & reveillent leur industrie, qu'elles excitent nos envieux, qu'elles offensent même quelquefois ceux qui nous aideroient si nous n'éclatons pas, & qu'enfin lorsque nous avons le malheur de n'y pas réussir, elles nous laissent une honte que nous nous serions épargnée en cachant notre jeu. Il est bon même d'user souvent d'une dissimulation profonde dans la poursuite que nous faisons d'un Emploi, d'une Charge, ou d'un Benefice ; enfin d'une grace que nous espérons du Souverain, & nous devons faire dans cette occasion comme les Rameurs qui tournent le dos au bord sur lequel ils veulent arriver.

## TIMAGENE.

Mais si notre concurrent est d'une puissance fort supérieure à la nôtre, & qu'il ne veuille point prendre le change nous heurterons-nous contre lui ?

## ARISTIPE.

Si sa puissance & son appui viennent d'une grande liaison avec ceux qui gouvernent, il est bon de ne point croiser sur lui, mais en ramenant ses voiles jeter l'ancre & ne pas pousser plus avant, & l'habile homme même aura l'adresse de se faire auprès



près de ce concurrent un mérite de l'abandonnement de sa poursuite.

T I M A G E N E.

Vous voudriez donc qu'il fit comme la France a fait à l'égard du Prince Clement de Baviere pour l'Evêché de Liege, en lui donnant tous les suffrages pour lui faire emporter cette Crosse sur les Cabales Holandoises qui le traversoient ; car on m'a dit que les François voyant qu'il ne leur étoit pas possible dans la situation des choses d'avoir assez de voix pour l'élection qu'ils auroient désirée, & jugeant que le parti que Mean avoit cabalé l'emporteroit sur les partis de France & de Baviere s'ils restoit divisez, ils eurent la prudence de concourir à l'élection qui leur étoit la plus agreable, pour en exclure celui qui l'étoit moins.

A R I S T I P E.

Il en faut user en petit avec nos concurrents pour nôtre fortune particuliere comme les Puissances en ont uzé dans cette affaire publique, & ne pouvant pas obtenir ce que nous desirons, il faut prendre nôtre parti, & nous faire quelque honneur de nôtre impuissance ; en faisant concevoir à celui qui nous traverse qu'il nous a lui-même obligation du succès de ses intentions, mais comme nôtre fortune est traversée par ces trois sortes de personnes, Ennemis, Envieux, Con-

currens , il faut marcher avec une grande circonspection pour éviter tous les pièges qu'ils nous tendent , & la prudence est d'autant plus nécessaire que la Cour est le lieu du monde où l'on prête le moins la main à ceux qui sont tombez : l'on ne manque point de vous donner de belles paroles si vous voulez vous en contenter pour vôtre consolation , mais que l'on agisse effectivement pour vous tirer du précipice où vous êtes tombé , c'est ce que personne ne fait.

## TIMAGENE.

Comme la plûpart des personnes de Cour fondent & bâtissent leur fortune sur la ruine d'autrui , il ne faut pas s'étonner si la chute des uns donne du plaisir aux autres , & si l'on s'y prête si peu la main pour se secourir dans ses malheurs.

## ARISTIPE.

Le malheureux y a toujours tort , & jamais Esope n'a mieux peint ce caractère que dans une certaine Fable d'un loup qui se contente de prêcher un renard tombé dans un puits sans lui prêter sa main pour l'en retirer , & comme cette Fable vient ici fort à propos , je vais vous la dire de la manière dont je me suis amusé à la tourner. L'application en sera facile , & je me persuade que vous la trouverez bien.

## F A B L E

## Du Loup &amp; du Renard.

**A** La Cour d'un fameux Lion,  
 Le Loup & le Renard faux-filez pour afai-  
 Devinrent amis & comperes, (res,  
 Et vécurent long-temps en étroite union.  
 C'étoit une amitié jurée  
 Par mille fermens solemnels,  
 Et cent complimens mutuels  
 L'avoient l'un à l'autre assurée,  
 S'entend telle qu'on voit ces amitez de Cour  
 En paroles toujours fertiles;  
 Or il arriva certain jour  
 Que compere Renard, quoi que des plus habiles  
 Par le plus grand des accidens  
 Sortant, dit-on, d'une taverne  
 Et marchant de nuit sans lanterne,  
 Se trouva prés d'un puits, & fit le saut dedans.  
 On ne l'eût jamais crû d'une si fine bête,  
 Mais il n'est bon cheval qui ne fasse un faux pas.  
 Ce fut en même tems à chercher dans sa tête  
 Le moyen de pouvoir se tirer d'embaras,  
 Mais il se vit plus sot qu'un Detteur Consulaire  
 Qui vient de passer le guichet.  
 Estant donc pris au trebuchet,  
 Il nage, se tremousse, & ne sçauroit rien faire,  
 Enfin pour un dernier recours  
 Il crut qu'il étoit bon de crier au secours.  
 A ses cris le Loup vient Le Renard plein de joie,  
 Oh! que fort à propos, lui dit-il, te voici,  
 Vite Compere je me sroye.  
 Retire moi vite d'ici.  
 Quelle infortune est donc la tienne?  
 Lui répondit le Loup, que je plains ton malheur!  
 Non, jamais il ne fut douleur

## 174 L'ÉCOLE DU MONDE.

Si véritable que la mienne.

Quoi ! le plus cher de mes amis

Tout prêt à se noyer ; dis-moi qui t'a là mis ?

Qui t'a joué ce tour ? j'en veux prendre vengeance.

Eh mon ami, tens-moi la main, (ce.

Repartit le Renard, nous jazerons demain,

J'ai besoin d'une autre assistance

Que d'un discours frivole & vain,

Encore un coup tens-moi la main.

Le Loup étoit d'une ame assez peu pitoyable,

Et de plus à la Cour nourri.

Ainsi des cris perçans du pauvre misérable

Il n'eut point le cœur attendri.

La cullebutte est trop à craindre,

Dit-il, & fort souvent en voulant secourir

On a veu de grands fots perir,

Ce que je puis est de te plaindre,

Et t'exhorter à bien mourir,

Croi moi, la vie est peu de chose,

Ce n'est qu'un tissu de chagrins,

C'est en vain que l'on se propose

De s'y faire d'heureux destins.

Voi cette coupable Tullie

Que le crime éleva sur un Thrône usurpé,

Que son espoir est bien trompé !

Par de noirs attentats sa fortune établie

Est avec elle ensevelie,

Et son fil malheureux par la Parque est coupé,

Quitte donc sans chagrin d'importunes miseres ;

La vie ou longue ou courte est égale aux mou-

rans

Les grandeurs, les plaisirs ne sont que des chi-

meres,

Et la mortelle faux n'observe point les rangs.

Ainsi parloit le Loup, mais tandis qu'il débite

De son Sermon moral les propos mal ouïs,

Le Renard aux abois sous l'eau se precipite

Et va mourir au fond du Puits.

## T I M A G E N E.

Que cette Fable m'imprime bien l'idée que vous voulez me donner du Caractere de ces amis de Cour qui ont toujours de belles paroles au service de ceux qu'ils voyent dans l'embarras , mais se gardent bien de leur tendre la main pour les en retirer.

## A R I S T I P E.

C'est qu'à la Cour , plus encore que par tout ailleurs , comme on ne vize qu'à la fortune on fuit les malheureux , & l'on y craint le principe naturel qui fait que chaque Corps tâche de transformer en soi-même celui qu'il touche. Mais puisque ce pauvre Renard tombé dans le puits nous donne l'idée du Courtisan tombé dans la disgrâce , il ne me reste plus que de vous expliquer ce qui cause le plus souvent à la Cour les disgrâces de ceux qui sont dans la route de la fortune , afin que si vous vous y trouvez jamais vous puissiez vous en garantir.

## T I M A G E N E.

Vous me ferez plaisir, car il me paroît inutile de faire les manœuvres pour faire avancer son vaisseau , si l'on n'évite les écueils contre lesquels il se brizeroit.

## A R I S T I P E.

Je ne vous parle point de ceux qui trahissent leur Prince , ou qui tombent dans d'autres crimes qui les exposent non seulement aux disgrâces de la fortune , mais



au bras de la justice. Je vous parle de ce qui naît de l'imprudencce du Courtisan, & je le reduis à cinq choses, reprocher à son Maître les services qu'on lui a rendus, vouloir exiger de lui des recompenses excessives ou à contre-temps, blamer sa conduite, abuser de sa familiarité & heurter ceux qui sont dans une plus grande puissance que la nôtre.

#### T I M A G E N E.

Y a-t-il des Sujets assez insolens pour reprocher leurs services à un Souverain, & ne sçait-on pas que nôtre naissance nous vouë à l'Etat, & que quelques services qu'on lui rende on ne fait que son devoir?

#### A R I S T I P E.

Alexandre ne tua Clitus que parce qu'il s'emporta à ces sortes de reproches. Primus à qui Vespasian devoit l'Empire trouva sa disgrâce dans cette conduite, & l'on attribue celle de Consalve surnommé le Grand Capitaine à un semblable aveuglement, mais il n'est pas toujours nécessaire d'exprimer ce reproche par des paroles, un certain air d'orgueil qu'on prend avec son Maître, un chagrin qu'on lui témoigne suffit pour faire sentir qu'on le conçoit dans le cœur, & comme les Rois ont passion pour la gloire, & qu'ils veulent que rien ne diminue l'idée qu'on a que le bonheur est plus attaché à leur personne qu'aux bras de leurs Generaux, ils ne peuvent souffrir ces sortes

tes de reproches qui semblent leur ravir cette gloire.

TIMAGENE.

Mais la grande imprudence que vous me marquez, & qui est la demande d'une récompense excessive ou à contre-temps, n'est elle pas une expression de ce reproche.

ARISTIPPE.

L'un procède en quelque maniere de l'autre, mais ce n'est pas néanmoins la même chose, car un homme peut être assez fou pour demander une récompense qui ne lui est pas due, sans avoir dessein de reprocher ses services à son Maître, & quelquefois les deux se joignent ensemble, comme quand Aman vouloit être promené en triomphe sur le cheval d'Assuerus.

TIMAGENE.

Mais ne mettez vous pas aussi dans ce rang les chagrins de ces gens impatiens qui veulent quitter le service aussi-tôt que le Souverain ne les élève pas au rang qu'ils croyent mériter ?

ARISTIPPE.

Oui, & cette impatience n'est pas seulement une demande de récompense à contre-temps, mais c'est un reproche formel de ses services à son Souverain, qu'il veut par là taxer d'ingratitude, ainsi je ne m'étonne pas si les disgraces de ces sortes de

mécontens sont si éclatantes. Mais la troisième imprudence c'est de blâmer la conduite de son Maître & de lui faire apercevoir qu'on la desapprouve.

TIMAGENE.

Si je m'étonnois de l'inscience de ceux qui reprochent leurs services, je trouve une extrême folie à censurer la conduite de son Maître ; mais je croi que vous me citeriez peu d'exemples de pareilles extravagances.

ARISTIPPE.

Plus que vous ne pensez. Alexandre aimoit éperdûment Ephestion , & comme ce favori étoit abîmé dans le luxe & les plaisirs , ce Roi souffroit qu'il trainât à sa suite un prodigieux attirail de delices dont il occupoit les principaux logis dans les villes où la Cour faisoit séjour. Eumenes Secrétaire d'Alexandre osa témoigner à ce Monarque que cette licence qui provenoit de ses bontez excessives pour Ephestion chagrinoit l'armée , ce mot qui blamoit la conduite & les affections du Roi , fut sur le point d'attirer sa disgrâce sur ce Courtisan , & il ne l'auroit pas évitée, si Ephestion lui-même qui en craignoit les suites ne l'eût empêché.

TIMAGENE.

Je conçois bien qu'il ne faut point toucher aux endroits sensibles des Princes , & qu'on se perd en essayant de s'opposer au torrent de leurs passions.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Seneque quelque prudent qu'il fût se rendit enfin odieux à son Empereur débauché, en voulant trop faire le Philosophe avec lui, ce n'est pas que je voulusse conseiller à un honneste homme de se faire un Tigellin pour plaire à un Neron, mais on peut faire son devoir sans s'ériger en Censeur de celui qui est au dessus de la Censure.

## TIMAGENE.

Quant à l'abus de la familiarité du Prince vous m'en avez assez dit, & il n'est pas necessaire d'en rien repeter.

## ARISTIPPE.

Il ne reste donc que la derniere imprudence, qui est de ne se jamais butter contre ceux qui ont plus de puissance & de faveur que nous, car souvent les injures qu'on fait aux Favoris sont plus severement vengées que celles qu'on fait aux Princes mêmes, parce que les Princes étant plus au dessus des atteintes pardonnent avec plus de magnanimité. Agripine voulut choquer Sejan malgré les Conseils que Germanicus lui donna en mourant, & elle atira la ruine de sa maison. Mais mon fils en voila ce me semble assez, pourveu que vous en vouliez profiter, l'experience qui est un bien plus grand maître que mes leçons vous en apprendra bien davantage, songez seulement que la plus grande maxime pour ar-

river à une faveur solide avec son maître & s'y maintenir lors qu'elle est acquise, c'est d'être à son égard plein de candeur & de sincérité.

TIMAGENE.

Vous voulez dire que le Renard perit souvent avec ses ruses, comme fit Sejan, tandis que le chat se sauve en sautant sur l'arbre & s'y attachant.

ARISTIPE.

C'est assez pour aujourd'hui, à demain la Robe & le reste des autres professions.

*Fin du Onzième Entretien.*







# L'ÉCOLE DU MONDE.

## DOUZIÈME ENTRETIEN.

*De la Fortune dans la Robe.*

ARISTIPE.

**V**ous ne pouviez pas prendre, mon  
Fils, un moment plus favorable que  
celui-ci pour l'Entretien que j'ai à  
vous faire touchant la Robe; & Phocion  
de chez qui je sors m'a laissé de si belles  
idées du mérite d'un bon Magistrat, que  
je n'aurai qu'à penser à lui pour vous mon-  
trer les routes que vous devez tenir,  
pour y acquérir une haute réputation, &  
par là vous mettre dans le chemin de la  
Fortune.

TIMAGENE.

Il est vrai que Phocion passe pour un

H 7

hom.

homme qui a tout ce que vous m'avez dit que doit avoir un Magistrat accompli.

## ARISTIPPE.

Phocion est très bien fait de sa personne, & c'est en quelque condition que l'on soit une ouverture heureuse pour l'applaudissement public. Il a la taille haute, les traits du visage d'une beauté mâle, les yeux noirs & doux, la démarche droite & fière, l'accueil engageant, une éloquence vive, naturelle, & sans fard, un jugement solide, une capacité profonde, acquise par les différens emplois qu'il a remplis, une rectitude inébranlable, & qui quoique préposé pour exciter les foudres de la Justice sur la tête des malheureux, ne procure du mal que lorsqu'il ne peut pas procurer du bien; quelque éminent que soit le poste qu'il occupe, il n'est encore que dans le chemin de sa Fortune; & ses talens se sont trop fait connoître à Theodat dans les intendances & dans son conseil, pour ne pas espérer tout ce qu'on peut augurer dans cette Profession à une vertu consommée.

## TIMAGENE.

Comme cette Profession est la plus recherchée, & celle qui paroît établir plus solidement une maison; n'obmettez rien, je vous supplie, pour me faire connoître la manière dont on doit s'y conduire pour arriver à la Fortune.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Quoique la Robe soit élevée au dessus de toutes les autres Professions, en ce qu'elle a l'avantage d'être la maîtresse non-seulement de la Fortune, mais de la vie des hommes, il n'y en a cependant pas une seule qui suivant ses principes soit moins propre à la faire. L'Eglise peut, comme je l'ai dit, vous élever tout d'un coup aux plus grans honneurs & à une richesse immense; l'Epée vous conduit par degrés jusqu'à la plus haute élévation; & il est même presque impossible d'avoir quelque mérite, d'y vieillir, & de ne s'y pas faire un établissement. La Cour vous offre tous les jours des occasions de profiter; la Finance met jusqu'à des Laquais en état de mêler leur sang impur au sang le plus illustre, & la Boutique fournit aux Marchands de quoi placer leurs enfans dans de hautes dignitez. Il n'y a que la Robe qui n'a point la clef du Temple de la Fortune, & qui semble n'être renfermée qu'à l'affermissement d'un établissement déjà fait, & à donner à un homme beaucoup d'honneur, beaucoup d'autorité, & tres peu d'occasions de s'élever au-dessus de ce qu'on est.

## TIMAGENE.

Ainsi tout homme qui a de l'ambition & qui n'auroit qu'un bien mediocre ne devroit jamais penser à la Robe.

ARIS-

La Robe est plutôt le lit de repos d'une Fortune déjà faite que la porte pour en faire une grande. La venalité des Charges inventée fort prudemment pour l'utilité publique de l'État, a fermé cette porte aux particuliers, en ôtant la récompense, & par conséquent l'émulation à la vertu : car comme l'on ne peut arriver à une Charge qu'à prix d'argent, un homme qui n'a pas le bien pour l'acheter & pour s'y soutenir, ne peut pas y élever ses desirs ; & lorsqu'il l'a achetée, il a plus d'honneur, mais il n'a ni plus de bien, ni plus de Fortune, ni plus d'occasions pour la faire ; & toute sa vie il restera dans le même poste, s'il n'a pas dans son coffre fort de quoi se donner une Charge supérieure à celle qu'il possède. Ainsi tout homme qui prend la profession de la Robe, & qui ne sent pas dans la bourse de quoi se pousser à un plus haut degré, doit mettre sous le pié toute ambition, & ne penser qu'à maintenir tranquillement par sa vertu & sa probité la Fortune qu'il a dans le poste où il se trouve, sans espoir que ce poste le conduise plus loin par lui-même.

TIMAGENE.

Cependant ce n'est que par les degrés de la Robe qu'on arrive à cette Charge sublime qui est le comble de ses honneurs, & à d'autres places encore, qui  
sont

font la recompense du mérite & de la vertu.

ARISTIPPE.

Je ne prétens pas vous dire qu'absolument il ne se fasse point de Fortune dans la Robe ; mais je vous dis qu'à proportion des autres conditions il s'y en fait si peu , qu'elles doivent passer presque pour des miracles ; & la raison , c'est qu'il y a si peu de places à la disposition de la Fortune , & tant de personnes qui les méritent ou qui les briguent , & tant d'obstacles en chemin par la concurrence de ceux qui sont portez sur les aîles de la faveur , que c'est un prodige rare lorsqu'on arrive au but qu'on s'est proposé.

TIMAGENE.

Je croi même qu'on peut pousser plus loin , & dire que quand un homme de cette Profession s'éleve à la Fortune , c'est une Fortune qui part de la Cour & non pas de la Robe , c'est-à-dire , ou des liaisons & des intrigues qu'on a avec la Cour , ou par les entrées au suprême conseil du Souverain , qui font qu'on en est connu.

ARISTIPPE.

Ce que vous dites est tres-certain , & pour le confirmer , il ne faut que l'exemple de la plus grande , de la plus belle , & de la plus solide Fortune qui ait jamais été faite dans la Robe , c'est celle de Stella.



J'en ai conçu une si haute idée par les choses que vous m'en avez déjà dites , que vous me ferez un plaisir tres sensible de m'apprendre le progres de sa Fortune.

ARISTIPPE.

Stella avoit un esprit doux, souple, droit, pénétrant, & éclairé, une sagesse & une modestie incomprehensibles, une adresse merveilleuse à s'insinuer. Il suivit en entrant d'abord dans une Cour superieure les traces de son pere & de son ayeul, il en sortit peu de tems après pour une Magistrature dans laquelle il conçût cet amour qu'il conserva toute sa vie pour le peuple : & comme son vaisseau étoit capable d'une plus grande Charge, il passa bien-tôt après dans le conseil, & n'y fut pas long-tems sans être connu capable d'aller soutenir dans une Intendance l'autorité Royale sur les Frontieres de l'Etat. Ce fut là qu'ayant fait connoître qu'il étoit tout à la fois tres habile Magistrat, & tres-sage Courtisan : il fit concevoir de si hautes idées de la probité & de son experience, que la Fortune prévint son espoir, & peut-être ses desirs, & qu'il se vit appelé à la participation du Ministère dans les tems les plus difficiles : & enfin par de longs, assidus, & fideles services que le plus juste Monarque du monde étoit seul capable de mesurer & de récompenser, il fut élevé au comble des honneurs  
de

de la Robe, où rempli de gloire & de Richesses, cheri du Monarque, & reveré des peuples, il finit la vie du monde la plus comblée de felicitez.

T I M A G E N E.

Cet exemple justifie parfaitement ce que je disois, que toute grande Fortune de Robe est une Fortune de Cour.

A R I S T I P E.

Cela ne peut être autrement : parce que toute Charge qui s'achete librement ne fait pas la Fortune d'un homme, puisqu'avant que de l'acheter il en a le prix qui le rend aussi riche & souvent bien plus que la Charge même : mais tout Poste qui ne s'achete pas, & qui fait ou peut faire la Fortune d'un homme de Robe comme la premiere de toutes les places, ou celles qui mettent un homme à la tête d'un grand corps, ou qui lui donnent un siège au Conseil, ou qui l'honorent de grandes Commissions, toutes ces choses, dis-je, dépendent du Souverain, & de la connoissance & de l'estime qu'il a conçüe ou par lui-même, ou par les bons offices des Ministres de ceux qu'il choisit pour remplir les places.

T I M A G E N E.

Nous pourrions, ce me semble, presentement entrer dans la conduite qu'il est à propos de tenir dans les differens Etats de cette Profession.

A R I S -

## ARISTIPPE.

Pour cela, mon fils, & afin de ne nous point brouiller, il faut vous proposer quatre États différens. Le premier, est de ceux qui pénétrés d'ambition y aspirent à une Fortune relevée. Le second, est de ceux qui sans ambition ne pensent qu'à couler leurs jours avec honneur & réputation dans les Charges qu'ils ont prises conformes à leur pouvoir, & y, maintenir la Fortune qu'ils ont. Le troisième, est de ceux qui ne pouvant ou ne voulant acheter aucune Charge, s'efforcent par leur génie de se faire une Fortune meilleure que celle qu'ils ont. Et le dernier, est de ceux qui par argent sont revêtus de certains Emplois mercenaires, qui n'ont pour but que l'intérêt. Examinons par degrés comment je voudrois que vous véussiez dans les trois premiers états différens qui vous peuvent convenir, & comment doivent agir ceux qui ne sont qu'à portée du dernier.

## TIMAGENE.

Cette division comprend sans doute tous les états de la Robe : mais commençons par ceux qui entrent dans cette Profession avec le désir de s'élever aux plus hautes places.

## ARISTIPPE.

Dés qu'on entre dans la Robe avec ambition, on ne doit pas avoir un moindre but que de se mettre en état par son mérite d'arriver au premier Poste. Et comme à Rome

me

me le sacré College est la porte naturelle pour monter au grand Pontificat , aussi le sacré Consistoire du Monarque est le pas le plus prochain pour arriver à ce premier Poste. Et rien ne conduit plus aisément au Consistoire sacré que les Intendances qui se donnent presque toutes aux seconds membres du Conseil : il se trouve par une gradation naturelle que les Charges qui donnent cette seconde entrée au Conseil sont presque les seules qui mettent un homme de Robe dans le chemin de la Fortune.

T I M A G E N E.

Mais si je me trouvois jamais en état de me voir revêtu d'une de ces Charges qui ont cette entrée auprès du Prince & qu'il me fît l'honneur de me choisir pour un Emploi de cette consequence , comment voudriez-vous que je m'y gouvernasse ?

A R I S T I P E.

Comme l'illustre Ramnez s'y est gouverné , tenant une conduite qui sans blesser les interêts du Prince , vous rende agreable aux peuples , & qui sans vous rendre odieux aux peuples , ne vous fasse rien negligier de ce qui est de l'avantage du Prince. Avoir comme lui un grand fond de probité & d'équité , posséder parfaitement la connoissance de la Province sur laquelle on a inspection ; sçavoir ce qu'elle peut ou ne peut pas ; les Commerces qui l'enrichissent ou qui l'épuisent pour apuyer les  
uns



uns & empêcher les autres. Penetrer le génie du peuple & entrer jusques dans la distinction particuliere de ceux qui ont le plus de crédit dans les Villes de la Province, pour connoître le service que le Prince en peut tirer dans l'occasion; rendre près de la Cour de bons offices à ceux qui se montrent zéléz & capables de servir l'Etat; avoir une diligence exacte pour la prompte expedition des affaires & pour en rendre un compte précis aux Ministres. Remplir son Emploi avec une fermeté inébranlable; prévenir par sa vigilance tout ce qui pourroit apporter du trouble ou du retardement au service public; y apporter les remedes les plus prompts; être inébranlable aux attraites de l'interêt: mais que celui de l'Etat soit l'ame de toutes ses actions; soutenir sa Dignité non-seulement sans avarice, mais avec splendeur; & que cette splendeur soit sans orgueil; avoir un abord aisé, l'oreille patiente, l'accueil engageant, & se montrer toujourns prêt à faire plaisir tant que le devoir le permet: enforte que la Province vous voye partir avec regret; & que vous ne sortiez de cet Emploi que pour recevoir par des places distinguées la recompense de vos services, & ressentir les effets de l'estime de vôtre Roi.

#### TIMAGENE.

L'on ne pouvoit être plus propre pour  
s'a-



s'aquiter de ce grand Emploi de la maniere dont vous venez de me le dire que l'étoit Ramnez ; & c'est avec justice qu'il n'est pas moins universellement aimé des peuples qu'estimé de son Monarque. Puisqu'il a non-seulement tous ces dehors engageans qui préviennent & qui s'insinuent dans les cœurs, mais une ame genereuse, noble, élevée, se plaisant à bien faire ; une grande droiture, l'esprit aisé, doux, & pénétrant ; une science qui n'est point embarrassée d'épines ; il distingue le merite, aime les personnes qui ont de la capacité, enfin il est modeste dans l'élévation, sage dans l'abondance, & n'aime sa Fortune que parce qu'elle le met en état de faire plaisir.

## ARISTIPE.

Vous le connoissez parfaitement ; & jamais on ne s'aquita mieux d'une Intendance. Mais comme ces sortes d'Emplois qui vous commettent à l'administration des Provinces vous introduisent dans une grande relation avec la Cour, & que lorsque vous avez quitté ces Emplois, c'est pour revenir à la vûe & sous les yeux de ce Monarque ; il faut mettre alors en usage les instructions que je vous ai données touchant la Cour ; puisqu'en effet on est par là bien plus mis au rang des Courtisans qu'on ne reste homme de Robe. Mais au-dessus de l'Emploi des Intendances, il y en a pour  
la

192 L'ÉCOLE DU MONDE.  
la Robe un autre plus important & qui conduit avec plus de facilité à la plus haute Fortune.

TIMAGENE.

Vous voulez sans doute parler des Ambassades.

ARISTIPE.

Vous l'avez dit ; j'aurois pû prendre occasion de vous en parler en traittant de la Cour : mais comme les plus difficiles & les plus importantes sont ordinairement commises aux personnes de Robe comme aux plus capables de s'en bien aquiter , j'ai crû qu'il seroit plus à propos de vous en parler ici. Pour concevoir d'abord quelle est l'importance de cet Emploi , imaginez-vous qu'un Roi ne peut faire un plus grand honneur à son sujet que de lui donner le caractere representatif de sa personne , lui faire confidence de son secret , & de poser entre ses mains l'interêt général de son Etat.

TIMAGENE.

Je vous en ai touûjours oui parler comme d'un Emploi qui flatoit le plus le cœur d'un ambitieux , & qui vous auroit extrêmement plû.

ARISTIPE.

Il y a deux sortes d'Ambassades ; les unes sont plus pour l'honneur & la cérémonie que pour l'intrigue des affaires ; & les autres sont précisément pour la négociation :

tion : on donne peu les premières aux personnes de Robe , parce qu'il n'y faut que de l'éclat & de la dépense qui ne leur convient pas ; & les personnes riches & du premier ordre dans l'épée ou dans l'Eglise y sont plus propres. Mais pour les fortes & secrètes négociations qui demandent plus de conduite , de génie , & d'adresse , on les confie plus volontiers à ceux qui dans la Robe ont donné des marques de leur habileté pour ces sortes d'Emplois , pour lesquels il faut des Talens singuliers.

T I M A G E N E .

C'est ce que j'espère que vous voudrez bien m'expliquer.

A R I S T I P E .

Je vais vous expliquer les principales qualitez que je vous desirerois, si vous étiez jamais assez considéré de votre Maître pour entrer dans un Emploi si relevé. Je voudrois donc que vous fussiez bien fait de votre personne ; ce n'est pas une qualité absolument nécessaire, mais elle entre en compte , & principalement lorsqu'un corps bien fait est soutenu d'une santé vigoureuse , & dans un âge qui a passé le feu de la jeunesse & qui n'est pas encore dans le trop grand froid que la vieillesse a accoutumé d'apporter.

T I M A G E N E .

Ce que vous dites là ne concerne que le corps , de la disposition duquel un homme

194 L'ÉCOLE DU MONDE.  
n'est pas le maître ; mais le caractère de  
l'esprit me paroît plus important.

ARISTIPÈ.

Pour l'esprit, il faut qu'il ait tout à la fois le jugement très-profond, & l'imagination fort vive. Celle-ci pour démêler tous les pièges qu'on voudroit lui tendre, & pour trouver des expédiens qui aident la négociation ; & l'autre pour discerner avec solidité tout ce qui peut contribuer à l'avantage de son maître dans les moindres circonstances. Je lui désirerois avec cela une éloquence naturelle, qui rende agréables & insinuantes non-seulement les négociations publiques, mais ses conversations particulières : je veux aussi qu'il soit non-seulement d'un secret impenétrable, mais d'une adresse subtile à pénétrer le secret des autres, & à démêler tout ce qu'on veut lui cacher.

TIMAGÈNE.

Et quelle science voudriez-vous qu'il eût ?

ARISTIPÈ.

La science qu'ils doivent posséder à fond, est celle non-seulement des intérêts de l'État où il est envoyé, mais généralement de tous les Princes ; parce que les affaires ont de si prodigieux enchaînemens par reflexion d'un État à l'autre qu'il ne se peut faire aucune négociation que toutes les puissances n'y soient directement ou indirectement intéressées.

TI-

## TIMAGENE.

Cette connoissance de l'interêt de tous les Princes me paroît une science bien vaste, & qui doit tous les jours changer à mesure que se changent les dispositions des affaires entre les Princes qui sont aujourd'hui amis, & demain ennemis.

## ARISTIPPE.

Lorsqu'une fois un esprit a bien conçu le véritable systême de ces interêts, & qu'il les envisage sans prévention, rien n'est si aisé que de le suivre sur les changemens que le tems & les événemens y apportent. Car à moins qu'il n'arrive de soudaines révolutions ces sortes d'interêts généraux ne changent que peu à peu : mais outre cette connoissance, il faut que cet Ambassadeur ait un esprit souple, pour vivre d'une manière qui approche le plus qu'il soit possible des mœurs de l'Etat où il est envoyé ; & que cette souplesse d'esprit soit accompagnée d'une grande sagesse, pour éviter toutes les occasions de commettre mal à propos son caractère qu'il doit soutenir en toutes occasions avec une fermeté vigoureuse, & dans toute son étendue pour ne rien perdre des honneurs qui lui appartiennent.

## TIMAGENE.

Ce point dans leur conduite ne me paroît pas le moins important.



La moleſſe qu'auroit un Ambaſſadeur ſur ce qui lui eſt dû, attire quelquefois de tres-dangereuſes conſequences : mais une choſe à laquelle il doit bien prendre garde, c'eſt à ne jamais donner à ſon maître de faux plans de l'Etat où il eſt envoyé. Le Nonce Ruzzani n'eut point d'autre ſoin pendant ſa nonciature, que de fomenter les mauvaiſes intentions que ſon maître avoit contre la France, en lui faiſant continuellement de faux portraits de la puiſſance de cette Monarchie. Ce n'eſt pas être homme public, c'eſt ſe transformer en bouteſeu ; & bien loin de faire les affaires de ſon Prince, c'eſt le precipiter dans l'abîme.

TIMAGENE.

Ce ſont des gens qui pour ſe maintenir dans les bonnes graces de leurs maîtres, ne penſent qu'à flater leurs paſſions, ſans conſiderer les ſuites de ce qui fait leur avantage preſent.

ARISTIPPE.

Quoi qu'il en ſoit on trompe ſon maître en voulant lui plaire & le flater ; mais quant à l'exterieur, je veux que par la ſplendeur de ſa dépenſe ſoit à ſa table ſoit dans ſon équipage ou dans ſes habits ; non-ſeulement il faſſe honneur à ſa dignité, mais qu'il imprime dans l'eſprit des peuples où il reſide, qu'il a l'ame grande, genereuſe, liberale, & magnanime. Car quand on croit

un

un homme public avare , on entreprend plus aisément de le corrompre , & l'on y réussit quelquefois.

T I M A G E N E.

Mais une grande dépense ruine , & le besoin qu'elle attire peut porter à chercher des ressources fâcheuses.

A R I S T I P E.

Un riche avare est plus aisé à corrompre qu'un homme apauvri par ses liberalitez & ses magnificences. Mais une question que j'aurois peine à décider , c'est de sçavoir, s'il est à propos qu'un Ambassadeur se laisse toucher à l'amour dans le lieu de son Emploi ; & je croi que la décision dépend de son caractère , & selon qu'il peut être maître de sa passion : car s'il a la sagesse de bien choisir son sujet , & de se servir de cette sorte d'intrigue pour se faire d'une amie un espion utile & fidèle , il en peut tirer de tres grans avantages : mais s'il est capable de laisser pénétrer à celle qu'il aime son propre secret , il se rend indigne de son Emploi. Ciceron à plus de cinquante ans , se fit par politique Amant de la Maîtresse du jeune Catilina ; & à force d'argent l'ayant gagnée , il tira par son moyen le secret de la conjuration , & sauva la République qui se trouvoit dans le plus grand péril qu'elle eût jamais couru. Et le Comte Callistene Ambassadeur en Angleterre , n'eut-il pas l'adresse de se faire aimer de la

Maîtresse du principal Ministre, & la menagea si adroitement, que par son Canal il sçavoit tout.

**TIMAGENE.**

Catilina & ce Ministre furent bien payez de la foiblesse qu'ils eurent de faire à une femme la confiance de leurs secrets.

**ARISTIPE.**

L'un des principaux soins d'un Ambassadeur, c'est d'avoir à la Cour, où il est, des Espions afidez & sûrs, qui ne le trompent point, & qui soient en état de pouvoir découvrir ce qui s'y passe ; c'est sur cela qu'il ne doit point ménager la dépense, un avis ne pouvant être quelquefois trop acheté. Et c'est dans cette occasion qu'il faut payer les hommes ce qu'ils valent, & leur valeur se doit mesurer à l'utilité qu'on en reçoit. Car si un Ambassadeur ne sçait les choses que lorsque le public les débite, ou comme le public les sçait, il est difficile qu'il aille au devant de ce qui peut être concerté contre son maître.

**TIMAGENE.**

De la maniere dont j'entens parler de Memmius, il me semble qu'on trouve en lui tout ce que vous marquez désirer dans un parfait Ambassadeur.

**ARISTIPE.**

Memmius est pour ainsi dire né dans l'Ambassade & pour l'Ambassade, il a un extérieur, un air, & une physionomie qui don-

donnent une favorable prévention : son esprit est vif, aisé, & insinuant ; on ne peut ni mieux penser, ni mieux parler, ni mieux écrire ; sa libéralité gagne les cœurs, & soutenant son caractère d'une manière noble & splendide, il s'ouvre des routes faciles pour arriver au but qu'il se propose. Il a un Art merveilleux de cacher son secret & de pénétrer celui des autres ; & si sa dextérité ne trouve pas des expédiens pour accomplir une négociation, c'est qu'elle est impossible ; il possède à fond la connoissance des véritables intérêts des Couronnes, & toute la subtilité des ennemis de son Maître ne lui seroit pas une seule fois prendre le change. Avec ces Talens, il ne faut pas s'étonner de la confiance de Théodat, & il n'y a point de Fortune à laquelle il ne puisse aspirer.

T I M A G E N E.

De tout ce que vous avez eu la bonté de me dire, je recueille qu'il n'y a que deux voyes dans la Robe pour s'élever à la fortune par relation avec la Cour ; sçavoir les Intendances & les Ambassades, car il ne faut point parler de ceux qui ayant de grans biens ou par eux, ou par leurs femmes, ou par la fortune de leurs proches se voyent placez dans les premières Charges qu'ils achètent de leurs deniers. Mais faites-moi voir presentement ce que peuvent faire de mieux pour leur



fortune ceux qui n'entrent point dans la Robe avec des veües d'ambition , mais pour y jouir tranquillement du bien qu'ils possèdent , & se soutenir dans leur état par l'autorité qui est attachée à leur emploi.

## ARISTIPE.

Comme il n'est rien de si borné que la fortune d'un homme de Robe dans cet état , puisque tout ce qu'il peut faire est de se donner une Charge suivant le bien dont il est déjà en possession , il ne lui reste que deux choses : La première , de ne se point ruiner mal à propos en servant le public dans un Emploi infructueux , & l'autre d'acquérir une grande & bonne réputation.

## TIMAGENE.

Il est vrai que moins il y a de profit attaché à la Robe , plus il y a d'honneur , & comme elle ne produit pas du bien , il faut qu'en récompense elle produise de l'autorité & de la réputation.

## ARISTIPE.

Vous dites fort bien que l'honneur & l'autorité sont le partage de la Robe , & elle laisse à la Finance & au Négoce l'intérêt qu'elle tient au dessous d'elle ; mais pour entrer dans les deux points que je vous ai marquez ; l'un d'éviter la ruine , & l'autre d'acquérir de la réputation. Je vous dirai que la première chose que doit examiner



amener un homme qui veut prendre ce parti, c'est de voir s'il a d'ailleurs assez de bien pour en soutenir la dignité. Car s'il ne l'a pas, il faut qu'il arrive de deux choses l'une, ou qu'il se ruine comme Bathillus qui a été obligé de vendre sa charge pour payer ses dettes, ou que comme Regillius il prenne des travers pour s'enrichir. Et le malheur d'un homme de Robe est qu'il ne peut prendre deux fois ces travers que tout aussi-tôt on ne le sache, par la démangeaison qu'ont les parties de publier par quels moyens ils sont venus à bout de réussir, on le dit à l'oreille de ses amis, & de leurs oreilles la chose passe à tant d'autres qu'enfin elle devient publique.

#### T I M A G E N E.

Il est aisé de concevoir qu'un Officier qui pour vivre n'a pas besoin de ce que sa Charge produit, est disposé à remplir ses fonctions avec plus de desintéressement que celui qui ne peut subsister sans le casuel de son Emploi, & qu'ainsi la première disposition à bien faire c'est de n'avoir pas besoin de mal faire.

#### A R I S T I P E.

Lors qu'un homme croit pouvoir soutenir par son bien la dignité qu'il achète, & qu'il s'est résolu à prendre ce pénible Emploi sans craindre de s'y ruiner, il faut qu'il pense à établir sa réputation, & le

premier pas c'est d'imprimer dans l'esprit de tout le monde qu'il a la capacité propre pour s'en bien acquiter. La connoissance du droit Romain est le fondement de cette capacité, mais il n'est pas nécessaire de le sçavoir à pouvoir en disputer comme un Agregé qu'on met au concours pour entrer Professeur ; il faut en prendre les lumieres nécessaires pour se diriger dans les connoissances du Droit qui nous est plus familier, & en laisser les épines & les scrupules aux Docteurs ; mais il ne peut être trop profond dans la science de nos Coûtumes & de nôtre Jurisprudence, pourvû qu'il conçoive que la plus grande science ne sert qu'à le tromper & à l'éblouir s'il n'a pas un bon sens, & une certaine équité naturelle dans l'esprit qui le guide dans ses décisions.

## T I M A G E N E.

Vous preferez donc un Juge qui a un bon sens naturel avec une capacité mediocre, à celui qui avec une grande étendue de science n'a pas cette netteté de conception qui lui fait tout d'un coup distinguer le vrai du faux, & ce qui est équitable de ce qui est injuste.

## A R I S T I P E.

Sans doute, & même souvent l'extrême justice est une extrême injustice, & si la prudence, le bon sens, & la rectitude ne temperoient quelquefois la rigueur du Droit, à force de vouloir être juste on de-  
vien-

viendroit inique. Je sçais bien qu'on peint la Justice sans yeux, afin que la consideration des personnes ne la détourne pas du chemin de l'équité. Mais il y a des endroits où le Juge peut & doit faire distinction du mérite, & ne pas confondre par des jugemens semblables l'honneste homme & celui qui ne l'est pas.

T I M A G E N E.

Nous aprenons par nos premieres leçons que la Justice est une constante & perpetuelle volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient; & comme cette distinction est dûë au mérite, il est de l'homme juste de la faire.

A R I S T I P E.

C'est sur ce principe que doit rouler ce qu'on appelle dans les Juges l'Equité; il doit faire, par exemple, distinction des affaires qui interessent deux Particuliers dont les prétentions sont oposées, & de celles qui n'interessent qu'une personne, car les premieres sont toujours de droit étroit, & l'on ne peut ôter sans iniquité ce qui est à l'un pour le donner à l'autre. Mais dans les autres on peut par équité prendre des voyes qui sont toujours justes lors qu'elles ne blessent point les interêts d'un autre, or c'est le bon sens & la rectitude de l'esprit qui en donnent les ouvertures; & c'est ce qui fait aussi que les peines sont arbitraires, & qu'un Juge

204 L'ÉCOLE DU MONDE.  
peut les aggraver ou les diminuer selon  
l'indignité ou le mérite du sujet.

TIMAGENE.

Vous voulez donc qu'avec la capacité  
il ait un bon sens naturel.

ARISTIPE.

Sans le dernier l'autre conduiroit sou-  
vent dans le précipice. Mais le premier &  
le plus grand écueil contre lequel l'homme  
de Robe doit être en garde c'est la préven-  
tion, qui est le plus dangereux poison du  
Jugement, n'estant pas possible qu'un esprit  
prévenu puisse jamais équitablement juger.

TIMAGENE.

Et d'où prétendez-vous que naisse la  
prévention ?

ARISTIPE.

Elle naît de trois choses, de la présom-  
tion qu'a un homme qu'on n'oze pas lui  
imposer & qu'on a trop de respect pour  
lui pour le faire, la seconde source est la  
pente naturelle qu'on a à croire le mal ; &  
la dernière c'est la vaine gloire ou plutôt la  
mauvaise honte qui l'empêche de changer  
un sentiment qu'il a une fois pris. La pre-  
mière fait la prévention des Grans, la se-  
conde opere celle des foibles, & de la  
troisième naît celle des opiniâtres.

TIMAGENE.

Faites-le moi concevoir un peu mieux.

ARISTIPE.

Pour la première, il est d'expérience  
que

que si l'on ne se précautionne extrêmement contre la prévention, plus un homme est élevé en dignité, plus il y est susceptible; parce que le voyant beaucoup élevé au dessus de celui qui veut le prévenir, il n'entre point en défiance qu'on veuille le tromper, & se persuadant qu'on lui parle avec la candeur que l'on doit, il prend cette première impression comme véritable, & n'écoute plus tout ce qu'on peut lui dire au contraire. Ce n'est point faute de vertu ni faute d'équité qu'il succombe à la prévention, mais c'est par cette présomption qui lui fait croire que l'on n'oseroit lui imposer.

**T I M A G E N E.**

† Je croi que le vrai remede contre cette première invention, c'est de croire qu'on trompe les grans comme les petits, & encore plus; & sur ce fondement il faut examiner le caractère & l'interêt de la personne qui vous parle, & ne jamais lui donner une telle créance qu'on ne soit prest à croire le contraire dès qu'il paroîtra. Car si sur un premier raport on prend une impression fixe, on ne laisse plus de place à la vérité, & de quelques preuves dont elle s'apuie, elle trouve que toutes les entrées lui sont fermées.

**A R I S T I P E.**

Quant à la seconde espece de prévention, je vous dirai que la plûpart des hommes



croient naturellement le mal , & plus ils ont l'esprit foible , plus ils ont de pente à le croire , ainsi le plus souvent sans connoître un homme ni vouloir approfondir la vérité de ce qu'on leur dit , on les voit sur la première idée desavantageuse qu'on leur en donne, prendre une pernicieuse impression qui leur demeure , en sorte qu'il suffit d'être accusé devant eux pour être convaincu , & que leur jugement empoisonné de cette prévention les fait tomber dans des iniquitez monstrueuses , c'est le foible des Devots.

## TIMAGENE.

On n'a que trop d'exemples funestes de cette malheureuse pente à croire le mal , & qui a si souvent fait prendre le change & mis des innocens à la place des coupables.

## ARISTIPE.

Si vous êtes jamais Juge , mon fils , évitez sur toutes choses ce poison funeste , & ne croyez jamais le mal que vous n'en voyiez devant vous une preuve plus claire que le jour du plein midi ; je vous ai beaucoup plus amplement expliqué les effets pernicieux de cette prévention dans le Manuscrit curieux contenant cette dissertation fameuse que je fis sur les bords de la Mozelle touchant la Torture préparatoire , où j'ai prouvé que par les Loix Divines , par les Loix de la Nature , par les Civiles , & par celles de la Raison il n'est pas permis à un Chrétien d'opiner jamais à une Torture  
pré-

préparatoire pour forcer un homme à se détruire soi-même. Et qu'elle n'est legitime que sur un corps confisqué par condamnation.

T I M A G E N E.

Je croirois les consequences de ce sentiment fort dangereuses, & bien des crimes demeureroient impunis.

A R I S T I P E.

Et ne vaut-il pas mieux que cent mille crimes soient remis à la Justice Divine, que d'exposer un seul innocent à cette inhumanité qui nous est restée de la barbarie du Paganisme. Un Pere de l'Eglise qui la condamnoit n'a-t-il pas dit que bien loin que la Torture soit une route pour trouver la verité; elle fait au contraire mentir le Coupable qui la peut souffrir, & mentir l'innocent qui ne la peut endurer, *Mentitur nocens qui pati potest, mentitur & innocens qui pati non potest.* Mais sans approfondir cette matiere délicate, & sur laquelle chacun peut avoir son opinion pour ou contre l'usage, j'acheve la prevention en vous disant qu'il y a une infinité d'esprits qui s'étant une fois laissez fraper d'une impression croient qu'il y va de leur gloire de ne point quitter l'opinion qu'ils ont prise. Si vous avez la foiblesse de vous laisser prévenir par trop de credulité, ne vous obstinez point à ne pas vouloir être détrompé de cette prevention, & quelque impression que vous  
ayez

ayez reçûë , foyez toujourns difpofé à la perdre , fi-tôt que vous reconnoîtrez vôtre erreur.

TIMAGENE.

J'y donnerai mes foins , mais quel défaut doit-il encore éviter ?

ARISTIFE.

L'Orgueil , qui eft incompatible avec la Réputation , car les hommes font d'étranges animaux , & plus ils voyent qu'on les méprife , plus ils cherchent à rabailfer celui dont ils font méprifez , la Robe donne à ceux qui en font revêtus une autorité qui les élève par deffus les autres , mais plus ils ont d'orgueil , plus ils rendent cette autorité odieufe , & plus ils montrent un accueil humain , plus les cœurs fe foumettent volontiers à cette autorité. Ne croyez pas cependant que je veuille qu'on s'abaiffe au deffous de fon caractère , il y a un milieu entre le vain orgueil de Pancirole & les fauffes & baffes reverences de Glabrion. Et c'eft entre le mépris que l'un infpire , & l'horreur que donne l'autre qu'il faut chercher ce milieu qui gagne les cœurs & qui vous attire la réputation que donne au jeune & fage Vonones cet accueil obligeant qu'il mêle fi agréablement de douceur & de gravité , & qui tout enfemble infpire l'amour & le refpect à ceux qui l'approchent.

## T I M A G E N E.

Une des parties de cet accueil obligeant , n'est-ce pas d'écouter avec patience ceux dont les affaires sont entre vos mains.

## A R I S T I P E.

Cette patience est une vertu qui charme les parties, mais il ne faut pas permettre qu'elles en abusent & que la grace que vous leur faites aboutisse à une importunité odieuse. Mais deux vertus que je demande dans l'exécution de cet Emploi, c'est la vigilance & l'exactitude; l'une pour ne point ajoûter la perte du tems aux autres pertes que le Procès attire aux Parties, & l'autre pour ne laisser rien échaper de toutes les raisons de ceux qui contestent, & quand une pieté qui n'est point fardée, une probité invincible, & un desintereusement parfait se joignent à toutes ces qualitez, c'est par là qu'il arrive à se donner une haute réputation, qui est toute la fortune qu'il doit ambitionner dans un Emploi qu'il n'a point pris par des veuës élevées au dessus de sa condition, mais pour y couler une vie tranquile & pleine d'honneur.

## T I M A G E N E.

C'est-à-dire que vous faites consister la fortune de l'homme de Robe dans la réputation d'être un bon Juge, & dans la tranquillité de la vie, & que pour se donner l'une & l'autre, vous croyez qu'il est nécessaire qu'il ait du bien, de la capacité, de  
la



la piété , de la probité , du desintereffement , de la vigilance , & de l'exactitude ; & que sur toutes choses il évite l'orgueil & la prévention , l'un comme la source du mépris & de la haine publique , & l'autre comme le poison du Jugement.

## ARISTIPE.

Protogene & Cinna peuvent être mis devant vos yeux comme deux excellens modeles , l'un qui marche à grans pas à la plus haute élévation de la Fortune où puisse arriver un homme de Robe , & l'autre qui fournit sa carrière d'honneur & de tranquillité dans un Emploi au dessus duquel il auroit pû s'élever s'il avoit donné dans les attrait de la fortune.

## TIMAGENE.

Si j'osois vous demander le portrait de l'un & de l'autre vous me feriez un plaisir tres-sensible de me le faire.

## ARISTIPE.

Quoi que Protogene n'ait pas ces grans dehors qui imposent , il a une gravité majestueuse qui imprime le respect , & l'on ne peut voir ses yeux qu'il a tres-beaux & très-brillans qu'on ne juge en même temps qu'il a une vaste étendue d'esprit , il l'a en effet d'une pénétration surprenante ; sa capacité est profonde , son éloquence forte , pleine , & naturelle , la modéstie qui accompagne sa gravité forceroit le moins modeste à le devenir devant lui , son élévation



tion ne lui donne point d'orgueil, rien ne l'a jamais détourné du droit chemin de l'équité, il n'écoute ni prévention ni faveur, & il ne se sert de celle qu'il a près de Theodat que pour appuyer la rectitude de ses propres intentions; sa pieté est sans fard, sa probité solide, ses yeux vigilans s'ouvrent sur tout, & ne laissent rien échaper à son exactitude, il conduit avec une prudence singuliere le vaisseau dont il tient le timon, & sa sagesse qui en est l'ame ne tombe jamais en défaut. Tant d'avantages sont rehaussez par l'éclat d'une naissance illustre, & son sang formé de celui d'une infinité de grans hommes qui ont brillé dans les plus hauts Emplois, ajoute encore plus de lustre à ses vertus que les richesses qu'il a héritées de ses peres, & dont aucun mauvais aliage n'a jamais altéré la pureté.

T I M A G E N E.

Il est difficile que tant de vertus & un si parfait merite soutenu de l'estime de Theodat ne le poussent au comble des honneurs que vous lui augurez.

A R I S T I P E.

Sous un Roi aussi juste que Theodat une vertu éminente ne demeure point sans récompense. Mais quant à Cinna, quand les biens qu'il possède par la plus legitime de toutes les voyes ne le porteroient pas à s'élever au dessus de tout interêt, sa probité sans égale ne permettroit pas qu'il y

ou-

ouvrit les yeux , on ne peut pas trouver un esprit plus droit ni plus équitable , ses lumières ont plus de solidité qu'elles n'ont de feu , il est d'une piété & d'une candeur d'ame qui passe tout ce qu'on en peut dire , son exactitude est si grande & si scrupuleuse qu'elle entre jusqu'aux moindres circonstances nécessaires ; il est naturellement généreux & bienfaisant , comme le sont tous les Juges desintéressés , les préventions ne le surprennent jamais , & il n'est pas moins impénétrable à la faveur , qu'à toutes les passions qui sont capables de déranger le cœur.

#### TIMAGENE.

Tout le monde demeure d'accord que Cinna est l'un des plus intégres Juges de son Corps auguste , mais aussi ces passions excitées par l'intérêt , par la vengeance ou par la faveur , agissent rarement sur ces esprits Supérieurs qui ont une véritable intégrité. Mais il me semble que de toutes les Turpitudes il n'y en a point une si grande dans un Juge que de se laisser corrompre à l'attrait de l'argent.

#### ARISTIPE.

Cette foiblesse ne peut entrer que dans des esprits extrêmement bas , & Cicéron en parlant contre Verres lui fait ce reproche , & se plaint de ce que ses Jugemens ne tenoient point contre les attaques d'une somme considérable ; je vous croi l'ame assez

sez noble & genereuse pour jamais ne vous laisser aller à cette lâcheté, c'est un écueil peu connu dans les Tribunaux superieurs, dont les sujets plus riches & d'une ame plus élevée ne s'abaissent pas à cette turpitude, les autres écueils que vous éviterez sont l'amour, la vengeance, l'envie, la crainte & l'erreur. Et vous aurez toujours devant les yeux cette leçon qu'il ne vous est permis qu'autant qu'il vous est commis, & que ce n'est pas votre inclination, mais la Loi qui doit regler votre Jugement, *Tantum permissum quantum commissum, & non quod velis sed quod Lex cogat.*

T I M A G E N E.

On dit aussi que non seulement il doit renfermer ses Jugemens dans ce que lui prescrit la Loi, mais qu'il doit être lui-même semblable à la Loi qui agit toujours sans passion, puis qu'elle condamne sans colere.

A R I S T I P E.

Je vous ai marqué cinq écueils contre lesquels l'équité peut se briser, & qu'un honnête homme doit éviter. Le penchant pour ce qu'on aime, le desir de se vanger de ceux que l'on hait, un chagrin envieux contre ceux dont la prosperité ou le merite nous choque, la veüe de la puissance d'un homme que nous voulons abatre dans la crainte que nous n'en recevions du mal, & enfin le peu d'application ou l'ignorance dans la ma-  
 tiere

tière dont il s'agit, qui nous fait tomber dans l'erreur. Il faut donc chercher soigneusement les remèdes pour ne pas tomber dans ces écueils.

TIMAGENE.

L'amour que vous mettez le premier me paroît le plus dangereux, car enfin à quoi cette passion n'est-elle point capable de nous pousser ?

ARISTIPE.

Oui, quand elle tombe dans un esprit foible.

TIMAGENE.

Et quelle force peut s'opposer aux attraits flatteurs d'une passion qui ôte la raison.

ARISTIPE.

Je conçois bien qu'il est difficile de refuser quelque chose à une personne qu'on aime. Le plus seur seroit donc d'armer tellement son cœur contre l'amour que jamais il ne succombât à cette dangereuse passion, mais si nous ne pouvons résister au penchant qui nous entraîne auprès d'un objet qui nous plaît. Il faut avoir le courage & la fermeté de ce Romain que la Maîtresse pressoit un jour de faire une injustice, & si vivement qu'elle le menaçoit de rompre avec lui, s'il ne lui accordoit ce qu'elle lui demandoit. *Vous ne m'eussiez jamais aimé, lui répondit-il, si vous ne m'eussiez été honnête homme, vous ne vous estes pas*  
trom-

*trompée ; mais si je cessois de l'être , vous auriez raison de ne me plus aimer.*

TIMAGENE.

En trouvant une ame Romaine , on peut faire une semblable réponse. Mais la vengeance me paroît plus impétueuse dans les injustices.

ARISTIPE.

Il n'y a rien de si contraire aux principes de l'équité que de rendre son Emploi & son autorité les instrumens de la haine & de la vengeance : Et comme cette haine & la passion de se venger sont plus fréquentes que l'amour , il ne faut pas s'étonner si cette passion opere plus d'injustices que l'autre , & plus vivement , parce que les hommes sont plus chauds & plus violens dans ce qui les touche , que dans ce qui interesse ce qu'ils aiment. C'est la victoire d'un Heros de triompher de soi-même dans cette occasion , mais de crainte d'en être aveuglez ou prévenus dans ses Jugemens , un homme sage & juste ne reste jamais le Juge de celui contre lequel il a conquis le moindre sujet de haine.

TIMAGENE.

Mais croyez-vous l'envie assez capable de pousser un homme à faire une injustice.

ARISTIPE.

C'est un motif assez léger , & cependant on en voit souvent des effets terribles : Et il suffit qu'on prenne ombre de ce qu'un  
hom-



homme s'éleve par son mérite ou par sa vertu pour le sacrifier à son envie, ou du moins porter un obstacle à son élévation. Mais la crainte est bien plus puissante que l'envie, en ce que le motif en paroît juste, & qu'il a pour but de se garantir d'un mal qui est appréhendé. Cependant l'injustice qu'elle fait commettre n'est point excusable, & à l'égard de l'erreur comme elle est l'effet de l'ignorance ou de la négligence, en apportant ses soins pour se corriger de la cause, on trouve les moyens de se corriger de l'effet.

## TIMAGENE.

Vous me faites voir par là quelles peuvent être les foiblesses de l'Amant, de l'Ennemi, de l'Envieux, du Timide, & de l'Ignorant, mais n'y ajouterez-vous point celle de l'Ambitieux qui donne tout à ce qui participe à la faveur?

## ARISTIPE.

C'est le grand écueil; mais comme elle se rapporte à l'intérêt, & qu'elle part d'un même principe, je croi qu'on peut en quelque chose les confondre, car quand Remiro tient six mois prisonniers deux Enfants de bonne famille pour avoir cassé deux ou trois bouteilles dans un Café, & met dehors sur le champ, & au seul aspect de leurs livrées deux Laquais de Pogonate qui avoient insulté cruellement un Commissaire jusqu'à lui déchirer sa Robe; ce  
n'est

n'est que par une reflexion d'interêt sur soi-même qu'il fait une Justice si diferente.

T I M A G È N E.

On conçoit bien que tout ce qui se fait pour la faveur se fait en vëue de l'interêt, mais quelle gloire pour un Juge lors qu'il est au dessus de toutes ces sortes de foiblesses, & qu'il ne pense uniquement qu'à remplir avec exactitude ses fonctions.

A R I S T I P E.

On ne reflêchit point assez sur l'importance & la grandeur de cet Emploi, qui met entre les mains d'un homme la vie, l'honneur, & les biens des autres, & qui le fait entrer pour ainsi dire dans la participation du Tribunal de Dieu; car toute Justice vient de lui, c'est lui qui a donné aux Rois le pouvoir de la rendre à leurs Sujets, comme le principal attribut de leur Couronne. Car quand Dieu parle de donner un Roi, il ne dit pas qu'il le donnera pour la deffense des Peuples, pour les rendre plus puissans, ou plus riches; mais il dit, je vous donnerai un Roi qui vous jugera. *Dabo vobis Regem ut judicet vos.* Ainsi quand les Rois déposent entre les mains de quelques-uns de leurs Sujets le pouvoir de juger souverainement, on peut dire qu'il leur fait part du plus beau fleuron de sa Couronne, & le met par la dans la participation du Tribunal de Dieu même.

Vous me donnez une idée des Juges qui m'imprime un grand respect pour le caractère dont ils sont revêtus. Mais c'est la haute élévation de cet Emploi si glorieux qui rend bien plus blâmables ceux qui en abuseroient.

ARISTIPPE.

Les vertueux qui résistent à toutes sortes d'attaques, & qui d'une ame inébranlable soutiennent avec fermeté leur caractère ne peuvent être assez revêrez, & méritent la réputation des Heros les plus accomplis. Il en est parmi eux qui sont des modèles incomparables, & dont il faut s'efforcer de suivre les traces. Je veux vous en marquer un qui a commencé par où il seroit glorieux à d'autres de finir, & qu'une heureuse nature a destiné à tout ce qu'on peut attendre de gloire, de réputation & de fortune dans la Robe. Ah! mon fils, que n'êtes-vous capable de le suivre de loin comme il a suivi de près le grand Telamon.

TIMAGENE.

Faites-moi donc connoître ce jeune Heros, & si vous ne voulez me dire son nom, faites-m'en du moins une peinture si juste qu'il ne m'échape pas lors que je le rencontrerai.

ARISTIPPE.

Vous ne pouvez méconnoître ce génie sublime, lorsque je vous aurai dit que son  
nom

nom renferme les deux qualitez de Sage & de *Doux*.

T I M A G E N E.

C'est donc le jeune Theofagus.

A R I S T I P E.

C'est lui-même; je ne vous parlerai point de cette extrême probité qui est attachée au sang dont il sort, & à celui auquel il s'est allié. Son esprit élevé au dessus de la Sphère commune est guidé par le plus beau sens, & par la plus vive pénétration du monde. La netteté de son imagination démêle sans peine tout ce que l'artifice invente pour envelopper la raison & la vérité, il n'est point de difficultez dont il ne possède & ne donne sur le champ la résolution, son éloquence est mâle, pleine & solide, & en même tems adroite & insinuante, l'ordre admirable qu'il donne à ses pensées & à ses raisons atâche tellement l'attention de ceux qui l'écoûtent que les chaînes de l'Hercule des Gaulois n'avoient pas plus de force. On croiroit lors qu'il a parlé qu'il auroit épuisé tout ce qui se peut dire sur un sujet, tant il pousse loin, & cependant il ne s'épuise jamais lui-même, parce que sa capacité est un Ocean sans fond comme sa parole est un fleuve qui dans sa course ne perd rien, ni de la clarté de ses eaux ni de sa rapidité; la candeur de ses mœurs, son affabilité, sa douceur & sa sagesse répondent parfaitement à cette profonde capacité, &



220 L'ÉCOLE DU MONDE.  
comme on ne peut l'entendre sans l'admirer, on ne peut aussi le connoître sans veneration.

### TIMAGENE.

Vous m'avez fort bien fait connoître qu'on ne peut être placé dans la Robe que suivant le bien qu'on a pour se donner une Charge, & que cette profession est la moins propre de toutes à grossir son bien; à moins qu'on ne soit dans de certaines charges inferieures qui valent selon que ceux qui les possèdent ont plus ou moins de scrupule. Mais lors qu'on ne se sent pas assez riche pour entrer & subsister dans une charge convenable à sa naissance, la voye du Barreau n'est-elle pas une route à la fortune? Car il me semble que j'ai oui parler que de grans établissemens de maisons se sont faits par cette voye.

### ARISTIPE.

Il n'y a pas une profession plus honneste, plus agreable, & plus utile que celle d'un fameux Avocat, lors qu'il peut arriver à cette heureuse distinction qui l'éleve au dessus du commun, elle est remplie d'honneur par son emploi dévoué à deffendre le droit des Parties qui leur est confié, elle est agreable par la réputation qu'on y acquiert, & dont on se sent flatté avec plaisir lors qu'on sort du champ de bataille la palme à la main, & enfin elle est utile par les retributions dont leurs peines sont récom-



compensées : Mais il faut tant de qualitez pour arriver à cette première réputation , qu'il ne faut pas s'étonner si l'on en trouve un si grand nombre qui demeurent rampans dans la poussière , & qui vieillissent comme Brutidius sans que leur nom soit presque connu.

**T I M A G E N E.**

Mais si je me sentoais assez de courage & de force pour m'attacher à cet emploi , quelles leçons me donneriez-vous pour y pouvoir heureusement réussir ?

**A R I S T I P E.**

Comme le public est le témoin de la capacité & du mérite extérieur de l'Avocat , & que la voix publique est peu sujette à l'erreur dans ce qu'elle louë , il faut que je vous explique quelles qualitez extérieures donnent à un homme cette réputation publique qui amène à sa suite le torrent des affaires & avec ce torrent les eaux du Pactole. Je vous dis les qualitez extérieures qui le font éclater au barreau , car pour les intérieures il pourroit estre aussi brutal qu'Evagoras, aussi yvrogne que Macrobius, aussi arabe que Pescennius , & aussi orgueilleux que Trebonius, qu'avec ces défauts intérieurs que je blâme beaucoup, il pourroit encore arriver à la réputation qu'ont acquise par leur langue & par leurs plumes ceux que je viens de vous nommer. Je vais donc vous faire un plan bref des qualitez

nécessaires à un bon Avocat, & ensuite les appliquant aux modeles que je vous proposerai je vous ferai voir ce qui est à faire ou à imiter dans les uns & dans les autres.

## T I M A G E N E.

Je n'ai besoin que de connoître les qualitez propres à faire un bon Avocat, car pour les leçons touchant l'éloquence de la maniere dont elle est aujourd'hui en usage, vous me les avez assez données dans votre Traité de Rhetorique, où vous m'avez montré par un parallele continuel de l'Orateur Romain & de nos plus grans Orateurs modernes, combien les goûts differens des siècles, le changement de la Jurisprudence, les chicanes inconnues aux anciens & introduites pour étoufer le fond sous la tyrannie de la forme, enfin combien l'avarice & l'indigence de ceux qui embrassent cette profession glorieuse ont fait dégénerer nôtre éloquence de la force, de la vivacité, & de la sublimité de celle des anciens.

## A R I S T I P E.

Je divise les qualitez propres à faire un bon Avocat en qualitez naturelles, qualitez acquises par le travail, & qualitez morales. La nature donne les premieres independamment de nous, le travail & l'application produisent les secondes & triomphent quelquefois de la nature, & enfin la vertu dirige les autres pour rendre un bon Avocat  
un

un honnête homme , sans quoi il ne peut jamais aquerir une veritable & solide reputation.

**T I M A G E N E.**

C'est-à-dire que la nature prête la bonne terre, que le travail la cultive, & que la vertu en fait prosperer les moissons.

**A R I S T I P E.**

Il ne faut pas qu'un homme pense à se faire Avocat en dépit de la nature, il peut bien vaincre un petit deffaut, mais si elle lui a donné comme au Rustique Cherubini dans une teste lourde un Esprit confus, stupide, embarrassé, & concevant les choses de travers; Si une timidité naturelle qu'il ne peut vaincre fait trembler sa voix & dérange ses idées comme j'ai veu arriver au déconcerté Timarin; Si sa memoire aussi infidele que celle de Caballion ne peut retenir le dépôt d'une affaire pour le rendre au moment qu'on le lui demandera; S'il a comme l'aigre Gavius, ou comme l'indolent Pamphile une voix rude & si desagreable qu'elle ressemble au braiment d'un âne, ou une parole si glacée & accompagnée d'une action si languissante qu'elle ne serve qu'à endormir les Juges; il ne faut pas esperer de jamais réussir dans cette profession.

**T I M A G E N E.**

Je n'ai donc qu'à concevoir les qualitez opposées à celles dont vous venez de me faire la peinture, pour connoître celles que

224 L'ÉCOLE DU MONDE.  
vous demandez dans l'Orateur.

ARISTIPPE.

Je veux que la nature lui ait donné un esprit vif, net, & penetrant ; qu'il conçoive juste & avec facilité ; qu'il ait un discernement solide, une imagination prompte, & une memoire fidele ; un corps robuste & une santé vigoureuse pour resister à la fatigue de cet emploi, la voix forte, pleine, & agreable, la parole libre & qui coule de source, & un dehors qui plaise. Voilà les dons favorables de la nature qui ne dependent pas de nous, & dont il faut faire un bon usage lors que le ciel nous en a partagez.

TIMAGENE.

C'est dire que vous voudriez joindre aux dehors de Robirius, l'éloquence de Nigellus, la memoire de Collatin, la pénétration de Carondas, la presence d'esprit de Demarate, la solidité d'Eberard, la netteté d'Aronce, les poumons de Stentor, & l'agrément du geste de Termogene.

ARISTIPPE.

Vous les connoissez bien, mais il est bon qu'ils sachent que quand vous marquez en quoi chacun d'eux excelle, ce n'est pas à dire qu'ils n'ayent aussi les autres qualitez, mais Dieu qui a distingué les hommes par la difference des visages ne les a pas moins distinguez par le caractère de leurs esprits, & a voulu que les uns excellassent plus dans  
une

une chose & les autres dans une autre ; il y a bien plus de peine à aquerir les qualitez qui dépendent de nous & que je reduis à celles qui lui donnent les trois qualitez du Soleil , qui sont la lumiere , la chaleur & la fecondité , dans lesquelles se renferme toute la capacité , & tout le merite d'un Avocat.

**T I M A G E N E.**

Faites, je vous prie, que je conçoive mieux l'aplication de ce que vous me dites touchant ces trois qualitez.

**A R I S T I P E.**

Par la lumiere que je desire dans l'Avocat , j'entens sa capacité , & comme c'est par elle qu'il doit guider les Juges dans la route de ce qui est droit & de ce qui est juste , cette capacité ne peut estre ni trop vaste ni trop étendue , mais comme il ne la peut devoir qu'à un long travail & qu'ainsi elle est incompatible avec la jeunesse , il ne devroit point , pour l'avoir dans le degré sublime , se produire au public qu'il n'eût consommé un tres-long tems à faire un bon fond , car rien n'est si pernicieux ni si contraire à l'aquisition de la capacité necessaire à cet emploi que de se jeter jeune dans l'escrime du Barreau. C'est faire justement comme ceux qui veulent bâtir avant que d'avoir fait amas d'argent , de materiaux , ou loger dans un appartement avant qu'il soit meublé. Mais au contraire lors qu'il

K 5 s'est



s'est rendu habile par un travail assidu avant que de paroître, on le voit tout d'un coup comme un de ces grands & riches cabinets remplis de rares morceaux, qui au moment qu'ils sont ouverts étalent de tous costez des richesses qui par un agreable enchantement surprennent les yeux qui en sont frapez.

## TIMAGENE.

C'est ce que j'ai oui dire que pratiqua le celebre Langolius, qui laissa un milion à des enfans qui en ont tres mal profité, & à une femme qui en acheta de seconds plaisirs, car on dit que pour aquerir de la capacité il se ferma la bouche pendant dix ans, & ensuite parut tout d'un coup au Barreau comme un foudre, s'y donna une haute & soudaine réputation, & s'y servit si utilement de son talent, qu'il fut sans contredit le premier Orateur de son tems, & fit la plus belle fortune que cette profession puisse donner.

## ARISTIPE.

C'est ce qui prouve ce que je vous ai dit, que pour briller par la capacité il faut en faire d'abord un grand fond, car on n'impose pas avec des bluettes au public, mais le malheur c'est qu'une partie de ceux qui entrent au Barreau y viennent sans avoir assez de bien pour subsister sans l'aide du sac, ce qui les oblige de se prostituer avec peu de fond, & comme l'emploi qu'ils cher-

cherchent avidement leur dérober le tems qu'ils devroient donner à s'instruire, ils n'étudient plus les matieres que superficiellement & à mesure qu'elles se presentent, & demeurent ainsi sinon dans une pleine ignorance, au moins dans une habileté peu solide. Et c'est ce qui fait qu'il n'y a que la longue pratique qui les rende enfin capables, & que non seulement on ne les voit point jeunes & sçavans, mais que si on approfondissoit bien les lumieres de quelques anciens on les trouveroit fort douteuses, & semblables non pas à celle du Soleil, mais à cette lumiere de la Lune qu'on voit & qu'on perd presque en même tems lors qu'en passant dans une forest on la regarde à travers les branches des arbres.

T I M A G E N E.

J'avouë qu'on ne peut leur souhaiter trop de lumieres, mais s'ils ne peuvent pecher par l'excez de cette premiere qualité, ne peuvent-ils pas manquer par trop de chaleur ?

A R I S T I P E.

Il faut premierement concevoir quelle chaleur je desire dans l'Avocat, ce n'est pas celle de Phaëton qui brûloit la Terre, mais celle qui échauffe agreablement & avec moderation. Or cette chaleur est dans l'esprit & dans son operation, & elle renferme le zele pour ses parties, & la vivacité pour leur défense. Quant au zele il doit

être prudent & modéré, & non point de ce zèle emporté comme est celui du fou Bardas qui entre si vivement dans les inrerêts qu'il soutient, que par ses invectives injurieuses il se rend ennemi de tous ceux contre lesquels il ouvre la bouche. Fuyez le fiel caustique de ces langues empoisonnées dont l'éloquence n'est tifluë que de lancettes & de razors trempés dans la salive des vipères; mais il faut prendre la défense de son Client avec une ardeur sage, qui consiste à ne rien oublier pour sa défense, à se donner tous les mouvemens nécessaires pour l'expédier, pénétrer avec vivacité les raisons, les plaider avec force, & animer son discours d'un certain feu qui ouvre les portes du cœur, & qui s'infinuë dans les esprits par la véhémence dont il est prononcé.

#### TIMAGENE.

Mais comme dans la nature c'est la chaleur qui fait la fécondité n'est-ce pas aussi cette chaleur qui rend les Avocats féconds; c'est-à-dire qui leur suggère avec abondance toutes les raisons qui sont utiles à leurs parties.

#### ARISTIPPE.

Vous ne trouverez jamais la fécondité où vous trouverez la froideur, les amis de Bitias disent qu'il ne manque ni d'esprit ni de science, pour moi je vous avoue que je ne le puis souffrir; il ne parle que pa-  
 vot,

vor, & la lenteur glacée avec laquelle il pèze des périodes d'une longueur demesurée, est le plus énergique soporatif que la Médecine puisse préparer. Quelle fécondité pourroit-on espérer au milieu de tant de glaces ? aussi n'est-il pas moins stérile qu'il est froid, il ne se présente à son esprit aucune de ces raisons vives qui naissent au milieu de la chaleur d'un discours animé, mais cette fécondité n'est pas bonne par tout, & les terres qui ne produisent que des serpens, des insectes, des herbes veneneuses ou des ronces feroient mieux de se reposer, mais la fécondité que j'aime c'est celle d'Éberard qui n'obmet rien de ce qu'il faut dire, qui prévient & prévoit tout, & qui ne dit jamais rien de ce qui doit rester enseveli dans le silence.

#### T I M A G E N E.

Vous réduisez donc ses qualitez acquises à la lumière qui est sa capacité dans tout ce qui regarde sa profession, à la chaleur qui le fait Orateur véhément & zélé pour ses parties, & à la fécondité qui le rend disert & habile à trouver des expédiens pour les tirer d'affaires. Il ne reste donc plus qu'à me parler des qualitez morales que vous leur desirez.

#### A R I S T I P E.

Pour arriver à une grande fortune dans cette profession, ce qui ne se fait qu'en voyant son Cabinet rempli de Cliens, il ne suffit pas qu'on vous croye habile, mais  
il

il faut se donner la reputation d'un homme d'honneur, dont le premier degré est de ne paroître point intéressé, car si tôt qu'on dit; Gracchus est un habile homme, mais il rôlle, & pince cruellement, en même tems, le gibier s'écarte, & avec toute sa capacité Gracchus a bien moins de Cliens que le genereux Hortensius. Il doit même aller jusqu'à la charité pour des parties qu'il voit opprimées & hors d'état de se défendre faute de ce nerf sans lequel Themis non plus que Mars ne marche point; car un service rendu avec generosité trouve tôt ou tard sa récompense, & quand il arriveroit qu'on obligeroit un ingrat, le plaisir d'avoir bien fait demeureroit toujours.

## TIMAGENE.

Cette vertu est belle, mais je la croi rare pour deux raisons, l'une que l'Avocat qui commence a besoin du fruit de son travail, & l'autre que celui qui est beaucoup employé a tant d'affaires utiles qu'il a peine à quitter ce qui lui apporte du profit pour donner son tems à ce qui ne lui doit rien produire, en tout cas ce ne sera pas Cherubini qui le fera.

## ARISTIFE.

La seconde qualité ou vertu c'est qu'il soit sobre & temperant, afin que l'attrait des plaisirs ne dissipe ni son tems ni son esprit. Albamont étoit un des plus heureux genies qui pût naître pour le Barreau;

Ce.



Cependant l'amour pour la bouteille qui tiroit après elle d'autres plaisirs a empêché sa fortune , & au lieu qu'en vivant avec temperance il pouvoit faire une tres-grande fortune , il s'est veu réduit à reprendre par necessité sur ses vieux jours le Palais qu'il avoit abandonné dans la fleur de son âge.

T I M A G E N E.

Il est certain que l'assiduité que demande cette profession est incompatible avec la débauche.

A R I S T I P E.

Une autre vertu qu'il doit se donner c'est la verité , je veux dire une inviolable sincerité dans tout ce qu'il avance en plaidant , car quoi qu'il soit permis à l'Avocat d'employer tous les traits de son éloquence pour donner aux raisons de sa partie toute la force qu'elles n'auroient pas si on les presentoit nuës , cependant il ne lui est jamais permis d'imposer aux Juges sur la verité d'un fait , & le zele qui emporte l'Avocat jusqu'à ce déguisement honteux ou pour parler plus net jusqu'au mensonge & à la supposition , est un zele coupable qui le deshonne & qui met les Juges en défiance de sa probité.

T I M A G E N E.

Ce vice est lâche & blâmable en toutes personnes & en toutes occasions , mais la supposition dans la bouche d'un Avocat me  
pa-

paroît d'autant plus criminelle qu'il n'a aucun intérêt dans la chose, & que c'est paroître vendre publiquement le mensonge.

ARISTIPPE.

Un honnête homme en a horreur, & ne peut y abaisser son Esprit; mais un autre défaut dans lequel tombent souvent les Avocats, & même ceux du premier ordre, & qui pêche ou contre la sincérité, ou contre la solidité de leur science, c'est de leur voir donner des consultations toutes opposées, comme s'ils se faisoient un capital d'applaudir toujours au payeur: & comme s'ils n'étoient consultez que pour chercher des couleurs propres à défendre une mauvaise cause.

TIMAGENE.

C'est ce que vous avez fort bien joué dans votre Élope, quand après que ce sage Bossu a demandé à maître Babillard pourquoi semblable à ce Satyre qui de la même bouche souffle le chaud & le froid, il a toujours des raisons assorties pour les deux parties qui le consultent, vous lui faites répondre qu'un chasseur habile prend soin de ne point écarter son gibier.

ARISTIPPE.

J'aimerois autant un Medecin qui au lieu de donner un remède à son malade l'empoisonneroit. Ce défaut est cependant fort fréquent, & les uns y tombent par faiblesse, pour n'avoir pas le courage de dire  
en

en face à un plaideur qu'il a tort ; les autres le font par vanité , pour montrer qu'ils savent trouver des raisons pour soutenir le pour & le contre ; & d'autres par intérêt pour embarquer une forte partie dont ils espèrent tirer profit.

T I M A G E N E.

Vous voulez donc qu'un Avocat ne flate point sa partie , & que constant dans les maximes d'une science solide il ne prenne jamais le change , & soit toujours d'un même avis sur un même sujet ?

A R I S T I P E.

Je voudrois encore ajouter qu'il eût un accueil agreable , & la décence & l'affabilité qui sont si propres à gagner les cœurs. En un mot je ne voudrois point qu'il ressemblât au mal-propre Nigellus , qui la tête entortillée d'un torchon sale , une robe de chambre en lambeaux & qui a perdu couleur , les cheveux en désordre , & la barbe herissée reçoit en cet équipage la Princesse Hyppolite , le Duc Almenfor , le President Flaminius , & tous ses Cliens du premier caractère , son abord est sauvage , sa rencontre brusque , & son ajustement aussi dérangé au dehors qu'il a l'esprit net & bien tourné au dedans.

T I M A G E N E.

Il est bien éloigné de cet Orateur Romain , qui louoit un gros Diamant pour mettre à son doigt lors qu'il plaidoit , & qui

qui empruntoit de ses amis des statues pour orner son vestibule.

## ARISTIPPE.

Nous avons le jeune Avocat Conon qui ne plaide point de causes préparées, qu'il ne mette la bague de nœces de sa femme. Mais enfin un air de Richesse chez soi ne nuit point à un Avocat, & tel ne donne qu'un Ducat à Potitius qu'il va chercher dans son troisième étage tapissé de Bergame, qui n'ose présenter moins d'un quadruple à Robirius qu'il voit ramené en longue queue dans son logis par deux gros chevaux pommelez, ou qu'il a trouvé dans son Cabinet tapissé de Damas, & où l'on n'aborde qu'après avoir passé une Sale & une antichambre magnifiquement meublées : mais c'est assez vous parler de cette profession dans laquelle on ne peut sans réputation faire fortune, ni avoir cette réputation si l'on ne possède une grande partie des qualitez que je vous ai marquées comme nécessaires.

## TIMAGENE.

Nous avons couru la haute & la moyenne Region, descendons présentement à la plus basse, & dites-moi quelque chose des Procureurs, car quoi que cette profession ne me regarde point je serois bien aise que vous expliquassiez par quels moyens ils peuvent s'élever à la fortune.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Eh mon fils ! il n'est point nécessaire de leur faire des ouvertures pour leur enseigner des chemins qui les conduisent à l'évacuation de la bourse de ceux qui ont affaire à eux, ils en trouvent tous les jours de nouveaux, & de nouvelles Dupes. Demandez à Galier de quelle maniere il plume Monsieur Canelle, & comment tout le gingembre & toute la boutique de la Beste à Cornes va fondre chez lui. Un fat Bourgeois se met un Rat dans la tête, il veut par exemple comme M. Canelle se faire authentiquement inscrire au Catalogue des fots, & se ruiner plutôt que de ne se pas mettre ce bouquet sur l'oreille, un bon Procureur bien affamé au lieu de lui faire connoître sa sotise & de le porter à la pacification, le fait voguer à pleines voiles sur la mer de l'opprobre, & tire ses pistoles, en l'assurant qu'à force d'argent il le fera déclarer sot dans les formes. Qu'en arrive-t-il ? que le Procureur s'enrichit, & que le Bourgeois se ruine, & il ne faut qu'une douzaine de pareilles Dupes pour faire la fortune d'un Galier.

## TIMAGENE.

Mais il me semble que dans un de nos Entretiens en me faisant le portrait d'un bon & d'un mauvais Procureur vous m'avez dit qu'il n'y avoit pour eux qu'un bon & droit chemin qui les conduisoit toujours  
par



par la probité à une fortune solide, & qu'il y en avoit cinq cens de travers, mais si remplis de pierres d'achopement, & de précipices que souvent en voulant courir on y tomboit, & qu'on se trouvoit renversé ou abîmé lors qu'on se croyoit le plus solidement établi.

## ARISTIPE.

Oui. Je regarde un Procureur honnête homme comme un Ulysse qui résiste avec courage & résolution au chant des Sirenes, & qui ne se détourne point de sa route pour tous les appâts de l'interêt; mais où est-il cet Ulysse? la peine est de le trouver. Je ne veux pas dire qu'il n'y en ait point, mais j'avoué qu'ils sont rares. Je vous ferois des portraits qui pourroient être trop connoissables si je vous en peignois quelques-uns de ceux qui ne sont rien moins que des Ulysses, & j'aime mieux le faire sous le voile d'une Fable par laquelle je finis cet Entretien.

## F A B L E

## Du Vautour devenu Procureur.

AU sein des Ardennes sauvages,  
On voit un certain bois des autres écarté,  
Célebre par les brigandages  
Des avides oizeaux dont il est habité.  
D'un antique Château bâti sur sa lisière,  
Jadis on le nomma le Bois du CATELET,  
D'animaux ravissans véritable Tanicre,

Et

Et dont le moindre oiseau du moins est Tierce-  
Dans cette forest meurtriere. (let.  
Vautours, Sacres, Faucons, en oizeaux effrontez  
Avec une plume legere  
Volent de tous côtez.  
Les plus foibles oizeaux las de s'en voir la proye  
Font plainte au Monarque des Cieux  
Et vont le prier qu'il envoie  
Quelqu'oiseau de sa part qui les defende mieux.  
Certain vautour à cœur farouche  
Ongles crochus, subtils, & forts,  
Mais d'un hypocrite dehors  
Contrefaisant sainte Nitouche,  
Un faux ris dans les yeux, faux compliment en  
bouche  
Et pliant devant tous & la teste & le corps,  
Fit si bien par ses simagrées  
Qu'on le vit Procureur dans toutes ces contrées.  
Le voilà de Bazoche, il faut le marier  
Pour aquiter Charge & Pratique.  
Il épouse aussi-tôt la veuve d'un Lanier  
Demi vieille, & dit-on coussi, coussi pudique,  
Mais dans le Cofre un bon Denier.  
Le mariage fait, Maître vautour s'applique  
A faire valoir le métier.  
D'abord en ruzé Politique  
Il va rendre visite à tous ses gros Cliens  
Promet foi, zele, vigilance.  
Et repete sur tout qu'il n'est pas de ces gens  
Qui du sang du plaideur engraisent leur sub-  
On l'écoute avec confiance. (stance,  
Déjà de tous côtez dans les Directions  
Il a petite peine, & tres-ample salaire,  
Et par ses rusez Espions  
Il évente de loin tous les Decrets à faire.  
Un jaloux Etourneau veut-il dans son chagrin  
Publiant lui-même sa honte  
Se voir un Sot en parchemin

A flater ses fureurs Vautour trouve son compte  
Mais c'est trop peu pour lui que de plumer l'Oi-  
zon

Et certain jour pressé d'une faim plus aiguë  
Il convoqua dans sa maison  
De ses plus gras Cliens la nombreuse cohue,  
Je veux, dit-il, vous regaler,  
Venez tous célébrer le jour de ma naissance.  
Il n'eut pas achevé qu'on voit en affluance  
De toutes parts chez lui Dupes oiseaux voler.  
Sur tout pigeons dodus, & grasses alloüettes  
Dont le Compere étoit friant :  
Le traître est à sa porte, & là d'un œil riant  
Reçoit les troupes indiscrettes, (destin.  
Mais quand tout fut dedans, sçavez-vous leur  
En Procureur qui sçait vivre de Turc à More  
De tous ses Cliens qu'il devore  
Il se fait à lui-même un plantureux festin.

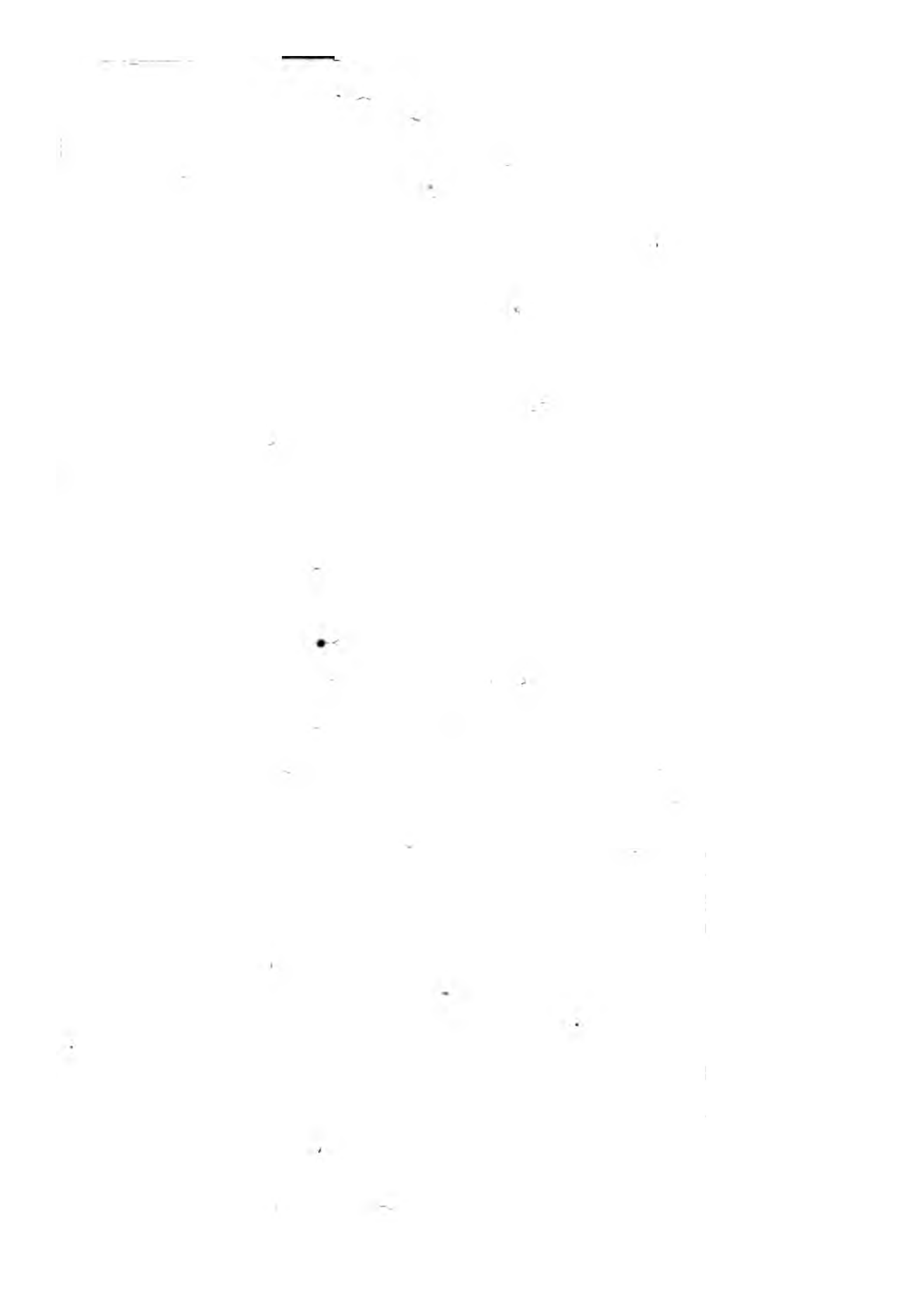
### TIMAGENE.

Il n'est pas nécessaire que tous ressem-  
blent à cette peinture.

### ARISTIPE.

Dieu me garde de penser que ce soit  
un portrait universel, j'en connois qui  
ont de l'honneur & de la probité. Mais  
ceux qui en ont quelques traits doivent  
s'en corriger. Voilà, mon fils, ce que  
j'avois à vous dire touchant la Robe. Re-  
mettons à demain la suite. C'est à vous à  
prendre vôtre parti sur l'une de ces qua-  
tre conditions, allez y penser, & de-  
main nous continuerons.

*Fin du Douzième Entretien.*











L'ÉCOLE  
DU MONDE,  
OU  
INSTRUCTION  
D'UN PÈRE  
À UN FILS,

Touchant la manière dont il faut  
vivre dans le Monde.

*Divisée en Entretiens.*

Par Mr. LE NOBLE.

TOME QUATRIÈME.

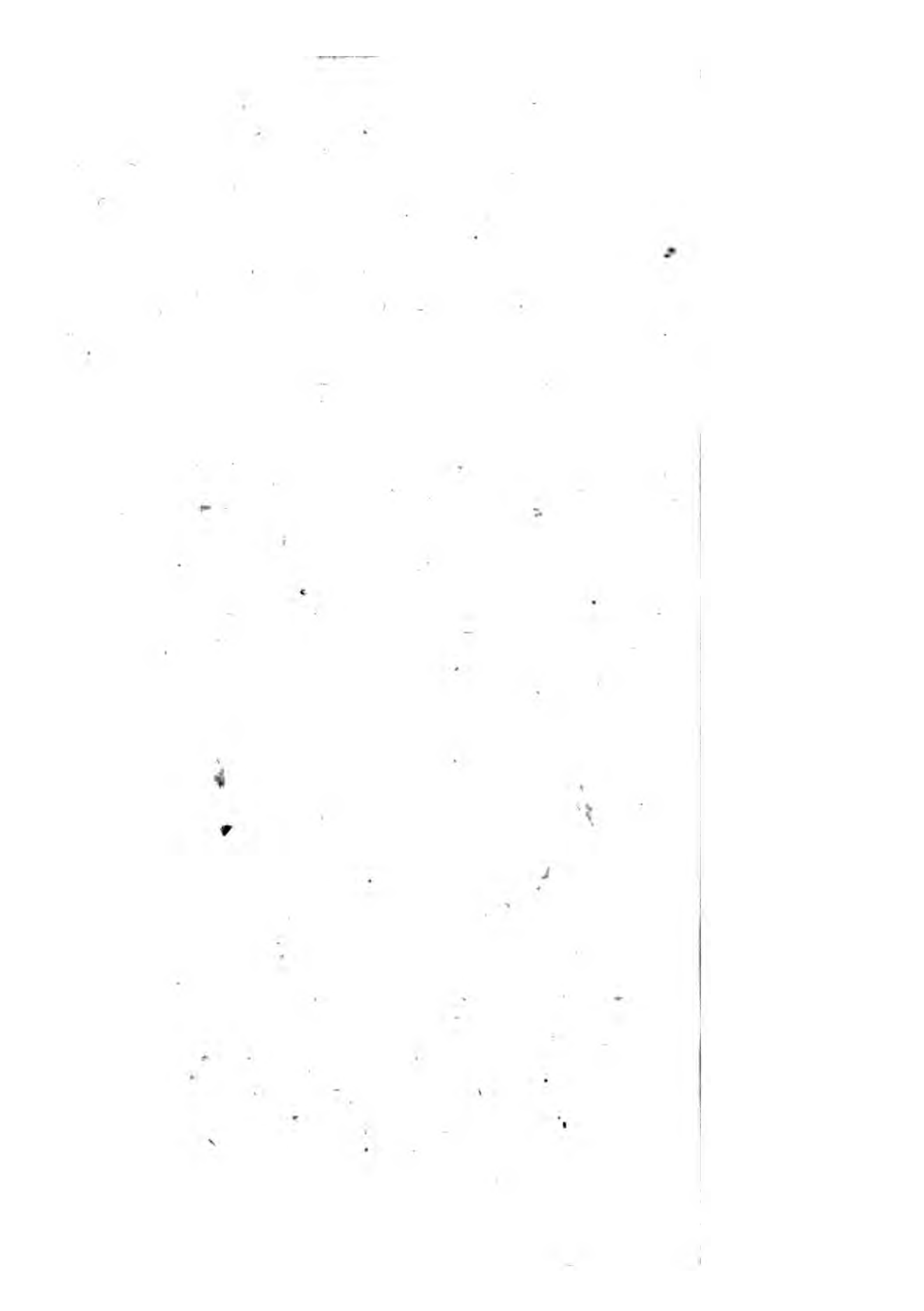
Nouvelle Edition revue & corrigée.



A AMSTERDAM,  
Aux dépens de LA COMPAGNIE.

---

M. DCCIX.



A V I S  
A U P U B L I C.

**I**L y a si long-temps que mes Entretiens de l'Ecole du Monde ont été interrompus que plusieurs Personnes se persuadent qu'on ne les continuera plus.

Mes malheurs en ont fait la premiere interruption, j'avois resolu d'en donner la suite immediatement après ma sortie des Limbes; mais bien des choses m'en ont ôté la liberté, & il a fallu que l'amour de ma patrie l'ait emporté sur tout ce qu'on a fait pour me forcer à l'étoufer.

J'en donne donc la suite aux prieres qu'on me fait de toutes parts de continuer un Ouvrage si utile & si instructif & que je puis dire approuvé universellement de tout le Monde, j'avois d'abord proposé de ne donner que douze Entretiens, mais après le huitieme je jugeai que chaque Profession en meritoit un particulier, & après avoir donné ceux de l'Eglise, de l'Epée, de la Cour, de la Robe, je n'ay pas cru devoir n'en pas donner un à la Finance, & un autre au Commerce, après lesquels j'en ajoûterai un du Mariage. Des devoirs du Mâri & de la Femme. De l'Amour. Des Conseils que le Sage donne aux Rois de la Terre. Du Con-



tentement de l'Esprit. De l'Exemple qu'on doit aux Enfans & aux Inferieurs. De la Politesse. De la maniere dont il faut vivre avec ses Ennemis. Du fruit qu'on peut tirer des adversitez. Et je couronneray l'Ouvrage par un vingt-quatrieme qui sera sur les plaisirs & l'utilité de la Retraite du Monde.

Ainsi tout cet Ouvrage de l'Ecole se réduira dans vingt-quatre Entretiens qui sont six petits volumes, in 12. C'est une instruction familiere & tres-utile d'un Pere à un fils sur la conduite qu'il doit tenir dans le monde. Les bons connoisseurs ont appellé ce livre un Livre d'or, & je puis dire qu'il a une aprobation universelle,





# L'ECOLE DU MONDE.

---

## TREIZIÈME ENTRETIEN.

*De la Fortune dans la Finance.*

ARISTIPPE.

**O**ui, mon fils, je mets au nombre des plus grandes graces que j'aie reçues du Ciel, cette fermeté d'ame inébranlable qu'on m'a toujours vûe depuis que la fortune se plaît à m'accabler de persecutions: Rien n'a pû encore donner atteinte à cette fermeté; & mon cœur semblable au diamant battu sous le marteau, n'en est ni moins pur ni moins fort. J'ai vû sans émotion des imposteurs infames, rendre un faux témoignage contre moi, & mon innocence opprimée sous la foiblesse de la prevention qui m'a sacrifié la puissance de mes ennemis.

Dieu, vôtre conscience & la posterité vous feront justice de cette honteuse oppression. Le verre de ciguë qui ôta la vie à Socrate, ne lui a pas ôté l'estime qu'on a conservée pour sa vertu; & comme on a déjà fait un parallele juste de vous & du Grec opprimé par injustice, vous ne devez point douter que vôtre nom ne soit un jour aussi celebre & aussi respecté, que la faveur de vos persecuteurs est obstinée.

## ARISTIPPE.

La posterité liroit sans doute un jour avec étonnement l'histoire de mes infortunes, si on lui en devoit tout le secret; mais puisque cette fermeté inébranlable que me donne mon innocence, a élevé mon cœur au-dessus de tout ce que les hommes regardent comme des maux, n'en parlons plus : Je laisse à mes ennemis les remords de ce qu'ils ont fait; & content de la tranquillité que mon ame conserve au milieu des plus horribles tempêtes, je vais continuer avec vous les Entretiens que ces orages avoient interrompus.

## TIMAGENE.

Les douze Entretiens que vous avez bien voulu m'accorder, touchant la conduite que je dois tenir dans le monde, m'ont donné des leçons si utiles, & m'ont fait connoître si à fond les hommes & les routes qu'ils peuvent tenir pour se donner la  
for.

*Treizième Entretien.* §

fortune dans les Professions différentes dont vous m'avez fait le détail, qu'il faudroit que j'eusse bien peu de lumieres si je n'en profitois, mais après m'avoir donné à connoître quelle doit être la conduite des hommes dans l'Eglise, dans l'Epée, à la Cour & dans la Robe, ne voulez-vous pas me parler des Finances & du Commerce?

A R I S T I P E.

Quoique vous ne soyez pas né de Profession financiere, ni pour être Marchand, neanmoins comme ce sont deux grandes portes ouvertes pour aller à la Fortune, & que cette connoissance peut vous instruire pour vous conduire à l'égard de ceux qui exercent ces deux Professions, je vais vous en entretenir, & commencer par la Finance qui nous servira de matiere pour ce que nous avons à dire aujourd'hui.

T I M A G E N E.

Elle est, ce me semble, assez ample pour remplir tout un Entretien; & comme la Finance me paroît la source des plus grandes fortunes qui se fassent en argent roulant, & la condition en même-tems la plus exposée au revers, vous ne manquerez pas d'exemples pour justifier toutes les maximes que vous me voudrez établir touchant cette Profession.

A R I S T I P E.

Une Profession qui n'a pour but que d'amasser & de manier beaucoup d'argent, ne

## 6 L'ÉCOLE DU MONDE.

peut manquer de conduire bien des gens à cette fin qui est proposée : On y arrive par l'industrie ; & l'ame de cette industrie est une grande exactitude qui se réduit à trois choses. La première à ne rien négliger de ce qui peut apporter du profit dans les affaires qu'on entreprend. La seconde à se faire paier : Et la troisième à régler ses comptes. Et en effet, si l'on manque d'exactitude à l'une de ces trois choses, on manque souvent tout son profit.

### T I M A G E N E.

Quant à la première, je me souviens d'avoir oui dire qu'un Grand Ministre que l'Italie avoit prêté à la France, disoit qu'en matière de Finances il falloit penser aux gros profits, & ne point négliger les petits.

### A R I S T I P E.

Sa maxime étoit bonne. Mais entrons en matière, & disons qu'il faut *considérer* deux sortes de Financier : ceux qui sont revêtus de Charges de Finances, & ceux que l'Écriture appelloit Publicains, & qu'on appelle en Langue vulgaire Partisans, Nation qui pullule extraordinairement, & gens qui font leur pêche d'autant meilleure que l'eau est plus troublée.

### T I M A G E N E.

Vous voulez dire, sans doute, que le peu d'ordre dans la direction des Finances, & la nécessité d'un Etat allongent les mains  
des



*Treizième Entretien.* 7

des Partisans, & répandent de grandes ombres sur leurs profits.

ARISTIPE.

C'est justement ce que je voulois vous dire, puisque le desordre leur inspire une licence éfrenée qu'il favorise, & que le besoin fait qu'on ferme les yeux sur ce qu'ils font.

TIMAGENE.

Oui; mais je croy pour moi qu'on ne ferme les yeux sur eux, qu'en mettant sur eux des doigts entr'ouverts qui laissent tout découvrir, afin que dans un tems plus favorable on puisse se servir des connoissances qu'on en a pour y remedier, & faire revenir à la source ce qui en est sorti.

ARISTIPE.

Quand les Princes Othomans veulent remplir leurs coffres, ils en ont toujours un moyen sûr, qui est de regarder ceux qui mettent la main à leurs Finances, comme des éponges, qui s'étant remplies sont pressées tout d'un coup, & dégorgent en un moment l'eau qu'elles ont prises à loisir. Mais pour vous donner une idée de la bonne ou de la mauvaise direction des Finances, & des differens effets qui en sont operés; je n'ai qu'à vous faire le portrait des deux grands Testerdars, qui l'un après l'autre ont gouverné les Tresors de Mahomet IV. sous le Viziriat de Coproli, & qui ont eu un sort aussi different que leur conduite.

§ L'ÉCOLE DU MONDE.  
TIMAGENE.

Vous voulez, que je croy, parler de Tekuf & de Corcut, dont le premier mourut relegué dans une prison sur l'extrémité de l'Etat, & l'autre rendit l'ame au milieu de tous ses enfans avantageusement pourvûs.

ARISTIPPE.

Tekuf entra dans le Gouvernement des Finances avant que Mahomet pût agir par soi-même. La minorité de ce Sultan traversée par une guerre étrangère contre les Perses, & par une guerre intestine des Grans qui étoient mécontents de la fortune de Coproli, avoit jetté une grande confusion dans tous les ordres de l'Etat; & chacun profitant du bas âge de Mahomet, de l'excessive bonté de la Sultane-Mere, & des complaisances que Coproli étoit forcé d'avoir pour maintenir sa puissance, il n'y avoit pas le moindre petit oiseau qui ne voulût se parer des plumes de l'Aigle; & dans cette confusion, le Grand Testerdar Tekuf acheva de tout gâter. Il avoit été Cadilesquer, & cet emploi propre à le rendre capable de l'administration de la Justice, l'avoit éloigné des vertus financières. Il avoit de l'esprit, & aimoit ceux qui en avoient beaucoup; sa bonté, sa douceur, son humeur bien faisante & son penchant pour les plaisirs dissipoient l'attache qu'il devoit donner aux Finances; & il  
con-

### *Treizième Entretien.*

contribuoit lui-même à leur dissipation, non seulement par la grandeur de son ame genereuse, mais par la magnificence superbe, & par le luxe de ses tables, de ses amours & de ses bâtimens. Tous les petits *Tefterdars* qui profitoient de ce désordre, & qui n'avoient qu'à mettre la tête sous la goutiere pour être inondez, donnoient dans ce luxe extérieur; enforte que la table du Sultan étoit souvent moindre que celle d'un de ses Fermiers. Mais enfin il voulut lui-même, par ses propres yeux, connoître le fond de ses affaires, & aiant découvert tout le desordre, il coupa la racine au mal en déposant *Tekuf*. Toutes les éponges pleines furent serrées; on en exprima la liqueur precieuse dont on remplit le Tresor public qui étoit épuisé, & l'ordre fut en peu de tems rétabli dans les Finances.

### **T I M A G E N E.**

Et qui pût le rétablir avec tant de promptitude?

### **A R I S T I P E.**

Corcut genie sublime, né avec toute la prudence du serpent, & qui sembloit fait exprés par la nature pour la conduite des Finances d'une puissante Monarchie. Je ne vous parle point de sa physionomie dure & melancolique : Il avoit l'air simple, le front severe & l'œil vif & fin; une grande patience à écouter & la réponse prompte.

& décisive; l'esprit net, actif, & qui concevoit facilement : il étoit modeste à l'extérieur, quoiqu'il fût dans le cœur extrêmement ambitieux. Son économie n'empêchoit pas qu'il ne recompensât la vertu & la capacité qui lui avoit plû : il étoit souple à trouver des expédiens utiles, inflexible sur le relâchement des intérêts du Prince, & gardant en toutes choses un ordre très-exact, qui contribuoit beaucoup à la prompte expedition, rendant un compte fidele au Sultan, & ne laissant jamais surprendre sa vigilance par les artifices de ces affamez qui étoient toujours en embuscade pour le tromper.

## TIMAGENE.

Avec un esprit de cette étendue & de ce caractère, il étoit difficile qu'il ne réussît pas parfaitement dans son administration.

## ARISTIPE.

L'on peut dire aussi que pas un Sujet n'avoit plus contribué à la gloire du Sultan, & à cette formidable puissance où il s'étoit élevé; puisque les Finances qu'il faisoit entrer à point nommé dans son Trésor, pour l'exécution de ses grands desseins, ont été le nerf principal de ses triomphes, & le fondement solide de sa grandeur: Et en effet si Tekuf eût toujours resté Testerdar, le Trésor public eût été tous les jours vuide, & les bourses des particuliers gorgées de leurs rapines; au lieu



lieu que Corcut reduisant les particuliers à des profits reglez , enrichit le Souverain & lui fournit les moiens d'employer ses grandes qualitez à se rendre formidable à tous ses ennemis. Mais je ne vous ai fait les portraits de ces deux grands Tefterdars , que pour vous faire concevoir quel est le genie propre pour la Finance , & celui qui n'y est point propre. Car par exemple un homme lent à concevoir , lent à executer , peu vigilant & peu exact , ne doit jamais s'embarquer dans cette Profession , ni pour la direction generale , ni pour le maniment particulier.

T I M A G E N E.

Joignons presentement cette idée generale à la conduite particuliere que l'on doit tenir dans les Finances. Vous m'avez dit qu'il faloit distinguer les Financiers d'Office , & ceux de Ferme.

A R I S T I P E.

Oui ; car ceux d'Office ont ordinairement plus d'honneur & plus de probité que les autres : La raison est qu'ils achettent ces Charges de leurs propres biens ; & que par consequent étant nés avec quelque richesse , ils ont les inclinations plus élevées que ceux qui commencent par la casaque , comme Monder & plusieurs de ses Contreres , ou par de petites Commissions qui ne sont utiles qu'à proportion de l'industrie du Commis. Or pour faire fortune



## 12 L'ÉCOLE DU MONDE.

dans ces fortes de Charges, il faut quatre Vertus essentielles, l'ordre, l'exactitude, la vigilance & l'économie; & par ce moien on y fait une fortune, qui à la verité n'est pas si immense que celle de ces gros Partisans qui amassent de quoi faire leurs fils Marquis & leurs filles Duchesses; mais qui est infiniment plus solide. Je ne veux que vous en donner un exemple dans nôtre ami Philinte, vous le connoissez?

T I M A G E N E.

Sans doute.

A R I S T I P E.

Philinte sans être jamais entré ni secrètement ni ouvertement dans aucun parti, a dans une Charge de Finance assez mediocre, doublé six fois en trente ans son bien. Il en avoit eu peu de ses peres, & sa femme ne lui avoit apporté qu'une dot assez commune: Il a cependant avec cela toujours vécu, faisant une dépense honnête & réglée, entretenant un équipage modeste; & aiant élevé un grand nombre d'enfans, il les a tous pourvûs mieux qu'il n'avoit été pourvû lui même; & tout cela il l'a fait du produit d'une Charge de Finance qui lui donnoit le maniment de quelques deniers, dont il a sçu tirer de grands profits, en l'exercant comme il a fait avec les quatre Vertus dont je viens de vous parler. En effet il y a peu d'hommes qui dans ses affaires ait plus d'ordre que lui; son exactitude est

ad-

admirable, soit pour l'entrée, soit pour la sortie de ses deniers; il a toujours conduit sa maison avec une économie qui n'ayant rien de bas, ne s'est jamais échappée à une dépense inutile; & enfin sa vigilance sur ses intérêts, & sur tout ce qui pouvoit concerner son Emploi, ne lui a laissé oublier aucune occasion d'en tirer avantage. Voilà par quelles voies trente années de travail ont fait l'établissement solide de sa famille.

TIMAGENE.

J'avouë qu'il faut bien qu'il y ait eu une tres-grande prudence dans sa conduite; & que ce n'est pas la Charge qui donne cette Fortune, mais la maniere dont on la fait faire valoir.

ARISTIFE.

En effet, & pour vous donner un exemple tout contraire à celui de Philinte, vous n'avez qu'à examiner l'état de la fortune de son Confrere Bibulus, qui eut un pere qui ne se renfermoit pas à n'en faire qu'à sa tête, & qui aiant sur le tricotage amassé de grands biens, lui laissa une ample succession dont il se donna une Charge pareille à celle de Philinte: mais impatient de faire sa fortune, & ne croiant pas qu'il fût d'un habile homme d'employer trente années à l'établir, il se donna une Charge plus éminente, & prit en même-temps de plus grands airs; mais n'ayant observé aucune

14 L'ÉCOLE DU MONDE.  
ordre dans ses affaires, aiant dérangé son exactitude par ses plaisirs, & son économie par le char de triomphe qui promenoit sa femme; & manquant outre cela de vigilance, il s'est trouvé tellement embarrassé par les subtilitez de ceux qui l'ont trompé, qu'au lieu d'avoir trouvé la Fortune en montant d'un degré, cette élévation a fait sa chute, & le réduit à gemir dans des liens dont il a peine à se tirer.

T I M A G E N E.

Voilà deux conduites & deux fortunes bien différentes, & Bibulus auroit bien fait d'imiter Philinte.

A R I S T I P E.

Ce n'est pas que je blâme ceux qui d'une Charge mediocre de Finances montent aussi haut qu'ils le peuvent à une plus élevée. Emilius étoit un atome parmi les Financiers, à peine sçavoit-on son nom, & l'emploi qu'il avoit n'étoit presque pas connu; il étoit beau, jeune & bien fait, & la veuve Venusine enrichie par la mort subite d'un vieux mari, s'étant proposé d'en éprouver un à sa fantaisie, prit Emilius, & lui acheta une Charge assez considérable dans les Finances, dans laquelle par sa bonne conduite aiant fait en quinze ans de tres-grands profits, il l'a crûe au-dessous de lui, & s'est poussé à une plus éminente qui lui fait passer par les mains tout ce qui tombe casuellement au Tresor public.

T I

## TIMAGENE.

Mais ne craint-il point la destinée du pauvre Capiton, qui s'est noyé dans la même place qu'Emilius vient de se donner? Cependant ce n'est ni faute d'économie, ni faute de vigilance, puisqu'il étoit un des hommes du monde le plus ferré & le plus alerte.

## ARISTIPE.

Il est vrai; mais il n'avoit ni ordre ni exactitude dans tout ce qu'il faisoit; de forte qu'ayant mal pris ses mesures pour ses comptes, & pour justifier la sortie des deniers qu'il manioit, il s'est vû tout d'un coup abîmé sans avoir fait lui-même aucune dissipation.

## TIMAGENE.

Et que me direz-vous de Carion & de Maternus que l'on a vû tous deux revêtus d'une même Charge, & dont le premier s'est fondu comme la nége au Soleil; & l'autre qui avoit de bien moindres commencemens, s'est vû élevé dans une fortune capable de donner de l'envie.

## ARISTIPE.

Tout homme qui possède une Charge de Finance, & qui joint à une dépense excessive le hazard d'un gros Jeu, ne peut pas manquer de périr. Il n'y a rien de si facile que de pêcher dans un coffre plein : Les premières pertes qui le font entamer ne sont pas sensibles; mais la reflexion vient  
lors



lorsque les payemens nécessaires font rencontrer le fond de la caisse bien plutôt qu'on ne le devoit trouver. Carion jouïoit, sa femme encherissoit sur lui; & cette chandelle embrasée aux deux bouts, leur fit si bien mettre la main à l'argent public, qu'en peu de tems il falut abandonner la Charge pour acquitter le debet; & d'une si haute élévation se reduire à briguer une Commission pour avoir de quoi subsister. Maternus au contraire, cet homme authentique, a été long-temps à grossir par économie les produits immenses de sa Charge; & quoique dans la suite il se soit émancipé dans les bâtimens, il a néanmoins si bien conduit sa barque, qu'ils s'est vû l'un des plus riches & des plus puissans hommes de la Finance.

## T I M A G E N E.

Et pensez-vous que ces quatre qualitez dont vous venez de me parler, *suffisent* pour assurer la Fortune d'un homme dans cette Profession ?

## A R I S T I P E ,

Je suppose qu'il ait outre cela les capacités nécessaires pour en bien remplir les fonctions; car chaque emploi a, comme je vous l'ai dit, ses lumieres & ses capacités; & tel seroit un excellent Juge qui seroit un tres-malhabile Financier, quoique ce dernier emploi demande bien moins de science que l'autre. Or la premiere science  
d'un



d'un Financier est, de *sçavoir compter* & se connoître en or. Mais ne pensez-pas que les Financiers prennent ces paroles à la lettre, car quand on dit, *sçavoir compter*, ils prétendent que c'est *sçavoir* parfaitement faire les excomptes sur les billets & sur les autres affaires qu'ils negocient, & *sçavoir compter* jusqu'aux minutes du retardement de l'argent pour en profiter: Et quand ils disent *se connoître en or*, c'est connoître la valeur de l'argent par rapport au temps où l'on est.

## T I M A G E N E.

C'est-à-dire, comme fait l'usurier Gains, qui pour faire valoir à son profit une caisse Francomtoise dont il n'est que le Commissionnaire, *sçait* à ce qu'on dit, parfaitement bien tirer la quintessence des excomptes, pour s'en faire un fond qui puisse fournir à ses amours.

## A R I S T I P E.

Je me souviens ce que ce Gains disoit un jour à un Courretier de change qui luy demandoit de l'argent pour un homme d'affaires? Avez-vous de l'argent, Monsieur Gains? dit le Courretier: Oui, Monsieur, dit-il; mais il est bien cher à présent. Ce mot me fit rire; mais aiant ouï les moralitez Financieres que le Courretier de change me debita, je trouvai que selon les loix de la bourse, selon lesquelles le plus riche donne la loi à celui qui a besoin de son

son secours, Gains avoit autant de raison qu'il en avoit peu suivant la Loi Evangelique: Mais ces Messieurs aiment mieux pratiquer ce que Matthieu faisoit dans sa Banque avant sa vocation, que ce qu'il écrivit après.

#### T I M A G E N E.

Le Commentaire n'est pas mauvais pour ceux qui ont fait main basse sur le scrupule; & je me trompe fort si Monsieur Gains ne prit honnêtement ses huit pour cent, pour une usance.

#### A R I S T I P E.

Je n'assistai pas à la conclusion, & tout ce que je sceus, c'est que l'argent de Gains étoit bien cher. A vous dire le vrai, la Finance n'est pas une Profession bien propre pour les consciences timorées. *Pose un épi* *retiens deux*, est la première règle de leur Arithmétique: L'or a des appas si touchans dans sa reproduction, que le cœur n'a pas de peine à se laisser aller à la pente qu'il insinuë, & dès qu'on a une fois franchi les bornes, on trouve ce profit si doux, qu'enfin on s'y abandonne aveuglément. Mais pour revenir à la capacité nécessaire, pour remplir avec succès une Charge de Finance; elle s'apprend mieux en feuilletant son propre Registre, qu'en lisant tous les Livres du monde: C'est-là son Code & ses Pandectes, & c'est où il puise les raisons pour avancer la recette, & reculer les paiemens.

T I-

T I M A G E N E.

Et le cours de leur Philosophie se fait donc chez Baresme.

A R I S T I P E.

Ils tâchent toujours d'observer trois Regles d'Arithmetique; Addition, lorsqu'ils reçoivent; Soustraction, lorsqu'ils paient, & Multiplication dans leur coffre. Mais pour revenir au solide, après ce que je vous ai dit, par une espece de Jeu, comptez que tout homme qui se fera bien conduit dans une petite Charge de Finance, & en aura tiré tous les profits que sa vigilance & ses autres vertus lui auront produits, se conduira aussi bien dans une plus grande, pourvû que le desir de paroître plus gros Seigneur qu'il n'étoit, ne l'engage point à donner dans le faste exterior, qui est l'écueil de la plûpart des gens de Finances.

T I M A G E N E.

Il me semble neanmoins qu'ils sont aujourd'hui rendus bien sages & bien modestes, au prix du luxe de ceux qui vivoient il y a trente ans.

A R I S T I P E.

J'avouë que les mauvais effets qu'a produit l'ancien luxe des Financiers, qui pour insulter davantage le public par la montre superbe des dépouilles du peuple, élevoient de tous côtez des Palais magnifiques, des maisons de plaïssance enchantées, & avoient

## 20 L'ÉCOLE DU MONDE.

avoient des tables qui dispuoient de profusion & de délicatesse avec celles des Princes; mais aujourd'hui on voit moins d'éclat dans l'abus de leurs Finances, qu'ils ne croient assurées qu'autant qu'elles sont cachées. Ce n'est pas qu'au travers de cette retenue affectée, l'on ne voie rejaillir sur leur extérieur les raions de leur opulence; & que leur éclat n'efface celui des autres hommes qui ne roulent pas comme eux sur l'or & sur l'argent. Or comme ce que je vous dis a été commun aux Financiers d'office, & à ceux de Ferme, il nous servira de passage pour continuer notre Entretien sur ces derniers.

### TIMAGENE.

Vous allez donc me parler maintenant de ces Financiers, que nous appellons Partisans.

### ARISTIFE.

Il faut que nous les examinions dans trois états : dans la naissance de leur emploi, dans l'éclat de leur opulence & dans le renversement de leur fortune : nous verrons ainsi par degrez ce qu'ils font ou ce qu'ils doivent faire pour s'élever; de quelle maniere ils doivent jouir de leur Fortune, & quels moiens ils peuvent employer pour ne point tomber du comble de la richesse dans l'abîme de l'indigence.

T I M A G E N E.

C'est les voir de tous les côtez : Commençons par les premiers pas qui les conduisent à cette Fortune.

A R I S T I P E.

Un fondement certain qu'il faut poser, c'est que la première propriété d'un homme qui veut se vouer au parti, est de ne rien avoir à perdre, & d'y entrer sans naissance & sans bien; l'un & l'autre étant un obstacle à la Fortune des gens d'affaires.

T I M A G E N E.

Quoi! le bien & la naissance qui dans toutes sortes de Professions ouvrent la porte à l'élevation, la ferment dans celle de la Finance?

A R I S T I P E.

Oui, par des raisons fort sensibles. Car à l'égard de la Noblesse, vous sçavez qu'elle élève naturellement le cœur, & ne permet pas que l'on s'abaisse à des démarches lâches & rampantes. Or tous les premiers pas que l'on fait pour la Fortune dans la Finance, ne sont fondez que sur la bassesse & la lâcheté; il faut ramper devant des gens élevez de peu pour obtenir d'eux ou des Commissions ou de petits Emplois qui introduisent dans les grands; l'un y vient par la Livrée qu'il a portée, l'autre parce qu'il s'est intrigué pour les plaisirs d'un Fermier, l'autre par d'autres bassesses qui font horreur à un homme qui se sent né d'un beau sang. TL.



Cette raison me frappe : mais comment la richesse peut-elle nuire à une Profession qui n'a que la richesse pour but ?

ARISTIPPE.

C'est parce que la richesse est nécessairement accompagnée de la crainte de perdre ce que l'on possède. Tout homme qui est riche, appréhende de s'embarquer dans une affaire qui puisse le ruiner : Mais tout homme qui entre dans les Partis doit y entrer tête baissée, les yeux fermés, & l'âme intrépide contre le bouleversement qui peut en arriver, ainsi un homme gueux est bien plus propre à se hasarder dans le Parti, que non pas un homme riche qui n'y entre qu'avec crainte & en tremblant ; & c'est par cette raison qu'on a blâmé Therfite, qui se voyant un des plus gros & des plus aisez Bourgeois, revêtu de bonnes Charges, aiant grand crédit, beaucoup d'amis, quatre cens mille livres de bien net & sans dettes, se mit en fantaisie de se faire Sousfermier ; & s'étant embarqué avec une compagnie de quatre ou cinq gueux, prit une Sousferme, dont le premier effet fut de diminuer tout d'un coup son crédit, & d'exposer tous ses biens aux suites facheuses d'une affaire qui pouvoit toute seule l'abîmer par la solidité de son engagement.

T I M A G E N E.

Il a donc bien fait de s'en débarasser aussi-tôt qu'il y a vû jour.

A R I S T I P E.

Il a suivi en cela fort sagement le conseil de ses amis. Je vous dis donc que pour se jeter dans les Partis, la première condition est qu'il faut être sans naissance & sans bien, comme l'exemple presque universel le justifie; parce qu'un homme sans naissance s'abaisse sans honte, à tout ce qui peut l'introduire dans les affaires; & qu'étant sans biens, il donne hardiment à tout, ne craint point la culbute, & est toujours sûr qu'il ne peut lui arriver d'être pis que ce qu'il est. La seconde qualité d'un homme qui veut réussir dans la Finance, c'est de n'avoir en vûë que son intérêt.

T I M A G E N E.

C'est donc peut-être par cette raison qu'on les appelle du nom d'Intéressés, plutôt que parce qu'ils prennent intérêt dans une affaire?

A R I S T I P E.

Pour vous donner un exemple de cet esprit d'intérêt, il faut que je vous conte de quelle manière Silloncour commença l'établissement de sa fortune dans les Partis.

T I M A G E N E.

Pensez-vous que l'on ait besoin d'exemples pour montrer que c'est l'intérêt qui conduit toutes les démarches de ceux qui se donnent à cette Profession? A-

Silloncour étoit entré dans les affaires par les portes ordinaires: Après quelques Commissions qui lui donnerent de quoi faire de petites avances dans une Sous-ferme, il lia Compagnie avec cinq autres apprentifs Financiers, & tous ensemble prirent une ferme assez considerable, pour la direction de laquelle il eut l'adresse de donner à la Troupe un homme de sa main, bien instruit de ses intentions, & fidele pour leur execution. Ce Directeur d'intelligence avec Silloncour, rendoit à la Compagnie un compte si malin de cette affaire, que tous en prirent l'idée qu'elle étoit capable de les abimer; enforte que Silloncour les voiant tous dégoûtez, & travaillant tous les jours à augmenter ce dégoût, fit si bien que chacun traita en secret avec lui: & lui remettant leur part, tous lui abandonnerent leurs avances; mais si-tôt qu'il fut seul, on vit la ferme prendre une autre face; & l'ayant gardée six ans, & gagné deux cens mille livres chaque année, il se trouva tout d'un coup en état d'entrer dans les plus grosses affaires.

T I M A G E N E.

Le coup étoit adroit, & je ne m'étonne plus de ce qu'il a fait une si grande fortune.

ARISTIFE.

Cela n'étoit pas tout-à-fait de bonne  
foi

foi pour ses Confreres; mais l'interêt le détermina. Une autre qualité qui contribü encore beaucoup à enrichir ces sortes de personnes, & qui concourt avec leur interêt, c'est la dureté de l'ame qui naît de cet interêt même; & en effet, c'est par cette dureté impitoyable que Monder, de la derniere & de la plus basse misere se trouve aujourd'hui dans l'opulence & dans la plus grande eau.

T I M A G E N E.

Mais approuvez-vous cette dureté, & la donnez-vous pour leçon à ces Financiers?

A R I S T I P E.

Bien loin que je l'approuve, je ne regarde un homme dur & impitoyable que comme un loup feroce, que les cris de la brebis & de l'agneau n'attendrissent point. Je vous peins l'homme tel qu'il est, & non pas tel qu'il devrait être. Je vous fais le tableau de Monder, & non pas celui d'un homme dont l'honneur & la vertu conduiroient les actions; & à dire le vrai il est bien difficile qu'elles les conduisent dans une Profession qui ne roule que sur l'interêt. Mais une autre qualité dont l'homme qui entre dans les affaires, peut tirer un grand avantage, c'est d'avoir l'esprit fecond à inventer des moiens pour étendre la courroie, c'est-à-dire, pour trouver des expediens de tirer indirectement d'un impôt ce que l'on

n'avoit point eu en vûë d'y mettre lors qu'on l'a établi : C'est l'une des principales qualitez de la plûpart des jeunes Financiers qui sont toujourns d'autant plus avides qu'ils sont vuides.

#### T I M A G E N E.

Ils sont donc bien éloignez de la maxime qui dit, que le doute se doit toujourns interpreter, en étendant les choses favorables, & en resserrant ce qui est dur.

#### A R I S T I P E.

Ils n'ont jamais pris pour eux cette maxime d'honneur & d'équité. Je vous ai déjà tantôt parlé de la vigilance que doivent avoir les Financiers de Charge, mais elle n'est pas moins nécessaire aux Financiers de Ferme; d'autant plus qu'il y a une infinité de personnes qui ne pensent tous les jours qu'à frauder avec subtilité leurs droits. Quelles adresses n'a-t-on point inventées pour les frustrer? les uns ont ménagé un double fond d'imperiale à un carrosse de voiture publique, & on le remplissoit de dentelles étrangères. N'a-t-on pas vû une fausse nourrice porter sur ses bras un enfant de fer blanc emmailloté, avec un faux visage peint, & qui n'étoit autre chose qu'un petit tonneau plein de vin qu'on passoit dix fois le jour à différentes portes? Et l'Ephore Magnimont trahi par un de ses Laquais, ne fut-il pas surpris dans son carrosse dont les deux sieges étoient  
deux



deux tonneaux, qui peu à peu faisoient glisser son vin au travers des barrières? Enfin par mille autres inventions, n'essaye-t-on pas tous les jours quelque nouveau stratagème pour échaper à toutes sortes d'impôts?

T I M A G E N E.

On ne peut douter que la vigilance ne leur soit extrêmement nécessaire, non seulement pour éviter ces surprises; mais pour ne point laisser en arriere le paiement de ce qui leur est dû; car suivant le Proverbe Italien, il faut être aussi prompt à recevoir que lent à paier, pour les accidens qui peuvent arriver entre le terme & le paiement.

A R I S T I P E.

Et c'est sur ce fondement de Proverbe qu'ils établissent une vertu ou une qualité qui paroît nécessaire aux Financiers qui commencent, & c'est la Tenacité.

T I M A G E N E.

Qu'appellez-vous Tenacité?

A R I S T I P E.

C'est une certaine Prudence qui rend un homme dur à la desferre, & qui fait qu'il ne s'expose jamais par trop de facilité à payer deux fois en payant mal; & même par ce moyen il arrive quelquefois qu'on ne paye point ce qu'on devoit payer. Car, comme dit ce Proverbe, tel accident peut arriver qu'on ne recevroit ou qu'on ne pa-

veroit rien, ainsi avec la vigilance à se faire payer, il faut de la lenteur à payer soi-même : Et c'est cette lenteur circonspecte que j'appelle la Tenacité. C'est ce qu'observoit parfaitement le petit Partisan Baruch, qui étant chargé de la caisse de sa Compagnie, différa si bien les payemens qu'il avoit à faire; que venant à mourir on trouva cent mille écus à payer qui devoient être acquittez, & pas un sol dans la caisse, par la precaution qu'il avoit prise de mettre les fonds chez un de ses amis pour les assûrer à ses enfans.

## T I M A G E N E.

Monsieur Baruch étoit sans doute un homme de bonne conscience; je ne desaprouve point cette tenacité dont vous parlez; mais de s'en faire un instrument de vol pour s'approprier le bien d'autrui, c'est ce que je ne puis m'empêcher de blâmer.

## A R I S T I P E.

Et c'est ce qui se pratique souvent parmi cette Nation. Mais quand un homme bien pourvû de toutes ces belles qualitez Financieres veut faire fortune, il faut qu'il n'hésite pas d'entrer dans les plus petits Emplois; car si-tôt qu'on se rend difficile sur le premier pas, & qu'on refuse ce qui s'offre, d'autres le prennent, on manque le coup; & ne pouvant obtenir un plus grand Emploi, l'on perd entierement l'occasion de s'introduire : Car enfin si Bavi-  
nius,

nius, après avoir porté l'arc-en-ciel sur son habit, avoit eu la delicateffe de ne vouloir point être ce qu'on appelle Rat-de-cave, il n'auroit pas entré de là dans une plus forte Commission, & ensuite dans une Sousferme d'Aides qui l'a poussé à la Ferme generale, & l'a mis en état de placer même avant l'âge, un fils au rang des Ephores.

T I M A G E N E.

Par la route qu'a tenuë Bavinius, vous me marquez celle de la plûpart de ceux que nous voions dans la plus grande fortune. Mais si un Aspirant à Commission n'est pas assez bien dans l'esprit d'un gros Fermier pour l'obtenir directement, quelle voie peut-il tenir pour y arriver ?

A R I S T I P E.

Il faut, suivant la Coûtume établie, qu'il s'adresse ou à la femme ou à la maîtresse du Fermier, & que sur le produit de la Commission, il lui assure une pension proportionnée aux appointemens; & par cette voie il peut s'affûrer d'y entrer. Giton fait ce negoce par sa femme, qui du rapé de ces pensions sur les Commissions dont elle dispose, s'établit douze ou quinze mille livres de rente pour ses menus plaisirs; mais la plûpart des autres, comme Olivier & Pulcher ne paient leurs maîtresses que de ce qu'elles écornent aux Commis qu'elles proposent. Mais un autre moien plus blâ-

mable, & souvent pratiqué, c'est en cas qu'on ait une sœur bien faite, de ne se pas amuser à sollicitier soi-même sa Commission, mais d'y employer les démarches de cette sœur, & fermer les yeux sur l'accommodement : Et c'est ainsi que Bufalos a obtenu de Panigon une tres bonne Commission, & qu'il s'est vû ensuite poussé par son appui à une fortune assez considerable.

#### T I M A G E N E.

Vous aviez raison de dire qu'il y a souvent bien de la lâcheté & de la bassesse dans les premieres démarches de la Finance; mais ce moyen paroît bien infame, & toutes les fortunes du Monde ne méritent pas, ce me semble, qu'on s'en serve.

#### A R I S T I P E.

Non sans doute, & il vaudroit mieux rester toute sa vie miserable, que d'aller à la fortune par une route si pleine d'infamie. Les Commissions sont donc le premier pas pour instruire le novice Financier, & le faire entrer dans le goût de la Sousferme : Mais il faut bien la connoître avant que de s'y embarquer ; car du premier pas que l'on fait dans les fermes, dépend pour le reste de sa vie la fortune du Partisan. Car si dans cette premiere Ferme il est culbuté, il n'y a plus de ressource pour lui. Si au contraire elle réussit bien, on se pousse à une plus forte, & par degrez on arrive au grand Perou.

## T I M A G E N E.

Il est vrai que l'on a vû des fols s'embarquer dans une premiere Sousferme, dont l'esperance n'a abouti qu'à une malheureuse prison, qui a tellement dérangé toutes leurs affaires, que jamais ils n'ont pû revenir de l'abîme où elle les avoit plongez. Et c'est ainsi que vôtre ami Clysterion a consommé dans une premiere entreprise tout son patrimoine, & n'a jamais pû se retirer des liens de la prison où cette affaire l'a réduit.

## A R I S T I P E.

Mais lorsqu'un homme né gueux & miserable, après avoir eu des Commissions utiles, est entré dans des Sousfermes avantageuses, & que les pluies du Perou remplissent tous les jours ses coffres, il est bon de sçavoir comment ils doivent se conduire dans cet état de bonne fortune. La premiere chose qu'ils doivent avoir en vûë, c'est, quoi qu'il arrive, de s'asseurer du pain pour le reste de ses jours : Et la seconde est d'asseurer à ses enfans un établissement solide, mais sur tout c'est de se conduire de maniere, qu'il ne fasse naître aucune envie contre lui. Car il n'y a rien qui cause plus d'envie que la fortune d'un homme de basse naissance, lorsque par la vanité de sa depense il semble insulter ceux qui ont moins de bien.



## TIMAGENE.

C'est sur ce fondement que vous voulez qu'ils demeurent dans un état modeste.

## ARISTIPÈ,

Quels sentimens peut avoir le Philosophe Lycidas, qui malgré sa noblesse & sa capacité, est obligé par son peu de bien, d'aller à pied, & qui se voit éclabouffé par les gros chevaux gris qui traînent le carrosse pompeux du petit Gargille, nouveau Sousfermier, qui descendoit il y a quatre ans dans les caves avec une bougie? Peut-on ne pas concevoir des sentimens d'envie contre la magnificence de cet équipage? Et ne seroit-il pas mieux de se restreindre à un petit carrosse modeste qui feroit moins de bruit, & qui le rouleroit aussi doucement?

## TIMAGENE.

Il est vrai que le bon homme Timocrate qui avoit gagné huit cens mille livres dans des Sousfermes, alloit à pied, vêtu simplement, aimé & chéri de tout le monde, & a bien établi sa famille, sans exposer ses biens, ni à l'envie du Peuple, ni à la recherche que l'on en auroit pû faire.

## ARISTIPÈ.

C'est, mon fils, pour vous dire qu'un Fermier qui prospere & s'enrichit, doit cacher sa richesse pour n'être point envié. J'avouë que cette modestie que je veux qu'ils gardent dans leur extérieur paroît  
contre

contre l'intérêt général de la Nation Financière, puisque leur luxe particulier introduisant sur leur exemple le luxe public, apporteroit une grande augmentation dans les impôts, mais le profit qu'ils en tiroient ne doit pas entrer en balance avec le risque que leur luxe peut produire : Car s'il est avantageux pour eux qu'on les croie riches pour entretenir leur crédit, il est bon qu'ils se fassent moins riches qu'ils ne sont pour ne point donner de vûes à les forcer à des avances, ou à faire sur eux des recherches facheuses.

## T I M A G E N E.

Je suis convaincu que par des raisons contraires à l'Usage, le Financier riche doit être modeste; mais ce n'est pas la seule modestie qui peut le conserver.

## A R I S T I P E.

Il faut qu'un Financier enrichi soit beaucoup plus circonspect à entreprendre des affaires, que lorsqu'il n'a rien : Car celui qui ne peut rien perdre peut tout risquer; mais celui qui a du bien acquis ne doit pas l'exposer aveuglément. J'approuvois Vitripol, lorsque n'ayant presque pas de bien il entreprenoit tout & gagnoit; mais lorsqu'il s'est vû riche cette hardiesse louable dans son indigence, est devenue blâmable; parce que continuant indiscretement à donner à tout, il a échoué dans de mauvaises entreprises, & perdu mal-à-propos

ce qu'il avoit gagné avec bien de la peine.

TIMAGENE.

Mais en matiere de Finances, n'est-ce pas comme au coup de dez, si l'on ne hazarde pas l'on ne peut esperer aucun profit?

ARISTIPE.

Quand un homme n'a jamais entrepris d'affaires, & qu'il échouë, on pardonne à son ignorance; mais lorsqu'on a passé par de differentes entreprises, & qu'on en fait de mauvaises, on merite le blâme universel; ainsi plus on s'enrichit plus il faut avoir de circonspection; mais une autre conduite qu'il doit tenir, c'est de mettre le moins qu'il peut ses biens en évidence, pour ne les pas exposer aux fâcheux retours qu'ont ordinairement ceux de cette Profession. Car on dit en vieux Proverbe, que qui mange l'oye du Roi, en rend au bout de cent ans la plume, de sorte que pour prévenir les revolutions fâcheuses, ils agissent prudemment lorsque la plus grande partie de leurs biens est dans une nature qui les met à couvert de l'insulte.

TIMAGENE.

Il me semble que le desir de paroître est si naturel à l'homme, qu'il est bien difficile que voyant ses coffres pleins il ne les épanche au dehors pour se donner un éclat extérieur, que ne donnent point les richesses cachées.

ARIS-

## ARISTIPPE.

Il est vrai que tous les hommes sont avides de l'honneur , & cherchent toujours à s'élever au-dessus des autres : Et comme il n'y a que les biens extérieurs, qui sont les Charges & les Terres, qui donnent cette distinction, celui qui se sent en pouvoir de se distinguer par une grande Charge, ou se titrer par l'acquisition d'une grande Terre, a bien de la peine de résister à cette demangeaison. Mais lorsqu'on jette les yeux sur la catastrophe de Bevilaqua, qui eut la hardiesse d'acheter une Terre titrée de Duché, qui avoit autrefois servi de partage aux Princes cadets des Souverains de Bretagne, & que tous ses Confreres qui à l'envi faisoient des acquisitions de la dernière importance, ont péri & vû ces grandes Terres ôtées à leurs heritiers : qu'au contraire on voit fleurir les enfans de ceux qui avec plus de sagesse, comme Menecrate, n'avoient leur bien qu'en bons effets qui s'enferment dans une petite cassette. On doit fuir l'appât dangereux de cet éclat qui attire la ruine, & prendre le solide, en feignant d'aller terre à terre, & laissant à ses enfans à faire des acquisitions avec des deniers dont on peut cacher la source.

## TIMAGENE.

Nous avons déjà remarqué que les gens d'affaire d'aujourd'hui ont assez donné

dans ce raffinement de Politique, puisque nous les voions assez moderez sur le fait des acquisitions.

## ARISTIFE.

Une autre chose à laquelle ils doivent penser , c'est à se donner des Alliances considerables lorsqu'ils voyent leur fortune solidement établie, afin que ces Alliances servent comme de racines à l'arbre ou d'arc-boutant à la muraille pour la soutenir. Un ancien disoit que la richesse étoit la racine de l'honneur : Or on ne peut pas plus promptement purifier un sang bas, qu'en le mêlant avec un sang illustre. Le Duc Ordelafti faisant ouvrir à Monfroy son grand coffre, pour doter sa fille, n'a-t-il pas, en l'élevant au dais & au tabouret, répandu sur cette famille une partie des rayons dont brille sa maison ? Gelosio donnant la sienne au General des Tritons, n'a-t-il pas tout d'un coup communiqué à son sang tout l'honneur qu'il pouvoit recevoir ; & outre cet honneur present, ne sont-ce pas des forts appuis que l'on se donne, & qui dans les orages qui peuvent survenir, sont capables de donner un abri ?

## TIMAGENE.

Vous faites donc peu de cas du raisonnement de ces deux hommes de fortune, qui sous pretexte de mettre de part & d'autre beaucoup de bien ensemble, ont uni  
leurs



leurs enfans ; au lieu que chacun pouvoit de son côté se donner une Alliance illustre qui les auroit protegez.

ARISTIPPE.

C'est ce que je ne conseillerais jamais à des hommes nouveaux : quand on a de l'argent , il faut chercher de l'honneur ; & quand on a un sang illustre qui n'est pas soutenu de grands biens, il faut chercher des échelas pour appuyer les seps, & des rames pour faire voguer la galere : C'est une communication mutuelle qui se doit faire de la richesse à l'honneur, afin que l'une devienne reciproquement la source de l'autre. Et en effet le sang bas se trouve par ces Alliances si bien confondu avec le sang illustre, que dès la seconde race on ne les distingue presque plus.

TIMAGENE.

Mais l'homme de fortune ne doit-il point craindre aussi le mépris de celui dont il attend son honneur ? car il me semble que ce mépris est une suite presque inévitable des mariages faits avec inégalité.

ARISTIPPE.

Il faut prendre le Benefice avec les Charges. J'avoué que cet inconvenient n'arrive que trop frequemment ; mais c'est l'effet de l'orgueil de la Noblesse, qui ne croit pas que toutes les richesses du monde puissent être mises en balance avec elle. Mais ce n'est pas assez que le riche Financier

cier s'appuye par une Alliance illustre, il faut qu'il se fasse ou plutôt qu'il achete un patron puissant, dont la main le soutienne, & qu'il n'épargne ni soins ni dépense pour l'acquiescer. Panigon doit la solidité de sa fortune à la protection d'Eusebe; Chrysolni à la toute puissante Eudoxe; & avec de tels appuis, ils sont assurés de ne point tomber; au lieu que nous en avons vû de bouleversés par le seul défaut d'un patron qui les soutint.

## T I M A G E N E.

Mais n'est-ce pas en toute sorte de Profession qu'il faut des patrons, & sans eux n'est-on pas renversé par tout?

## A R I S T I P E.

Ils sont plus nécessaires dans les Finances que par tout ailleurs, parce que la fortune de ceux qui s'y enrichissent est plus exposée à l'envie, & par conséquent demande plus d'appui; mais ce qu'ils ont d'avantageux, c'est qu'il est aisé de trouver des patrons quand on a de l'argent; mais les indigens n'en trouvent point, car dans ce monde tout se vend, & principalement le credit & la faveur: C'est une fumée qui se débite au poids de l'or, & que qui que ce soit ne donne gratuitement: Les Courtisans comptent les paroles qu'ils disent, & les pas qu'ils font pour nous, & les mettent dans la balance pour n'en donner qu'à proportion du profit qu'ils en tirent. Que  
Rho-

Rhodopé soit vôtre amie ; que Craterus vous estime, n'attendent-ils rien de vous ? ils n'iront point appuyer vos affaires auprès du Ministre : Et Socrate reviendrait sur terre avec sa vertu, qu'on ne s'emploieroit pas pour le tirer d'affaire, parce qu'on ne verroit pas qu'il pût en revenir aucun profit.

**T I M A G E N E.**

Je croi que ce n'est pas un vice d'aujourd'hui, mais celui de tous les tems ; & que si l'on a dit autrefois qu'à Rome tout se faisoit à prix d'argent, ce n'étoit que faire dans Rome la peinture de tous les Siècles, de tous les pays & de toutes les Cours du monde.

**A R I S T I P E.**

Nous pouvons présentement parler de la déroute d'un Financier, & diviser ce que nous avons à en dire en ce qui peut causer cette déroute, & de quelle maniere il peut se soutenir lorsqu'elle lui arrive. Quant à ce qui peut la causer, ou ce sont des causes particulieres, ou des causes generales dont les premieres ne regardent que la personne de celui qui tombe, & les autres l'enveloppent dans un malheur commun. Or de ces causes particulieres nous pouvons mettre parmi les plus dangereuses, le jeu & les femmes. L'un & l'autre sont des abîmes sans fond ; & outre que ces deux plaisirs, par la dissipation du tems empêchent

chent un homme de penser à ce qui est de son utilité: c'est que les plus clairs deniers s'y consomment, & souvent tout le travail d'une année ne remplit pas ce qu'un seul jour a emporté.

T I M A G E N E.

Ces deux écueils ne causent-ils pas des naufrages dans toutes les professions?

A R I S T I P E.

Oui; mais comme l'argent comptant roule chez les Financiers, ils y sont bien plus dangereux; car l'or s'écoule de la main d'un joueur, comme une poignée d'eau qu'on voudroit retenir; & les femmes qui sont naturellement avares & portées au luxe, courent à l'argent, qui satisfait l'un & l'autre. Ainsi comme ces sortes de gens ont en main de quoi satisfaire à l'avidité des unes, & de quoi fournir copieusement à l'autre, ils y donnent avec bien plus d'ardeur, & en même-tems avec bien plus de danger que ceux qui n'ont pas en main les moïens d'agir.

T I M A G E N E.

Mais vous direz la même chose de la table, du luxe & des bâtimens.

A R I S T I P E.

Non pas pour la table ni les équipages ou ameublemens, peu de Partisans se ruinent par-là; mais quelquefois les bâtimens les incommodent ou leur suscitent de la jalousie. Mais une autre raison particulière  
de

de la déroute du Financier, c'est de déplaire au Ministre qui régit les Finances, & cette haine peut proceder de plusieurs causes. L'on en a vû qui ont été détruits pour avoir refusé leur filles riches à de pauvres parens du Ministre, & d'autres pour d'autres raisons encore plus injustes. Il faut donc que le Financier travaille sur toutes choses, à se maintenir en faveur dans l'esprit du Ministre; que ce soit son soin principal, son attache continuelle, & l'effet de ses assiduez; qu'il s'étudie à connoître son genie, & à s'y insinuer par ses complaisances, par ses avis utiles & par des services effectifs; qu'il entre dans ses desirs, qu'il previenne ses souhaits, qu'il approuve sa conduite, qu'il applaudisse à toutes ses propositions, qu'il ne manque pas d'avoir son tableau dans un endroit éminent de sa maison, & de substituer toujours au passé le successeur; qu'il fasse de tems en tems sentir sa liberalité aux Domestiques, & que son encens & ses offrandes s'élevent jusqu'à la femme ou à la bonne amie.

TIMAGENE.

Vous entrez-là jusques dans les minuties.

ARISTIPPE.

Elles sont nécessaires, & leur omission fait quelquefois plus de mal que la chose ne vaut: Mais pour expliquer les causes de  
bou-



bouleversement qu'un Financier a communes avec les autres, elles sont trois: La déroute d'une affaire dans laquelle on s'est engagé avec d'autres, & qui entraîne la ruine de toute une Compagnie: Un soudain changement d'État: Et une recherche générale qu'on appelle vulgairement une Chambre de Justice.

## TIMAGE NE.

Je croy qu'il est fort difficile que toute la prudence humaine puisse empêcher un homme de se trouver envelopé dans l'un de ces malheurs publics.

## ARISTIP.E.

Tout ce que l'on peut faire, c'est d'essayer de s'en tirer au meilleur compte. C'est à quoi servent les Patrons que l'on s'est donné, & c'est où l'on trouve le secours du bien qui n'est pas en évidence; car quelque précaution que l'on prenne, on ne peut faire qu'une affaire qui ne vaut rien du tout, soit bonne. On ne peut pas empêcher que dans un soudain changement d'État qui arrive, ou par un nouveau Maître, ou par un nouveau Ministre, qui veut donner un nouveau tour à toutes les affaires, l'on ne soit renversé avec la barque: Et enfin, quand le mal est universel, & que l'on repasse tous ceux qui ont mis la main à la pâte, il faut nécessairement qu'il en coûte, & alors sauve qui peut; & c'est qui donnera moins de prise sur lui; ou qui sous la  
fa-

faveur de meilleurs appuis, emportera la meilleure planche de son naufrage.

T I M A G E N E.

C'est alors que l'éponge se presse bien, ou que toutes les grapes mises sous le pressoir donnent abondamment le suc qui en est exprimé.

A R I S T I P E.

La comparaison que vous en faites est assez bonne : mais il me semble qu'on pourroit la faire encore mieux, si l'on appliquoit à ces riches Financiers une certaine Fable que je vais vous dire pour faire une petite pause à cet Entretien avant que nous le finissions, elle n'est pas à la vérité nouvelle, mais peut-être y trouverez-vous un tour nouveau.

F A B L E

De la Corneille deplumée.

U N E Corneille roturiere  
 Jettant les yeux sur son casaquin noir,  
 Fut mécontente de se voir  
 Le corps vêtu de si simple maniere ;  
 Au lieu qu'elle voioit des oiseaux bigarrez  
 De tant d'especes differente ;  
 Et les Cocs de Bruiere & les Pans azurez  
 Etaler au Soleil leurs plumes éclatantes.  
 Jalouse donc sur tout de la beauté du Pan,  
 Qu'elle voioit se piaffant sur l'herbe,  
 Marcher d'un pas aussi superbe  
 Que roule en son carosse un fils de Partisan :

Pour

Pour se donner même parure,  
 En tapinois elle entre un soir  
 Dans certaine vieille mazure  
 Dont les Pans faisoient leur dortoir.  
 Là dormoient d'un sommeil tranquile  
 De tous côtez les beaux oiseaux,  
 Quand la fine Corneille à filouter habile,  
 De son bec se fit des ciseaux.  
 Coupeur de bourse qui se coule,  
 Armé de son coûteau plus subtil qu'un rasoir,  
 Dans le plus épais d'une foule,  
 Jamais ne fit mieux le devoir  
 Que la friponne de Corneille  
 Sur les plumes des Pans le fit;  
 Mais si subtilement avec si peu de bruit,  
 Qu'elle en dérobe à tous sans que pas un s'éveille;  
 Puis paquet fait elle sortit,  
 Et chez le bon tailleur s'en fit faire un habit  
 Qui la déguisoit à merveille.  
 Fiere des dépouilles d'autrui,  
 Et couverte de cet étui:  
 C'est un plaisir de voir comme elle se promeine:  
 Gripon des Financiers le plus pecunieux,  
 Le plus fat, le plus glorieux,  
 N'a pas la démarche si vaine.  
 C'est bien pis, on la voit même parmi les Pans  
 Se donner des airs aussi grans  
 Que Duchesse les pourroit prendre.  
 Une queue où l'on voit trente miroirs briller  
 Quand on vient à l'éparpiller,  
 Pend à son croupion, & bien loin va s'étendre;  
 Son manteau mieux mêlé qu'un parterre de fleurs,  
 Etale la superbe pompe  
 De mille changeantes couleurs  
 Sur qui l'œil sans cesse se trompe;  
 L'or & l'azur y sont justement compassez.  
 Et pour en rendre enfin la parure complete,  
 Trois brins de plumes bien dressez.

Ornent sa tête d'une aigrette.  
On fut long-tems deçû par ce dehors trompeur,  
Et le peuple badaut qui souvent ne s'arrête  
Qu'à contempler l'exterieur,  
Prit pour un Pan la fausse bête.  
C'est ainsi que l'on voit la robe d'un Docteur  
Couvrir la carcasse d'un âne :  
C'est ainsi que Bion ignare Sénateur,  
Ne l'est qu'en parchemin, & que par sa soutane,  
Et que la vieille Iris par son air macéré,  
Ses longues demeures au temple,  
Ses manches jusqu'aux doigts, & sa coëffe en  
quarré,  
Impose à l'œil qui la contemple.  
Enfin l'on s'apperçut du dol  
Et de la fausse fourberie ;  
Et les Pans piquez de ce vol  
Sur l'oiseau roturier se jettent de furie.  
La Corneille surprise eut beau crier pardon,  
Et chercher dans sa tête une frivole excuse,  
Tous les Pans à l'envi déplument son jupon,  
Et le Peuple se desabuse.  
De tous ses ornemens volez  
On voit ses membres dépouillez.  
Et remise en casaque noire  
On la revoit Corneille, & son faste pour lors,  
Ses airs fiers, & sa vaine gloire,  
Tout tombe avec ses faux dehors.  
O vous dont la fortune est si grande & si haute,  
Et qui d'un bien volé, choquez tant d'yeux ja-  
loux,  
Quand un fâcheux revers vous l'ôte,  
Songez que cette Fable est justement pour vous.

**T I M A G E N E.**

J'avouë que cette Fable est justement  
tournée pour la dérouté des Financiers,  
qui

qui après s'être revêtus de toutes les plumes qu'ils ont volées , & étalé leur orgueil & leur vanité, se voient ensuite par un contre-coup de la Fortune , dépouillés de leurs vols , & remis dans le même état misérable d'où ils étoient sortis.

## ARISTIPPE.

La différence, c'est que la pauvre Cornelle fut dépouillée jusqu'à la dernière plume qu'elle avoit volée; mais quelque chose que l'on puisse faire aux Financiers , il leur en reste toujours plus qu'ils n'en avoient avant que d'entrer dans la Finance. Remonot n'a-t-il pas vécu dans les prisons avec le luxe & la bonne chère d'un homme qui étoit encore dans l'opulence , quoique l'on eût saisi de tous côtés ce que l'on voioit de biens? Ne pouvoit-on pas dire de lui ce que Juvenal disoit de Marius: Il boit, disoit-il , dans son infortune, depuis huit heures jusqu'au jour; & la colère des Dieux ne l'empêche point de jouir de ses biens, tandis que la Province qui lui a fait faire son procès, pleure des malheurs que cette victoire ne repare pas?

*Exul ab octavâ Marius bibit, & fruitur Diis  
Iratâ, at tu victrix Provincia ploras.*

Remonot faisoit en prison ce que Marius faisoit dans l'exil; & c'est ainsi que quelque chose, qui puisse arriver, le dernier état  
d'un



d'un Partisan est toujours meilleur que celui dans lequel il étoit avant que d'entrer dans les affaires.

T I M A G E N E.

Cependant il n'en est pas de même du pauvre Bertau , qui après avoir bâti son Hôtel Sallé capable de loger du moins un Duc , est mort misérable dans un grenier n'ayant pas du pain.

A R I S T I P E.

On n'a pas pû lui reprendre les sommes immenses qu'il avoit consumées ; mais s'il a péri par une catastrophe si épouvantable , c'est parce qu'il avoit exposé à la vûe du Public tout ce qu'il avoit de biens ; & que n'ayant pas eu la prudence de se faire un fond secret & invulnerable , il se trouva tout à coup dépossédé de toutes choses ; au lieu que Remonot avoit de très-grands biens cachez dont il s'est aidé , & qu'il a laissez à ses heritiers. Mais il y a une chose à faire dans ces bouleversemens généraux que les plus sages ont pratiquée , & dont ils se sont bien trouvez ; c'est que comme les revenus publics ne peuvent pas être sans Fermiers , si l'on fait un changement universel , il faut à quelque prix que ce soit rentrer dans les premières affaires que fait le nouveau Ministre.

T I M A G E N E.

Je ne comprends pas bien la raison de ce conseil que vous leur donnez.

A R I S -

Le nouveau Ministre qui entre dans les affaires, a intérêt de ne pas ruiner ceux qui entreprennent sous lui les premières; autrement on fuirait tout ce qu'il voudrait proposer dans la suite, & il mettrait les Financiers hors d'état de faire des avances. Or l'intérêt du Ministre est, que les Fermiers gagnent, qu'ils soient riches, que par conséquent ils aient du crédit pour secourir l'Etat dans les besoins; mais sur tout il a intérêt de faire applaudir aux commencemens de son ministère; & se donnant à lui-même du crédit, faire goûter l'esprit de son nouveau gouvernement.

TIMAGENE.

Cette raison est assez plausible; mais le Ministre les recevrait-il facilement, puisque son but est de détruire ce qu'ils ont fait?

ARISTIFE.

Il y en a toujours quelques-uns marquez sur la Liste de l'exclusion: mais comment voudriez-vous qu'on ne se servît que d'esprits nouveaux qui pourroient ignorer les affaires? il faut bien que du moins on en mêle des anciens pour diriger les novices, Mais après vous avoir dit ce que je crois nécessaire pour se conduire dans cette Profession, vous pouvez bien de tout ce que j'ay dit, tirer les portraits du Fermier dans les  
trois

trois états dans lesquels il peut paroître. Car lorsqu'il commence il est humble, rampant, soumis, prêt à toutes sortes de bassesses, fourbe, subtil, vigilant, actif & avare : mais si-tôt qu'il se voit dans l'opulence, il est superbe, insolent, voluptueux, ingrat, ambitieux, prodigue pour ses plaisirs, dur par tout ailleurs ; sa vigilance se relâche, sa défiance augmente ; & plus il a de biens, plus il a d'avidité d'en gagner. Mais dans sa décadence il est lâche, sans résolution, sans conseil, sans prudence, plein de fureur dans l'ame, mais incapable d'un sentiment qui tienne de la vigueur ou de la générosité. Voilà, mon fils, ce que je puis vous dire de la Finance ; vous renvoyant pour le surplus, à la Scene de Gripon dans ma Comédie d'Esopé, & à tant d'autres endroits de mes Ouvrages, où j'ay parlé d'eux avec éloge.

**T I M A G E N E.**

Comme je n'ai aucun penchant pour cette Profession, vous m'en avez plus dit que je n'en voulois ; il faut, s'il vous plaît, mon pere, vous reposer, & demain vous aurez la bonté de m'entretenir touchant le Commerce.

**A R I S T I P E.**

Je le veux bien, allez, & foyez ici demain à pareille heure.

*Fin du treizième Entretien.*



# L'ÉCOLE DU MONDE.

---

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

*De la Fortune dans le Commerce.*

ARISTIPPE.

**J**E vous attendois ici, mon fils, pour l'entretien que je vous promis hier; où étiez vous?

TIMAGENE.

J'étois allé chez le Marchand Stéphani-dés accompagner une Dame qui vouloit y lever des étofes : je n'ai jamais tant vû de difficulté qu'elle en a eüe à déterminer son goût sur le choix de toutes les nouveautés qu'on lui a présentées; aussi faut-il avouër que ces Marchands ont une adresse admirable pour embarasser l'esprit des Dames, qui voudroient presque tout ce qu'elles voyent,

yent. & qui quelquefois à force de vouloir ne veulent plus rien : sa lenteur à se fixer m'a retenu plus long-tems que je n'avois résolu.

ARISTIDE.

Vous avez donc vû le gros Stéphanidés dans ses Magazins, en robe de chambre legere & petit bonnet, donnant ses ordres de tous côtez. Vous avez vû un homme qui sçait bien apâter les goûts differens des femmes, & leur faire valoir la nouveauté. Avez-vous admiré l'activité de quinze garçons aussi fiers avec l'aune à la main, qu'un Carabinier avec sa carabine, & qui ont autant de plaisir à passer leur vie à déplier & replier des pièces d'étoffes, qu'un Docteur à feuilleter ses Livres? Avez-vous remarqué leur éloquence à louer le dessein & la bonté d'une étoffe; le mélange agréable de ses couleurs, & la force dont elle est, & cette complaisance perpétuelle d'applaudir toujours au penchant de l'Acheteur pour arriver au débit; mais sur tout cet ordre établi dans ces Magazins, en sorte que la main se porte toujours sur ce que l'on désire?

TIMAGENE.

Voilà le portrait du Magazin de Stéphanidés; mais la fortune qu'il a faite dans son négoce, le bel ordre de ses Magazins, l'obéissance de ses Garçons, la manière dont tout s'y gouverne comme dans un



petit Royaume, & cette pluye de Danaé qui tombe continuellement sur le comptoir, tout cela m'a engagé dans de grandes reflexions sur cette profession, & me donnoit en même tems de l'impatience de revenir à l'Entretien que vous avez bien voulu m'en promettre pour aujourd'hui.

## ARISTIPPE.

Il est vrai que j'ay à vous entretenir sur le Négoce, qui est la dernière des six Professions que je vous ai proposées. Mais quand je vous dis la dernière, n'allez pas vous figurer que je la mette la dernière en honneur, puisque j'ai toujours infiniment plus estimé un bon Marchand qui fait son commerce avec profit & succès, que non pas un Financier enrichi par les voyes qui sont ordinaires aux Partisans. Il n'y a pas de bien qui soit mieux acquis ni plus légitimement, que celui qu'on tire d'un Commerce fait avec bonne foi & probité: plus le Commerce fleurit plus un Etat est riche, puissant & invincible; & au contraire, plus la Finance y prend d'empire, plus cet Etat est près de sa décadence. La richesse des Marchands est l'ame de la Monarchie, & celle des Partisans en est la ruine; le succès du Négoce porte par tout l'abondance, & le succès du Parti se réduit à la pauvreté,

## TIMAGENE.

En effet l'on voit plus de familles solides.

dement établies par le Nègoce que par le Parti, dont les fortunes sont plus sujettes aux revers que non pas celles des Marchands. **ARISTIPPE.**

Je ne vois rien de si fat qu'un gueux Gentilhomme ou un Officier malaisé, qui méprise un bon riche Marchand. En effet la Boutique n'est-elle pas la pepinière des bonnes familles de la Robbe, comme la grosse Finance est la ressource des grandes Maisons à moitié abîmées? Mais si toute l'abondance d'un Etat vient du succès du Commerce, comme nous le voyons par expérience dans la Hollande, qui en moins d'un siècle, a par le seul Nègoce élevé à une puissance formidable un petit coin de terre presque caché sous les eaux; quel soin ne doivent point prendre ceux qui gouvernent une Monarchie pour appuyer le Commerce, le faire fleurir & en tirer tous les avantages possibles?

**TIMAGENE.**

Il faut qu'on ne soit pas bien persuadé de cette maxime, puisque bien loin de contribuer à l'élever, il semble que non seulement on néglige ce que le sage Draco avoit commencé, mais qu'il semble même qu'on ne songe qu'à l'abatre.

**ARISTIPPE.**

Les plus grandes occupations étouffent & rompent l'attache qu'on devroit avoir pour les moindres. Il seroit cependant à

54 L'ÉCOLE DU MONDE.

souhaiter que dans une puissante Monarchie, située avec tous les avantages nécessaires pour établir un Commerce universel, & qui en soi-même a un fond inépuisable de fécondité touchant différentes choses dont les États voisins ne se peuvent passer, on suivît pour faire fleurir ce Commerce, ce que le Roi de Perse a établi dans son Royaume en faveur du négoce, & dont on a reçu de si grandes utilitez, que les Sophis avouent qu'ils ne doivent la splendeur de leur Couronne & la richesse de leur Empire, qu'à ce rétablissement.

T I M A G E N E.

Voudriez-vous bien m'expliquer en quoi consistoit l'ordre de cet établissement, & me dire si vous croyez que dans une autre Monarchie l'on puisse en faire un semblable?

A R I S T I P E.

Rien ne seroit plus facile, & rien peut-être de plus utile. Et voici de quelle manière s'y sont pris les Rois de Perse. Ils ont reconnu, comme il est vrai, que chacun est plus capable dans sa propre Profession que dans celle des autres. Et ainsi il ne donne point la Surintendance du Commerce à un homme qui toute sa vie auroit été dans l'exercice de l'interprétation de l'Alcoran, ou qui auroit fait la profession de l'Épée, de la Robbe, ou de la Finance. Mais il a établi une des premières Charges  
sous

sous le titre de Directeur general du Commerce, avec la qualité de Conseiller d'Etat ayant séance dans le Conseil, & qu'on peut appeller le Ministre pour le fait du Négoce. On choisit pour cette place un homme qui après avoir passé par le Négoce, & de-là par tous les degrez & honneurs que peut donner le Commerce, s'est acquis des lumieres & une capacité propre pour remplir un emploi si important.

T I M A G E N E.

Et quelles fonctions attribué-t-on à ce grand Officier?

A R I S T I P E.

Un peu de patience, ce n'est pas encore tout. Je vous ai dit qu'il avoit séance au Conseil, mais il est Chef d'une Compagnie composée de 24. hommes, qui sont comme les Conseillers & qu'on tire d'entre les anciens Marchands les plus habiles, & de la plus grande probité & capacité, âgez de cinquante ans, & qui en ont au moins passé vingt-cinq dans l'exercice du Négoce. Il faut outre cela qu'ils soient riches d'un bien gagné dans le Commerce qu'ils quittent; & on les prend de toute sorte de Provinces différentes & de differens Négoces. On leur donne chacun mille chequins d'appointemens, qui valent deux mille écus; & le Surintendant du Commerce en a six mille; de sorte que les appointemens



56 L'ECOLE DU MONDE.  
de cette Compagnie montent à soixante mille écus, qui sont payez par le Corps des Marchands d'Ispahan sur un fond établi pour ce sujet.

TIMAGENE.

Je ne conçois pas encore quelle est l'utilité de cette Compagnie, & de la dépense qu'elle coûte.

ARISTIPPE.

C'est ce que je vais à présent vous expliquer. Ils s'assemblent de deux jours l'un, & quelquefois plus souvent, selon la nécessité; & c'est pour examiner tout ce qui peut être avantageux ou préjudiciable au public & aux particuliers dans toute sorte de Commerces. Pour cet effet c'est à eux que s'adressent tous les Négocians pour leur donner des Mémoires remplis d'avis & de propositions, pour établir ou supprimer les Négoces, suivant les avantages ou les inconveniens qui peuvent se rencontrer dans quelque Commerce que ce puisse être. Le Conseiller qui s'est chargé du Mémoire selon son département de Province ou de Négoce, en fait rapport à la Chambre; tous délibèrent dessus, on en examine meurement & avec prudence le pour & le contre; & enfin s'ils jugent la proposition utile ils en redigent l'avis, appuyé des raisons qui les portent à le donner: & ensuite le Surintendant du Commerce bien instruit de tout, entre au Conseil



feil du Roi, où il fait rapport des propositions & des raisons de l'utilité ou du préjudice qu'on peut recevoir de la chose, & de ce qui a déterminé la Chambre à l'avis qu'elle donne ; sur quoi le Roi dans son Conseil prend telle résolution qu'il juge à propos, rejetant ou approuvant ce que la Compagnie du Négoce a délibéré.

**T I M A G E N E.**

Je comprends bien presentement de quelle utilité admirable doit être une Compagnie si éclairée pour toutes sortes de commerces de Terre & de Mer.

**A R I S T I P E.**

Et c'est la source de la splendeur du Commerce de la Perse, qui l'emporte sur toutes les Nations du Monde, & qui rend cet Etat si riche & si puissant, qu'il y a plus de richesses, plus d'or, d'argent & de pierreries dans une seule Ville de ce Royaume, qu'il n'y en a dans les vingt plus opulentes Villes de la France.

**T I M A G E N E.**

Oh ! qu'il seroit à souhaiter qu'un pareil établissement se fit ; il ne pourroit sans doute apporter à un Royaume que de très-grands avantages pour le Commerce, par la capacité de ceux qui composeroient cette Compagnie, qui n'auroit point d'autre vûe que d'enrichir l'Etat & de faire fleurir le Négoce.

## ARISTIE.

Quelles découvertes heureuses ne feroient-ils point tous les jours ; quels établissemens ou de Manufactures pour employer les étoffes & occuper le Peuple , ou d'échanges de marchandises à profit mutuel , ou de transport hors du Royaume de ce qui est superflu au dedans , pour en tirer plus de deniers liquides ? Car il faut que vous sachiez que lorsque le Commerce n'est point interrompu en France , il sort tous les ans du Royaume pour quinze millions de marchandises plus qu'il n'y en entre ; & c'est la mine d'or de cette Monarchie ; parce qu'après avoir consommé par échanges de lettres de valeur de ce que les Etrangers nous apportent , il faut de nécessité qu'ils payent le surplus en argent comptant ; de sorte qu'en dix ans il faut qu'il entre en France pour cent cinquante millions d'or ou d'argent , & c'en est la richesse. Ainsi cette Compagnie qui travailleroit continuellement à chercher les moyens d'augmenter le débit de ce qui nous est superflu , & de tirer davantage d'or des Etrangers . contribueroit extrêmement à faire fleurir le Commerce & à rendre l'Etat plus opulent.

## TIMAGENE.

Je ne doute point qu'on n'en tirât un tres-grand avantage pour le Commerce , & que

que des Négocians ne conduifissent mieux la Barque du Négoce que ceux qui n'y ont point passé.

ARISTIPPE.

Il n'y a point d'argent, comme je vous Pai déjà dit, qui foit mieux acquis que celui qui se retire du Commerce, parce que le fondement & la premiere vertu du Négociant c'est la bonne foi; c'est fur elle que tout roule; c'est elle qui donne le crédit, & c'est le crédit qui donne la fortune. En effet, auffi-tôt que le Marchand fait voir le moindre travers dans fa bonne foi, toute fa reputation tombe, & avec elle tout ce qu'il a de crédit.

TIMAGENE.

Entrons, s'il vous plaît, dans le détail des qualitez qui font particulièrement nécessaires au Marchand.

ARISTIPPE.

Il faut mettre pour principe que quelques foins que prenne un Négociant, quelques verrus qu'il ait, fi le bonheur ne le feconde, tout ce qu'il pourra faire ce fera de se moins ruiner qu'un autre qui auroit moins de conduite & de prudence; parce que la fortune du Marchand ne dépend pas de lui feul, mais d'un enchaînement per-  
petuel d'affaires avec d'autres, qui par leur chute entraînent ceux qui font liez de cor-  
respondance avec eux.

Il est vrai que vôtre ami Tobie , qui entra avec cinquante mil écus en société avec son beau-pere , n'auroit jamais fait naufrage si Diarbas son allié & son correspondant étranger , qui lui tira le fond de sa caisse , n'eût par son propre bouleversement causé la ruine du pauvre Tobie.

## ARISTIPPE.

Ce ne fut ni la mauvaise foi de Tobie , ni le défaut des autres qualitez nécessaires aux Négocians qui l'ont fait échouër ; mais un pur effet de la malignité de la fortune : au contraire , l'on voit des bœufs qui n'ont ni esprit ni jugement , & que la bonne fortune inonde d'un deluge de faveurs , & c'est ainsi que Liconet qui étoit de toute la Phrygie le plus stupide & le plus matériel , aiant entré dans un négoce avec deux mille écus , mourut avec quatre cens mille. Mais je vous dirai tantôt par quel coup du hazard il s'enrichit , tandis que son frere , qui avoit extrêmement d'esprit & de lumieres , fit banqueroute & mourut miserable. C'est pour vous dire qu'il ne suffit pas d'entrer dans le Négoce avec les qualitez propres pour y réussir , mais qu'il faut encore y être secondé par la fortune qui ne mesure pas toujours ses faveurs à l'aune du merite.

TIMAGENE.

Cela n'est que trop vrai en toute sorte de Professions; & je suis même persuadé que souvent le mérite est un obstacle à la Fortune.

ARISTIPPE.

Sans doute; & c'est parce qu'il produit toujours deux mauvais effets, l'envie & la crainte. L'envie dans ceux qui ne peuvent atteindre à un semblable mérite, & la crainte dans ceux qui sont établis, & qui ont peur qu'avancé un homme qui a plus d'esprit & de mérite qu'eux, ils n'en soient supplantés; & c'est pour cette raison que tant que j'ai été en Turquie, j'ai vu que les Ministres ne cherchoient point les plus habiles & les plus vertueux pour les avancer, mais des personnes de l'esprit desquels ils ne pouvoient prendre ombrage; de sorte qu'à la fin le Ministère qui étoit excellent sous le premier des Coprois qui aimoit la vertu & le mérite, est tombé peu à peu dans le dernier abaissement. Mais laissons là cette Digression, & venons aux vertus nécessaires à ceux qui entrent dans le Commerce.

TIMAGENE.

Vous m'avez dit que la bonne foi étoit la première pierre fondamentale de l'édifice du Négociant.

ARISTIPPE.

Un jeune homme qui veut entrer dans le  
Com-



Commerce doit examiner deux choses ; la qualité du Négoce qu'il veut entreprendre, & l'exécution de ce Négoce.

T I M A G E N E.

Mais le choix de ce Négoce ne dépend pas toujours de sa volonté.

A R I S T I P E,

Il est vrai que ce choix est souvent déterminé par les Peres, qui sans consulter le genie de leurs enfans, les engagent dans un Négoce pour lequel ils n'ont pas d'inclination & qui ne leur est point propre. Or le Négoce est ou de choses absolument nécessaires, ou de choses absolument superflues, ou de celles qui participent de la nécessité & de la superfluité; & sur ce fondement je vous donne pour maxime, non pas generale, mais frequente, que le Négoce des choses nécessaires produit une fortune plus assurée, mais moins grande; & que celui des choses superflues produit un profit beaucoup plus grand, mais plus hazardeux. Aussi est-il juste que qui risque plus gagne davantage quand la chose réussit.

T I M A G E N E.

Je ne comprends pas bien la raison de ce que vous avancez-là; ainsi vous me ferez plaisir de m'en donner & la raison & des exemples.

A R I S T I P E.

Il est aisé de vous fournir l'un & l'autre;  
le

le prix des choses absolument nécessaires est connu de tout le monde. On sçait par exemple, à fort peu de chose près, ce que vaut un drap commun, une toile, un chapeau, parce que tout le monde s'en fert; mais il n'en est pas de même des choses superflues, dont le prix dépend de la phantaisie & du caprice de ceux qui se les veulent donner; & ainsi le profit en est plus grand, mais il n'en est pas si assuré: parce que cette phantaisie dépendant des fureurs d'une mode sans raison, le gain qu'on se proposoit se peut facilement tourner en perte. Or je mets au rang des choses superflues les pierreries, les tableaux, les étoffes précieuses, les dentelles, & les plus petites curiositez. Et même avant que de vous parler de ces grandes superfluités qui font tout l'empire du luxe & de la mollesse, je veux vous donner un exemple fort singulier de la fortune qu'un homme dont je fus autrefois ami, fit sur un petit Négoce où l'on ne croiroit pas qu'il pût y avoir de si grands profits.

**T I M A G E N E.**

Et quel est ce petit Négoce?

**A R I S T I P E.**

De poupées, de babioles, & de colifichets pour amuser les enfans.

**T I M A G E N E.**

Vous me surprenez!

**A R I S T I P E.**

## ARISTIPE.

Vous ferez bien plus surpris, lorsque je vous dirai que Beaufroment commença son Négocce par une petite échope garnie de ces petits colifichets d'enfans, dont il fit peu-à-peu un si grand Négoce, qu'en aiant des magasins remplis, il en fournissoit toutes les boutiques de la France, & qu'il y gagna de quoi laisser à huit enfans chacun quarante mille écus.

## TIMAGENE.

Quoi! sur des jouets d'enfans gagner si prodigieusement? cela est incroyable.

## ARISTIPE.

Plus ces bagatelles en détail sont de petite consequence, inutiles & superflues, plus le profit y est grand. On veut amuser ses enfans, satisfaire leurs petites phantaisies; & le plaisir qu'on s'en donne est si peu acheté, que le moindre de ces colifichets ne se vend point, que le Marchand n'y gagne plus de cent pour cent; & repetant ce debit plusieurs fois l'année, il est inconcevable où va ce profit. C'est de lui-même que je l'ai scû; & je l'entendois se plaindre de ce qu'ayant amassé plus d'un million à ces bagatelles, il les quitta pour se mettre dans le debit des grandes superfluites, sur lesquelles il ne gagna pas. Je ne vous cite cet exemple que pour vous faire concevoir que le profit est par proportion infiniment plus grand sur le négoce des choses

ses superflues , que sur celui des nécessaires.

T I M A G E N E.

Laissons ce Marchand de Colifichets, & dites-moi si l'on trouve d'aussi grandes fortunes dans le Négoce des grandes superfluitez ?

A R I S T I P E.

Les pierreries tiennent le premier lieu ; & je ne veux que l'opulence de l'Hebreu Savarel , pour vous faire voir que rien dans le Négoce des choses communes ne peut aprocher du profit qu'on fait sur les superflus , puisque la richesse de ce grand Jouaillier passe , sans contredit , celle de quelque Marchand que ce soit. Il ne s'agit pas de vous expliquer ici les voies qu'il a tenuës pour arriver à sa fortune immense ; il suffit d'établir par son exemple mon principe , qui est que le Négoce des superfluitez pousse la fortune plus loin que celui des choses nécessaires.

T I M A G E N E.

Mais il me semble que la seconde espece de superfluitez , qui sont les peintures , enrichissent beaucoup moins ceux qui font ce Négoce , que celui des pierreries.

A R I S T I P E.

Les raisons en sont fort plausibles : & il suffiroit de vous dire qu'on ne voit pas les femmes donner dans la superfluité des tableaux , au lieu que la fureur pour les pierreries

eries est principalement leur partage; & comme elles sont moins moderées que les hommes dans leurs passions & dans ce qui soutient leur luxe & fait leur ornement, il est plus aisé de profiter de leur foible. Mais une autre raison, c'est que peu de personnes donnent ou peuvent donner dans la curiosité des peintures, parce qu'il faut s'y connoître pour les aimer; & comme ceux qui les connoissent en sçavent le prix, il y a peu de profit à faire avec eux. Et une dernière raison, c'est qu'il faut bien plus de dépense pour se distinguer dans les tableaux que dans les pierreries; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il y a moins de fortune à faire dans ce Négoce que dans celui des pierreries.

#### T I M A G E N E.

On peut ajouter que dans les besoins la défaite des tableaux est beaucoup plus difficile que celle des pierreries.

#### A R I S T I P E.

Je mets au troisième rang des superfluités les étoffes précieuses que le luxe introduit, & que la mode change suivant son caprice. Vous ne pouvez pas douter que le Marchand qui s'attache à ce Négoce superflu ne s'expose à de plus grands perils qu'un autre; mais qu'en même tems il ne soit en passe de faire une bien plus grande fortune. Je n'en veux pour exemple que Stéphanides, de chez qui vous sortez : l'a-  
bord



bord prodigieux que lui attirent la nouveauté & la richesse de ses étoffes; le débit extraordinaire qu'il en fait; le profit immense qu'il arrache du caprice & de la fureur des femmes, qu'il voit attachées à ce qui frappe les yeux: Cependant avec ces profits immenses Stéphanidés ne s'est-il pas trouvé plus de deux fois à la veille d'un terrible bouleversement?

T I M A G E N E.

Comme la mode, la nouveauté & le caprice lui donnent un grand profit, il est d'une conséquence nécessaire qu'il soit exposé à de fâcheux retours, dès que la première furie se passe, ou que quelque changement subit fait échouer ses préparatifs.

A R I S T I P E.

Cependant il est constant que sa fortune & son crédit passent le crédit & la fortune de tous ceux qui ne font qu'un négoce de choses ordinaires, & que sa richesse confirme ce que je vous ai dit touchant les superfluités.

T I M A G E N E.

Mais le Négoce que vous y avez joint & qui est fondé sur une suite de la magnificence des habits, je veux dire celui des dentelles, me paroît ne produire pas de si grandes fortunes que celle de Stéphanidés, quoi-que cette superfluité soit l'une des plus grandes & des plus communes, & que  
la

la mode y produise ses effets comme sur les étoffes.

## ARISTIPPE.

S'il y avoit aussi peu de Négocians de cette superfluité que de celle des étoffes riches, ils feroient une aussi grande fortune; mais le nombre de ceux qui s'en mêlent est trop grand, & le profit partagé devient moindre; outre que l'on en sçait mieux universellement le prix, qu'on ne sçait celui des étoffes de Stéphanides, & que ce Négoce est sujet à de plus grandes & de plus soudaines revolutions que pas un autre; soit par le changement qui dépend de la phantaisie d'un sexe dont le caprice est toujours en mouvement; soit par des accidens imprevis qui peuvent suspendre pour un temps considerable ce Commerce: Et pour ne vous donner qu'un exemple du bouleversement qui peut arriver à un homme dans ce Négoce, n'avez-vous pas vû le bon homme Moïse qui est depuis plus de vingt-cinq Lunes dans les liens d'une prison.

## TIMAGENE.

Je le connois: mais j'ignorois qu'il eût fait ce Commerce.

## ARISTIPPE.

Moïse avoit entrepris ce Négoce avec les plus belles esperances du monde, par un établissement qui sembloit le devoir enrichir à millions. L'exécution en avoit été fort

fort avantageuse ; & cette Manufacture pouſſoit les choſes juſqu'à détruire ce que l'on tiroit des Etrangers ; mais dans le temps que de ſi heureux commencemens le flatoient d'un ſuccès extraordinaire , & que des profits immenſes avoient déjà rempli ſes coffres, tout d'un coup un revers imprévu le renverſa, & le confondit dans une ruine dont il n'eſpere paſſui-même ſe pouvoir jamais retirer.

**T I M A G E N E.**

Ce que vous m'avez dit ſuffit , & je ſuis convaincu que le Négoce des ſuperfluités apporte un profit plus grand que celui des marchandises neceſſaires, mais avec plus de danger ; & qu'au contraire le débit des neceſſaires eſt plus ſolide, mais d'un profit plus réglé.

**A R I S T I P E.**

Lorsque le choix du Négoce qu'on veut faire eſt fait, il faut ſonger à l'exécution ; c'eſt-à-dire à la conduite qu'il faut tenir pour réuſſir dans ce Négoce, dont tout le ſuccès dépend de ſe donner un grand crédit, fondé ſur la réputation qui conſiſte en deux choſes ; être réputé honnête homme, & être réputé bien dans ſes affaires.

**T I M A G E N E.**

Sans doute : car dès le moment qu'un Négociant paſſe pour fourbe , ou qu'on croit ſes affaires en mauvais état, il eſt impoſſible

possible qu'il acquière du credit, ou qu'il conserve celui qu'il avoit.

ARISTIFE.

La reputation d'honnête homme ne peut être fondée que sur la bonne foi, & celle d'homme qui est bien dans ses affaires s'établit par une grande ponctualité à payer; ce sont là, pour ainsi dire, les deux poles ou les deux pivots du crédit du Marchand. Mais ce ne sont pas néanmoins les seules qualitez qui lui sont nécessaires pour l'exécution avantageuse de son Commerce.

TIMAGENE.

Mais vous m'avez déjà fait concevoir que ce ne sont pas les seules qualitez qui lui soient nécessaires.

ARISTIFE.

Il faut qu'il y en joigne quatre autres qui ne lui sont pas moins nécessaires que ces deux premières. La connoissance parfaite des Marchandises dont il entreprend le débit; une grande prudence dans ses entreprises; beaucoup d'économie, & la paix domestique dans sa famille: car si l'une de ces quatre choses manque, il faut que son Négoce perisse. Je vais vous expliquer l'une après l'autre ces six qualitez, leurs effets, & ce que produit leur défaut.

TIMAGENE.

Vous reduisez donc tout ce que vous demandez dans la conduite du Negociant, à

ces

Ces six choses : Bonne foi, ponctualité, connoissance, prudence, économie, & Paix domestique.

ARISTIPE.

Je mets à la tête de toutes, la bonne foi ; & elle est si essentielle au Negoce, que sans elle il n'est pas possible qu'il subsiste ; & c'est même sur elle qu'est fondée la justice expeditive qui leur est accordée pour terminer toutes les contestations qui naissent entr'eux sur le fait du Commerce. Et en effet elle doit être la seule règle de leurs jugemens, & c'est elle qui en bannit la chicane & les formalitez que la mauvaise foi a introduites dans les autres Jurisdictions.

TIMAGENE.

J'avoüe que toutes les procédures qui se font dans les autres Tribunaux, ne font que les productions de la fourbe & de la malice, qui par de continuels déguisemens ne cherchent qu'à tromper les yeux des Juges pour faire succomber le droit sous la formalité, & paroître blanc ce qui est noir.

ARISTIPE.

Aussi comme les longues involutions des Procés ordinaires ne roulent que sur la fourbe & la subtilité, & qu'au contraire la prompte expedition des Jugemens Consulaires a pour ame la bonne foi, il y a une si prodigieuse difference entre les Décisions de l'une & de l'autre, qu'il ne faut pas s'é-



tonner si le plus souvent toutes les deux Parties sortent contentes des Consuls, & toutes deux mécontentes des autres Tribunaux; & la raison est que la bonne foi portant avec soi une clarté vive, celui qui succombe aux Consuls se fait à lui-même justice dans son ame, & reconnoît intérieurement qu'il a tort. Au lieu que les chicanes des autres Juridictions n'ayant pour but que de répandre par tout des tenebres, & enveloper le droit sous les voiles épais d'une longue contestation; l'équité se trouve tellement cachée aux yeux même des Parties flatées des idées que leur donne un mauvais conseil, que quelque jugement qui arrive, celui qui succombe crie toujours à l'injustice, & celui qui gagne s'imagine toujours avoir eû moins qu'il ne lui étoit dû.

## TIMAGENE.

Vous voudriez donc que l'on jugeât par tout de la même manière que jugent les Marchands?

## ARISTIPE.

Il seroit à souhaiter que cela fût possible, & que, comme en Turquie, le seul bon sens & la seule bonne foi jugeassent sans paperasses les contestations des Parties. Et c'est ce que le satyrique Rabelais a voulu insinuer dans ses Sages Folies, lorsqu'il introduit son Pantagruel; qui voulant décider en plein Parlement un grand  
Pro-

Procès, qui avoit, dit-il, metragrabolisé la cervelle de tous les Juges, commença par brûler sept ou huit hottées de sacs de procédures, & faisant venir devant lui les Parties, les obligea d'expliquer de vive voix leurs prétentions : Et sur ce qu'il ouït à la Turquie, prononça un Jugement dont les deux Parties par un miracle qui n'a été suivi d'aucun autre, s'en retournèrent tres-satisfaites. Quoi qu'il en soit, c'est la bonne foi qui guide les Jugemens Confulaires, comme c'est elle qui est le fondement de tout le Commerce.

T I M A G E N E.

Pour un exemple de cette bonne foi dans le Commerce, n'ai-je pas ouï dire qu'il y a certains peuples qui se haïssent mortellement, & qui sans aucune communication, négocient ensemble de la meilleure foi du monde?

A R I S T I P E.

Leur maniere est assez singulière. Elle merite que je vous la rapporte, & voici comme la chose s'exécute. L'un des Peuples charge ses vaisseaux des marchandises qu'il veut vendre à l'autre. Les Vaisseaux arrivent, & l'on descend sans rencontrer qui que ce soit. Les marchandises débarquées sont étalées sur le bord, & les Vaisseaux pendant quelques jours se retirent en Mer. Cependant l'autre Peuple vient les voir, & les aiant examinées, chacun

met à part ce qu'il desire acheter , & en fait un tas , puis met à côté les marchandises du País qu'il veut donner en échange , ou l'argent du prix qu'il y met : Et lorsque tout est en cet état , ils disparoissent , & donnent un signal. Les Vaisseaux reviennent alors , chacun va voir ce que l'on veut donner en échange de sa marchandise ; & si la chose proposée l'accorde , il l'emporte & laisse ce qu'il avoit apporté ; mais si ce qu'on lui offre ne le satisfait pas , il le laisse & remporte sa propre marchandise.

## T I M A G E N E.

Voilà une maniere de Commerce bien singuliere , & de bonne foi. Mais à l'égard de nos Marchands , en quoi faites-vous consister cette bonne foi ?

## A R I S T I P E.

Dans deux choses ; l'une d'être véritable , & l'autre d'être inviolable dans sa parole. Le mensonge est incompatible avec la bonne foi ; parce que la verité est son essence , & c'est par cette raison qu'un menteur ne peut jamais être honnête homme. Il n'y a donc plus de bonne foi , aussi-tôt qu'un Marchand suppose quelque chose , comme quand suivant un usage assez commun , il assure qu'une étoffe lui a coûté plus qu'elle ne lui coûte en effet , afin de surprendre par cette supposition la confiance qu'on a à sa parole ; ou qu'il couvre par une fausse montre le vice de ce qu'il veut débiter ;

ter ; ou enfin , par mille autres moiens qu'on n'a pas besoin d'expliquer. Et quant à l'inviolabilité de la parole, il ne faut jamais que les apâts de l'interêt obligent un Marchand d'y manquer ; parce qu'outre le mal qu'il commet, & qui blesse sa reputation, il donne à celui avec lequel il negocie une ouverture à lui rendre le change.

**T I M A G E N E.**

Par un certain proverbe on dit, que l'on peut manquer de foi à celui qui en manque.

**A R I S T I P E.**

Il faut sur ce sujet vous conter une fort plaisante aventure, arrivée entre deux riches Négocians. Ils s'étoient donné parole ensemble d'enlever, comme Associez, tout le harang d'une certaine pesche ; mais l'un des deux voulant en profiter seul, fut sur les lieux, & pour son compte seul, arraha toute la pesche qui se devoit faire : L'autre en fut averti, & pour lui rendre le change, il fut sur les lieux, acheta & arrha toutes les caques où se sale le harang ; de sorte que le Fourbe ne pouvant avoir de caques pour son harang, qu'il auroit indubitablement perdu, fut forcé d'associer le Marchand de caques à telles conditions qu'il voulut.

**T I M A G E N E.**

Le tour étoit adroit, & le Fourbe n'en



meritoit pas moins, pour avoir violé la parole qu'il avoit donnée.

## ARISTIPPE.

Il ne faut jamais qu'un Marchand la donne, ou il doit la tenir, tant pour son honneur que pour son profit, n'y aiant rien qui decrie plus un homme dans le Négoce, que lorsqu'il est connu pour être sans parole : car qui est sans parole, est par une suite nécessaire sans honneur, & en même tems sans credit, puisque le credit n'est autre chose que la confiance, qui ne subsiste plus dès qu'il n'y a plus de parole sur laquelle on puisse inviolablement compter.

## TIMAGENE.

Voilà donc le crédit établi sur la bonne foi, & vous dites que la reputation d'être riche & bien dans ses affaires, s'établit par la ponctualité que l'on a à s'acquitter.

## ARISTIPPE.

Quoi-que la bonne foi soit la principale qualité pour se donner du crédit, elle ne suffit pas néanmoins; & pour le gagner ou l'entretenir, il faut être en reputation d'avoir du bien : & c'est par cette raison que tout Marchand, s'il est sage, doit faire en sorte de passer pour plus riche qu'il ne l'est effectivement ; cette opinion publique pouvant lui apporter mille avantages, & l'opinion contraire ne pouvant manquer de



de lui faire de tres-grands préjudices. Or comme les Négocians n'en croient pas à un faux extérieur, mais au solide, ils ne jugent pas simplement de la richesse d'un Marchand sur la taille & la bonne mine de sa boutique, mais sur l'exacte ponctualité qu'il a à payer ce qu'il doit; c'est-là la preuve solide qu'il est riche, & ce qui lui amene un plus prompt & plus ample crédit; & c'est par cette raison que j'ai vû Poliante faire des emprunts dont il n'avoit aucun besoin, pour avoir le plaisir de rendre ponctuellement une somme dont il ne s'étoit point servi, & par ce moien augmenter & entretenir son crédit.

T I M A G E N E.

Il est vrai qu'il me paroît que celui qui croit un jour avoir besoin de crédit, ne doit pas attendre à en faire l'épreuve lorsque ce besoin arrivera, mais qu'il doit se le préparer de longue main.

A R I S T I P E.

Vous en jugez fort bien, & la raison est que tout le monde vous offre son secours, lorsqu'on sçait que vous n'en avez pas besoin; mais si l'on vient à découvrir votre nécessité, on vous ferme toutes les portes du secours. Or le besoin se découvre de lui-même par le trop bon parti qu'il force de proposer: car celui qui sans nécessité veut faire l'épreuve de son crédit, le veut trouver, & le trouve à bon compte; mais

s'il se sent pressé, il le prend à telle condition que l'on veut, & aussi-tôt le foible se découvre, & le crédit s'évanouit. Or l'impression que peut avoir faite sur l'esprit du Créancier la condition onereuse qu'a subie celui qui cherche credit, ne se peut effacer que par une tres-exacte ponctualité à y satisfaire : car par ce moien les ombrages se dissipent; l'on voit qu'un homme prend des mesures justes dans ses affaires, & son crédit augmente indubitablement.

#### T I M A G E N E.

Je suis bien persuadé qu'il n'y a point d'homme qui ne confie une seconde fois son bien à celui qui s'est acquité avec exactitude de ce qu'il devoit.

#### A R I S T I P E.

Cette ponctualité est si nécessaire dans le Commerce, qu'il ne faut quelquefois qu'un seul défaut d'exactitude pour bouleverser le fonds d'un Négociant; parce que ce défaut marque nécessairement ou de la mauvaise foi ou de l'impuissance, qui sont l'une & l'autre le sepulchre du crédit. Qu'un Marchand manque à un seul paiement; c'est un coup de tambour qui éveille l'inquiétude de tous ceux qui ont affaire à lui, & leur impatience de retirer leurs ballots d'une Barque, qui est menacée de la Tempête. Le premier coup de vent pousse quelquefois cette Barque jusqu'au naufrage; mais quoi que fasse un Négociant, il ne souffre

jamais un tour de reins qu'il ne s'en sente le reste de ses jours,

T I M A G E N E.

Il n'est pas néanmoins sans exemple, de voir des Négocians revenir, non-seulement de ce que vous appelez un tour de reins, mais d'une véritable banqueroute.

A R I S T I P E.

C'est une chose tres-rare; mais nous parlerons tantôt des Banqueroutes, & ce n'est pas ici le lieu d'en faire une Digression; j'ajoute seulement que ce risque prodigieux qui arrive à un Marchand par ce défaut d'exactitude, se doit attribuer à la vigilance qu'ont les Gens de Commerce pour suivre pas à pas ce qui leur est dû; & cette vigilance leur est nécessaire, tant par l'enchainement mutuel qu'ont entr'eux tous les Négocians, que parce que le risque du retardement court sur celui à qui le paiement se doit faire, & que chacun a besoin du sien pour satisfaire à ses propres affaires, suivant le plan qu'on s'en est fait.

T I M A G E N E.

Je trouve par cet endroit une grande différence entre l'Homme de Qualité & le Marchand, qui est que le premier croit ne se pouvoir soutenir qu'à force de ne pas paier ce qu'il doit; & que le Marchand s'abîmeroit bien-tôt, s'il manquoit à l'exactitude de s'acquiter.

D 4

A R I S-

Voilà les deux qualitez qui sont necessaires pour établir le crédit du Marchand; il faut à present vous parler des autres qui concourent avec elles à l'execution & au succès du Commerce, dont la premiere consiste à bien connoître la marchandise qu'on veut debiter; & c'est la premiere chose dont il faut que s'instruise l'Aspirant.

TIMAGÈNE.

Je croi que ce n'est que pour acquerir cette connoissance que l'on fait le noviciat de Boutique.

ARISTIPPE.

Cette connoissance ne se renferme pas seulement à sçavoir parfaitement distinguer la qualité bonne ou mauvaise, de la chose dont on fait le débit; mais de connoître les tems favorables ou desavantageux pour ce Commerce : car suivant les differentes occasions l'utilité se change en *dommage*, & telle chose dans un tems est un débit tres-profitable, qui tombe tout à coup, & ruine celui qui veut continuer de s'y attacher. Comme Themiste, qui après avoir gagné vingt-cinq mille écus en trois ans, sur les évaporations de Bacchus, y a perdu dix mille écus dans les deux années suivantes.

TIMAGÈNE.

Il me semble qu'un grand secret pour réussir indubitablement dans un Négocce, dont on a la connoissance, c'est de se trou-  
ver



ver le premier à inventer quelque chose.

ARISTIPPE.

Vous avez raison; & puisque je vous parlois tout à l'heure de Themiste; je vous dirai qu'on a vû dans le commencement de la guerre, & lui & d'autres petits vendeurs d'Eau-de-vie, gagner des sommes immenses, en trouvant comme ils ont fait, le moien subtil de débiter pour de l'Eau-de-vie, de l'eau de la Fontaine de St. Innocent.

TIMAGENE.

Ce secret seroit fort singulier; mais je ne conçois pas de quelle manière ils auroient pû imposer de la sorte.

ARISTIPPE.

Le secret en est fort aisé, & le public en a été trop trompé pour lui en cacher la supercherie. Ces Fripons, car on ne peut pas leur donner un autre nom, au lieu de faire venir dans Paris des Eaux de vie, n'achetoient sur les lieux que de l'Esprit de vin, dans lequel mêlant impudemment de l'eau de la Fontaine, ils faisoient d'un tonneau d'Esprit deux tonneaux d'Eau de vie; & par ce moien subtil outre le gain de la moitié des Voitures & des Entrées, ils doubloient leurs marchandises, de sorte qu'ajoutant encore à leur fourbe ce que la disette & la guerre mettoient de rencherissement sur cette boisson, j'en sçai tel, qui comme Themiste, gagnoit deux cens pour cent, sur le débit qu'il en faisoit.



## TIMAGENE.

J'avois bien ouï dire qu'un Charlatan de Médecin avoit gagné vingt mille écus à vendre des bouteilles d'eau de la Seine à ses malades, sous le nom de bouteilles d'Eaux minerales; mais Themiste & ses Confreres ont poussé la charlatannerie bien plus loin, d'avoir pû vendre au public l'eau de la fontaine pour de l'Eau-de-vie.

## ARISTIFE.

Quoi qu'il en soit, ils font huit ou dix Charlatans, qui en trois années ont fait leur fortune par ce petit manége qu'on a enfin découvert. Mais je veux vous donner un exemple, d'une invention de meilleure foi, dans la fortune de Liconet, ce Marchand de Phrygie dont je vous parlois: c'étoit un homme qui quoiqu'en toute autre chose il fût bête & stupide, s'avisa cependant d'un commerce nouveau, avec lequel il fit si bien profiter le talent, que de très-peu de chose, ou pour mieux dire de presque rien, il s'est vû dans sa Ville Provinciale riche de plus de douze cens mille livres.

## TIMAGENE.

Et sur quelle sorte de Négoce?

## ARISTIFE.

Sur les Toiles. Il remarqua que dans Iion la Toile se fabriquoit très-mauvaise: mais qu'elle s'y blanchissoit admirablement; qu'au contraire, en un autre endroit

droit elle se fabriquoit excellente, & s'y blanchissoit mal. Il s'avisa donc d'acheter les bonnes Toiles de l'un, & de les faire blanchir dans l'autre, d'où les envoiant à ses Correspondans qu'il établit à Lion, on ne peut concevoir quel gain prodigieux lui produisit son invention, tant qu'il fit seul ce Commerce; mais l'apât du gain en aiant après bien du tems excité d'autres à faire la même chose, & chacun pour attirer le débit donnant sottement la marchandise au rabais, Liconet fut bien heureux de les avoir primez, & fait sa fortune avant qu'on songeât à le copier, & ce Négoce ne valut plus rien par sa trop grande communication.

**T I M A G E N E.**

Je croi que c'est dans toute sorte de Négoces, que celui qui invente quelque chose de nouveau, tire la chrême du débit.

**A R I S T I P E.**

C'est que l'esprit de l'homme est avide de la nouveauté & du changement; & c'est ce qui fait cette succession continuelle d'une mode à l'autre, les Marchands qui connoissent le foible de la Caution, n'ayant d'autre application qu'à inventer tous les jours quelque chose de nouveau pour flater le goût d'un Peuple changeant; & c'est ce qui a fait la grande fortune de Stéphanidés, qui a toujours eu des Peintres à gage, pour lui fournir tous les jours de nouvelles idées

pour des desseins d'Etoffes qu'il fait exécuter, & dont il vend bien cherement la nouveauté.

#### TIMAGENE.

Il est vrai qu'une nouvelle Mariée croiroit n'être pas neuve depuis la tête jusqu'aux pieds, si elle n'étoit étoffée de la façon de Stéphanidés : Qu'un Marquis ou un Financier ne croiroit pas avoir une veste recevable dans une ruelle, ou de montrer à la promenade, si elle ne sortoit de ce Magasin, & que tout ce que le luxe étale de plus superbe aux Tuilleries, ne sembleroit pas de bon goût, s'il ne sortoit de la Couronne.

#### ARISTIFE.

Et voilà le profit de la connoissance parfaite que Stéphanidés a de la Marchandise dont il fait Négoce, & de l'application qu'il en sçait faire au goût public, selon les tems & les occasions. Car imaginez-vous que le Marchand qui est dans sa Boutique, est un Oiseleur, qui tend ses filets & ses gluaux; que ses filets ne sont autre chose que ses Marchandises, & que nous sommes nous autres les oiseaux qu'ils tâchent de prendre. Il faut donc que ses filets renferment des apâts capables d'attirer les hommes: Or ces apâts consistent en quatre choses; bonté de la Marchandise, abondance pour le choix, nouvelles inventions pour en assaisonner le goût, & enfin, une certaine

ma-

manière insinuante qui prévient l'Acheteur, qui l'engage insensiblement, & qui fait que si-tôt qu'il est dans le filet, c'est-à-dire monté au Magasin, il ne peut plus se débarasser.

T I M A G E N E.

Oh ! que ce n'est pas-là ce qu'a le beau Marchand à la Tête noire, qui croit que parce qu'il étale sur le pas de sa Boutique l'un des plus beaux Bourgeois de Paris, tout le monde doit courir à ses Etoffes, mais il ne songe pas que sa fierté & ses manières dures en écartent tous les Acheteurs.

A R I S T I P E.

Nous passons insensiblement à la prudence qu'il doit avoir dans sa conduite, & dont cette douceur insinuante fait partie. La prudence n'est donc pas moins nécessaire au Négociant, que les autres qualités dont je vous ai déjà parlé : Or le premier pas de cette prudence c'est de bien examiner les personnes avec qui l'on s'engage dans le Négoce, soit pour Associez, soit pour Correspondans. Le Dissipateur Papius n'a-t-il pas perdu le sage Ariston son Associé ; tant d'autres périssent par la fourbe & par la mauvaise foi de leurs Correspondans : Ainsi le Négociant ne peut prendre trop de précautions pour connoître ceux avec lesquels il veut entrer en correspondance.

Ce que vous dites là me paroît le plus grand de tous les inconveniens du Commerce, qui est, comme vous l'avez dit d'abord, que la fortune d'un Marchand ne peut être indépendante, & que par l'enchaînement mutuel des affaires, l'un fait manquer l'autre, malgré toute la prudence qu'il ait.

ARISTIPPE.

Un second point de cette prudence, c'est de ne pas embrasser plus qu'il ne peut faire, & de ne se point charger à contre-tems d'une marchandise dont on ne prévoit pas le débit. Car quoi-que le hazard produise quelquefois un profit inespéré, il n'est pas d'un sage Negociant de remplir ses Magazins, qu'il n'ait une sûreté apparente de les pouvoir utilement vider.

TIMAGENE.

Et moi je croiois qu'il ne pût jamais trop remplir ses Magazins, & que plus il en avoit plus il en debitoit.

ARISTIPPE.

Oui, lorsqu'il est venu à un certain point de débit: mais jusques-là il doit aller bride en main & mesurer ses entreprises à ses forces. Il y a une autre prudence, qui est de sçavoir perdre à propos, pour éviter par une plus petite perte une plus grande, en imitant ceux qui dans la tempête jettent un ballot dans la Mer pour sauver le reste.

Mais



Mais on ne peut pas sur le fait de la prudence donner des leçons singulières, parce que cette vertu se doit déterminer suivant les circonstances qui sont infinies, & qui d'elles-mêmes instruisent de ce qu'on doit faire.

**T I M A G E N E.**

Mais il me semble qu'on ne peut pas avoir cette prudence parfaite, qu'on n'ait cette économie que vous avez mise au nombre des qualités qui sont nécessaires au Négociant qui veut faire sa fortune.

**A R I S T I P E.**

Cette économie est sans doute un des effets de la prudence, comme elle en est un de la moderation; & il est impossible qu'un homme de Commerce augmente son bien, si sa dépense excessive consume le gain que son travail lui apporte. En effet, si l'on examine bien toutes les banqueroutes qui se font, l'on verra que de dix il y en a neuf qui sont dûes à ce deffaut d'économie; & l'on ne peut pas concevoir ni le profit immense qu'une grande épargne apporte à la caisse, ni le dommage qu'elle souffre d'une dépense inutile: car cet argent qui se dissipe mal à propos, resteroit dans le fond & doubleroit ou tripleroit en peu d'années, au lieu qu'en le consumant avec indiscretion, c'est tous les jours couper les nerfs à son Commerce, & ôter le sang dont il subsiste.

TIMAGENE.

En quoi faites-vous confister cette économie?

ARISTIPPE.

Ce n'est pas seulement à s'abstenir de faire tous les jours les folles dépenses que fait le Caissier Gains, en femmes, Pensionnaires, & en festins, où l'on emploie le plus clair de la caisse. Mais elle consiste à mettre un bel ordre dans sa maison, à faire que rien n'échape à l'œil vigilant du Maître; qu'il ait soin que sa femme, s'il en a une, ne donne ni dans le luxe, ni dans la galanterie, ni dans le jeu, & que dans l'espoir de se voir veuve elle ne fasse point comme fait Dame Perrine, sa bourse particulière aux dépens du comptoir, qui ne se remplit point du débris de sa Boutique, dont tout le profit se détourne pour être mis en dépôt chez celui qu'elle prétend épouser dès qu'elle aura fermé les yeux de son mari.

TIMAGENE.

C'est-à-dire, que le mari mort, elle mettra la clef sur la fosse, & s'en tiendra à ses reprises, & au petit trésor qu'elle a fait des rognures de la Boutique.

ARISTIPPE.

C'est l'intention de Dame Perrine, au grand déplaisir d'une fille nubile, dont elle convertit le concupiscible en irascible. L'économie du Négociant doit aussi s'étendre à tenir ses enfans en bride; mais sur  
tout

tout à avoir l'œil ouvert sur les mains de ceux à qui le débit est confié, & qui des soustractions du Magasin, entretiennent de petites intrigues, comme il est arrivé à Giron, qui trouva pour plus de mille écus de ses étoffes chez la Dulcinée de son maître garçon.

**T I M A G E N E.**

Je conçois fort bien que cette économie est absolument nécessaire au Négociant & que c'est une des principales sources de sa fortune, comme son défaut devient indubitablement la cause de sa ruine.

**A R I S T I P E.**

Mais outre cette économie il faut qu'il s'entretienne dans une grande paix domestique avec sa femme qui doit être l'aide de son travail & de sa fortune, & qui ne peut manquer par sa division d'apporter du bouleversement à toutes ses affaires; & pour convaincre de cette vérité il ne faut que l'exemple du Gingembrier Themiste dont je vous ai déjà parlé.

**T I M A G E N E.**

Comment? je le croyois mieux que jamais dans ses affaires, je le vois en homme de basse cour marcher l'Epée au côté, & aussi pompeusement vêtu qu'il l'étoit chetivement lorsqu'il se maria.

**A R I S T I P E.**

Il ne faut que vous conter son histoire  
pour

pour vous faire comprendre l'imprudence de sa conduite, & qu'il ne peut éviter la ruine à laquelle il court. Themiste, comme vous le voyez, est nonobstant ses nouveaux ajustemens un petit homme des plus mal modelez, & qui en dépit de la Raison se pourveut d'une femme aussi bien faite qu'il estoit mal tourné. Sa boutique parée d'un ornement qui auroit fait honneur à un Palais n'en alla pas plus mal, & le débit augmentant tous les jours par les attraits de sa moitié, il eut encore l'avantage qu'à sa considération le Caissier Gains luy ouvrit sa Banque & que des deniers dont Themiste se vit aidé, il entreprit un négoce qui en deux ou trois ans l'enrichit.

#### T I M A G E N E.

Et bien, puisqu'il avoit obligation de sa fortune à sa femme, comment n'a-t-il vécu en paix avec elle?

#### A R I S T I P E.

Tant qu'il fut gueux il trouvoit le plus grand plaisir du monde à voir le Caissier chez luy. Mais comme les chevaux regimbent dès qu'ils sont gras, il ne se vit pas plutôt en argent qu'il luy prit phantasie de se voir sans honneur, & dans la pensée de ravir à sa femme la moitié du bien qu'il devoit aux soins & à l'adresse de cette moitié, il ferma sa maison au Caissier dont il crut n'avoir plus besoin, & se laissant sotement conduire par les conseils d'un Procureur de

de ses voisins, il se jeta dans un honteux Procez dont tout le but estoit de couvrir sa femme d'opprobre & de se deshonorer soy-même.

TIMAGENE.

Et qu'a-t-il pû gagner à tout ce vacarme ?

ARISTIPE.

Il a engraisé son Procureur, dépensé follement quatre bons mil écus, ruiné son crédit, détruit son négoce en le mettant entre les mains d'un valet & d'une servante qu'il a substituée à sa femme & qui le pille impudemment, couvert toute sa Famille d'infamie, attiré sur lui la risée universelle du public, & pris le chemin d'aller un jour mourir sur le grabat d'un hôpital ou sur la paille d'une prison qui ne peut manquer d'être la récompense de son ingratitude & le fruit de sa folie. Quoy qu'il en soit sa ruine qui s'avance tous les jours servira d'exemple pour aprendre aux Négocians que le trouble Domestique est la source de leur destruction, & qu'il est impossible que la maison ne se consume, lorsque soy-même on y met le feu.

TIMAGENE.

De la maniere dont vous le dépeignez il ne sortira pas de l'abime où l'a précipité le conseil intéressé de son Procureur.

ARISTIPE.

Ce n'est point le fait d'un Marchand de  
plai-



plaider pour quelque cause que ce puisse être ; mais moins encore pour un Divorce que pour toute autre chose ; tout le temps qu'il donne à Themis il le derobe à Mercure, la premiere vuide sa bourse que l'autre rempliroit, & la plus pernicieuse occupation d'un homme qui doit son assiduité à sa Boutique, c'est de se faire Valet de pié de S. Yves, pilier d'Etude d'un Procureur, & pere nouricier de la Justice: car si ce métier ruine ceux qui ont bien plus de loisir à lui donner, que doit-il causer à un Marchand dont tous les momens sont precieux, & qui ne peut donner trop d'attache à son Négoce ?

## T I M A G E N E.

C'est prendre le veritable chemin de mettre le Comptoir en deroute, & de rompre la Banque.

## A R I S T I P E.

C'est ce qui ne peut manquer à Themiste, puisque son crédit est déjà si éteint qu'on ne lui confieroit pas une obole; mais puisque nous voilà venus à la Banqueroute qui est le naufrage du Négociant, il faut maintenant que je vous parle des deux Etats differens du Marchand, je veux dire de celui qui a fait fortune, & de celui qui fait Banqueroute.

## T I M A G E N E.

Me pourriez-vous dire pourquoy l'on ne voit point en France de Marchands aussi riches

ches que dans tous les autres Etats de l'Europe.

ARISTIPPE.

Il est vrai que nos plus riches Marchans font des gredins auprès des Comptoirs Etrangers. Mais il y en a deux raisons essentielles qui naissent l'une de l'autre, & qui sont l'effet d'une tres-mauvaise politique. La premiere est d'avoir introduit que la marchandise déroge à la Noblesse qui est l'une des choses du monde la plus pernicieuse à un Etat, & dont les autres Nations plus fines & plus politiques que nous ont tres bien reconnu l'inconvenient.

TIMAGENE.

Quoy ? vous voudriez qu'un Gentilhomme tint Boutique.

ARISTIPPE.

Pour la Boutique, non, mais pour le magazin, ouy. La Noblesse par une délicatesse ridicule s'est imaginée que c'étoit une honte de se mesler du commerce, & n'a pas eu l'esprit de voir que par là elle s'est fermé la porte à soutenir par un moyen juste, honorable & legitime son élévation, puisque le Gentilhomme apauvri par les dépenses nécessaires du service, pourroit voir ses enfans retablir par le negoce sa famille, qui sans ce secours qui seroit sa ressource, demeure abatuë sans pouvoir jamais se relever; & ce qui est ridicule, c'est qu'un Gentilhomme ne se fait point de honte

94 L'ÉCOLE DU MONDE.  
honte d'entrer dans de viles Commissions  
& de se faire par cet emploi le Valet à ga-  
ges des Publicains, & qu'il se feroit un  
deshonneur de chercher sa ressource dans u-  
ne profession dont l'honneur & la bonne  
foi sont le fondement. Je vous répète, mon  
fils, que c'est l'un des plus grands abus qui  
soit dans l'Etat, & je soutiens que rien ne  
peut être plus avantageux pour le corps  
de la Noblesse, que de lui permettre le Né-  
goce sans déroger.

TIMAGENE.

Mais est-il si commun de voir parmi les  
autres Nations la Noblesse faire le Com-  
merce?

ARISTIPPE.

Ne sçavez-vous pas que le grand com-  
merce se fait à Gennes par la Noblesse, que  
c'est ce qui soutient leurs Maisons, qui sans  
cela seroient bientôt renversées & suplan-  
tées par les familles populaires qui s'enri-  
chiroient? car qu'on dise tout ce qu'on  
voudra, la force & l'Empire seront tou-  
jours où sera l'argent, & l'argent sera tou-  
jours dans le Commerce : Les Nobles Ve-  
nitiens n'ont-ils pas leurs magasins, leurs  
Banques, leurs Comptoirs, & leurs Fac-  
teurs? d'où est venuè cette opulence de la  
maison de Medicis qui l'a renduè souverai-  
ne de la Toscane? & le grand Duc n'est-il  
pas actuellement comme ses ayeux le plus  
gros negociant de l'Europe? Les Anglois  
au-

auroient-ils un nombre infini de riches familles Nobles, si le Commerce ne les maintenoit? L'Allemagne n'a-t'elle pas ses Foyers & tant d'autres illustres maisons, qui vivent avec une splendeur de Princes dans la perpetuelle succession de leurs magazins; & le Gentilhomme Holandois en perd-il ses honneurs, ses Privilèges & sa qualité? Il n'y a que la Noblesse Françoisé qui sur un faux point d'honneur mal entendu & mal conceu, s'est fait ce tort signalé dont elle n'a jamais preveu ni pesé les consequences.

**T I M A G E N E.**

Et quelle est l'autre raison qui empêche qu'on ne voye de si grandes fortunes parmi les Marchands.

**A R I S T I P E.**

Elle naît en quelque maniere de l'autre, c'est que la Noblesse étant en France incomparable avec le Commerce, & tous les hommes desirant s'élever le plutôt qu'ils peuvent au dessus de leur condition, & donner à leur posterité cette distinction qui s'aquier par une Charge, il arrive que si tôt qu'un Marchand a dubien il quite son Négoce, & comme Loetus se dégrasse par la lessive qui est en usage, de sorte que par cette Ambition il interrompt le cours d'une plus grande fortune.

**T I M A G E N E.**

Il est certain que si Loetus au lieu de se  
de



decrasser avoit continué son Négoce , il auroit avant de mourir converti ses écus en Pistoles.

### ARISTIPPE

Mais soit que le Marchand enrichi se donne ou ne se donne pas cette lessive, s'il tombe dans la folle ambition du Tapissier Giloup, qui pour acheter à beaux deniers comptans à sa fille le droit de se faire porter un carreau & suivre par trois Laquais, compte deux cens mil livres à un Gendre de Robe, & s'éventre pour placer son fils parmi les Areopagites Superieurs, tout son bien s'évanouit, se dissipe & se confond par ses vûes ambitieuses; au lieu que si étant déjà riche par son Commerce, ses enfans instruits & nourris dans cette profession, établis par le fond aquis par un pere, soutenus d'un crédit solide, & déjà riches par eux mêmes teroient un Negoce prodigieux & poufferoient leur fortune à une opulence immense. Les Foukers en Allemagne seroient-ils en état d'aller du pair avec les Princes, si le premier qui avoit fait fortune avoit quité? mais ils ne sont venus à cette haute & prodigieuse fortune qu'en continuant long-temps de pere en fils leur negoce & leur Banque.

### TIMAGENE.

Vous raisonnez sans doute fort juste sur cet inconvenient, & je ne m'étonne plus s'il n'y a en France que des gredins de Marchands au prix de ces étrangers. A-



ARISTIPPE.

C'est le poison de l'ambition & de cette envie mutuelle qui fait dire à Fronton, Pourquoi ne feray-je pas mon fils Sénateur puisque Gillon l'a fait ? mais cet esprit superbe qui monte toujours fait que d'une petite échope on va dans la galerie du Palais vendre des coiffes ; que le fils de ce Palatin va de là vendre du Drap à la rue Saint Honoré, & voit retourner ses fils au Palais en Carosse avec une Robe ; mais le fils de cet homme de Robe qui veut aller plus loin, prend l'épée ou va à la Cour, & s'y casse le nez, en sorte que s'y étant ruiné ses enfans par la circulation de la Fortune rentrent dans le neant du bifayeul, & n'ayant plus la ressource de la Boutique qui l'avoit enrichi, demeurent ensevelis sans retour.

TIMAGENE.

Vous pretendez donc qu'il y a dans la vie politique une circulation de fortune, comme il y a une circulation de sang dans la vie animale. ARISTIPPE.

Sans doute, & c'est ce qui fait la vicissitude & la beauté du monde ; mais il me semble qu'il ne me reste plus à vous parler que de la Banqueroute qui étoit autrefois la honte & le desespoir du Marchand, & qui est aujourd'hui la ressource la plus assurée d'une fortune découffue, tant l'usage sçait adoucir les choses, & tourner le venin en nourriture.

## TIMAGENE.

Il est certain que sur le pié qu'on s'est mis touchant la Banqueroute, il semble que ce ne soit plus qu'un jeu, & que le jour le plus heureux de la vie d'un Marchand soit celui auquel il se résout de la faire.

## ARISTIPPE.

C'est un métier dont le succès est fondé sur la crainte de tout perdre, qu'elle imprime au Créancier dans sa première émotion. En effet un homme pour s'enrichir n'a qu'à rompre la banque, & aussitôt ceux qui le pressoient avec violence, deviennent doux comme des Moutons, & crient à l'acomodement; Brigel & Borie pendus n'ont fait que subtiliser les esprits pour prendre de meilleures précautions qu'ils n'avoient fait. Les facilités que Temison a trouvées à ravir par cette voye des sommes immenses qu'on avoit confiées à sa réputation, ont mis en goût une infinité de voleurs qui l'ont imité, & si l'on ne réprime un mal qui devient si commun la contagion croîtra tous les jours, & bientôt il ne faudra plus compter de bonne foi dans le Commerce.

## TIMAGENE.

Est-ce que chez les autres nations la banqueroute est moins en vogue? & si elle y est moins, apprenez-m'en la raison.

ARIS-

## ARISTIPE.

Il se fait ici plus de banqueroutes en une année qu'il ne s'en fait en dix ans dans la Hollande & dans l'Italie, & je l'attribuë à quatre choses diferentes. La premiere est que la mauvaise foi regne plus ici qu'en quelque pays du Monde que ce soit; la seconde que le commerce y est mal réglé, mal conduit, & mal soutenu; la troisieme que l'ambition tirant du Negoce tous ceux qui s'y enrichissent par le mepris qu'on en fait, il ne se remplit que de gens nouveaux, y ayant peu d'enfans de riches Marchands qui continuent le commerce; & la derniere qu'en general nos Marchands sont incomparablement plus gueux que les Marchands estrangers.

## TIMAGENE.

Ces raisons-là me paroissent fort plausibles, & ont une grande liaison avec tout ce que vous m'avez dit auparavant; & en effet, si des fils de riches Marchands continuoient le Negoce & y entroient avec un bien considerable & avec le crédit que leur pere leur auroit aquis, il seroit impossible que ce naufrage leur arrivât.

## ARISTIPE.

Ce que je trouve de plus fâcheux dans ce mal public, c'est que je ne voy pas que toute la prudence humaine y puisse apporter du remede; il faudroit pour en empescher le progres, détruire ces quatre causes, &

commencer par établir tout ce qui peut appuyer le Commerce & lui rendre cet éclat qu'il a perdu depuis qu'on le néglige, & trouver en même tems des moyens pour arrester dans le Négoce ceux qui s'y enrichissent : l'établissement d'une Chambre pareille à celle dont je vous ay parlé dans le commencement de cet entretien, pourroit operer le premier, & pour le second j'en sçai un moyen indubitable; mais comme il seroit inutile de le publier je ne vous le dis point. Mais si l'on pouvoit arriver à ce point l'on auroit tout le reste, puisqu'il se trouveroit plus de bonne foi & plus d'opulence parmi eux que parmi de nouveaux venus. Et ajoutant à cela un peu plus de severité que l'on n'en a pour les Banqueroutes, elles seroient moins frequentes, & n'auroient du moins pour principe que le malheur & non pas la fraude.

#### T I M A G E N E.

Le malheur est excusable, mais la fraude ne se peut pardonner dans une profession qui demande plus de bonne foi que toute autre, & l'on ne peut assez la punir.

#### A R I S T I P E.

L'on punit de mort un voleur qui ne vous trompe point en vous volant; parce qu'il fait une profession ouverte de son vol; pourquoi donc être assez fous pour prêter la main à un homme qui ajoutant la  
four-

fourbe au vol vient sous le manteau de l'honneur & de la probité, s'approprier par un emprunt frauduleux le bien d'autrui, & qui s'en étant fait un fond caché se donne pour titre de sa possession un acomodement extorqué de ses Creanciers abusez ? Le beau titre d'aquisition d'un bien qu'un Contract d'atermoyement, par lequel on paye en quatre longs termes le demi-quart de ce que l'on doit, & après un Contract de cette nature reparoître comme Sinéde plus riche qu'auparavant, être bien logé, meublé, manger de bons morceaux & marier puïssamment ses filles en les dotant argent comptant de la dépouille de ses Creanciers.

T I M A G E N E.

Et cela se souffre ?

A R I S T I P E.

Tout le monde n'a-t-il pas veu Tubarel, qui petit Bourgeois de Province étoit entré dans le monde avec un bien fort mediocre, faire une Banqueroute furieuse, s'accommoder à deux sols six deniers pour livre avec ses Creanciers, puis reparoître en public, y être salué & caressé, enfin avec une dot de cinquante mil écus comptant acheter à sa fille le titre de Marquise.

T I M A G E N E.

Le Banqueroutier a toujours le bon bout de son côté, c'est à dire l'argent qui disparoît aux yeux des Creanciers à qui on



ne laisse qu'un livre à éplucher & des dettes douteuses à recueillir; en sorte qu'après avoir perdu le gigot, il se croit encore bien heureux d'en pouvoir sauver l'os.

ARISTIPE.

Je le pardonnerois à ceux qui ne feroient perdre le bien qu'aux Usuriers, & c'est pain benit pour ces harpies, puisque c'est souvent le profit immense de l'Usure qui accable les Négocians qui ont recours à ces sangsués, & assurément ces pirates du Commerce meritent bien de ressentir les mauvais effets du mal qu'ils causent. Car si la Banqueroute frauduleuse est un crime, l'Usure en est un du moins aussi grave, mais bien plus commun.

TIMAGENE.

Bien des gens s'en mêlent & se prévalent impunément de la nécessité que répand de toutes parts la malignité du tems. Mais n'avourez-vous pas aussi, mettant toute Conscience sous le pié, comme font ces fortes de gens, que le gros profit qu'on tire de l'Usure est bien doux?

ARISTIPE.

C'est ce qu'il faut demander au jeune Avocat Zabin qui commence à s'initier dans les mysteres de l'Usure, & qui ne s'y prend pas mal; je me trompe fort s'il n'y est un jour un maître tres expert; il faut lui laisser ce plaisir qui n'est pas exempt d'inquietudes : laissons-le là, il ne vaut pas la peine de

de nôtre application, & revenons à nos Marchands qui cherchent dans la Banqueroute le chemin d'une promptë & hon-teuse fortune.

T I M A G E N E.

On ne peut que la déplorer & -uon pas l'envier.

A R I S T I P E.

Il me semble qu'on ne leur apliqueroit pas mal une certaine Fable qu'on me conta ces jours passez, & que j'ay tournée à ma maniere, écoutez-la, & puis nous fini-rons cet Entretien par un petit mot d'apli-cation.

F A B L E

De l'Epervier Doreur de Plumes.

**U**N certain Epervier ruzé comme un vieux Dia-ble,

Pour duper les Pigeons se vétit en Bourgeois,  
Justaucorps de drap noir, & la Veste semblable,  
Grand Manteau qui passoit le genou de deux  
doits,

Rabat bien joint, Perruque brune,  
Castor fin, Tresse d'or, Gans blancs, Bas bien tiré,  
Soulier proprement fait, & d'un veau bien ciré,  
Enfin tel qu'un Marchand à qui rit la fortune,  
Et de ce faux dehors paré  
Cherchant Boutique, en choisit une  
Au quartier de saint Honoré.

Joignant à cet habit un afable visage,  
Et la fausse candeur d'un modeste langage  
Qui ne l'auroit pas cru plein de sincerité?

Le voilà donc mis en Boutique  
 Et bientôt cet air doux de feinte probité,  
 Lui fit venir grosse pratique.  
 Mais quel négoce faisoit-il ?  
 Il fit dire aux Pigeons que pour dorer les Plumes,  
 On ne pouvoit trouver un Doreur plus subtil,  
 Alors, & telles sont de tout tems leurs coutumes,  
 Pigeons de toutes parts aymant à se parer,  
 Vinrent pour se faire dorer.  
 Or notez que la Fable en son moral Ramage,  
 Par ce Doreur subtil entend un Emprunteur,  
 Et qu'un Pigeon est le prêteur,  
 Qui d'un gros interest croit dorer son plumage.  
 Examinons sur ce Plan-là,  
 De quel air le Negoce alla.  
 Monsieur de l'Epervier à la grife infidele,  
 Voyant Pigeons venir, pour s'en apâter mieux,  
 Ne leur tire d'abord qu'une plume de l'Aile,  
 La dore & la remet, puis en atache deux,  
 Et leur fait la même parure,  
 Puis enfin petit à petit,  
 S'étant mis dans un gros crédit,  
 Et Pigeons à foison venant à la Dorure,  
 Voici le tems, dit il, enfin d'exécuter,  
 Le grand coup que de loin j'ay sceu préméditer.  
 Il feint de leur vouloir dorer à triple couche,  
 Leur plumage de haut en bas;  
 Et les dupes Pigeons qui ne demêlent pas,  
 Ce que couve le cœur de ce que dit la bouche,  
 Sans raisonner sur le propos,  
 Pour se faire plumer vinrent tendre le dos.  
 L'Epervier qui les tient sous sa grife crochuë,  
 Les prend tous, les plume à plaisir,  
 Et les rend selon son desir,  
 Comme Oyseaux qui sortent de muë:  
 Bien entendu qu'au peuple fat,  
 Il promet que suivant l'usage.  
 Il rendra bien doré d'un bon or de Ducat,

Ce qu'il leur ôte de plumage.  
**Les Pigeons** dépouillez s'en retournent contents :  
Et chacun d'un Esprit tranquille ,  
Attend paisiblement le tems ,  
**Que** leur avoit marqué cet Ouvrier habile ,  
Le terme vient. Mais sçavez-vous ,  
Si-tôt qu'il les eût plûmez tous ,  
Ce que fit l'Oyzeau de rapine  
De la dépouille de ces fots ?  
**Rendu** tout à coup riche , il fit de bons ballots ,  
Et prit la fuite à la sourdine.  
Du départ impreveu les Pigeons avertis ,  
Pour aposer Scellé courent au Commissaire ,  
De tout ce qui restoit deux Huissiers sont nantis ,  
**Les** pauvres Idiots pouvoient-ils plus mal faire ?  
Tandis que le Banqueroutier ,  
**Dans** un azile seur fait de l'huître gogaille ,  
Il se rit du sot Créancier ,  
Et ne lui laisse qu'une Ecaille ,  
**Encor** Dame Justice à la fin fait si bien ,  
Que de l'Ecaille même il ne lui reste rien.  
C'est par cette coupable route ,  
**Que** comme l'Epervier nous voyons tous les jours  
Un Fripon de la banqueroute ,  
Se preparer de loin l'infidele secours.

### T I M A G E N E .

J'avoüe qu'on ne peut rien voir qui ex-  
prime mieux les ruses d'un homme qui veut  
disposer de loin une Banqueroute que la  
conduite de ce fripon d'Epervier qui pro-  
met aux Pigeons de dorer leurs plumes ,  
c'est à dire d'un Emprunteur qui promet à  
son prêteur de faire valoir les deniers qu'il lui  
confie.

Oui, & lorsqu'il a commencé à lui produire du profit, & qu'il s'est par là fait un grand crédit, il prend son tems pour tirer tout d'un coup tout ce qu'il peut de toutes parts, & ayant amassé de quoi s'enrichir en un seul jour, il disparoît avec les dépouilles enlevées à ses Creanciers. Mais refumons tout ce que nous avons dit de cette Profession, avouons qu'elle est honorable; qu'un des premiers soins de ceux qui gouvernent les Etats doit être de s'appliquer serieusement à soutenir le Commerce, comme étant l'ame de la Richesse publique & particuliere; puisque l'or est le sang qui donne la vie à un Etat, & que si ce sang ne circule pas dans les veines par le moyen du Commerce qui le fait rouler, il faut que le Corps public tombe dans une mortelle Paralifie.

TIMAGENE.

Et pour soutenir ce Commerce vous voudriez qu'on établit un Conseil semblable, à celui des Perses, que la Noblesse ne daignât point d'entrer dans le Negoce, & qu'on trouvât des moyens pour engager ceux qui se sont enrichis dans le Commerce à ne le point quitter.

ARISTIFE.

Je sçai qu'on dit qu'il ne faut point remuer un vieux mal, mais on peut dire ses sentimens sur les inconveniens que l'on dé-



*Quatorzième Entretien.* 107

découvrir, c'est aux Maîtres de les approuver ou non. Quoi qu'il en soit en voilà assez sur cette matière, nous en allons toucher de plus belles & de plus agréables puisque demain je vous entretiendrai du Mariage.

*Fin du Quatorzième Entretien.*



**E 6**

**L'E.**



# L'ECOLE DU MONDE.

---

QUINZIE'ME ENTRETEN.

*Du Mariage.*

ARISTIFE.

**V**ous vous rendez un peu tard à l'ordre que je vous avois donné : D'où venez-vous ?

TIMAGENE.

Je fors du Palais, où j'ai eû plus de divertissement, que je n'en aurois pû prendre à la plus facétieuse de toutes les Comédies.

ARISTIFE.

Et de quoi s'agissoit-il ?

TIMAGENE.

D'une Cause de Mariage.

ARISTIFE.

N'étoit-ce point que l'on plaidoit pour quelqu'un de ces fous, qui veulent à toute force que le Parlement leur donne des Lettres Patentes de Bourgeoisie dans le pais de Cornouaille?

TIMAGENE.

Non. Mais c'étoit la cause de la jeune Fabricie, qui voudroit bien qu'un Arrest rompît le sien, qui la joint au vieux Bron-tin, dont elle a épuisé en deux ans le coffre fort; en sorte que n'y trouvant plus de quoi fournir à son luxe, elle veut lui faire accroire qu'il n'a pas de quoi satisfaire à ses engagements & à son devoir.

ARISTIFE.

Voilà de nos Femmes du siècle: tant qu'il y a fond à la caisse du Mari elles demeurent; est-il fondu, elles songent à en chercher un autre.

TIMAGENE.

Mais parmi tout le burlesque qu'a fourni une matière si propre à divertir l'audience, j'ai écouté avec autant d'attention que de plaisir le sçavant Acacius, qui satisfaisant à son ministère public, a parlé avec une profonde érudition du respect qu'on doit au lien indissoluble du mariage, & de l'horreur que les Juges devroient avoir de la licence effrenée qui rend aujourd'hui le divorce si frequent; & de l'abus terrible, non-seulement des ruptures de

ce lien, mais de ces infames séparations de corps, dont les demandes sont presque toujours les suites d'une débauche effrénée, & que l'on poursuit avec tant d'effronterie, & avec si peu de fondement.

## ARISTIPE,

Je suis bien aise que vous l'aiez oui raisonner profondément sur cette matière, puisqu'elle aura préparé vôtre esprit à entendre ce que je veux vous dire aujourd'hui touchant le Mariage: c'est le sujet dont je veux vous instruire; & je n'aurai pas de peine à y trouver de quoi remplir l'Entretien que je vous ai promis.

## TIMAGENE.

Il semble que l'ordre demande cet Entretien, puisqu'un homme n'est pas plutôt déterminé à une profession que tout le monde lui vient souffler aux oreilles qu'il faut qu'il se marie.

## ARISTIPE.

Il est vrai que l'on n'est pas plutôt fixé dans un état dont on a fait choix, qu'il semble que ce soit une nécessité de se lier avec une femme, & de fonder par là l'établissement solide de sa maison, son repos, & la perpétuité de sa race; quoique tres-souvent ce lien soit la source de la ruine d'un homme, le commencement du trouble qui l'agite toute sa vie, & la pépinière de ses chagrins, par la naissance de

de ses enfans, qui ne répondent pas toujours aux esperances qu'il en a conçûes.

T I M A G E N E.

Il faut, s'il vous plaît, d'abord que vous me fassiez concevoir ce que c'est que le Mariage.

A R I S T I P E.

Si l'on regarde cette union suivant les principes de nôtre Religion, c'est un lien sacré qui est la figure de l'alliance éternelle, qui est entre Dieu & le Corps de son Eglise; si l'on la regarde suivant les Loix humaines; c'est le plus solemnel & le plus inviolable de tous les Contrâcts, & par lequel une société indissoluble & qui doit durer autant que leur vie, est formée entre deux personnes, qui d'ailleurs sont libres de tout autre engagement. Si l'on considère cette société par la politique & par la morale, c'est un secours mutuel établi entre deux personnes pour se conjoûir ensemble dans la communication des biens, & se consoler dans celle des maux. Mais si on regarde le Mariage par ce qu'on appelle le siècle, c'est-à-dire, par l'abus criminel qu'on fait de la chose du monde la plus sainte, c'est le filet à prendre les dupes, c'est la chauffe-trape de l'interêt, c'est le voile du desordre, & le contract d'adoption de quantité de fruits illegitimes.

T I M A G E N E.

Prenons le Mariage dans sa pure signifi-  
ca-



112 L'ÉCOLE DU MONDE.  
cation, qui est une société indissoluble,  
contractée entre deux personnes de sexe  
différent; & donnez-moi sur cela les le-  
çons que j'attens de votre École.

ARISTIPPE.

Il faut pour cela diviser ce que j'ai à vous  
dire en quatre parties; la première, c'est  
de vous expliquer quelle est la fin du Ma-  
riage; la seconde, examiner s'il est bon ou  
mauvais à l'Homme de se marier; la troi-  
sième, des précautions que l'on doit pren-  
dre en se mariant, & la quatrième des de-  
voirs de ce terrible engagement, & j'espé-  
re que dans ces quatre points je pourrai  
renfermer toutes les instructions qui vous  
sont nécessaires sur ce sujet.

TIMAGÈNE.

Il me semble qu'il n'est pas difficile de  
connoître quelle est la fin du Mariage: car  
tout le monde dit que c'est pour avoir des  
enfants, en naître en eux, & par ce moyen  
trouver en quelque manière l'immortali-  
té.

ARISTIPPE.

Vous concevez très-mal la fin du Ma-  
riage; c'est la fécondité de la nature qui  
a pour but la procréation de son semblable;  
mais le mariage a été établi non pas dans  
le but d'engendrer des enfants, mais dans  
la vue d'ôter la confusion des enfants, &  
d'assurer à chacun ceux qui lui appar-  
tiennent.

TI.

Ce que vous me dites me paroît aussi juste qu'il est subtil; & en effet, la procréation des enfans est plutôt le but de la concupiscence que le Mariage, & c'est cette division des enfans qui est l'effet du lien qui unit l'Homme & la Femme.

ARISTIPÈ.

Quand Dieu par sa Sagesse n'auroit pas fait du Mariage un lien sacré, il est tellement de la politique de l'établir, que toutes les Nations du monde, & dans toute sorte de Religion, s'en font fait une Loi, les uns d'une manière & les autres d'une autre; mais enfin, tous se réduisent à distinguer la femme de celui-ci de la femme de celui-là. Les Etats ne subsistent que par l'ordre établi entre ceux qui le composent. Le premier point de cet ordre est que chacun possède ce qui lui appartient de droit; & comme tous les Hommes doivent mourir, & qu'en mourant ils n'emportent point ce qu'ils possédoient dans ce monde, il étoit de la politique d'établir que ce qu'ils laissent passe paisiblement à quelqu'un; autrement à chaque mort d'un homme c'eût été un continuel desordre; ainsi il a fallu établir des héritiers, & ces héritiers ce sont naturellement les enfans, & par suite les parens qui aprochent de plus près celui qui meurt. Or comment pourroit-on dans le monde connoître à qui sont les enfans,

fans, si Dieu d'un côté & la prudence humaine de l'autre n'avoient point établi le Mariage? Ainsi vous voiez que même indépendamment de la Religion, il a été d'une politique nécessaire à tous les Peuples du monde d'établir cette société.

## TIMAGENE.

Je comprends parfaitement bien la confusion qui seroit dans le monde, sans cet établissement du Mariage, & par conséquent sa nécessité. Mais comme les Peuples l'ont reçu différemment, je ne serois pas fâché d'apprendre les diverses manières dont les différens Peuples du monde ont reçu le Mariage.

## ARISTIPPE.

Tous les Mariages du monde se peuvent réduire à trois espèces; à celui qui a l'unité & l'indissolubilité; à celui qui a l'unité & qui se peut dissoudre; & à celui qui admet la multiplicité des Femmes & la dissolution. Le premier est le Mariage des Chrétiens, le second est celui des anciens Romains, & le dernier est celui des Mahométans, & presque de tout ce qui reste de Païens dans le monde, principalement des Asiatiques: car je ne vous parle point de certains Peuples barbares qui n'ont point d'autres femmes que des esclaves, qu'ils achètent & qu'ils revendent comme il leur plaît.

**T I M A G E N E.**

Expliquez-moi ces trois especes de Mariage ; & voïons lequel doit être regardé comme le plus avantageux.

**A R I S T I P E.**

Il ne faut pas douter que le plus juste & le plus sage de tous les Mariages ne soit celui que Dieu lui-même a établi entre les Fidèles avec les deux caracteres d'unité & d'indissolubilité ; c'est aussi celui que je mets dans le premier ordre de tous ceux qui sont en usage dans le monde : Et quoique cette indissolubilité paroisse un lien terrible, néanmoins il est constant que la reflexion qu'un mari & une femme doivent faire sur ce qu'étant une fois liez , ils ne peuvent jamais se délier : Que cette reflexion, dis-je, les doit porter à chercher tous les moïens d'adoucir les chagrins qu'une longue habitude & la connoissance mutuelle des defauts peut causer ; & assurément , si l'on y fait une attention bien sérieuse , on verra que ce qui fait dans ce lien l'Enfer des Esprits mal tournez , fait la félicité de ceux qui ont de la vertu.

**T I M A G E N E.**

Mais cette indissolubilité n'est-elle pas la source de tant de souhaits criminels que font inutilement ceux qui se croient mal pourvûs ?

**A R I S T I P E.**

Ces souhaits ne viennent que de la corruption

ruption de la nature. C'en'est pas la faute de celui qui a établi le Mariage indissoluble; c'est la faute de ceux qui s'y engagent indiscrettement & sans y apporter les dispositions necessaires pour y vivre comme l'on doit: car demandez-moi pourquoi la belle Eriphile fait tous les jours tant de vœux pour la mort de Témiste son mari. Vous ne verrez pas que ce soit par des mouvemens de vertu; mais parce qu'elle est éperdûëment amoureuse de Philemon, qu'elle voudroit pouvoir épouser. Phaëtuse va consulter tous les Astrologues & tous les Devins, pour sçavoir si le Banquier Tryphon son mari, prendra bien-tôt son gîte sous une tombe à saint Eustache; mais c'est l'impatience qu'elle a de mettre la main sur la caisse, pour se donner un équipage qu'il lui refuse, & pour acheter un homme qui lui donne un rang plus considerable que celui qu'elle tient. *Le bigot* Artemon fait bien plus, que de souhaiter la mort de sa femme Belise, puisqu'il travaille avec application à l'avancer par des voies secretes qu'elle a déjà échapées; mais croiez-vous que ce soit, comme il dit, sa piété, qui lui fasse desirer d'être libre de ce lien, pour se donner à la retraite; non, c'est pour être maître du don mutuel & entrevifs, porté par leur contract de Mariage. Enfin, qu'on examine tous ceux qui souhaitent la fin de ce lien, on n'en trouver pas



pas un qui n'ait un motif intéressé, ou criminel.

T I M A G E N E.

Voulez-vous donc que, comme Dieu a établi nôtre Religion la seule parfaite & la seule propre à pousser toutes les vertus dans leur plus haut degré, & qu'il ne peut y avoir d'effort de vertu plus heroïque que de porter patiemment les défauts de la personne qui nous est liée par Mariage, il étoit du heroïsme de cette Religion d'établir l'indissolubilité de ce nœud, pour pousser l'homme à un plus haut degré de merite.

A R I S T I P E.

Vous concevez parfaitement bien ma pensée, & je ne pourrois vous la mieux expliquer. Mais comme cet établissement vient de Dieu, il faut aussi que ce soit Dieu qui donne des graces singulières pour pouvoir vaincre tout ce qui peut porter un esprit à former des vœux contre cette attache indissoluble; mais outre cette qualité qui perpetuë ce lien jusqu'à la mort, il y a encore l'unité, qui fait qu'un homme ne peut pas avoir plus d'une femme, quoi que nous voions que la Religion Judaïque, qui est la mere de la nôtre, ait toteré dans les Patriarches & dans les Rois, la multiplicité des femmes.

T I M A G E N E.

Pourquoi les hommes ne seroient-ils pas aussi sages que les colombes & les tourterelles?

relles? & je ne puis concevoir comment un homme qui n'a qu'un cœur, qui ne se peut pas partager, peut vivre tranquille au milieu de plusieurs Femmes, étant impossible que la jalousie ne divise pas celles qu'un mari veut unir, pour composer un même corps de famille.

## ARISTIPPE.

En vous parlant, tout-à-l'heure, du Mariage des Mahométans, je vous expliquerai ma pensée sur ce point; mais je vous dirai cependant que cette unité dans le mariage est si conforme à la raison, que ç'a été un point pratiqué par toutes les Nations les mieux policées & les plus sages. Les Romains aiant ramassé dans toutes les Loix Grecques ce qu'il y avoit de plus sage, établirent le mariage avec l'unité. Et en effet, parmi eux un homme ne pouvoit posséder qu'une seule femme à la fois: il est vrai que par une sagesse humaine ils établirent la repudiation, non seulement pour donner aux Hommes une plus grande domination sur les Femmes, mais pour prévenir les inconvéniens qui naissent de leurs vices & de leur mauvaise humeur, & rendre ce sexe, qui est naturellement altier, plus souple, & plus complaisant. Et l'on peut dire aussi, que tant que la République ne tomba point dans les grandes corruptions que les richesses y portèrent, ce moien fut une bride heureuse qui contint la vertu des Romains,

nes, & la rendit célèbre à toute la Terre.

T I M A G E N E.

Si l'on avoit en France cette liberté, & qu'on paiât seulement un écu pour chaque lettre de divorce, ce seroit de quoi faire le plus gros revenu de la Chancellerie.

A R I S T I P E.

Vous le croiez, & vous vous trompez. Si les hommes avoient la liberté de repudier les Femmes, & que le libelle de la repudiation leur imprimât quelque tache, on ne verroit pas ces incomplaisances éternelles de nos Femmes, qui causent tant de divisions dans les ménages; elles seroient mille fois plus souples & plus circonspectes dans leur conduite; & cela est si vrai que, quoique le divorce fut permis à Rome, la République fut plus de quatre cents ans sans en voir un seul, jusqu'à ce qu'enfin un Spurius, poussé à bout par l'esprit intraitable de sa femme, se résolut de donner le premier libelle de repudiation, qui fut suivi de beaucoup d'autres.

T I M A G E N E.

Vous croiez donc qu'il seroit avantageux pour la paix & la tranquillité des Mariages, que la repudiation fût établie?

A R I S T I P E.

Les Romains qui n'avoient que des vûës terrestres, & dont les Loix n'étoient que l'ouvrage des Hommes, avoient trouvé dans ce moien tout ce que la prudence hu-

humaine pouvoit inventer de mieux ; mais il faut demeurer persuadé , que ce que Dieu a érabli est infiniment mieux que ce qui est de l'invention des hommes ; parce que Dieu nous a proposé d'autres felicitez que celles que les hommes se sont établies ; & il nous a fourni dans ce nœud indissoluble une des plus amples occasions de mérite qu'on puisse avoir , pour arriver à la felicité de l'autre vie , par le plus grand tourment de celle-ci.

T I M A G E N E .

Et les Turcs dont vous me parliez , ont donc aussi ce divorce ?

A R I S T I P E .

La Loi Mahometane a établi dans le Mariage deux choses , qui sont directement opposées à ce qui fait l'essence du nôtre : car elle en a détruit tout à la fois & l'indissolubilité , & l'unité : l'une en permettant le divorce de la même manière que l'avoient les Romains , & l'autre en souffrant la multiplicité des femmes , & les distinguant peu des concubines , en sorte que les enfans des unes & des autres , viennent également & sans difference , à la succession de leur pere ; & c'est en quoi ils sont differens des Juifs , chez lesquels les enfans des femmes venoient à la succession , & ceux des concubines n'avoient que des presens.

T I M A G E N E .

Je vous repete encore , que je ne con-  
nois



nois pas de quelle manière un Turc qui a plusieurs femmes peut vivre en paix dans sa maison, & comment la jalousie de ces femmes n'y cause pas tous les jours des desordres furieux.

ARISTIPÉ.

De la manière que nos femmes vivent dans le luxe, dans les plaisirs, & dans la liberté, je vous avouë que cette multiplicité de femmes seroit impossible parmi nous: elle fut tolérée dans la loi Judaique par les vûës de la nécessité de multiplier la race d'Abraham; mais dans la loi Mahometane c'est la chair & l'intemperance qui l'ont établie. Cependant ce qui seroit d'une impossibilité absoluë dans la manière dont nous vivons, s'exécute sans bruit & sans jalousie parmi eux.

TIMAGÈNE.

Vous me surprenez, & vous me ferez plaisir de m'en expliquer la raison.

ARISTIPÉ.

Il faut premièrement concevoir, que dix femmes à un Turc de qualité lui coûtent moins à entretenir, que la seule Bourgeoise Cléonice ne coûte à son mari Théagène. Pensez-vous que ces femmes Turques se fassent promener dans un grand carosse glacé, tiré par deux gros chevaux pommelés, avec trois grands laquais bien vêtus, montez derrière; qu'elles aient une table bien servie & secondée d'un buffet chargé



d'une boutique d'orfèvrerie, un appartement magnifiquement meublé, & des habits superbes & changez à toutes les Saisons; qu'elles voient des Opera & des Comédies; qu'elles jouent; & qu'elles soient tous les jours de parties de promenades, ou de repas? Ce n'est pas de la sorte que vivent les femmes Turques.

TIMAGENE.

Et que font-elles donc?

ARISTIPE.

Un Turc paroît en public, & ses femmes renfermées dans sa maison, ont chacune leur chambre meublée de toile peinte, & dont tout le meuble consiste à un lit de repos, un tapis, & quelques carreaux; on ne leur donne que deux habits, un d'une belle étoffe, qui leur dure toute leur vie, & un autre de toile peinte, qu'on renouvelle une fois l'an, & qu'elles mettent tous les jours. On ne sçait ce que c'est ni de beau linge, ni de points, ni de broderie; on leur porte à chacune dans leur cellule une portion de ris & de mouton, ou de volaille bouillie, dans un plat de faïence, avec un peu de pain; & tant d'eau qu'il leur plaît, avec quelques fruits selon la saison; & tout leur divertissement se réduit à s'en aller aux bains masquées, à pied, & suivies d'une vieille esclave, qui répond de leur conduite: Ainsi vous voyez qu'il n'est pas difficile à un Turc d'entretenir un  
grand

grand nombre de femmes, & qu'un seul habit de Cléonice feroit la dépense de dix Turques pendant plusieurs mois; & son carosse celle de toutes leurs esclaves.

T I M A G E N E.

Mais quelque médiocre dépense qu'il fasse, ses femmes peuvent-elles éviter de tomber dans les desordres de la jalousie?

A R I S T I P E.

Jamais cette passion ne les trouble; celle que le Turc fait appeller à sa chambre y vient, & les autres au lieu d'en être jalouses, ne combattent que de complaisance à qui sera préférée; & si elles y manquent, le divorce les punit, ou le mari les corrige par d'autres voyes. Ainsi vous voyez que la difference de la vie rend possible ce qui ne se pourroit jamais exécuter parmi des femmes qui, comme les nôtres, ne respirent que la liberté, le luxe & les plaisirs.

T I M A G E N E.

Et vous prétendez qu'à ces trois sortes de Mariages se raportent ceux de toutes les Nations du Monde?

A R I S T I P E.

Oui : Et par là vous voyez que toutes les Nations ont eu pour but dans le Mariage, d'ôter la confusion des enfans, & d'assurer à chaque homme ses successeurs; & c'est par cette raison que, quoi-que plusieurs États bien policez permettent aux hommes la multiplicité des femmes, il

n'y en a jamais eu qui ayent permis aux femmes la multiplicité des hommes : parce que l'on tomberoit dans cette confusion des enfans qu'on a voulu ôter par l'introduction du Mariage.

T I M A G E N E.

On ne peut pas douter que ce ne soit le seul Mariage qui assure les enfans aux peres; & il me semble qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus impertinent que cette communauté, ou plutôt confusion de biens de femmes & d'enfans, que Platon vouloit qu'on observât dans la Republique visionnaire qu'il avoit imaginée.

A R I S T I P E.

Le premier but politique du Mariage est donc cette distinction des enfans attribuez chacun à ceux qui les ont procréés, afin de fixer la succession des biens. Mais le second but, c'est afin qu'un homme ait une aide à son travail; c'est ce que dit avec beaucoup de justesse un Ancien : Quelle plus honnête consolation, dit-il, quel plus doux soulagement peut avoir un homme, que de prendre une femme qui entre en société de son bonheur, & de ses peines, à laquelle confier ses plus secretes pensées, & l'éducation de ses enfans? La douleur n'est-elle pas redoublée lorsqu'on est forcé de la taire, & qu'on n'a personne dans le sein de qui l'on puisse la déposer en sûreté? Vous voyez donc dans ce que dit cet Ancien, quel

quel est le second but du Mariage, & que c'est pour donner à l'homme ce secours que Dieu lui a fait une femme.

T I M A G E N E.

L'intention de la Providence est tres-bonne; mais si l'on pouvoit croire qu'elle fût capable de se tromper en quelque chose, ce seroit dans l'accomplissement de ce but qu'elle s'est proposée dans le Mariage.

A R I S T I P E.

Il ne faut point en imputer le mal à la Providence; mais au peu de reflexion que font les femmes sur ce but du Mariage. Car au lieu de penser qu'elles entrent avec un mari pour être la colonne de sa maison, la moitié de lui-même, & par consequent obligées d'apporter tous ses soins à soulager ses peines; elles se persuadent que le mariage est pour elles une porte à la licence & à la domination: qu'elles prennent à leurs côtes un esclave, qui ne doit penser qu'à travailler à leur fournir tout ce qui est nécessaire à leurs plaisirs, ou à contenter leur avarice, & cet empire dans lequel elles s'imaginent entrer, leur ôte tout d'un coup cet esprit de complaisance qui est la pierre fondamentale du repos domestique.

T I M A G E N E.

Quand Dieu a fait un fruit propre à la nourriture de l'homme ou une drogue pro-



pre à la guérison de ses maux, il a imprimé à ce fruit & à cette drogue, la qualité nécessaire pour la fin à laquelle il l'a déterminée. Pourquoi donc, puisque la Providence créoit la femme pour être le soulagement de l'homme, lui a-t-il donné un esprit si contraire à cette destination? Pourquoi l'a-t-il faite superbe, arrogante, volage, obstinée, incomplaisante, puisque c'est par la douceur, par la soumission, la fermeté, la condescendance, & la complaisance, qu'elle peut entrer dans les soulagemens qu'elle doit aux peines de son mari?

## ARISTIPPE,

C'est qu'en même tems que Dieu a donné la bonne femme à l'homme, pour être son soulagement, il lui a donné la mauvaise pour exercer sa patience & son courage, & pour lui faire mériter les plus grandes félicités, en marchant sur les traces de Job, qui eût plus à souffrir de sa femme seule, que du reste de ses maux. Mais le troisième but du Mariage est, qu'il est établi pour mettre un frein à l'intempérance naturelle de l'homme & de la femme, & à cet aiguillon de la concupiscence, qui nourrit en lui le desir de se reproduire perpétuellement : car comme cet aiguillon agit sans cesse en l'un & en l'autre, & que la loi de l'esprit n'est pas toujours assez forte pour terrasser la loi de la chair qui

se



se revolte continuellement; il a fallu trouver un moyen légitime pour satisfaire à la concupiscence, sans interesser la vertu; & ce moyen c'est le Mariage, dans lequel on a fait un devoir de ce dont on a fait d'ailleurs une offense.

T I M A G E N E.

Mais comme cet aiguillon est dans tous les hommes, pourquoi ce remede est-il interdit à quelques uns?

A R I S T I P E.

Il y a, sans doute, des raisons qui pourroient faire approuver la communication de cette permission, à ceux qui sont dévoüez aux Autels; mais de plus fortes l'ont fait emporter par la resolution contraire, & c'est à ceux qui prennent ce parti volontairement, & dans un âge que la concupiscence agit le plus fortement, à examiner s'ils ont assez de force pour soutenir jusqu'au bout la resolution qu'ils doivent prendre de soumettre la chair à l'esprit. Mais je ne prétens pas ici entrer dans ces sortes de questions : je ne prétens que vous instruire sur le fait du mariage; & pour resumer ce que je vous ai dit du but pour lequel il a été introduit, en voilà trois.

T I M A G E N E.

Vous m'avez dit que le premier est pour empêcher la confusion des enfans, & régler les successions : le second, pour se

donner un secours mutuel dans la prospérité & dans l'adversité; & le troisieme, pour mettre un frein à l'intemperance naturelle.

## ARISTIPPE.

Lorsqu'un homme & une femme auront bien compris ces trois buts du Mariage, & qu'ils agiront dans la vûe d'y satisfaire, ils trouveront qu'il n'y a rien de si doux que ce lien, lorsqu'on agit conformément à son intention : la femme ne supposera point d'enfans à son Mari; elle ne pensera qu'à seconder son travail & soulager ses peines; & renfermant sa concupiscence dans les bornes de la jouissance licite, elle ne tombera point dans ces desordres criminels, que la corruption du Siècle semble ne regarder que comme un jeu, & qui causent tant de divorces éclatans, & la ruine de tant de Familles.

## TIMAGENE.

La seconde chose que vous m'aviez promise, c'est d'examiner s'il est bon ou mauvais à un homme de se marier.

## ARISTIPPE.

Si l'on prenoit les suffrages de ceux qui en ont couru la carrière, & qu'ils voulussent bien donner leur avis suivant qu'ils se sont trouvez bien ou mal pourvûs, je suis sûr qu'à la pluralité des voix la negative l'emporteroit. Un Ancien consulté à quel âge on devoit se marier, répondit; Quand

ou

on est jeune il est trop tôt, quand on est vieux il est trop tard : & en effet, si l'on examinoit avec attention tous les déplaisirs qui dans un mauvais Mariage suivent l'apât trompeur de ce lien, je ne croi pas qu'un seul homme voulût y penser. C'est une prison remplie d'amertumes & de dégoûts, qui souvent n'a de beau que la porte par laquelle on y entre, & de consolant que celle par laquelle on en voit sortir son Camarade.

T I M A G E N E.

Cependant, avec quelle furie ne court-on point à ce joug ? Il semble que tous les vœux d'un jeune homme aboutissent là ; & il ne croit souvent entrer dans le Monde, que quand il entre dans ce filet.

A R I S T I P E.

L'aiguillon de la concupiscence aidé du désir qu'ont les Peres de voir leurs Enfans fixez, produit cette impatience. La Providence a eu raison de cacher à l'Homme les déplaisirs que cause ce lien avant qu'on le prenne : & en effet, la jeunesse n'envisage le Mariage que par les beaux habits, l'équipage neuf & le festin qui en font l'appareil, & par les attraits brillans d'un objet dont la possession esperée flate le desir ; mais on ne peut pas donner une meilleure idée de leur erreur, qu'en comparant le Mariage à une belle Cage : Tous les Oiseaux qui ont la liberté s'imaginent que ce-

lui qui est dedans est le plus heureux Oiseau de la Terre; il a du grain, il a de l'eau, il a une maison propre, bien peinte & bien dorée : tous desirent d'y entrer; & l'entrée en étant ouverte par un trébuchet, l'Oiseau niais s'y fourre. Il y trouve du grain, il mange; mais il n'est pas plutôt dedans & rassasié du premier repas qu'il y fait, qu'il voudroit en être dehors : cependant il faut y rester malgré lui, le trebuchet qui l'a introduit, lui ferme l'issue, & il ne peut plus en sortir,

## TIMAGENE.

Ne m'avouërez-vous pas cependant, qu'il y a de tres-heureux & de tres-paisibles Mariages, dont les deux Parties vivent contentes & sans aucun regret d'être encagées ?

## ARISTIFE.

J'avouë qu'il y en a de bons; & quand cela se rencontre, le Mariage se peut nommer un avant-goût du Paradis. Il ne faut que jeter les yeux sur nôtre Ami Philinte & sa chere Rodope; ne vivent-ils pas depuis plus de cinquante ans dans une si parfaite union de corps, d'esprit & de cœur, que jamais le moindre chagrin ne l'a altérée : la conformité de leur âge, de leurs qualitez, de leurs biens, de leurs mœurs & de leurs humeurs les a plus unis, que le lien même du Mariage. Ils n'ont jamais eu d'inquiétude, que l'apprehension de ne se  
plaire



plaire pas assez l'un à l'autre : tous leurs combats n'ont jamais été qu'à qui se donneroit plus de marques de complaisance, & à qui se previeudroit dans ses desirs. Les avantages dont la Fortune les comble, les satisfait moins par la part qu'ils y ont eux-mêmes, que par la participation de l'Associé; & l'un & l'autre seroient prêts à subir le sort d'Alceste pour prolonger une vie plus chere que la sienne propre. Voilà de quelle maniere vit ce Couple parfaitement uni, & comme devoient vivre tous ceux qui sont mariez : Mais pour une Alceste, que de Dalila, que de Medées, que de Messalines, que de Faustines, que de Locustes nous inspirent de l'horreur pour un lien qu'elles ont deshonoré!

T I M A G E N E.

Ce sont de vieux exemples, si éloignés de nous qu'ils ne nous frappent plus.

A R I S T I P E.

Eh, mon Fils! il ne faut point aller fouiller dans l'Antiquité pour trouver des sujets qui portent le trouble dans le Mariage, & qui en inspirent le dégoût à ceux qui veulent y réfléchir serieusement. Il n'est pas même nécessaire pour être mal marié, qu'on se trouve lié avec des ames capables des plus grands crimes : il y a une infinité de défauts qui rendent cette Societé dure & insupportable; car tout Mariage qui n'est point tranquille est un Enfer : & pour y



132 L'ÉCOLE DU MONDE.  
conserver la paix, il faut que tous les deux  
Esprits soient d'accord; & le déconcert de  
l'un ou de l'autre suffit pour en troubler  
l'harmonie.

T I M A G E N E.

Pourriez-vous me donner des idées de  
ces differens défauts qui troublent le repos  
du Mariage, & qui par ce trouble en font  
la ruine?

A R I S T I P E.

Vous ne pourriez en trouver un exemple  
ni plus prochain ni plus terrible que ce-  
lui de la nouvelle Xantippe Femme du nou-  
veau Socrate, qui comme vous sçavez a  
ruiné & mis sans dessus dessous sa maison,  
par les foiblesses de son esprit capricieux,  
gâté & corrompu par les conseils perni-  
cieux qu'elle écoute. Mais je veux vous en  
donner d'autres où vous aiez moins de  
part, en vous renvoyant pour celle-ci au  
portrait que j'en ai fait dans mon huitième  
Entretien; & je vous ferai seulement le  
portrait de differens Caractères, qui vous  
feront connoître les principales sources  
des troubles domestiques, & de ce qu'on a à  
souffrir dans ce lien: & comme ce trouble  
vient aussi quelquefois des Maris, je vous  
ferai le tableau de quelques uns que je  
connois.

T I M A G E N E.

Et quels caractères de femmes estimez-  
vous les principales sources des troubles du  
mariage?

A R I S-

## ARISTIPPE.

La folle, la joyeuse, la bigote, le dragon de vertu, l'avare, & la prostituée; & pour les hommes je vous peindray le jaloux, l'yvrogne, le brutal, & le chicanneur. Et je suis persuadé que l'on ne trouvera pas un seul mariage troublé, que son desordre ne vienne de l'une de ces sources.

## TIMAGENE.

Vous n'auriez pas, que je croy, de peine à trouver où prendre le modele d'une folle?

## ARISTIPPE.

Corisbé est un modele de folie si accompli, qu'elle me querelleroit si je lui faisois l'injustice d'en chercher un autre. Elle étoit veuve, riche, vieille, & laide; & la seconde de ces qualitez plâtrant toutes les autres, elle fut assez heureuse pour se lier avec le jeune Satrius; gros & gras à la verité, mais fort amateur des entrailles d'un coffre fort. Ils ne furent pas plutôt ensemble, que leurs defauts reciproques leur sauterent aux yeux. Satrius vit qu'il étoit chargé d'une folle, & Corisbé reconnut qu'elle avoit pris un homme dont la main n'étoit pas moins brusque que l'esprit. L'harmonie fut bien-tôt déconcertée par les tons aigres qu'ils prirent l'un & l'autre. Satrius enfonça le coffre, & en tira ce qui avoit été l'unique but de son mariage. Et l'autre

vous

voulant s'en venger, accumula tant d'extravagances les unes sur les autres, qu'enfin le peu de patience que l'époux avoit échapa. Et la dépouille d'un végétant s'étant mise de la partie, les épaules de la plaignante furent brusquées, en sorte que cet incident aiant provoqué un divorce, chacun fit ses folies à part; la communauté en reçut des atteintes effroyables, & le public rit de voir Corisbé courir les ruës, & Satrius enfermé.

## TIMAGENE.

Voilà, sans doute, une fort risible catastrophe de mariage.

## ARISTIDE.

Hortensia par une autre voie n'a pas moins renversé sa famille, & ne s'est pas donné moins de ridicule dans le monde par le jeu, dont elle étoit la dupe perpetuelle. Elle est une des premières qui a troqué son filet de perles contre un colier de la ruë du petit Lion; la double clef du cabinet & du coffre de son mari, fut long-tems d'un grand secours à ceux qui la dupoient: & par une pierre antiphilosophale, elle trouva le secret de convertir sa vaisselle d'argent en vaisselle d'étain, ses diamans en cristaux, & sa Bruxelles en Bergame. Le mari en concevoit des chagrins aussi amers qu'ils étoient inutiles. Et enfin le jeu de la mere ayant ruiné ses enfans, & engagé la fille dans de fâcheuses aventures,

Hort.

Hortensius en mourut de déplaisir, & tout ce que son travail & sa reputation lui avoient produit, se trouva englouti dans les abîmes du jeu de sa femme.

T I M A G E N E.

Encore vaudroit-il mieux qu'une femme fût folle comme Corisbé, on en seroit quitte pour l'enfermer, & un mari ne verroit pas son bien dissipé par une maniere si pernicieuse; mais je ne croy pas que la bigote puisse causer dans sa famille un trouble si chagrinant.

A R I S T I P E.

Que vous sçavez mal ce que c'est qu'une bigote! Rien n'est si doux, si complaisant, si pacifique dans un ménage qu'une femme qui a une veritable pieté: mais ce n'est pas de ces pieuses sinceres dont je veux vous parler, je les revere, & il seroit à souhaiter que toutes les femmes ressemblassent à la bonne Acté, femme de vôtre parent Philidor, dont Dieu a beni les vertus par une fortune solide, & par un grand nombre d'enfans qui ont réüssi.

T I M A G E N E.

Je sçai la difference de la pieté & de la bigoterie, du visage & du masque, de l'or & du clinquant, du corps & de l'ombre.

A R I S T I P E.

Je vous parle donc de la fourbe Theodulie, qui pour s'approprier le droit de censurer les plaisirs innocens d'Agathon, & cacher  
mieux

mieux ses propres passions, ou avoir un prétexte de refuser à ce mari les complaisances qu'elle lui doit, s'est par le conseil de l'Anachorette Pseudolin jettée dans les apparences d'une fausse dévotion, qui aboutit à consumer tous les jours dans de prétendus entretiens spirituels le temps qu'elle devrait donner à la conduite de sa maison : elle a quatre Directeurs suivant le cas, & un sur tout de direction choisi parmi les plus rafinez. L'almanach spirituel est le premier livre de sa Bibliothèque, & la bouffole de ses occupations ; il ne se fait pas une cérémonie dans les Temples qu'elle n'y coure pour s'y faire voir ; elle affecte dans ses habits une modestie qui va jusqu'au ridicule ; & par un orgueil dévot elle ne chauffe point de souliers neufs, qu'à la veüe de tout le monde elle n'aille les sauffer dans le ruisseau, sous prétexte de fuir une vanité dont elle créve.

## T I M A G E N E.

Voilà une vision dévotieuse aussi grotesque qu'on se la puisse imaginer, & digne d'être mise dans les Archives de quelque Sainte de nouvelle édition.

## A R I S T I P E.

Mais tandis que pour mettre sa fausse vertu à l'abri des capuchons, elle dissipe son bien au gré de ceux qui la dirigent, elle refuse à sa famille & à son mari jusqu'aux choses nécessaires : Et si le pauvre  
Agathon



Agathon veut seulement regaler un ami, les contretens qu'elle y apporte, empoisonnent le plaisir; elle critique tout, elle prêche sur tout, & n'approuve que ce qu'elle fait elle-même: elle est médisante, orgueilleuse, intéressée, & vindicative. Cependant qu'a-t-elle gagné dans son ménage par la manœuvre de cette bigoterie? Le mari enfin dégoûté de ses impertinences a pris son parti; & plus cette bigote lui donnoit de chagrin domestique, plus il cherchoit au dehors de quoi se satisfaire. Le ménage comme vous pouvez juger, n'en a pas profité, & le trouble que Theodulie y apportoit, s'est enfin terminé par une rupture ouverte qui l'a réduite dans un Convent, & jetté le mari dans un débordement qu'une autre conduite auroit empêché.

T I M A G E N E.

Je suis fort persuadé que de toutes les femmes, une des plus insupportables c'est la fausse devote, & je la crois aussi affligeante que la véritable pieuse donne de contentement. Mais n'a-t-elle pas beaucoup de ressemblance avec celle que vous appelez des *Dragons domestiques* & de vertu?

A R I S T I P E.

C'est un autre caractère tout différent; ces dragons sont ordinairement de ces aigres vertueuses, qui croient, comme Celeno,

leno, ne pouvoiraſſez vendre à un mari ce qui eſt de leur devoir; & qui pour un peu d'honneur qu'elles conſervent quelquefois malgré elles, prennent un orgueil de Sempronie, & ſe perſuadent qu'on eſt obligé d'excuser toutes leurs mauvaiſes humeurs. Voyez donc Celeno, elle ne peut vivre ni avec ſa mere, ni avec ſon mari, ni avec ſes enfans, ni avec ſes domeſtiques, ni avec ſes voiſins; tout l'irrite, tout la met en fureur: le mari veut-il par douceur l'appaiſer, elle prend un octave ſur ſon ton, & le fait taire imperieuſement: tout plie, tout tremble, tout ſe cache devant elle; & il n'y a que le petit chien qui la voyant en colere, oſe par un aboi timide marquer la crainte qu'il a de ſes emportemens. Quel repos peut attendre un mari d'un dragon ſi violent? Et ne faut-il pas dire avec le Sage, qu'un homme eſt plus heureux d'habiter dans les deſerts au milieu des lions & des pantheres, que de demeurer dans une maiſon avec une femme querelleuſe.

## T I M A G È N E.

Ce ſont les paroles même de Salomon; & à la verité ſi la paix domeſtique eſt l'eſſence du bonheur du mariage, ces fortes d'eſprits ſont les moins propres à procurer cette felicité, & je haïrois plus ces dragons de vertus, que toutes les Fauſtines de la terre.

ARISTIFE.

Pensez-vous qu'une femme avare donne moins de chagrin à son mari, & ne provoque pas autant de trouble dans son ménage, que toutes ces autres dont je vous ai parlé? Je ne pretends point envelopper sous ce caractère la bonne économe, qui est au contraire l'Architecte de la fortune de sa maison, & celle qui l'édifie; mais je vous parle de ces ames viles, qui ne pensent qu'à faire mourir de faim & de misere leurs maris; & qui par le refus du nécessaire les obligent d'aller dehors chercher le superflu.

TIMAGENE.

Il est vray qu'on remarque que plus une femme veut rogner la table de son mari, plus il va chercher hors de chez lui le plaisir & la bonne chere; & tel n'iroit pas manger la matelotte à la Vallée Tiffard, s'il trouvoit dequoi manger honnêtement chez lui.

ARISTIFE.

La grande édentée Jezabel est de ce caractère; & je ne sçai si ce n'est point plutôt par l'apprehension de trop manger, que par la douleur de ses fluxions, qu'elle a laissé ses dents chez Carmeline. L'Euclion de Plaute, l'Avare de Moliere, & la vie honteuse de Targon & de sa femme, n'ont rien qui approche des horreurs de l'avarice de Jezabel. Elle sçait sur toutes

tes choses en tirer la quintessence la plus raffinée ; l'on ne boit à la table de son mari que ce qui distille goutte à goutte sous cent tonneaux de vin qui meublent sa cave, & qu'elle vend dans la bonne saison. Un hachis de reste de viande bouillie, se sert & ressert quatre fois sur la table & dans le plein Été. Je vous divertirois trop, si je vous détaillais toutes ses infamies ; mais tandis qu'elle vit chez elle de la sorte, son mari fait tous les jours servir chez Phryné la plus fine viande de la Guerbois, & le vin le plus délicat d'Arboulin ; ainsi le vice est puni par le vice même, & cette avarice de Jezabel, qui met le trouble dans sa famille, en cause aussi indirectement la ruine.

#### TIMAGENE.

C'est fort bien fait de punir une femme de ce caractère, par l'endroit par lequel elle peche. Elle refuse à son mari une table honnête ; & le mari fort sagement lui laisse manger ses croûtes, & va aux dépens de cette avare se vanger d'elle.

#### ARISTIPE.

La débauchée doit être regardée de deux manières ; lorsque sa débauche n'éclate pas, le mari bien loin d'en recevoir du trouble, en est d'ordinaire plus en paix par les soins artificieux qu'elle prend de l'amuser ; mais lorsqu'elle éclate, il n'est point de trouble pareil à celui qu'elle cause

se dans sa maison. C'est, dit l'Écriture, un toit percé qui distille une eau ruineuse dans le bâtiment, qui en est enfin détruit jusques aux fondemens. Ses lèvres semblent aussi douces qu'un rayon de miel, mais qui se tourne en un absynthe amer; sa gorge est plus douce & plus blanche que le baume blanc, mais sa langue est un couteau qui tranche des deux côtez. Quelle tranquillité peut-elle mettre dans une maison qu'elle renverse? Quelle paix entretiendra-t-elle avec un époux qu'elle trahit? & quel repos peut-elle donner à celui à qui elle ravit l'honneur? Je me dispenserai de vous en citer des exemples; non pas que l'on en manque, mais parce qu'il n'est pas propos de réduire à l'hypothèse une thèse qui est si générale.

**T I M A G E N E.**

Les Espagnols disent parmi leurs Proverbes, qu'on ne doit point être surpris lors qu'on voit une femme manquer; mais que l'on doit s'étonner lors qu'on voit qu'elle ne manque pas. Et ils ajoutent dans un autre refrain, qu'une bonne mule, une bonne chèvre, & une bonne femme, sont trois méchantes bêtes.

**A R I S T I P E.**

Je vous ai donné l'idée des différens caractères des femmes qui peuvent être la source du trouble d'une maison; & lors que  
que



que ces caractères se rencontrent dans les hommes, ils ne causent pas moins de désordre : Il faut à présent vous en expliquer d'autres qui paroissent plus ordinaires aux hommes, quoi-que les femmes n'en soient pas exemptes ; & je regarde la folle jalousie qu'un homme se met dans la tête, comme l'une des principales causes des guerres intestines des maris & des femmes. Connoissez-vous le petit Monsieur Gilotin ?

## T I M A G E N E.

Le mari de la sage Artemise ! oui, sans doute, je le connois pour un homme dont le corps est extrêmement disgracié de la nature.

## A R I S T I P E.

Si son corps vous paroît ridicule, il n'a pas l'esprit mieux tourné : Et quoy qu'Artemise soit connue pour aussi vertueuse qu'elle est belle & qu'elle est mal pourvue ; Gilotin s'est mis tant de fausses idées dans la tête, que pas un moment de sa vie ne se passe sans tourment. Mais s'il s'en donne il n'en donne pas moins à son épouse ; il n'y a pas jusqu'à son ombre qui ne lui donne de la jalousie ; quatre portes fermées à huit gros verroux, ne lui ôtent pas son inquiétude, ses fenêtres barricadées lui sont encore suspectes, ses cheminées treillisées de grilles de fer ne lui paroissent pas assez sûres, & dans le moment qu'il tient sa femme dans ses bras il croit qu'elle lui échape ;  
les

les peines qu'il donne & qu'il prend ôtent le repos à l'un & à l'autre. Ses visions l'ont enfin porté à de fâcheuses extrémités; & la patience d'Artemise n'ayant pû tenir contre tant d'attaques, elle s'est enfin séparée de lui, & en même-tems le ménage est allé à la renverse: Et si sa femme a passé pour fidele aux yeux du monde, ses ombres l'ont empêché de douter qu'elle ne se soit vangée de ses persecutions.

**T I M A G E N E.**

Il faut qu'une femme ait une extrême vertu, si la jalousie injuste d'un mari rempli de visions ne la fait pas succomber.

**A R I S T I P E.**

Toute personne qui montre de la défiance, inspire le desir de faire la chose dont on se défie; & rien ne porte plus une femme à l'infidélité, que de lui montrer qu'on la soupçonne de pouvoir être infidèle: Mais si Gilotin s'est rendu odieux par sa jalousie, l'yvrognerie de Bibulon n'a pas eu des suites moins fâcheuses. Le beau regal pour une femme, que de se faire comme lui rapporter tous les jours à deux heures du matin dans son lit, sans connoissance; de convertir ses soupirs en fumées de vin, de passer les jours à boire, & les nuits dans une lethargie Bachique; ne se lever que pour retomber dans le même état: & outre la consommation du bien & les obstacles que met à la Fortune la nonchalance  
des

des affaires qui suit cette crapule , que peut produire un tel excès de turpitude, qu'un dégoût affreux dans l'esprit d'une femme, une perpétuelle division entre elle & son mari, & enfin la ruine de sa famille ?

## TIMAGENE.

Mais n'a-t-on pas vû le gros Saturion faire sa fortune à force de s'enyvrer; & ne cesser jamais d'être aimé de sa Femme, quoi-qu'il ne cessât jamais d'être yvre ?

## ARISTIPE.

Il seroit difficile d'en citer un second exemple : aussi ne s'enyvre-t-il jamais à ses dépens; & laissant à Urgulanie sa femme toute la liberté qu'elle peut désirer, bien loin que ce penchant, qui seroit un vice ruineux dans un autre, lui apporte aucun bouleversement dans ses affaires, ni aucune division dans sa Famille, c'est au contraire ce qui, par un effet surprenant, en soutient la splendeur & la tranquillité. Mais quand la brutalité est jointe à l'yvrognerie, ou que même un homme est simplement brutal sans être yvrogne, il n'est pas possible que le Mariage reste tranquille. Y eut-il jamais un homme pourvû d'une plus aimable femme que Venti-dius, ni qui fût plus aisée à gouverner ? Elle étoit jeune, belle, noble, riche & sage ; cependant, par quelles brutalitez ne l'a-t-il point forcée à se separer de lui ?

**L**ui? Avec quelles fureurs extravagantes ne cassa-t-il pas un jour tous ses miroirs? Ne brûla-t-il pas une autre fois toutes les parures de sa tête? Et à quel excès ne porta-t-il point la brutalité de sa main, sur une incomplaisance legere?

**TIMAGENE.**

Il ne réfléchissoit pas sur le jugement du Censeur Caton, qui tout ennemi qu'il étoit des femmes, vouloit que ceux qui portoient sur elles leurs mains sacrileges, fussent punis du même supplice que ceux qui prophanoient d'une main impie la sainteté des Temples.

**ARISTIDE.**

Lorsqu'on se sent brutal jusqu'à pouvoir porter une main temeraire sur une femme, il ne faut point se lier avec aucune. Car de quel œil peut-on voir une Epouse qu'on a frappée? Le divorce suit cet emportement & la ruine de la maison est toujours la suite indubitable du divorce. Mais vous avez encore une sorte de Caractere d'hommes, qui les rend indignes du lien du mariage, & qui produit toujours à la fin & la division & la ruine de la famille. Ce sont ces esprits de la trempe de celui de Dolabella, qui ne peut être sans Procès, & qui après en avoir fait à ses Voisins, à ses Proches, à son Frere & à son Pere, en a fait enfin à sa Femme même qu'il a dépouillée de ses biens & reduite à de fâcheuses extremitéz.



## TIMAGENE.

La destinée d'un Chicaneur, comme vous me l'avez dit autrefois, c'est de mourir enseveli dans un Sac à procès; & quoique la femme de Dolabella se puisse compter parmi les folles, le Mari étant encore plus chicaneur, qu'elle n'est extravagante, il ne faut pas s'étonner de leur divorce.

## ARISTIPE.

Examinez toutes les guerres civiles des Familles divisées, vous trouverez que le trouble dont elles sont agitées a pour source indubitable l'un de ces dix Caractères. Mais, mon fils, vous voyez sur ce Plan combien il est dangereux de se marier, & difficile de ne pas tomber dans l'inconvénient de quelqu'un de ces Caractères. Cependant il faut dire ce que Metellus disoit aux Romains : Si l'on pouvoit être sans femme, on s'en passeroit volontiers; mais puisque la Nature veut que lorsque nous ne les possédons pas, nous croyons ne pouvoir vivre agréablement sans elles, & que dès que nous les possédons, nous ne puissions vivre avec elles sans incommodité, il vaut mieux céder à l'utilité publique qui demande des enfans, que de se donner la tranquillité particulière en se privant de Femmes. Mais ce qui est de véritable, c'est que de tous les malherus qui peuvent arriver à un honnête



nête homme, le plus grand est celui d'être mal marié.

**T I M A G E N E.**

Venons maintenant, s'il vous plaît, au choix, qu'il faut faire d'une femme; & aux précautions que l'on doit observer pour y être le moins trompé.

**A R I S T I P E.**

Le Philosophe Mirthas consulté sur ce point, se trouva fort embarrassé: Si tu la prens bonne, disoit-il, tu auras le déplaisir de la perdre, mais si elle est mauvaise tu auras besoin d'une grande & longue patience; est-elle pauvre? te voila chargé de son entretien; est-elle riche? tu la trouveras superbe, insolente, imperieuse; la laide tu la haïras, & la belle te donnera l'inquietude de la garder. Enfin de quelque caractère qu'elle fût il y trouvoit de l'inconvenient. Les plus grands Philosophes ont vû leur constance ébranlée par les chagrins du mariage; & Solon ayant écrit à Thales pour l'exciter à se marier & à donner des enfans à la Republique, il lui récrivit que ce qui l'empêchoit de prendre une femme & d'engendrer des enfans, c'étoit de voir que la mauvaise humeur de la sienne & le mauvais succez de ses enfans avoient eu le pouvoir d'ébranler sa vertu.

**T I M A G E N E.**

Mais enfin avec de justes précautions l'on

G 2

peut

peut trouver, peut-être une femme qui par sa sagesse donnera toute sorte de satisfactions.

## ARISTIPE.

Si l'on en doit croire le Sage, c'est Dieu qui donne la femme prudente, & qui la trouve telle a trouvé une source inépuisable de contentement. Mais qui est-ce, dit-il ailleurs, qui trouvera une femme forte, c'est à dire, qui soit au dessus des foibleses qui leur sont ordinaires? les femmes ont été l'écueil des plus grands hommes, Eve seduisit Adam, Dalila trahit & livra Samson, Bersabée fit tomber David, & la sagesse de Salomon fit naufrage auprès d'une femme idolâtre. Ces chutes illustres ne doivent-elles pas faire trembler tous ceux qui sont prêts de se marier, & principalement dans un tems dont on peut dire ce que Tacite disoit du sien, *Corrumpere & corrupti seculum vocatur.* Corrompre & être corrompu c'est ce qui s'appelle l'usage du Siècle.

## TIMAGENE.

Il croit des Lys parmi les Epines & de vertueuses femmes au milieu de la corruption du Siècle.

## ARISTIPE.

Oui. Mais la difficulté c'est d'en sçavoir faire le choix. Tout homme qui se marie doit avoir trois idées. Vivre tranquille-

quiellement & heureusement dans la société d'une femme, établir solidement sa maison selon l'état où l'on se trouve, & donner quelque satisfaction à ses sens. La douceur de la vie paisible doit l'emporter sur les autres, & l'établissement de la fortune doit marcher devant les vûes du plaisir. L'esprit & la vertu d'une femme donnent le premier, la richesse le second, & l'agrément du corps le dernier. Mais par un malheur ou plutôt par un aveuglement étrange, la plupart renversent l'ordre & preferent le plaisir à la fortune, & la fortune à la tranquillité de la vie; & de là viennent tant de mauvais menages entre ceux qui n'ont eu que des vûes de plaisir ou des vûes d'interêt : car le plaisir passe & s'éteint ou par la possession qui amortit le desir, ou par l'age qui détruit les agréments, & souvent les biens se dissipent & ne laissent à un homme qu'une idole dépouillée de l'or qui en faisoit le prix; mais l'esprit & la vertu demeurent toujours & ne sont sujets ni au dégoût ni au changement.

T I M A G E N E.

Sur ce principe établi tirez vos regles & donnez-moi les leçons que j'attens.

A R I S T I P E.

Tout homme qui a resolu de se livrer au lien du mariage, doit avant toutes choses & sur toutes choses examiner le caractère

d'esprit qu'à celle qu'il desire épouser, & songer que pour faire une femme accomplie selon la première idée que l'on doit avoir, il faut qu'elle ait quatre qualitez; une piété sincère, un esprit solide, une grande douceur, & une parfaite complaisance. La première la retient dans les bornes d'une vertu inviolable; la seconde lui donne non seulement la prudence pour la conduite de sa maison, mais la rend capable d'appuyer de ses bons conseils la prospérité de son mari, ou de trouver des remèdes & de la consolation dans ses adversitez; la troisième la fait aimer & reverer de ses enfans, de ses proches, de ses Domestiques, & de tous ceux avec lesquels elle a commerce. Et enfin la dernière lui gagne absolument le cœur de son mari, & entretient cette paix sans laquelle il n'est point de félicité dans le Mariage.

## T I M A G E N E.

Je sçai en quoi consiste la piété solide, mais en quoi faites-vous consister la solidité de l'esprit d'une femme?

## A R I S T I P E.

Ne vous imaginez pas que ce soit dans ce caractère d'esprit qui la rend capable d'atteindre aux sciences qui sont proprement destinées aux hommes; ce n'est pas que je n'aye une estime très-grande pour une femme qui se distingue par une grande capacité, j'admire son génie, sa science,  
&



& l'atache qu'elle a bien voulu donner à l'étude ; mais comme toute science enfle l'esprit & donne de l'orgueil, cette science ne me paroît pas fort propre à faire une femme du caractère dont je la souhaite.

T I M A G E N E.

Il est vrai que Moliere a dit que femme qui compose en sçait plus qu'il n'en faut.

A R I S T I P È.

Cette solidité d'esprit ne consiste pas non plus à sçavoir distinguer la beauté d'une étoffe, ou à raisonner juste sur le bon goût, d'un ameublement ou d'un habit ; mais je la mets dans une juste prevoyance de l'avenir, une distinction prudente de ce qui est avantageux ou préjudiciable à la fortune de sa maison ; & une grande facilité à trouver des expediens dans les affaires qui se présentent ; mais sur tout à avoir un esprit propre à ce qu'on appelle la science du monde, c'est à dire, à sçavoir vivre avec toute sorte de personnes, dans les mesures proportionnées à leurs differens états.

T I M A G E N E.

Mais pensez-vous que le caractère d'esprit se puisse connoître autrement que par une tres longue pratique.

A R I S T I P È.

Si-tôt qu'on y veut faire attention, on a bien-tôt connu la trempe & l'étendue d'un esprit, mais il est plus difficile d'en connoi-



tre la douceur; & même plus une femme a d'esprit, mieux elle en cache les défauts; en sorte que sachant combien cette douceur a de charmes pour attirer les cœurs, elle applique tous ses soins à s'en donner les apparences, & à cacher ses aigreurs & ses caprices, en sorte que souvent un homme n'est pas plutôt marié qu'il voit sa Colombe changée en Dragon, & son Agneau devenir Panthère.

## TIMAGENE.

Mais quelle doit être cette douceur?

## ARISTIPE.

Il faut qu'un homme prenne garde de ne pas prendre la stupidité pour la douceur, comme j'ay fait lorsque je fus si bien déçu en épousant ma Xantippe; comme aussi de ne pas prendre pour cette vertu une certaine lâcheté méprisable, qui sous prétexte de bonté donne occasion à de fâcheuses insultes: mais cette mansuetude d'esprit que je demande dans une femme, je veux qu'elle parte d'une ame noble & généreuse, qui ne souffre rien d'indecent, mais qui soit toujours prête à dire & faire tout le bien qui lui est possible. Qu'elle lui donne pour ses enfans une tendresse judicieuse qui n'exclue point la sévérité de la correction. Qu'elle ait pour ses Domestiques une charité compatissante qui ne l'empêche point de les contenir dans le respect, & que tous ceux avec qui elle com-

merce

merce trouvent dans sa conversation tous les agrémens possibles, & dans les negociations des facilitez qui ne lui fassent pas oublier un intérêt équitable.

T I M A G E N E.

Pour ce qui est de la complaisance, vous m'en avez assez parlé dans l'un de nos premiers Entretiens.

A R I S T I P E.

Ainsi je n'ay pas besoin de vous expliquer ce que c'est que cette vertu; mais je vous dirai seulement qu'il n'y en a point de plus nécessaire dans le mariage, & que sans elle toutes les autres seroient incapables de produire la paix. Jamais femme incomplaisante n'aura le cœur de son mari, ni par conséquent d'empire dans sa maison; car dès qu'une femme montre quelle veut dominer, elle ne domine jamais; mais elle se rend maîtresse, dès qu'elle fait croire à son mari qu'elle ne la veut pas être, & ce n'est que par la complaisance qu'elle peut arriver à ce point heureux.

T I M A G E N E.

On le seroit sans doute, si l'on pouvoit rencontrer une femme telle que vous la venez de dépeindre; mais passons à l'intérêt, & dites-moi, si vous croyez qu'il puisse y avoir quelque félicité dans un ménage, lors qu'on y souffre les miseres de l'indigence. Et n'ai-je pas ouï dire, que la

nécessité étoit presque toujours la mere de la discorde , & que la marmite vuide enfautoit les débats & les querelles domestiques. Ainsi après avoir examiné le caractère de l'esprit de celle dont on recherche l'alliance; ne faut-il pas faire attention sur le bien qu'elle peut avoir?

## ARISTIPPE.

Sans doute, & quoi que la vertu soit la première qualité à considérer; cependant, comme toute nue elle ne donne pas à dîner, & que l'établissement solide de sa maison, est le second but qu'un homme doit considérer en se mariant, il ne faut pas qu'il néglige cette considération, mais je veux au contraire, qu'entre deux objets qui lui paroîtront également vertueux & capables de lui donner la tranquillité, la différence du bien le determine. Or il y a trois choses à considérer, touchant l'utilité & l'intérêt dans le mariage; les alliances dont on peut tirer de l'apuy, le bien présent, & les successions futures.

## TIMAGENE.

Et qu'entendez-vous précisément sous ce nom d'alliance?

## ARISTIPPE.

On regarde pour l'alliance deux choses, la noblesse & la faveur; il est glorieux de s'allier dans les maisons nobles & illustres, pour en tirer un éclat qui passe à la postérité; & il est avantageux de s'allier avec ceux  
qui

qu'il possèdent la faveur pour être poussez dans les emplois. Cecilius & Ardelius nez de peu, & riches, l'un par le travail de son pere, & l'autre par sa propre industrie, n'ont ils pas fait en hommes sages, d'épouser des filles de la premiere qualité, & qui aydent à soutenir les noms de Comte & de Marquis qu'ils ont pris dans le monde; & sans l'alliance du Favori Perennis, le Comte Elladius se seroit-il jamais vû dans le commandement général & dans les charges qu'il possédoit auprès de l'Empereur Commode?

T I M A G E N E.

Mais une alliance noble & une alliance de Favoris, est-elle également utile à toutes sortes de personnes?

A R I S T I P E.

Deux sortes de personnes doivent s'attacher à l'alliance de la noblesse; les hommes nouveaux & riches, & ceux qui ont déjà la noblesse avec assez de bien pour n'être point obligez de se mes-allier, n'y ayant qu'une necessité indispensable qui puisse excuser la mes-alliance; car on se moque du Marquis Butidius qui étant noble, riche, jeune, & bien fait, est allé chercher dans la poussiere une femme riche, mais qui le deshonne par la bassesse de son extraction. Mais ceux qui doivent rechercher l'alliance des Ministres & des Favoris, sont de deux manieres;

on ceux qui avec beaucoup de noblesse ont tres peu de bien, ou ceux qui veulent se pousser dans les affaires & dans les employs.

T I M A G E N E.

Mais il arrive aussi quelquefois qu'une alliance qu'on croit une porte à la fortune vous conduit à la ruine.

A R I S T I P E.

L'utilité en est plus fréquente que le préjudice; je sçai bien que le Comte Castor au lieu de trouver dans l'alliance de Tekuf la fortune qu'il en attendoit, se vit envelopé dans sa disgrâce; mais ce sont des bouleversemens que la prudence humaine ne peut prévoir; qui est-ce qui a poussé Turkoman aux employs qui l'ont enrichi? & Marofius, & Camillus, & Bagoas; sinon l'alliance qu'ils ont eüe avec Ophialte; ainsi le malheur inopiné de l'un ne doit pas empêcher qu'on ne fonde son espoir sur l'exemple de tant d'autres, que la seule alliance d'un Ministre a poussé; car à la Cour on ne fait pas un pas que par amis & par patrons, & tout y est ami de la Fortune tant qu'elle dure. Mais

*La vertu sans apui, frappe en vain à la porte,  
Et fort souvent la voit ouvrir,  
Au fat que la fortune escorte.*

T I M A G E N E.

Mais n'arrive-t-il pas souvent que dans  
ces



ces unions de conditions inégales; celui qui a le plus de naissance ou de faveur en tire un orgueil qui le pousse à un mépris indiscret.

ARISTIPPE.

J'avouë que Planciue fait acheter bien cher à son mari Gorgon l'alliance illustre qu'elle luy a donnée; je la blame, car celui ou celle qui se més-allie par la consideration de son interêt, doit songer que le lien du mariage égale les deux parties, & que tout l'éclat de l'un passe à l'autre dès le moment que de deux corps ils n'en font plus qu'un; mais si la consideration de l'alliance & du fruit qu'on en espere ne determine point, & qu'il n'y ait que le bien à examiner, je vous ai dit qu'il se distingue en bien present & bien futur.

TIMAGENE.

Ouy, mais le bien present n'est-il pas toujours à preferer à celui qu'on peut esperer. Car l'esperance est souvent trompée, ou par la dissipation que font ceux dont on espere, ou par des dispositions contraires aux veuës dont nous nous flatons.

ARISTIPPE.

Entre deux personnes qui ont un bien égal, & dont l'une est unique & l'autre d'une ample & nombreuse famille, il y en a qui croyent qu'il est mieux de prendre  
l'uni-

L'unique pour ne point tomber dans les demêlez qu'aportent les partages des successions. Mais ils se trompent, & lors qu'on agit par le principe de l'interêt, il est toujours bon d'entrer dans une Famille ample, qui vous donne plus d'esperance dans l'apuy d'un grand nombre d'alliés, s'ils restent au monde & plus d'esperoir de successions s'ils meurent.

## TIMAGENE.

Ainsi vous préféreriez une fille qui auroit cinq ou six freres avec cent mil livres, à une qui seroit unique & qui auroit le même bien.

## ARISTIPE.

Sans doute, & même avec quelque chose de moins; mais il faut considerer la nature du bien que l'on vous donne, & ne pas faire comme le Dupe Cherub, qui laissa quinze mil écus comptant pour prendre du fin Bargout vingt mil écus, payez en une dette sur un grand Seigneur mauvais payeur; une Maison surannée, eroulante, & recrespie, & quelques années de nourriture; mais un Gendre veut-il avoir la paix avec son Beau-pere, il ne faut point qu'il laisse de queue au payement de la dot, & principalement, lorsqu'on voit qu'un Beau-pere par ambition s'éventre & fait au delà de ses forces, pour mettre sa fille plus haut qu'il ne devoit.

## TIMAGENE.

Il est vray que je ne conçois pas quelle est la maniere des Bourgeois, de vouloir se crever d'ambition pour donner à leurs filles plus qu'ils ne peuvent.

## ARISTIFE.

C'est à la verité la plus grande & la plus ridicule folie. Pour en voir l'extravagance, & en même-tems l'imprudence d'un Gendre qui ne fait pas nombrer toutes les especes la veille des nôces, il ne faut que l'exemple de Salius. Il étoit bien fait, raisonablement riche, & dans un poste considerable; mais je ne sçai par quel mauvais conseil, ou par quelle force d'un malin genie, il s'avisa de se ravaler à prendre pour femme la fille du Tapissier Giloup, qui sans examiner ses forces, ni examiner le fond de sa caisse & le nombre des enfans qui lui restoit, promit à Salius vingt-mille Philippes d'or, à deux cents asses le Philippe, mais le Gendre n'ayant pas pris la precaution de faire ouvrir le Cofre fort, & de tirer toute la dot dans la première chaleur que l'ambition avoit donnée à Giloup, lorsqu'il voulut retirer les douze mille Philippes qu'il avoit laissez entre ses mains; le Beau-pere de concert avec sa fille le payerent d'un terrible procès, qui après avoir diverti les audiences, a mis sans dessus dessous toute la Famille, & abouti à une separation assaisonée de tous  
ses

160 L'ÉCOLE DU MONDE.  
ses désagrémens; Belle leçon, à tous ceux  
qui ont la bassesse de se mes-allier, & qui  
ne prennent pas du moins toutes les pre-  
cautions nécessaires pour être nantis du  
prix, pour lequel ils veulent bien vendre leur  
alliance.

T I M A G E N E.

Ainsi vous mettez la satisfaction des sens  
pour la dernière chose à considérer dans le  
mariage.

A R I S T I P E.

Je ne pretens pas qu'un homme doive  
négliger sa satisfaction, c'est-à-dire, que  
les autres considérations, par exemple,  
que l'intérêt l'emporte, de manière que  
l'argent place aux côtés d'un homme un  
Monstre odieux, dont l'aspect inspire le  
dégoût & l'horreur. Comme l'on prend  
une femme pour toute sa vie, il ne faut  
point la prendre qu'elle n'agrée; mais il ne  
faut pas que la seule beauté détermine à la  
prendre au mépris & des mœurs & de l'in-  
térêt.

T I M A G E N E.

Ainsi, à votre conte, une beauté médiocre  
qui n'a rien de choquant, est plus propre  
pour en faire une femme que ces grandes be-  
autés dont l'éclat éblouit à la première vue,  
& qui attachent les yeux de tous ceux qui  
la regardent.

A R I S T I P E.

L'habitude de voir auprès de nous un  
vifa-

visage, fait deux effets tout contraires, elle efface les impressions violentes de la beauté, & adoucit les désagrémens de celle qui n'a pas cet avantage; & en effet la veüe accoutumée aux plus beaux traits cesse peu à peu d'en être touchée, & s'accoutume insensiblement à ceux qui ne sont pas agréables; le désagrément s'évanouit; & ce qui ne plaisoit pas d'abord commence à ne plus déplaire. Delà vient que Mentor qui avoit conçu une furieuse passion pour la belle Semiramis sa femme, a veu ses feux peu à peu s'amortir & tomber dans la tiédeur; au lieu que Policerte qui n'en a pris qu'une médiocrement belle l'a aimée dans la suite avec plus de passion qu'il ne l'aimoit d'abord.

T I M A G E N E.

Cette difference peut venir de la diversité des esprits de ces deux femmes; mais j'admire la subtilité du raisonnement que vous faites, pour me persuader qu'il faut preferer une beauté mediocre à une grande Beauté.

A R I S T I P E.

Vous ne prenez pas ce que je dis dans mon sens, car toutes choses étant d'ailleurs pareilles, il est constant qu'une tres-belle femme doit l'emporter sur une médiocrement belle; mais je vous dis quel est l'effet du mariage touchant la beauté, afin que vous mettiez dans votre esprit qu'un



qu'un homme raisonne mal lors qu'il ne consulte que ses yeux, & lors qu'il s'imagine qu'il aura toute sa vie la même passion qu'il a ressentie dans les premières émotions. Ajoutez qu'il n'est rien de si pernicieux pour le repos du mari qu'une très belle femme; car enfin la plus belle est la plus désirée & la plus ataquée, & parmi ceux qui la désirent & qui l'ataquent, il est difficile qu'il n'y en ait quelqu'un pour qui la nature ne lui inspire du penchant; car quelque amour qu'une femme ait conçu pour un mari, la langueur succède à l'ardeur des premiers feux. Et si suivant la maxime d'Ovide, que je ne croi pas générale, il n'y a des chastes, que celles, à qui l'on ne demande rien, que feront celles à qui l'on demande le plus? Une belle femme au milieu des soupirans, n'est pas un rocher au milieu des vagues; & pour vous parler franchement, je suis persuadé qu'on épouse une grande peine, lorsque l'on épouse une grande beauté. Et d'autant plus, lorsqu'il se trouve une grande inégalité d'âge, & qu'une jeune belle se trouve entre les mains d'un vieillard désagréable.

#### TIMAGENE.

Pour celui-là, je conçois bien qu'il faut qu'un homme proportionne le choix qu'il fait d'une Epouse à l'âge auquel il est.

ARIS-

## ARISTIPE.

Ce qui fait la paix d'une société, c'est lorsque les associés voyent entr'eux de l'égalité ; elle se doit rencontrer régulièrement dans les qualitez & dans les biens, ou il faut que le défaut de l'un, soit recompensé par l'abondance de l'autre. Mais surtout, il faut qu'il y ait de la proportion dans les âges, & c'est ce que le bon Esope vous a si sagement fait entendre dans la Fable de l'homme qui avoit pris deux femmes : toutes deux d'âge différent du sien. Cette Fable est fort commune, plusieurs l'ont tournée à leur manière, je vais vous dire comme je l'ai faite, écoutez.

## F A B L E

Du Mari & des deux Femmes.

**Q**U'il est doux d'être dans la Cage!

Disoit de dehors un Pinson,

Y voyant un Serin qui de son doux ramage

Faisoit retentir sa prison.

Il a nourriture à foison,

Disoit-il, de bon grain & gentille femelle,

Et peut quand il veut avec elle,

Rire, boire, manger, & dire la chanson,

C'est ainsi que voyant une jeune pucelle,

Damon croit qu'il seroit au comble des plaisirs,

S'il pouvoit se lier d'une chaîne éternelle,

Avec ce doux objet de ses tendres desirs.

Mais la Cage & le mariage,

Ne font sentir leurs maux que quand on est dedans.

Sur tout l'hymen quand il engage

Sujets de biens, d'humeurs, ou d'âge

Et

## 164 L'ÉCOLE DU MONDE.

Et de qualitez diferens,  
 Dans un homme de quarante ans,  
 Esope le conteur nous en trace l'image.  
 Jusqu'à quarante ans certain fat,  
 Avoit passé sa vie, & sans femme & sans trouble,  
 Mais enfin las du celibat, (double,  
 Pour prendre ses deux coups, il fit emplette  
 Et quoique pour remplir ses vœux,  
 La moitié d'une pût suffire,  
 Quelque chose qu'on lui pût dire  
 Il voulut se charger de deux,  
 L'une avoit cheveux gris, au front plus d'une ride,  
 Le teint fané, l'œil afoibli,  
 Le bras sec & le nez humide,  
 Et de son propre aveu demi siècle accompli.  
 L'autre étoit un tendron à la lèvre de rose,  
 L'œil brillant, la dent blanche, & le teint aussi frais  
 Qu'une fleur qui vient d'être éclosé,  
 Et n'avoit pas vingt ans complets.  
 Chacun se disoit à l'oreille  
 Voyant tout l'embarras où le fat s'étoit mis,  
 Le compere sans doute a pris pour lui la vieille,  
 Et la jeune pour ses amis.  
 On se trompoit, car au contraire.  
 Toutes deux s'éforçoient de gagner son amour,  
 Et le caressant tour à tour,  
 Tout leur but étoit de lui plaire,  
 Un certain amour propre, avec nous toujours naît,  
 Qui fait que tel qu'on soit, on se plait à soi-même,  
 Et qu'on voudroit que ce qu'on aime  
 Fût semblable à ce que l'on est.  
 L'une & l'autre étoit enrichie  
 De ce que la nature inspire sur ce cas,  
 Et si la jeune étoit fâchée,  
 L'autre n'étoit pas moins touchée,  
 De voir que son Epoux ne lui ressembloit pas,  
 La plus jeune cherchant plus fréquente caresse,  
 Le trouvoit à son gré trop vieux,  
 Et la vieille au nez roupieux,

A son gré lui trouvoit un peu trop de jeunesse ;  
 Nulle n'avoit l'esprit content ,  
 De voir de blanc & noir sa criniere amphibie ,  
 Qu'un cheveu blanc est degoûtant !  
 Disoit la brunette jolie ;  
 Et du crin noir dans sa folie ,  
 La vieille en disoit tout autant.  
 Tous les jours dans cette pensée .  
 En feignant de petits devoirs ,  
 Toutes deux lui tiroient d'une main empressée,  
 L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs,  
 Et tant fut procedé sur sa tête mêlée ,  
 Qu'arrachant & soir & matin ,  
 De tous ses cheveux dépouillée ,  
 On la vit devenir enfin  
 D'une tête grisonne , une tête pelée.  
 Mais quand le crane dégarni ,  
 Le fat parut dans son visage  
 Ce fut uue leçon , que quand par mariage ,  
 Avec femme on veut être uni ,  
 L'union n'est jamais sortable  
 Que l'on n'épouse son semblable.

### ARISTIPPE.

Par cet inconvenient dans lequel Esope  
 feint que cet homme est tombé en épou-  
 sant deux femmes d'un âge different du  
 sen ; il a voulu nous faire comprendre que  
 l'inegalité non seulement dans l'âge , mais  
 dans le bien , dans la qualité , & dans les  
 humeurs étoient un obstacle à la felicité du  
 mariage : ainsi tout homme bien sensé se  
 renfermera dans un choix convenable ; il  
 n'ira point comme le vieux Scaramouche ,  
 épouser à quatre-vingt-dix ans , une fille  
 de vingt ; ni comme le jeune Polidor à  
 vingt-

vingt-deux ans, épouser Elvire, qui en a cinq douzaines; il n'ira point, comme le Romanesque Ignatian, donner l'hermine à la servante de sa femme, ou comme la vieille Ventidie mettre en secret son valet de chambre sous son dais. Toutes ces Sibylles antiques que vous voyez se marier à de jeunes Narcisses en deviennent les esclaves & les victimes, & ces vieux foux qui cherchent à se faire rechauffer par une Sunamite en ont toujours du chagrin, & scuvent pis.

## TIMAGENE.

C'est-à-dire qu'il faut s'en tenir à la leçon d'Ovide, *Si vis nubere nubere pari*. Si vous voulez vous marier, mariez-vous à vôtre égal.

## ARISTIPE.

C'est la meilleure de toutes les leçons si l'on veut vivre content. Il resteroit de vous parler des devoirs du mari & de la femme, mais comme l'heure de nôtre Entretien est achevée, nous le couperons, & nous remettrons ces devoirs pour le premier jour.

*Fin du Quinzième Entretien.*





# L'ECOLE DU MONDE.

---

## SEIZIÈME ENTRETIEN.

*Des devoirs de l'Homme & de la  
Femme.*

### TIMAGÈNE.

**J'**AI fait de si sérieuses réflexions sur ce que vous m'avez dit du Mariage, dans notre dernier Entretien, & j'en ferai un si bon usage dans le tems, que vous aurez lieu d'applaudir au choix que je ferai, si vous m'en laissez la disposition.

### ARISTIPÈ.

Croiez, mon fils, qu'avec toutes les précautions du monde, le plus habile Homme y est quelquefois le plus trompé; & vous en pouvez juger par mon exemple.

Il faut long tems délibérer ce que l'on ne doit faire qu'une seule fois ; mais après toutes les longues délibérations on se trouve souvent très-éloigné des idées qu'on s'étoit formées de la personne qu'on choisit : aussi n'est-ce pas tout que de faire choix d'une personne qui ait un caractère propre à faire une bonne Femme ; il faut par une sage conduite l'engager à mettre ses bonnes qualitez en usage, & à ne pas tomber dans les défauts qui rompent l'union, ou qui du moins troublent la correspondance de deux personnes qui se sont liées pour toute leur vie.

## TIMAGENE.

Il est certain que la bonne terre qu'on abandonne sans culture, produit des ronces & des chardons, & qu'avec le soin on peut tirer quelque fruit d'une terre qui est de soi-même infertile, ou qui n'est accoutumée qu'à porter de mauvaises herbes.

## ARISTIPE.

Pour continuer cette comparaison que vous entamez avec beaucoup de justesse, j'avoue que dès qu'un Homme a pris une Femme, il faut qu'il la garde comme une terre capable de porter de bons ou de mauvais fruits, suivant la culture qu'on lui donne : Il y en a, sans doute, de si propres à les porter bons, qu'on a très-peu de peine à aider leurs bonnes dispositions ;  
c'est-

c'est-à-dire, les vertus qui leur sont naturelles: Il y en a d'autres qui n'ont que des semences d'herbes empoisonnées, c'est-à-dire, qui n'ont de la pente que pour le vice; & il est tres difficile de les ramener à la vertu. Mais le plus grand nombre est de celles qui ont un mélange de vertus & de faiblesses, & qui étant comme indéterminées au bien & au mal, donnent à l'un ou à l'autre, suivant qu'elles y sont enracinées par la bonne ou mauvaise conduite que l'on tient avec elles.

#### T I M A G E N E.

J'attens que vous ayiez la bonté d'exécuter ce que vous m'avez promis pour cet Entretien, & en m'expliquant les devoirs de l'Homme & de la Femme, m'apprendre de quelle maniere l'un & l'autre doit se conduire.

#### A R I S T I P E.

Puisque Dieu a donné la Femme à l'Homme comme son aide, & l'Homme à la Femme comme son appui, ils se doivent réciproquement un secours perpetuel de corps, d'esprit, de biens, de travail, de conseil, & de consolations. Mais pour vous expliquer leurs devoirs mutuels, il faut vous dire d'abord quels sont ceux du Mari envers sa Femme, & ensuite vous marquer ceux de la Femme envers son Mari; & pour nous y conduire avec ordre, il est nécessaire d'examiner quelles sont les fins

du Mariage, & voir par quelle route l'on peut arriver à ces différentes fins ; parce que les devoirs de l'un & de l'autre se renferment à faire les choses qui conduisent au but proposé.

TIMAGENE.

Et le Mariage a-t-il d'autres fins que celles que vous m'avez expliquées ?

ARISTIPPE.

La première fin du Mariage est d'arriver conjointement à la félicité éternelle. La seconde, c'est de vivre ensemble dans une félicité temporelle qui dépend absolument de la paix domestique. La troisième, c'est que tous les deux travaillent conjointement à l'établissement de leur fortune : Et la quatrième, c'est d'avoir des enfans, les élever, & les établir dans un poste proportionné à leur bien & à leur qualité.

TIMAGENE.

Je croi, sans doute, qu'on peut renfermer dans ces quatre différens chefs, tous les devoirs du Mariage.

ARISTIPPE.

Pour ce qui concerne le premier point, je laisse au Pathétique Burdelius, & aux autres Directeurs le soin de conduire les âmes au salut ; & tout ce que je puis dire, suivant la sagesse mondaine, à laquelle je consacre ces Entretiens : c'est que sans une piété véritable & solide, l'on ne peut

peut jamais avoir les vertus qui procurent la tranquillité de l'ame; & qu'ainsi, comme la félicité future est de tous les trésors le plus précieux, & cette perle d'un prix inestimable, pour l'achat de laquelle il faut veudre tout ce que l'on possède, le premier soin de deux cœurs unis sous un même joug, c'est de s'exciter réciproquement à la piété.

**T I M A G E N E.**

Comme le premier devoir est toujours envers Dieu, je conçois aisément que la piété est le premier des devoirs du Mariage.

**A R I S T I P E.**

Il faut donc que celui des deux qui est le plus touché des sentimens qu'exige la Religion, serve non seulement de guide, mais d'équillon pour conduire l'autre, & pour l'animer, tant par son exemple que par ses discours. Je ne fais point sur ce fait de distinction entre le Mari & la Femme, parce qu'ils sont tous deux également obligés aux devoirs de la Religion, & non seulement à s'y porter mutuellement, mais encore à contenir toute sa maison dans les exercices d'une piété régulière, étant constant que plus un enfant est pénétré véritablement de sa Religion, mieux on en est obéi, & qu'on est mieux servi d'un domestique pieux que de celui qu'on laisse dans la nonchalance de son salut.



## TIMAGENE.

Puisque sans la piété on ne peut espérer de satisfaire avec succès à tous les autres devoirs du Mariage, vous avez raison de la mettre comme le principal fondement de ces devoirs.

## ARISTIFE.

Je passe bien plus loin; & je dis que même, selon le monde, il est de l'intérêt temporel d'un Homme de se contenir soi-même & toute sa maison dans la piété: car quoique Dieu par les ressorts de sa Providence, laisse souvent prospérer les scélérats comme des malades desesperez qu'il abandonne; & qu'au contraire il souffre que la vertu soit affligée & privée des biens temporels, afin que par l'amertume des afflictions ils puissent guerir jusqu'à leurs moindres maladies: néanmoins comme c'est le dérèglement des mœurs qui cause ordinairement la dissipation des biens par l'amour, par la table, par le jeu, & par le luxe, la vraie piété étant directement opposée à tous ces dérèglemens, & empêchant & l'Homme & la Femme d'y tomber, il leur est plus facile dans cet état de travailler à l'établissement de leur fortune, d'autant plus solide qu'elle sera fondée sur la vertu, & qu'elle n'aura jamais pour principe la fourbe, le vol & l'injustice.

## TIMAGENE.

Il est vrai que la prospérité temporelle  
est

est promise par l'Écriture aux justes, & la dissipation de leurs biens aux impies, lorsque le Prophète dit, que le méchant commet des rapines & se voit réduit à la mendicité; & que le Juste communique charitablement ses biens, & voit cependant croître ses richesses.

**ARISTIPPE.**

Le Prophète explique par là les différens effets de la bonne & de la mauvaise conduite; la bonne vient de la règle, & l'autre du dérèglement: & comme la piété établit cette règle sur des principes solides, & que l'impiété au contraire jette dans le dérèglement; c'est ce qui fait que l'impie en commettant ses rapines se ruine, & que le vertueux s'enrichit en faisant un usage salutaire de ses biens. Mais pour ne pas entreprendre sur les Ministres de la Parole sainte, je ne m'étendrai pas davantage sur la piété, & je passe aux autres devoirs, en divisant comme je vous l'ai dit, ceux du Mari de ceux de la Femme. Je vous entretiendrai donc d'abord de ce que le Mari doit observer dans sa conduite; & ensuite, je vous expliquerai quels sont les devoirs de la Femme.

**TIMAGENE.**

Mais tous les devoirs ne doivent-ils pas se rapporter à un même point?

**ARISTIPPE.**

L'Apôtre distingue lui-même les devoirs

de l'un & de l'autre, & les explique en un seul mot, en commandant aux Hommes l'amour pour leurs Femmes, & aux Femmes l'obéissance pour leurs Maris. Hommes, dit-il, aimez vos Femmes, & vous Femmes obéissez à vos Maris; c'est à ces deux mots qu'il semble reduire tous leurs devoirs reciproques : Et en effet, l'on peut dire sur la foi de cet Apôtre, que l'Homme ne manque à ce qu'il doit à sa Femme, que par défaut d'amour pour elle, & que la Femme ne manque envers son Mari que par faute d'obéissance : ainsi ces deux mots me serviront pour fonder tout ce que j'ai à vous dire de leurs devoirs, en vous expliquant de quelle maniere l'Homme doit aimer sa femme, & quelle obéissance la femme doit à son Mari.

#### TIMAGENE.

Si j'osois vous dire ma pensée sur ce passage de l'Apôtre. il me paroît que comme les hommes sont & par la chaleur de leur temperament, & par leur plus grand commerce dans le monde, plus exposez à l'inconstance que les femmes, il a fallu leur prescrire particulièrement la constance dans l'amour qu'ils doivent à leurs femmes : Et comme les femmes ont contre l'ordre de la nature, un esprit de domination & d'orgueil, qui les porte à vouloir s'élever au dessus de leur condition,

&

& à maîtriser celui que Dieu leur a donné pour chef & pour conducteur, il a été nécessaire de leur ordonner expressément l'obéissance, pour leur en faire une Loi qu'elles ne peuvent transgresser sans offense.

ARISTIPPE.

Je ne desapprouve pas le sens que vous donnez à ce Passage; mais je puis y ajouter que comme Dieu a mis l'autorité du commandement du côté du Mari en le créant avant la femme, & en lui donnant des qualitez superieures, l'Apôtre a voulu dire que cette autorité ne doit être fondée que sur l'amour, & la juste domination de l'Homme maintenue par sa tendresse & par sa bonté; & que d'autre côté comme rien ne gagne plus l'amour d'un Mari que la complaisance qui renferme cette obéissance, il a fallu que Dieu par l'autorité de sa Parole, en fit à la Femme une loi indispensable; & assurément si Dieu ne lui avoit fait une obligation nécessaire de cette obéissance, son esprit qui est naturellement superbe auroit eu bien de la peine à s'y soumettre.

TIMAGENE.

Entrons presentement dans le détail des devoirs du Mari, en les rapportant tous à ce Commandement qu'il a reçu de Dieu d'aimer sa Femme.

ARISTIPE.

Pour distinguer ses devoirs, je suivrai la division que je vous ai faite dans le commencement de cet Entretien; qui est qu'après la première vûe de la félicité future dont je vous ai parlé, il doit travailler à trois choses; au repos domestique, à la fortune de sa maison, & à l'éducation de ses enfans.

TIMAGENE.

Et que doit-il faire pour établir cette paix domestique?

ARISTIPE.

Pour donner un fondement solide à ce repos, qui est la première de ses fins temporelles, il doit commencer par concevoir de l'estime pour sa Femme, afin de fonder sur cette estime l'amour qu'il doit avoir pour elle: car le mépris est incompatible avec l'amour; & si l'amour n'est pas fondé sur l'estime, mais sur une simple passion de concupiscence qu'on veut assouvir, cette ardeur s'amortissant par la possession, la passion s'éteint, le dégoût succède, & n'y aiant plus d'amour, il n'y a plus de paix ni de tranquillité.

TIMAGENE.

Mais un Homme peut-il épouser une Femme sans l'aimer, & peut-il l'aimer, sans l'estimer?

ARIS-



## ARISTIPE.

Il faut distinguer la nature de l'amour ; on peut aimer d'un amour brutal & sans estime, un objet pour lequel on n'a que des vûes de chair : mais l'amour que le Mari doit à sa Femme est d'une autre espèce ; & comme il doit plus tenir de l'amitié que de l'amour, parce qu'il doit être la boucle d'une société indivisible, l'amitié ne pouvant être jamais sans estime ; c'est une conséquence qu'un Mari ne peut véritablement aimer sa Femme qu'il ne l'estime, ou il l'aimera, comme j'ai dit, d'un amour brutal, qui ne peut subsister qu'autant que le desir ; & le desir cessant par la possession de la chose désirée, l'amour cesse aussi ; & c'est ce qui fait que la plupart des Mariages qui ne sont faits que dans les vûes d'affouvir une passion effrénée, sont d'ordinaire suivis d'une prompte discorde, & ont souvent de tres fâcheuses catastrophes.

## TIMAGENE.

Vous me faites penser au Comte Timoléon, qui avoit éperdûment aimé pendant trois ans la Bourgeoise Androgine ; & comme il ne put rien obtenir d'elle par des Voies illicites, enfin il se resolut de l'épouser. Mais il ne l'eût pas possédée huit jours, qu'un épouvantable mépris a suivi l'affouissement de ses desirs, & ce mépris aiant bien-tôt rompu des accors qui sembloient

devoir être éternels, ils ont passé d'un amour violent à une haine implacable, & à une séparation qui surprit d'autant plus tout le monde qu'elle étoit plus soudaine, & que la passion dont elle étoit précédée avoit été plus ardente.

## ARISTIPE.

Il ne faut pas s'étonner de leur prompt rupture, puisque Timoléon n'avoit été poussé à ce Mariage que par les vûës d'un amour brutal, sans aucune véritable estime, & qu'Androgine n'y avoit consenti que par pur intérêt, aiant donné & conservant toute son estime à un autre. Je vous dis donc, que la première chose nécessaire à un Mari, c'est d'avoir de l'estime pour sa Femme; & la seconde, c'est de ne permettre jamais qu'elle empiète un empire qui ne lui est point dû, & dont il est fort difficile qu'elle n'abuse. Toutes choses mettent l'autorité du côté du Mari, Dieu l'a créé le premier; la nature l'a fait plus grand, plus agile & plus robuste; son esprit a plus de force, plus d'étendue, & plus de pénétration; il a en partage les Armes, les Sciences, & les Emplois; il est d'ordinaire plus âgé que la Femme; & par toutes ces raisons, quand Dieu lui-même n'auroit pas commandé à la Femme d'obéir à l'Homme, la nature lui en diroit assez pour l'obliger à reconnoître sa domination. Aussi n'y a-t-il rien de plus

ridicule dans le Monde, qu'un Homme qui se laisse maîtriser par la Femme, & qui n'a pas le courage de conserver l'autorité qui lui appartient.

## TIMAGENE.

Mais il faut bien quelquefois abandonner cette domination, pour conserver la paix avec une Dragonne. Demandez au bon Monsieur Ginedule, pourquoi il a donné son haut-de-chauffe à sa femme & pris sa quenouille. Il vous répondra froidement: *Il faut bien avoir la paix; & je ne l'aurai pas avec cette Dragonne, si je ne la laisse la maîtresse.*

## ARISTIPE.

Sotize, mon fils, sotize, & trois fois sotize; à Brebis, Mouton; mais à Dragonne, Dragon & demi. C'est une folie de s'imaginer qu'en laissant à sa Femme la domination on aura la paix. Il n'y a rien de plus contraire à la tranquillité domestique que de souffrir que la femme y prenne l'empire par dessus le Mari: car comme la domination de la Femme est toujours superbe, tyrannique, violente, capricieuse, & qu'elle ne peut être fondée que sur le mépris qu'elle fait de son Mari, il faut nécessairement que le trouble succède à ce renversement de l'ordre de la nature; & ce n'est pas sans raison qu'Isaïe dit, que le gouvernement des Femmes est une des malédictions dont Dieu afflige les Hom-

mes, & que dans les vers des Sibylles l'empire d'une Femme passe pour un des indices du bouleversement de l'Univers. Dès qu'un Homme a donc la lâcheté de souffrir qu'une Femme le méprise jusqu'au point de prendre sur lui le dessus, il se fait esclave, & se donne un Tyran, & il n'a plus de paix, puisqu'elle ne peut être qu'ouï regne l'ordre, & que l'ordre veut que l'Homme commande & que la Femme obéisse, & que l'ordre est renversé dès que la femme prétend primer.

## T I M A G E N E.

Je conçois bien vos raisons, & j'y entre assez; mais les Femmes feront-elles contentes de ce que vous dites?

## A R I S T I P E.

Un peu de patience; qu'elles écoutent jusqu'au bout, & je les satisferai, si elles sont raisonnables, & je ne parle point pour celles qui ne le sont pas. Voiez par exemple le bon homme Petremol, qui par une foible condescendance laisse sa femme dominer chez lui; quelles tempêtes perpétuelles dans sa maison? pas un domestique y peut-il rester? ses enfans ne sont-ils pas tous les jours exposez à des furies aussi aveugles qu'elles sont injustes? & que n'effuie point le mari lui-même, par une lâcheté dont il ne peut plus revenir? Car laissez une Femme vous devancer d'un pas, elle en prend vingt sur vous: & jamais  
vous.



vous ne pouvez regagner par la raison ce que par bêtise vous avez perdu avec elle. Je vous-dis donc, qu'une des plus essentielles choses pour faire qu'un Homme conserve la paix dans sa maison, c'est qu'il conserve son autorité supérieure sur sa Femme. Mais il ne faut pas que de cette autorité il en fasse une tyrannie: car comme la Femme n'a pas été tirée de ses pieds, mais de son côté, il ne doit pas la regarder comme une esclave, ni même comme une inférieure; mais comme une égale sur laquelle il a la primauté, & dont il doit admettre le conseil dans sa domination: Et en effet, son empire n'est proprement qu'une espèce de primauté, & ne consiste qu'à prévaloir soi-même, & empêcher que son associé ne domine.

## T I M A G E N E.

Je croi que toutes les Femmes qui ont de la raison, se contenteront de cette restriction que vous faites de l'autorité supérieure du Mari.

## A R I S T I P E.

Toutes celles qui ne voudront pas se soumettre à une si juste supériorité, ne méritent pas le nom de Femmes: car je veux qu'un Mari n'ait sur sa Femme qu'une domination de douceur & de tendresse, & qu'il exige moins son obéissance par ce qui lui est dû, que par ses bontez. Ainsi je prétens que la troisième qualité du Mari, pour

con-



conserver le repos dans sa maison, soit la douceur de l'autorité qu'il y exerce, dans laquelle douceur je renferme la complaisance.

## TIMAGENE.

Et en quoi faites-vous consister cette douceur complaisante d'un Mari envers sa Femme??

## ARISTIPE.

Ce n'est pas dans une lâche condescendance à tout ce qui peut flater ses desirs déreglez; ce n'est pas à la voir d'un œil tranquille & indolent dissiper son bien, fouler aux pieds sa réputation, & donner dans tout ce que lui suggère son caprice. Mais cette douceur remplie de complaisance consiste à lui remontrer sans aigreur & avec raison, les fautes auxquelles elle pourroit s'échapper, l'en retirer & la ramener par les voies les plus amiables; lui donner avec agrément tout ce qu'elle peut honnêtement désirer suivant sa condition, & autant que l'état de ses affaires le peut permettre; ne point s'opposer aux plaisirs innocens dont elle veut s'amuser; la prévenir sur ce qu'elle n'ose quelquefois demander; lui montrer toujours une humeur égale, un visage ouvert, une confiance prudente: lui faire, mais avec ménagement, des caresses qui lui plaisent: ne jamais lui rompre directement en visière, sur ce qu'elle désireroit, & qui pourroit

ne plaire pas au Mari: mais prendre des détours ou pour l'engager à s'en dégoûter d'elle-même, ou pour lui en faire perdre le desir, par l'impossibilité ou les difficultés du succès; ne lui rien refuser sans lui faire concevoir & approuver, s'il se peut, les raisons du refus; & enfin, autant qu'il est possible, ne rien souffrir dans sa maison qui puisse lui choquer l'esprit ou la vue.

**T I M A G E N E.**

Vous aviez raison de dire que cette douceur renfermoit la complaisance; mais cette complaisance ne détruit-elle pas cette autorité que vous voulez que le Mari conserve, & ne laisse jamais usurper à la Femme?

**A R I S T I P E.**

Toute complaisance n'est-elle pas accompagnée de douceur, puisque l'incomplaisance ne vient que de l'aigreur superbe d'un esprit qui croit ne devoir plier sous qui que ce soit; mais cette complaisance ne détruit point l'autorité légitime d'un Mari: au contraire, elle l'établit plus solidement, en gagnant le cœur qui doit être soumis. Mais la quatrième chose nécessaire pour entretenir la tranquillité domestique, c'est de ne point tomber dans l'extravagance aveugle de la jalousie.

**T I M A G E N E.**

Vous voulez qu'un Mari ait de l'amour  
pour

184 L'ÉCOLE DU MONDE.  
pour une femme, & vous ne voulez pas  
qu'il ait de la jalousie ; peut-on aimer &  
n'être point jaloux ?

ARISTIPE.

Je vous ai dit que l'amour d'un Mari  
pour une Femme doit être fondé sur une  
véritable estime : Or si un Mari estime vé-  
ritablement sa Femme, il sera persuadé de  
sa vertu ; & par conséquent aura confiance  
en elle, & cette confiance détruit la jalou-  
sie. Ce n'est pas que je veuille dire qu'un  
Mari doive par une folle confiance expo-  
ser à de dangereuses épreuves la vertu de sa  
Femme : car enfin, il est des occasions &  
des momens funestes, qui renversent les  
plus belles & les plus fortes résolutions  
du monde ; & quelque préparé que l'es-  
prit soit aux attaques, il faut toujours &  
les redouter & les éviter. Ainsi je ne vou-  
drois pas qu'un Mari fît comme Nicobu-  
le, qui ayant épousé une fille très-sage,  
très-soigneusement élevée, & qui avoit  
de très-vertueuses dispositions, en a fait  
mal adroitement une femme débauchée à  
force de confiance, & de la présenter lui-  
même aux plaisirs ; en sorte que lorsqu'on  
lui donna les premiers avis de l'éclat qu'elle  
commençoit à faire, il voulut en Cham-  
pion de Roman, soutenir à la pointe de  
l'épée un honneur que sa femme ména-  
geoit fort peu.

## T I M A G E N E.

Il fit donc comme ce Roi, qui prenant une trop grande confiance à la vertu de sa Femme, voulut la faire voir toute nue à son favori, qui de concert avec elle, lui enleva bien-tôt & son Epouse & sa Couronne.

## A R I S T I P E.

La jalousie a ses deux extrémités vicieuses, son emportement indiscret, & une excessive confiance. Ainsi lorsque je prétens bannir la jalousie de l'esprit d'un Mari, je ne lui défends pas d'attacher un œil prudent sur la conduite de sa Femme pour prévenir, détourner, ou rompre tous les engagements dans lesquels elle pourroit entrer mal-à-propos, mais bien loin qu'un Mari seulement jaloux, puisse conserver le repos domestique, non seulement il se procure une inquiétude mortelle, & à sa Femme des chagrins perpétuels : mais il lui ouvre lui-même le chemin à l'infidélité ; n'y aiant rien qui altère plus l'esprit d'une Femme, que de voir qu'on se défie d'elle ; & comme difficilement un cœur peut être sans aimer, si-tôt qu'elle cesse d'avoir de l'amour pour celui à qui elle le doit, il est d'une suite nécessaire qu'elle en conçoive pour quelqu'un, à qui elle ne le doit pas.

## T I M A G E N E.

Mais si un Homme reconnoit que sa Femme

me

me donne dans un amour étranger, peut-il ne point tomber dans les derniers emportemens de la jalousie; & comment fera-t-il pour conserver la paix domestique?

## ARISTIPE.

Cet accident met sans doute la constance humaine à l'une des plus rudes épreuves qu'elle puisse souffrir; mais plus le coup est dur à porter, plus il faut que l'Homme redouble ses forces pour adoucir son mal: & comme la grandeur de ce mal consiste dans l'éclat, plus il peut étouffer le bruit de son desastre, plus il est sage. Je sçai qu'il est impossible à un Homme de conserver pour une infidelle dont le faux pas est averé, l'amour qu'il avoit pour elle; mais s'il peut avoir assez de force d'esprit pour conserver avec elle des dehors qui empêchent le trouble domestique; il fera infiniment mieux que d'ajouter à l'injure qu'il a reçûe, la ruine de sa maison.

## TIMAGENE.

Mais cette patience ne rend-elle pas en quelque maniere un mari complice du desordre de sa femme.

## ARISTIPE.

Je ne prétens pas qu'il fasse rien qui puisse ni autoriser, ni aider un desordre qui l'afflige, & dont la participation le deshonorerait encore plus que la chose même. Je ne prétens pas qu'il soit comme l'infâme Peladoup, qui va lui-même, lier  
les



les parties de divertissement de sa femme, qui va chercher & amène ses galans, & les laisse tranquillement avec elle. Je ne veux pas qu'il ressemble à ce Romain, qui faisoit semblant de ronfler à table, tandis que sa femme étoit entre les bras de Mécénas; & qui, surprenant un esclave qui escamotoit une bouteille, lui dit, qu'il dormoit pour Mécénas, mais non pas pour un fripon de bouteilles. Tous ces Péladoux sont des prophanateurs du Lien sacré, indignes du nom de Mari, & qui devroient être publiquement fustigés, pour réparer l'outrage qu'ils font à une si sainte Union. Mais je ne blâme guère moins un mari, qui ne se contentant pas de son deshonneur domestique, & du bruit qui s'en répand parmi ceux qui le connoissent, en fait lui-même un éclat public, & souffre que les Barreaux retentissent des honteuses Comédies que les Avocats en donnent au Peuple.

#### TIMAGENE.

Quoi! vous ne voudriez pas qu'un homme qui a reçu cet affront, s'en vengeât, du moins par le gain qu'il fait du bien dont il dépouille sa femme?

#### ARISTIPPE.

Tous les biens du monde valent-ils la honte publique qu'il se fait; & n'est-ce pas ajouter la lâcheté de l'intérêt à l'infamie de son malheur? N'est-ce pas un honora

norable titre d'acquisition d'un bien que la Sentence qui condamne une femme, & qui couvre d'opprobre le mari & les enfans? Eh si! il n'y a que des ames de bouè qui puissent avoir la bassesse de chercher la consolation de leur turpitude, dans un miserable interêt.

TIMAGENE.

Mais peut-il y avoir des remèdes plus doux, dans un mal aussi difficile à supporter que celui-là?

ARISTIPE.

Il y a bien des maris qui prennent de faux travers sur ces sortes d'affaires; & la jalousie est un miroir qui grossit terriblement les objets, & ne les représente jamais comme ils sont. Combien d'hommes prennent-ils tous les jours l'ombre pour le corps, & de fausses presomptions pour des réalitez. Mais je veux vous proposer deux exemples de sagesse de deux hommes surs de leur désastre, & qui ont pris des routes bien plus douces & plus utiles, & qui leur ont beaucoup mieux réussi, que les éclats extravagans de Monsieur Protocole, & du fameux & imagina-tif Monsieur Canelle,

TIMAGENE.

Mais aussi me nommez-vous-là deux foux au suprême degré, & qui ont pris plaisir à faire rire toute la terre à leurs depens.

## ARISTIPPE.

Ils auroient bien fait l'un & l'autre de suivre les deux exemples que je vais vous donner. Le Comte Boniface fut averti par une Femme de chambre, qu'en son absence un jeune amant s'introduisoit de nuit auprès de la Comtesse. Et comme il feignit d'en douter, elle lui promit de lui fournir une occasion de les surprendre, & de s'en convaincre par ses propres yeux. Le Comte convint avec cette traîtresse de toutes les mesures nécessaires pour faire une si fâcheuse découverte: & aiant feint un voyage, il rentra secrètement chez lui, & se cacha. Cependant l'amant fut introduit dans la chambre, & ne fut pas plutôt au lit, que la traîtresse avertit le Maître, qui prit une bougie dans sa main gauche, son épée sous son bras, & un pistolet dans sa droite, & faisant rester la servante à la première porte, il pénétra seul dans cet équipage jusqu'à la chambre de sa femme, dont la servante avoit laissé la porte entr'ouverte; il la ferma sur lui, s'approcha doucement du lit, ouvrit le rideau, & surprit les deux amans qui se tenoient embrassés.

## TIMAGENE.

Eh bien ! les tua-t-il tous deux dans le premier mouvement de sa colère ?

ARIS-

Ce n'étoit pas dans ce dessein qu'il étoit entré; & il n'étoit pas si fou que de faire un éclat qui publieroit son deshonneur. Il fit lever & habiller au plus vite le galant, & l'obligea de sauter dans le jardin, & de se sauver; puis retournant à la servante la fit entrer, lui montra sa Maîtresse seule, & lui reprochant son imposture, & la malice qu'elle avoit eüe de calomnier une femme d'honneur, il lui donna vingt coups de bâton, & la fit chasser comme une misérable.

TIMAGENE.

Je conçois bien que par ce moien il mit un voile sur son deshonneur; mais en eût-il le repos; & de quelle manière en usa-t-il avec sa femme?

ARISTIFE.

Vous pouvez juger dans quelles émotions elle fut durant une Scene où elle jouïoit un si fâcheux personnage; il la prit en particulier, & sans émotion lui fit connoître sa faute, & ce qu'elle devoit au ménagement qu'il avoit eu; elle en fut si vivement pénétrée, qu'après s'être jetée en pleurs à ses pieds, & marqué par un véritable regret la douleur qu'elle concevoit de sa faute, elle lui demanda permission de se retirer. Non, Madame, dit-il, & mon honneur, à la conservation duquel je viens de faire un si grand

grand sacrifice de mon ressentiment, demande que vous restiez chez moi. Vivez y d'une manière à me faire oublier ce que je sçai. Elle resta donc, & vécut avec tant de sagesse & de fidélité, qu'enfin le Comte, qui nonobstant les dehors d'honneur qu'il conservoit avec elle, la priva plusieurs années de son lit, enfin convaincu du retour sincère qu'elle avoit fait à la vertu, lui rendit toutes ses tendresses, en eut de tres-beaux enfans, & a toujours vécu avec elle, dans la plus grande tranquillité du monde. Le faux pas qu'elle avoit fait, n'ayant servi qu'à redoubler l'amour & la complaisance de sa femme.

**T I M A G E N E.**

Cet exemple peut justifier qu'il n'est pas impossible qu'une femme une fois tombée dans le désordre, rentre dans le chemin de la vertu.

**A R I S T I P E.**

Et pourquoi non ? lorsqu'elle a de l'esprit & la raison droite; & c'est en quoi sont plus blâmables ceux qui mettent une femme au desespoir, en publiant ce qu'on ne peut tenir trop caché. L'autre exemple n'est pas d'une si grande force; mais il peut être plus facilement suivi : car je vous avoüe qu'il y a quelque chose de Heros dans ce qu'a fait le Comte Boniface. Mais pour ce que je vais vous dire, il n'y a que de  
ls



la prudence commune, & que tout le monde peut suivre.

TIMAGENE.

Il est donc des Héros de toutes les manières; & jusqu'ici je n'avois pas crû qu'il pût y avoir des Héros de cocuage.

ARISTIPPE.

Vous riez. Mais il en peut être comme en autre chose. Or le second exemple que je veux vous citer, c'est du Sénateur Prudentius, bon homme, qui aimoit le repos de sa maison, croyoit sa femme très fidèle, & la careffoit moins que le sac dont il tiroit de bonnes épices. Enfin, il découvrit qu'elle avoit conclu appointment avec un certain jeune Fermier, qui étant dans la fleur de son âge, & dans une première abondance, s'étoit introduit à force de jupes & d'autres ajustemens dont les Gens de Robe qui sont un peu serrez dans leurs finances, ne sont pas fort libéraux. La chose bien averée, au lieu de faire rire le public, en intentant un sot Procès, il appella sa femme dans son cabinet, & avec éloquence, lui ayant fait rapport du Fait, & lecture de l'Information domestique qu'il en avoit sommairement faite lui-même; la Pauvrette ne pût s'empêcher de rester convaincuë, & d'ajouter sa propre confession aux preuves manifestes qu'on produisoit contr'elle. En cet état il lui  
fit

fit comprendre l'avantage qu'elle auroit de faire une Retraite volontaire dans un Couvent bien muré, bien grillé, bien verrouillé, & de laisser son Mari maître de la maison, & de tous les biens. La femme qui craignoit pis de la part d'un Homme qui portoit Robe, fit retraite, le Public n'eût point à rire, & l'un & l'autre a depuis vécu content dans son état, qui auroit été pire s'il eût pris une route plus éclatante.

T I M A G E N E.

Cette voye me paroît sans doute moins chagrinante, plus prompte, & moins ruineuse, que d'aller comme Canelle dépenser quatre mille écus pour se tympanifer. Mais en parlant de ce Sénateur, que dites-vous de Langolius petit Magistrat de la Ville du Catelet, qui a si doucement avalé un fruit précoce?

A R I S T I P E.

Eh si! ne me citez point son action infame. Tout le monde sçait qu'ayant épousé la fille du Protocoliste Galba; il se trouva qu'elle avoit minuté l'amour avec un Clerc de son pere, & qu'elle lui en donna un beau petit poupon, justement cinq mois après le jour des Nôces; mais deux mille écus que le beau-pere lui compta en surcroît de dot, & une Consultation de Médecins, qui lui prouvèrent par des Passages d'Hippocrate & de Galien, qu'un

enfant pouvoit naître à cinq mois dans toute sa perfection, avec des ongles & des cheveux, lui firent avaler la pilule, & à l'heure qu'il est, il jureroit que le petit Clergeot est un véritable petit Langolius. Voilà l'histoire du petit Sénateur Castelin; mais ce n'est pas un exemple à suivre; & lorsque je parle de ménager avec douceur l'éclat d'un affront aussi sensible que celui-là, je ne conseille pas de sacrifier son honneur à un vil intérêt, & de prendre deux mille écus d'un beau-père, comme a fait lâchement Langolius, pour se couvrir de turpitude, & se charger d'un enfant de la façon d'un autre.

#### TIMAGENE.

Voilà donc les qualitez que vous demandez d'un Mari, pour entretenir la paix domestique avec sa Femme; & vous les rentermez dans ces quatre: avoir de l'estime pour elle, l'empêcher d'empiéter l'autorité qui appartient au Mari, avoir pour elle une douceur complaisante, & se ménager dans sa jalousie.

#### ARISTIPE.

Je suis persuadé que si un Homme fait un emploi prudent de ces quatre qualitez que je viens de vous expliquer, elles lui suffiront pour vivre dans un repos agréable, pourvu qu'il ait une Femme raisonnable. Mais pour entretenir ce repos domestique, un des grands moyens est que la  
for.

fortune soit bien établie, & le coffre bien garni: car la prospérité donne un air tranquille, comme l'indigence donne du trouble, & de l'inquiétude. Il faut donc présentement examiner les devoirs du Mari dans la conduite qu'il doit tenir pour sa fortune, car comme c'est à lui à tenir le timon de la barque, & que tout ce que fait ordinairement la Femme, c'est de ramer sous ses ordres pour arriver à bon port, il doit y apporter plus de précaution, plus de vigilance, & plus d'industrie.

T I M A G E N E.

Passons donc, s'il vous plaît, à cette conduite qu'il doit tenir pour l'établissement de sa fortune.

A R I S T I P E.

Le premier devoir du Mari envers sa Femme, touchant les biens, c'est d'avoir soin que sa dot soit promptement, nettement, & entièrement acquitée, pour ne point laisser par une mauvaise queue, les semences d'un Procès domestique, ou à soi-même, ou à une veuve, ou à des enfans; & si votre aieul eût eu cette précaution, il ne se seroit pas jetté dans des labyrinthes de chicanes, qui ont bouleversé ses affaires & détruit sa fortune, & celle de son beau-pere.

T I M A G E N E.

Ce point n'est pas difficile à exécuter & peu de personnes, ce me semble, y manquent.

## ARISTIPE.

La seconde chose est que, quelque prudence qu'il ait, comme il peut arriver que ses affaires tournent mal, & de manière qu'il verroit tout son bien abîmé; il doit regarder celui de sa Femme, que je suppose une Femme raisonnable, comme une ressource assurée pour sa subsistance; & qu'ainsi, pour ne point envelopper cette ressource dans le hazard, que ses propres biens peuvent courir, il faut qu'il fasse deux choses: l'une d'employer utilement la dot, & l'autre de ne jamais exiger de sa Femme aucun engagement, si un avantage évident & sûr ne l'y oblige, ou si la nécessité de se tirer d'un mal plus considérable ne l'y contraint.

## TIMAGENE.

Vous faites plaisir aux femmes, d'interdire aux maris l'abus du bien qu'elles lui apportent.

## ARISTIPE.

Si Drusus n'avoit point mal-à-propos engagé sa femme dans tous ses emprunts, n'auroit-il pas eû après son vaisseau brisé un esquif pour se sauver du naufrage? & Tobie & Regulus n'ont-ils pas fait leurs affaires avec plus de jugement, lorsque l'un dans sa banqueroute, & l'autre dans le renversement de ses affaires, ont fait paroître leurs femmes, qui un Contrat de Mariage à la main, ont emporté le plus  
clair



clair des effets qui restoient & dont aujourd'hui leurs maris subsistent tranquillement, & de maniere qu'ils ne trouvent ni dans leurs meubles, ni dans leurs tables, ni dans leurs habits aucun changement de leur dernier état à leur première fortune.

### T I M A G E N E.

Ils n'ont fait que ce que l'on pratique aujourd'hui fort communément, qui est de mettre à couvert sous le nom d'une femme, ce qu'on a pris à ses créanciers. Mais quand le mari a satisfait à son devoir, touchant l'assurance du bien de sa femme, que doit-il faire ?

### A R I S T I P E.

Il faut que le mari régle la dépense de sa maison à proportion de ses revenus ; en sorte que la sortie ne passe jamais l'entrée : car aussi-tôt qu'un Homme commence à entamer par sa dépense courante le fond de son bien, il est presque impossible que jamais il revienne à son premier point ; à moins qu'il ne lui arrive des fortunes inespérées : parce que les revenus ne viennent pas avec exactitude ; & quelques mesures que l'on prenne pour la dépense, il survient tant d'incidens qui l'augmentent, qu'on trouve toujours au bout de l'année l'entrée plus foible, & la sortie plus forte, qu'on ne se l'étoit imaginée.

Mais pouvez-vous demander à un jeune homme qui entre dans le monde, & qui se voit engagé dans les divertissemens qui accompagnent la jeunesse; pouvez-vous, dis-je, lui demander qu'il règle sa dépense, comme vous le desirez?

ARISTIPPE.

Si l'on ne s'impose cette règle tout en entrant dans le Mariage, il est difficile de trouver l'occasion de la faire: La raison est, que la femme qui aime naturellement le luxe, dépense dans ces commencemens avec d'autant moins de réflexion qu'ordinairement elle est dans un âge, qui n'est pas capable d'en prévoir les conséquences: & qu'il n'est pas aisé de lui faire prendre un autre pied que celui sur lequel on l'a laissé mettre d'abord. Ainsi le jeune homme qui veut avoir attention à l'établissement solide de sa maison, doit dès l'abord se régler, & mettre sa Femme sur le pied d'une dépense qui puisse être toujours également soutenue,

TIMAGENE.

Mais croiez-vous que l'esprit d'une femme puisse se réduire comme l'on veut à une dépense modérée?

ARISTIPPE.

Il faut disposer sa dépense de manière qu'une Femme puisse y trouver sa satisfaction; c'est-à-dire, les choses qui sont dues

à son extérieur, suivant son bien & sa qualité. Car s'il est dangereux pour l'intérêt de souffrir qu'une Femme vous ruine par la licence d'une dépense folle, il n'est quelquefois pas moins dangereux pour l'honneur, de lui refuser les choses qui sont dûes à la décence extérieure, de crainte qu'elle ne cherche des voies de traverse, pour avoir ce qu'elle ne tire pas à droiture.

## T I M A G E N E.

Mais si un Homme a une Femme qui le persécute continuellement pour le forcer à des dépenses excessives sur le fait du luxe; & qu'il ne puisse acheter la paix qu'en la satisfaisant: Comment fera-t-il?

## A R I S T I P E.

Mélor, fils d'un Libraire, avoit plus de cent mille écus de bien: Il épousa Hyparete, qui lui apporta une alliance noble, peu de biens, beaucoup de coqueterie, & une passion dereglée pour le luxe. Il fut assez fou pour donner dans tous les caprices d'une folle: Elle changea quatre fois en un an d'ameublement & d'équipage, & la richesse de ses habits effaçoit tout ce qui étoit fort au dessus de sa condition. Enfin, ayant en quatre ans consumé tout le bien de son Mari, dès qu'il ne pût plus fournir à ses extravagances, elle s'en fit séparer; & pour retirer une certaine dot, supposée par le Contrat, elle absorba tout ce qui restoit à ce malheureux; l'ayant laissé languir sur

le pavé, dans la dernière indigence, elle prévint enfin, par une mort prompte, la consommation de ce qu'elle avoit retiré, & laissa à ses enfans quelques écailles de toutes les huîtres qu'elle avoit mangées. Et voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont pas assez de force d'esprit pour prescrire à une Femme une dépense réglée.

## TIMAGÈNE.

Mais enfin, si vous en eussiez rencontré une du caractère d'Hyparète, de quelle manière en auriez-vous usé?

## ARISTIPE.

Je me ferois bien gardé de faire le Mèlor; mais avec prudence j'aurois essayé de lui faire entendre raison; & si elle eût persisté à n'en point avoir, je lui aurois taillé ses morceaux: & si elle ne s'en contentoit pas, & qu'elle voulût jeter le trouble dans la maison, jela laisserois crier dans son appartement séparé, & irois chercher du repos dans le mien.

## TIMAGÈNE.

Je tombe d'accord que Mèlor auroit mieux fait de rompre avec Hyparète dès ses premières folies, que de se voir comme il est réduit depuis plus de six lustres, à la dernière misère.

## ARISTIPE.

Ce n'est plus aimer une Femme que de se ruiner par folle complaisance pour elle, en immolant son bien, & la fortune

ne de ses enfans , à ses dépenses extravagantes.

**T I M A G E N E.**

L'on trouveroit bien , que je croi , de ces Femmes extravagantes dans leurs dépenses capricieuses , si elles trouvoient des Hommes d'une folle complaisance.

**A R I S T I P E.**

On en trouve encore plus que vous ne croyez , les unes plus & les autres moins : mais après que l'Homme marié a fixé sa dépense selon son pouvoir , il faut que suivant sa profession & sa capacité il emploie son industrie pour se pousser à une fortune plus grande que celle avec laquelle il entre dans le monde ; & l'amour qu'il a pour sa femme , & le desir d'élever ses enfans , doivent être deux aiguillons continuels pour exciter sa vertu à trouver des moyens justes de grossir le fonds de son bien , & d'en augmenter ses revenus.

**T I M A G E N E.**

Vous ne voulez donc pas qu'il soit comme nôtre indolent Voisin , Monsieur Camille , qui s'étant marié avec vingt-mille écus , & trouvé une Femme qui lui a donné autant , a placé le tout , & lui logé & meublé , s'est fait cent cinquante écus de revenu par mois . qu'il consomme juste , à ne rien faire ni lui ni sa femme , que dormir , manger & se promener , inutile au public & au particulier , sans emploi ;



sans négoce , & sans industrie.

ARISTIFE.

Vous me parlez d'un Homme qui sortira du Monde sans savoir pourquoi il y étoit venu ; & il n'y a qu'une forte capitation qui pût le rendre de quelque utilité à l'Etat. C'est un tres-mauvais modèle à suivre : ôtez moi ces Hommes qui n'ont ni le courage ni l'industrie de se pousser. J'aime encore mieux celui , qui par sa ruine devient utile à quelqu'autre ; mais cette répé- dité indolente qui croise le bras à un homme , & lui attache les mains dans le sein , comme dit le Sage en parlant du paresseux ; c'est ce que je ne puis supporter. Il faut donc qu'un homme emploie son industrie pour se pousser à une meilleure fortune que celle qu'il a ; mais je ne vous donne point ici de règles sur cette industrie , puisqu'il n'y a qu'à prendre toutes celles que j'ai répandues dans mes Entretiens , touchant les moiens d'arriver à la fortune , dans toutes les différentes Professions qu'on peut embrasser.

TIMAGENE.

Ainsi vous réduisez, à ce que je vois , tous les devoirs du mari , touchant la fortune , à cinq choses ; Toucher sans contestation la dot de sa femme ; En faire un emploi solide ; Ne la point engager ; Regler la dépense de sa maison sur son revenu , & employer son industrie suivant sa Profession pour augmenter son bien.

ARIS-

ARISTIPPE.

Songez qu'en vous parlant de régler la dépense, & de se procurer la tranquillité domestique, j'y comprends une chose tres-importante, qui est le soin qu'un mari doit apporter pour écarter de chez lui tous les defordres qu'apportent le jeu, l'excès des plaisirs; & sur tout le commerce des sociétez dangereuses.

TIMAGENE.

Vous voulez donc qu'une Femme ne voie que des Femmes.

ARISTIPPE.

Ah! que dites-vous? C'est la société de certaines Femmes, qui est bien plus contagieuse que celle de tous les Hommes ensemble: Il y a des empoisonneuses d'ames qui se glissent auprès des jeunes Femmes, & qui sous prétexte de les flater, portent dans leur esprit par de pernicioeux conseils, une malheureuse contagion, qui leur insinuë le mépris d'un mari, l'esprit de domination, & enfin, celui du divorce, & qui, pour y arriver, les engagent insensiblement dans des dépenses folles dont elles profitent. Car ne croiez pas, mon fils, que ce soient les Hommes qui corrompent le plus les Femmes. Elles sont en garde contr'eux, mais ce sont les Femmes qui se corrompent le plus les unes les autres; & dès qu'une de ces corruptrices s'est emparée de l'esprit tendre & facile

d'une jeune personne, sous le voile de la confiance: c'est un miracle si elle ne la perd. Il faut donc qu'un homme prenne bien garde au caractère d'esprit des femmes qui approcheront la sienne, & prévenir & rompre toutes les sociétés de celles qu'il connoît brouillonnes, dépensières; & sur tout, fermer exactement sa porte à toutes celles qui sont séparées de leur mari, pour quelque raison que ce soit, n'y en aiant pas une qui ne desirât voir toutes les autres femmes dans le divorce.

#### TIMAGENE.

Vous me surprenez, de me dire qu'on doive plus se défier d'une femme auprès d'une femme, que des Coquets les plus déclarez: cependant, je comprends fort bien que ce que vous dites est véritable.

#### ARISTIPE.

Je vous en citerois presque autant d'exemples qu'on voit de femmes deréglées; & si toutes vouloient avouer la vérité, il y en a peu qui ne demeurassent d'accord qu'elles doivent leur dérèglement aux séductions d'une corruptrice. Le mari ayant donc satisfait à ces devoirs, pour établir son repos domestique & sa fortune; il en a encore d'autres à remplir qui concernent l'éducation de ses enfans, qu'il faut considérer en trois états; l'un regarde leur nourriture & entretien, l'autre leur instruction,

&

& l'autre leur destination & leur établissement.

**T I M A G E N E.**

Ces devoirs ne sont-ils pas communs à l'Homme & à la Femme?

**A R I S T I P E.**

Oui ; & je veux bien ici les confondre tous deux, quoique les devoirs du pere partent d'un amour plus noble, & ceux de la mere d'un amour plus tendre. Mais entrons dans leur premier devoir, qui est celui de la nourriture & de l'entretien. Il ne faut point que jamais un pere se chagrine de se voir chargé d'un grand nombre d'enfans, puisque par les secours de la Providence, qui n'abandonne pas les moindres petits oiseaux, on voit d'ordinaire que les familles les plus nombreuses sont celles qui prospèrent le plus ; l'union y est plus grande, & comme ils font plus d'amis ils se les communiquent ; & même il est rare qu'entre plusieurs quelqu'un ne s'avance & n'aide à pousser les autres : Ainsi je soutiens, & l'experience est pour moi, que la multitude des enfans est une bénédiction ; que c'est outrager Dieu que de s'en plaindre, qu'il faut l'en louer, & en confier le succès à sa Providence.

**T I M A G E N E.**

Il est vrai que j'ai oui dire, que le pere du grand Testerdar Ophis se lamentoit de se voir neuf enfans vivans, & si  
Dieu.









Dieu lui avoit ôté le premier, tous les autres se feroient-ils vûs dans la haute fortune qu'ils ont faite ?

## ARISTIPE.

Mille autres exemples vous le confirmeront. Voiez le Médecin Querquetulanus, de quelle manière il a placé quatorze enfans, & quelle satisfaction il a de leur union & de leurs établissemens. Voiez au contraire Monime, qui se défiant de la Providence, & se voyant quatre filles & deux fils, a forcé les quatre filles d'entrer en Religion, & un fils de prendre le froc, pour avancer le seul cadet, dont elle a reçu mille insultes, & qui a fait enfin, malgré elle, un mariage si infame, qu'elle a été forcée de le desheriter. Quelque nombre d'enfans que Dieu donne, il faut les recevoir avec plaisir & confiance, & les nourrir, & les entretenir tous, suivant le bien & la qualité du pere, sans y apporter ni une lâche épargne qui les avilisse, ni de ces excès extravagans qui leur donnent de l'orgueil, & qui excitent la risée de ceux qui les voient.

## TIMAGENE.

Il est vrai qu'on se railloit dans nôtre College, de ce fils du Banquier Chrysolaus, qui à l'âge de douze ans brilloit tout galonné d'or & sous des vestes magnifiques, parmi tant de fils d'illustres Magistrats, contents de la simplicité propre d'un drap uni.

ARI.

## ARISTIPPE.

Il faut dès leur jeunesse porter les enfans à la vertu par la modestie & par la tempérance, & on ne peut leur imprimer trop l'une & l'autre. Il ne suffit donc pas de penser à soutenir la vie animale qu'on leur a donnée & de nourrir & vêtir leurs corps, il faut songer à donner à leurs ames la pâture & les ornemens, c'est à dire les instructions nécessaires pour se distinguer vertueusement dans la profession qu'ils voudront embrasser, & c'est sur cela qu'un pere ne doit rien épargner. Car les biens qu'il laisse à ses enfans peuvent se perdre; mais quelque infortune qui leur arrive, les sciences & la vertu leur restent toujours.

## TIMAGENE.

Je suis persuadé qu'un enfant est plus obligé à son pere des bonnes instructions qu'il en a reçues que non pas de la bonne nourriture qu'il lui aura donnée.

## ARISTIPPE.

Autant que l'ame est par dessus le corps, autant la bonne instruction est par dessus la bonne nourriture. Mais la premiere & la plus utile de toutes les instructions, c'est de leur donner un bon exemple. Le fils d'Apicius n'a pas plutôt quitté la bouillie, que son pere lui apprend à distinguer la finesse des ragouts & la delicatessé des différentes sèves des vins; & vous voulez qu'un jour il soit sobre? Celui de Jovius remue le cor-  
net

net & trois dez d'une main, qui est à peine-  
assez forte pour le soutenir, & vous preten-  
dez qu'il ne jouëra pas? La fille de Corinne  
prend plaisir à copier les billets doux de sa  
mere & sçait le nom de tous ses galans, &  
pleure de ce qu'on ne l'habille pas d'or &  
de velours comme elle; & elle croit comme  
la folle Ecreviffe, que sa fille prendra une  
autre route que celle qu'elle lui trace?  
Celle d'Hispulle n'a pas dix ans que sa me-  
re se fait un plaisir de la voir à table avec el-  
le, chanter, choquer le verre, & trinquer  
le muscat & les liqueurs; & vous vous ima-  
ginez qu'un jour elle n'aimera pas la table  
jusqu'à l'excez? Non, non, croyez qu'il  
n'y a pas de plus pernicieux corrupteur de  
la jeunesse que le mauvais exemple de ceux  
qui ont autorité, comme le dit parfaite-  
ment Juvenal: *Citiùs nos corrumpunt vitiorum  
exempla domestica magnis, cum subeunt  
animos auctoribus.*

## TIMAGENE.

Cependant ne tomberez-vous pas d'ac-  
cord que Nerine est tres-sage, quoi qu'e-  
levée auprès d'une mere qui étoit dans le  
plus grand des debordemens; & Arbaſte  
n'est-il pas un des plus grands Economes  
du monde, quoi que son pere ait été le  
plus fou des dissipateurs?

## ARISTIPE.

C'est un miracle, ou ce sont des ames  
qui par des dispositions antipathiques ou par  
bonté



Bonté de nature, ont pris horreur de la conduite qu'ils voyoient devant leurs yeux; comme d'autres par une mauvaise pente au vice, y sont entraînez malgré toute la vertu de ceux dont ils sortent. Mais pour ce qui regarde la destination des enfans & leur établissement, il faut que les pere & mere ne contraignent jamais leur inclination, car la nature, comme je vous l'ai déjà dit ailleurs, nous donne pente aux choses auxquelles nous sommes propres: tel feroit parfaitement son devoir dans l'Épée qu'un pere force d'entrer dans l'Eglise pour en avancer un autre qu'il met dans la Robe, & qui feroit plus propre à se cacher dans un froc. Mais lorsqu'enfin la resolution est prise sur la destination, il est du devoir des peres de faire ce qu'humainement ils peuvent pour les bien établir, sans faire la sottise de se dépouiller jusqu'à se mettre à la miséricorde de leurs enfans, qui sont presque toujours ingrats, & impatiens de se voir liberez d'un devoir qu'ils regardent comme un fardeau.

T I M A G E N E.

Je ne sçai quelle manie a introduit cet aveulement des peres d'aller à pié dans leur vieillesse pour mettre la jeunesse en carrosse; de se mettre en chemise pour la couvrir d'habits superbes, & de renverser l'ordre de la nature en rendant la vie des peres dependante des bonnes graces de leurs enfans.



C'est une rage d'ambition que la police & la raison ne sçauroient corriger, & plus pechent à l'égard de leurs enfans par excès que par défaut. L'avare Madame Michelle a laissé jusqu'à cinquante & soixante ans languir ses fils dans la misere sans vouloir leur rien donner. Mais pour cette marâtre sans amour & sans nature, combien de peres se font sottement, comme le vieux Philinte, dépouillez de leurs Charges & de tous leurs autres biens pour en revêtir un indigne fils, en se retenant une pension avec laquelle ils sont morts de misere, par les chicanes ingrates dont les ont payez leurs enfans dénaturez.

T I M A G E N E.

C'est-à-dire qu'il faut qu'un Pere & une Mere gardent un milieu dans l'établissement de leurs enfans, en sorte qu'ils songent premierement à s'affurer pour eux-mêmes un fond solide de subsistance, & cette reserve assurée, faire tout ce qu'humainement ils peuvent pour leur avancement.

A R I S T I P E.

Il faut fuir l'infamie de Madame Michelle & l'aveuglement de Philinte. Mais entrons presentement dans les devoirs de la femme, & voyons ce qu'elle est obligée de faire pour concourir avec son mari & au repos Domestique & aux soins qu'il prend pour l'établissement de leur fortune commune.

## T I M A G E N E.

Puisque les devoirs sont communs à l'égard des enfans, il suffit que vous m'expliquiez les autres.

## A R I S T I P E.

Je reviens au passage de l'Apôtre qui renferme tout le devoir de la femme dans l'obéissance qui lui est prescrite; & en effet comme le repos domestique n'est troublé que par la division des sentimens des deux parties, & que cette diversité de sentimens n'est qu'un défaut de soumission qui est une désobéissance actuelle, il est aisé de voir que Dieu ne pouvoit donner à la femme une Loi plus juste ni plus utile que de lui commander comme il a fait expressément d'obéir à son mari.

## T I M A G E N E.

Mais ne mettez-vous pas des bornes à cette obéissance.

## A R I S T I P E.

Je n'y en mets aucune sinon celles que la conscience & l'honneur y mettent; mais tant que l'un ou l'autre ne sont point blessez, il faut que la femme ait pour les volontez de son mari une complaisance parfaite, qui consiste à connoître & penetrer ses desirs, les prévenir & s'y conformer, de maniere que les deux volontez n'en paroissent qu'une seule. Mais cette complaisance pour être parfaite demande trois choses; un grand respect pour son mari: une douceur.

ceur insinuante, & une grande dextérité à éviter de lui donner aucun sujet de chagrin. Elle aura du respect aussi-tôt qu'elle aura de l'estime & qu'elle réfléchira que son mari est le Chef de sa maison, qu'elle n'a de l'éclat & de l'honneur que par la participation de celui de son mari, & qu'elle lui a été donnée pour aide & non pas pour maîtresse. Mais son intérêt propre la doit porter à ce respect, puisqu'elle doit se mettre en tête qu'elle ne sera respectée de ses enfans ni de ses domestiques, qu'à proportion du respect qu'elle aura pour son mari.

T I M A G E N E.

Et la raison, s'il vous plait.

A R I S T I P E.

C'est que tout d'un temps, il y a dans la famille une certaine subordination établie qui met l'homme au dessus de la femme, & tous les deux au dessus des enfans & des domestiques. Or dès que les inférieurs voyent que l'ordre est renversé & que la femme manque à son devoir, l'exemple de sa faute les porte à faillir aussi: outre qu'une femme manquant au respect qu'elle doit, s'atire indubitablement des chagrins de la part du mari; de sorte que les domestiques voyant qu'elle n'est pas elle-même appuyée du Maître, se donnent la licence de ne la pas respecter. Ainsi une femme n'a pas un moyen plus seur de maintenir sa famille dans le respect qui lui est dû; que de

demeurer elle-même dans le respect qu'elle doit ; & c'est ce que le sage Timon disoit à son aigre femme lors qu'elle venoit se plaindre à lui du mépris de ses valets. Respectez-moi , Madame , lui disoit-il , & vos domestiques vous respecteront.

T I M A G E N E.

Il parloit fort juste & il faut être folle de croire qu'on peut exiger des autres ce que l'on ne rend pas soi-même.

A R I S T I P E.

La douceur insinuante est la seconde qualité qui doit être attachée à la complaisance ; elle consiste à ne jamais parler avec aigreur à son mari , bien loin de s'emporter jusqu'aux injures , à entrer dans tout ce qu'il souhaite , à seconder ses plaisirs innocens , faire un accueil agreable à ses amis , ne point prendre de fausses alarmes sur sa conduite , le caresser avec autant de tendresse que de modestie , & lui faire concevoir & par ses paroles & par ses actions qu'elle ne veut point usurper d'empire sur lui ; & c'est un moien seur de l'avoir tout entier : car enfin toute femme se doit mettre en tête , & je vous l'ai déjà dit , que plus elle montre qu'elle veut être maîtresse , moins elle y parvient , & moins elle témoigne vouloir prendre cette autorité , plus son mari la lui abandonne. Ce n'est donc jamais , ni par aigreur , ni par hauteur qu'elle établira sa domination ; mais à force de s'insinuer par une  
dou-



douceur complaisante dans l'esprit d'un mari, qui ne veut jamais qu'on lui arrache ce qu'il veut bien donner volontairement.

T I M A G E N E.

Ce sentiment est naturel, & pour moi je vous avouë, que plus je verrois qu'une femme voudroit avec hauteur usurper l'empire de ma maison, plus je l'en éloignerois; mais au contraire, plus elle me complairoit, plus je lui laisserois d'autorité.

A R I S T I P E.

La raison est naturelle, car lors qu'une femme est dans une parfaite complaisance pour un mari, il regarde la volonté de cette femme comme la sienne propre, & ainsi en la laissant gouverner, il croit gouverner lui-même : mais au contraire, lorsqu'elle montre une volonté opposée, on met tous ses efforts à l'empêcher de se rendre maîtresse. Outre le respect & la douceur, la complaisance demande encore une grande prudence, pour éviter toutes les occasions de chagriner un mari, soit par des paroles outrageuses qui sont indignes d'une femme d'honneur, soit par des reproches piquans, soit par des contradictions odieuses, soit enfin par des actions qui lui déplaisent, ou par la veuë des personnes qui lui font de la peine.

T I M A G E N E.

Et vous pensez que les femmes du siècle pourront porter leur complaisance jusqu'à  
se



se priver de la vûë de ce qui leur agréé. Vous croyez que l'hypocrite Sophronie quittera le comerce de tant de frocs dont elle remplit sa maison & qui déplaisent si fort à son mari; que Nafidie fermera sa porte au jeune Abbé Coridon, dont son Epoux ne peut souffrir la Perruque poudrée, les éclats de rire, les entretiens coquets, & les petites minauderies; que le gros Fermier Therfandre sera congedié par la belle Arfinoé, & qu'elle voudra bien se refoudre à perdre tous les bijoux & les bons repas dont il regale; que l'Histrienne du Rocant....

## ARISTIPE.

Ne me nommez pas davantage de folles; ce n'est pas pour les incorrigibles que je parle, mais pour celles qui veulent chercher dans leur repos domestique la felicité du mariage, & qui ne peuvent arriver à ce repos que par une parfaite complaisance, ni l'avoir parfaite qu'elles n'ôtent de la vûë de leurs maris tous les objets qui lui déplaisent, quelque agrément qu'elles puissent y trouver; il ne faut pas aussi qu'un mari de sa part exige d'une femme, qu'elle se prive de ce qui peut contribuer à ses plaisirs innocens: mais la complaisance de l'une attirant la complaisance de l'autre, ils ne doivent que chercher à concourir à leur mutuelle satisfaction.

116 L'ÉCOLE DU MONDE.  
TIMAGENE.

La paix domestique ainsi établie de la part de la femme par sa parfaite complaisance pour son mari, quels devoirs exige d'elle l'établissement de leur fortune ?

ARISTIPPE.

Comme c'est sur la vigilance du mari & sur son travail que roule l'acquisition extérieure du bien : c'est sur l'économie de la femme que roule le menagement intérieur de la dépense domestique. Le mari doit travailler en gros à la fortune, & la femme y doit travailler en détail : son devoir est donc d'exécuter avec prudence ce que le mari a réglé avec sagesse, & le faire sans avarice fardive & sans inutile profusion. Elle doit en ce qui la concerne fuir dans ses habits, dans son équipage si elle en a, & dans ses meubles, ces excès de luxe & de magnificence qui épuisent le coffre, & qui forcent souvent à se priver du nécessaire pour s'abandonner au superflu.

TIMAGENE.

C'est-à-dire que vous voulez qu'elle marie suivant sa condition, la modestie avec la propreté, & qu'elle n'ait rien que le bon goût n'approuve, & rien que l'envie puisse condamner.

ARISTIPPE.

C'est fort bien dit ; il faut que sa table empêche son mari d'aller chercher à vivre ailleurs. Qu'elle ne soit ni somptueuse  
dans

dans l'excez , comme la veut la gloutonne Vulturie , ny sordide comme celle de la sordide femme du malheureux Macrin. Quant à ses domestiques , il faut qu'elle n'épargne rien pour les avoir vertueux & fideles , & à quelque prix qu'on les achete de cette trempe ils sont toujors à bon marché. Je veux que sans superfluité , ils soient honêtement nourris , proprement vêtus , & exactement payez ; qu'aucun artisan ne soit porté à décrier vôtre maison par la privation ou par les trop longs reculemens de ce qui luy est dû , mais qu'elle ne soit pas aussi la dupe de la subtilité de ceux qui travaillent pour elle. Qu'elle fuye la société de ces coquettes de profession , ou de ces femmes de mode , qui ne cherchent qu'à se distinguer par leurs folles dépenses ; qu'elle regarde le gros jeu comme une des plus dangereuses pestes du monde , & que jamais elle ne se laisse toucher à cette ambitieuse manie , qui fait souhaiter tout ce qu'on voit aux autres de brillant & de nouveau.

## T I M A G E N E.

Voilà justement ce qui perd la plûpart des femmes ; elles ne voyent pas plûtôt une étofe nouvelle aux Tuilleries que sans consulter l'état de la bourse de leurs maris , elles l'assassinent jusqu'à ce qu'il ait satisfait à l'envie d'en avoir une semblable.

## ARISTIPE.

Tarquinie fut voir il y a quelque-tems la Duchesse Elvire, & luy vit un lit & le reste de l'ameublement d'un nouveau modele, & d'une richesse qui répondoit à sa qualité. Elle retourna chez elle, gemit aux côtez de son mari, & luy refusa ses caresses, jusqu'à ce que sachant le sujet de son chagrin, il fut assez fat, pour luy en faire faire un du même goût & de la même richesse; mais ce n'est pas le plus funeste effet de leur envieuse ambition.

## TIMAGENE.

Et quoy donc?

## ARISTIPE.

Je trouve bien plus coupables celles qui sans examiner leur pouvoir ne donnent point de repos à un mari qu'elles ne l'ayent forcé à s'accabler sous le poids d'une charge qui est au dessus de son bien. Arcas épousa Fabricie; il avoit vingt-mil écus & elle luy en apporta fort peu davantage; il crut faire un coup assez hardi de se donner une charge dans le petit Senat, & quoyque ferré, il y trouvoit le moyen d'aller au bout; mais il n'y fut pas deux ans que persecuté par l'ambition de cette femme, il fut obligé de mettre tout son bien à s'en donner une dans le Senat superieur, il fallut prendre une maison plus proportionnée à la nouvelle qualité, doubler les laquais, & avoir moitié moins de revenu; de sorte qu'en fort peu  
de

de tems ruiné de fond en comble, il fallut crever comme la miserable grenouille, dont je veux vous conter l'avanture.

F A B L E

De la Grenouille & du Bœuf.

**C**hercher par son merite à pousser sa fortune,  
Et vouloir devenir plus riche & plus puissant  
Que l'on ne le fut en naissant,  
**C**est une ambition & loüable & commune.  
Mais sans se consulter vouloir  
Entreprendre au delà de son petit pouvoir,  
N'avoir qu'un goujon dans sa bourse  
Et dans un seul repas devorer un Turbot,  
Comme le gros Fermier Gripot  
Qui du riche Pactole a dans ses mains la source  
Lever Carosse, & n'avoir pas  
De quoy se donner une chaise,  
D'une charge éclatante, endosser l'embaras,  
Pour y vivre mal à son aise.  
**C**'est droit à l'hospital courir avec fracas.  
Ainsi quelques douces amorces  
Qui viennent s'offrir à vos sens  
N'allez point petit Nain sur le pas des Geans  
Pousser au delà de vos forces,  
Et faire ce que fit un petit animal  
Qui s'en trouva fort mal.  
L'amoureux Jupiter, qui souvent envelope  
Sa grandeur sous un faux manteau,  
Pour enlever la Belle Europe,  
S'étoit enfermé sous la peau

D'un Taureau, ( fine,

Mais d'un Taureau plus blanc que n'est l'yvoire  
Des plus gros, des plus gras, la Lune sur le front,  
L'œil noir & bien ouvert, le regard vif & prompt,  
Et beaux pendans tombans sur sa large poitrine,



Souple jarret, pié bien fendu  
 Et dans ce plaisant équipage  
 Se promenoit sur le rivage  
 Impatient d'y voir son objet attendu.  
 Sur ce rivage étoit un petit marécage  
 Où Latone depuis long-tems,  
 Avoit pour se vanger d'un insolent outrage  
 En grenouille changé d'éfrontez payfans,  
 De cette race pullulée  
 L'onde bourbeuse étoit peuplée  
 Et toutes avoient conservé  
 De leur antique orgueil la première insolence.  
 Une à dos vert & blanche pance,  
 Vers le puissant Taureau qu'elle avoit observé  
 En sortant du marais s'avance  
 Et franchit la terre à grans sauts,  
 Tandis que sa fille legere  
 La suit, mais à bonds inégaux  
 Comme Ascagne suivoit son pere,  
 En fuyant d'Ilion, les murs un peu trop chauds.  
 Près du Dieu revêtu de ridicule forme  
 Arrive la Grenouille & d'un œil curieux,  
 Mais tout à la fois envieux  
 Examine sa taille énorme,  
 Quoy! donc, quoy! disoit-elle en son superbe cœur.  
 Faut-il que l'ingrate nature,  
 M'ait refusé cette grandeur?  
 Mais je sçauray bientôt en reparer l'injure  
 Et je vais par d'heureux esfors  
 Si bien enfler mon petit corps  
 Que Bœuf n'aura pas l'avantage  
 De me traiter jamais de petit animal.  
 Regarde, ajouta-t-elle à sa fille, je gage,  
 Que tu vas voir mon corps au corps du Bœuf égal.  
 Dans cette impertinente idée  
 Sur ces quatre pattes guindée  
 Retenant son haleine & gonflant son poulmon  
 Son dos un peu s'élève en bosse,

Et

Et bien , s'écria-t-elle, enfin suis-je aussi grosse  
Que ce puissant Taureau; non, dit la fille, non.  
Il s'en manque beaucoup, elle se gonfle encore.

Et dit, y suis-je? point du tout,  
Dit la fille : Parbleu, j'y suis donc pour le coup  
Dit la mere en s'enflant; Nullement. Ah pecore,

Quoy ! je n'en viendrois pas à bout ?  
Sur les doigts de ses pieds, alors elle s'élève,  
Et s'enfle tout à coup si fort,

Que dans l'effort

Sa pance creve.

J'adresse à vous cette leçon,

Femmes dans le luxe élevées,

Oh ! combien parmi vous voit-on

De folles Grenouilles crevées ?

### T I M A G E N E.

L'exemple est un des plus grands corrupteurs du monde; il est vray qu'une petite bourgeoise, n'a pas plutôt veu qu'une chose sur celle qui est au dessus d'elle qu'elle veut en avoir autant, & si peu qu'elle trouve un mari souple & condescendant, elle se met bien tôt sur le pié de se mesurer avec sa supérieure, & enfin, elle creve comme la Grenouille, faute d'avoir de quoy soutenir la depense à laquelle elle s'engage.

### A R I S T I P E.

C'est la Veuve Gardenote de la Comedie d'Esope; il est peu de femmes qui ne soient gangrenées de ce mal: Celuy, dit le Sage, qui a rencontré une bonne femme, a rencontré une bonne chose; mais où la

rencontre-t-on? celui à qui la fortune benigne l'a accordée, doit la bien conserver, car la prunelle de son œil n'est pas si précieuse qu'un trésor de cette nature; c'est le père & la mère qui donnent le bien: mais c'est Dieu seul, qui donne la bonne femme, & c'est un rare présent de sa main. La couronne du mari est une femme qui l'aime: mais l'usage a bien prévalu sur le devoir, & il semble qu'une femme ne fasse aujourd'hui profession d'épouser un homme, que pour ne le plus aimer dès qu'elle lui doit d'obligation son amour.

#### TIMAGENE.

Je croy que c'est que l'esprit né naturellement libre, abhorre toute contrainte, & que l'amour sur tout est ce qui veut agir plus librement; ainsi dès que le cœur se revolte contre la nécessité qui le veut forcer, & cherche une nouvelle pente vers un nouvel objet.

#### ARISTIPPE.

C'est la source de tous les désordres qui bouleversent les ménages: mais la chose est assez réciproque du côté des hommes; & à vous dire le vrai, je ne sçay rien de plus rare en ce monde, qu'un homme & une femme, qui tous deux de concert s'aiment long-tems & réciproquement: car il y en a toujours l'un des deux qui commence à se dégoûter & son dégoût produit bien-tôt un effet semblable dans le

cœur

cœur associé; mais que voulez-vous? tout ce qui est terrestre & mortel est inconstant & sujet au changement. L'inconstance fait une partie du plaisir de l'esprit humain; il ne trouve point de remède plus efficace contre les ennemis de la vie, que la variété des lieux & des actions, & il n'y a rien de si agréable dans les choses de la terre, qui ne devienne ennuyeux s'il est sans changement.

## T I M A G E N E.

Si cette inconstance se rencontre dans toutes les actions des hommes; il me semble qu'elle se trouve encore plus dans ses amours qu'en aucune autre chose.

## A R I T I P E.

Toutes les passions de l'homme ne sont que de differens amours pour differens objets, & l'inconstance n'est qu'un changement d'objet à nôtre amour. Licidas aimoit sa Charge & le tumulte de la ville; il l'a quittée & s'est retiré à la campagne, il n'y aime plus que la paix & l'oïveté; c'est que son inclination a changé d'objet. Il en est de même dans l'amour: mais puisque nous tombons à propos sur cette matiere, & que nôtre temps est fini, nous reprendrons après le souper le fil de cet Entretien, & je vous feray voir ce que c'est que l'amour & les desordres de cet-

te

224 L'ÉCOLE DU MONDE,  
te passion , qui est le grand Mobile de  
toute la machine du comerce du mon-  
de.

TIMAGENE.

Je suspendray avec plaisir l'impaticn-  
ce que j'ai des entretiens que vous m'a-  
vez promis , pour écouter celuy de l'a-  
mour.

ARISTIPE.

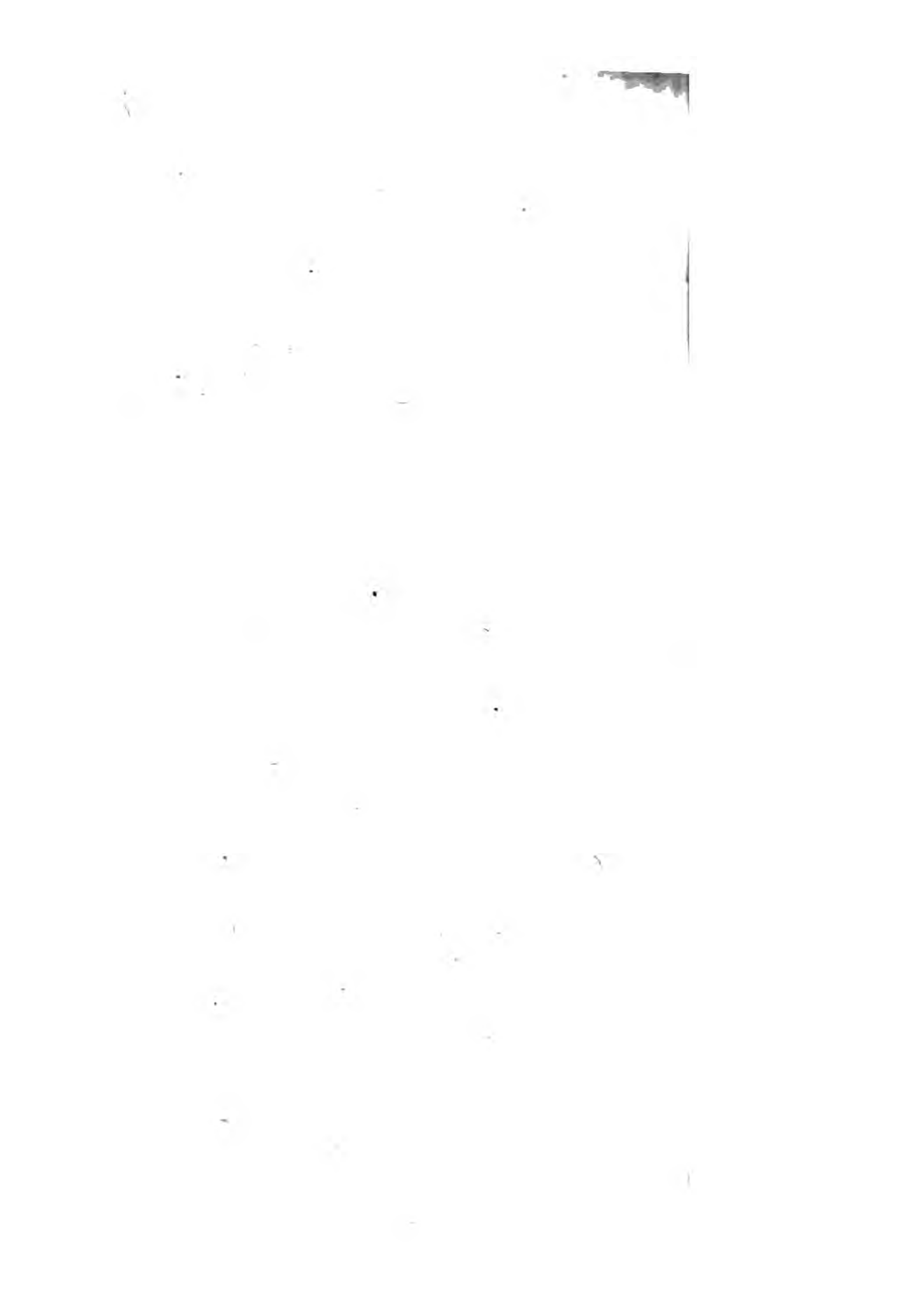
Allons souper.

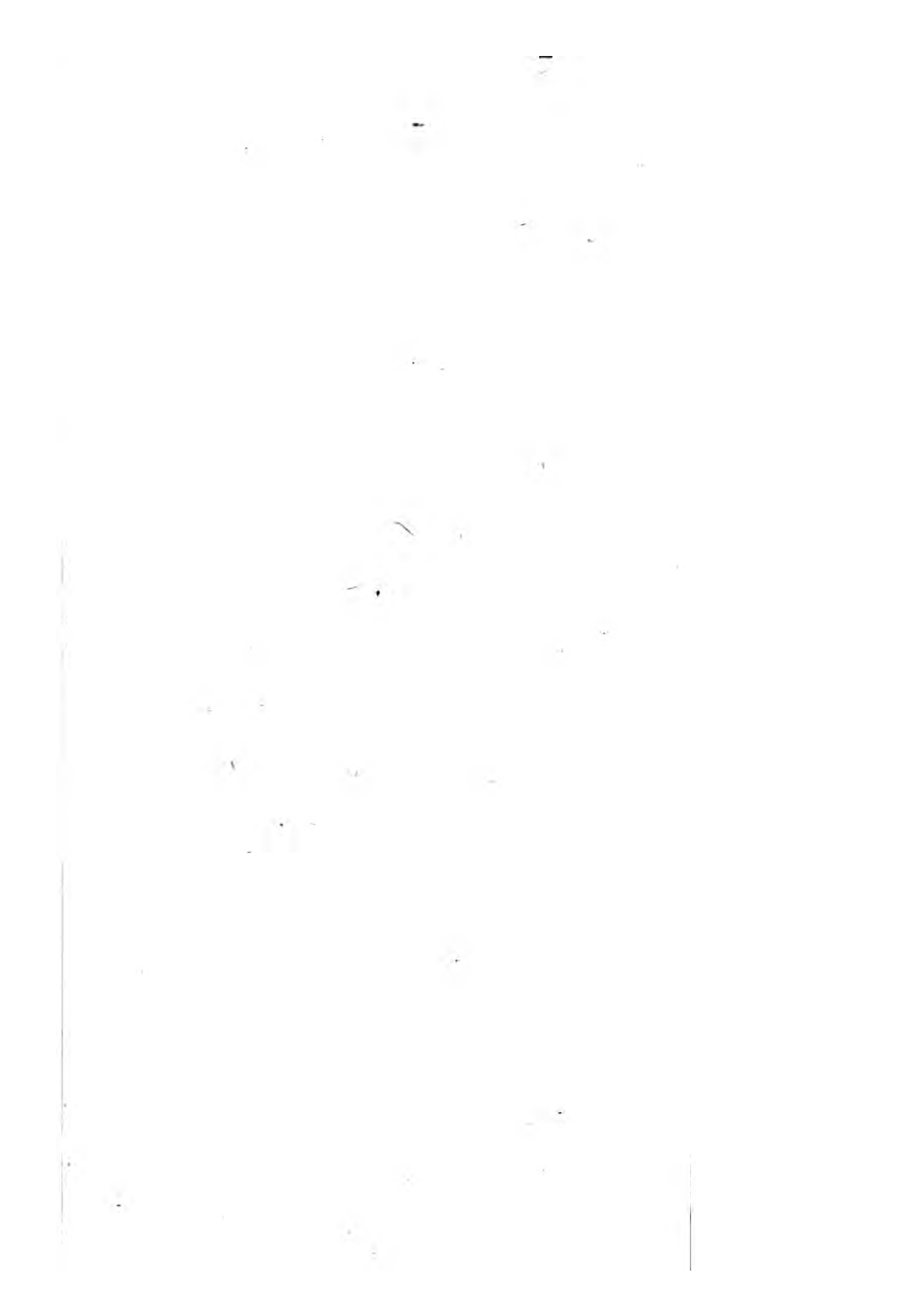
*Fin du Seizième Entretien.*

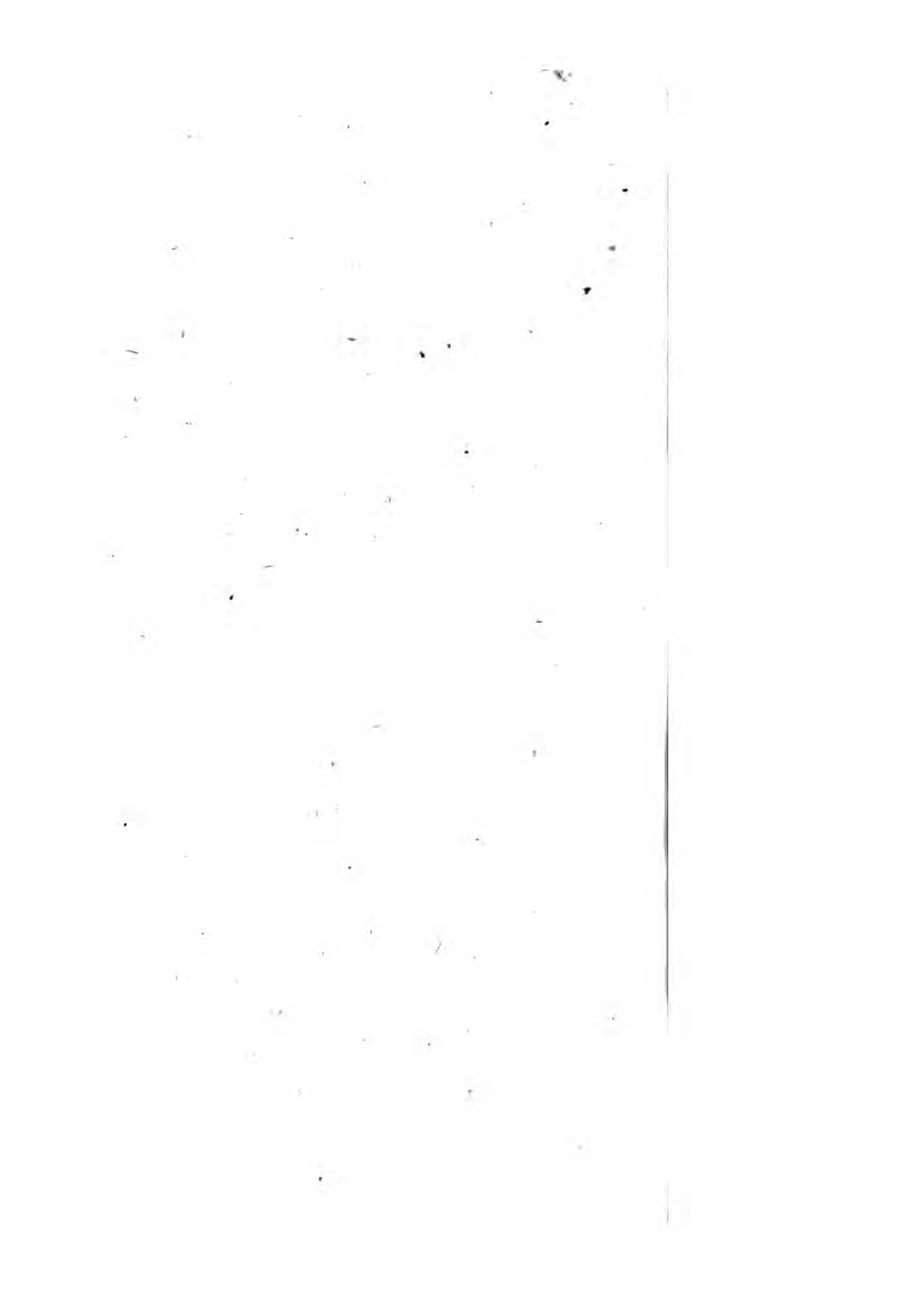


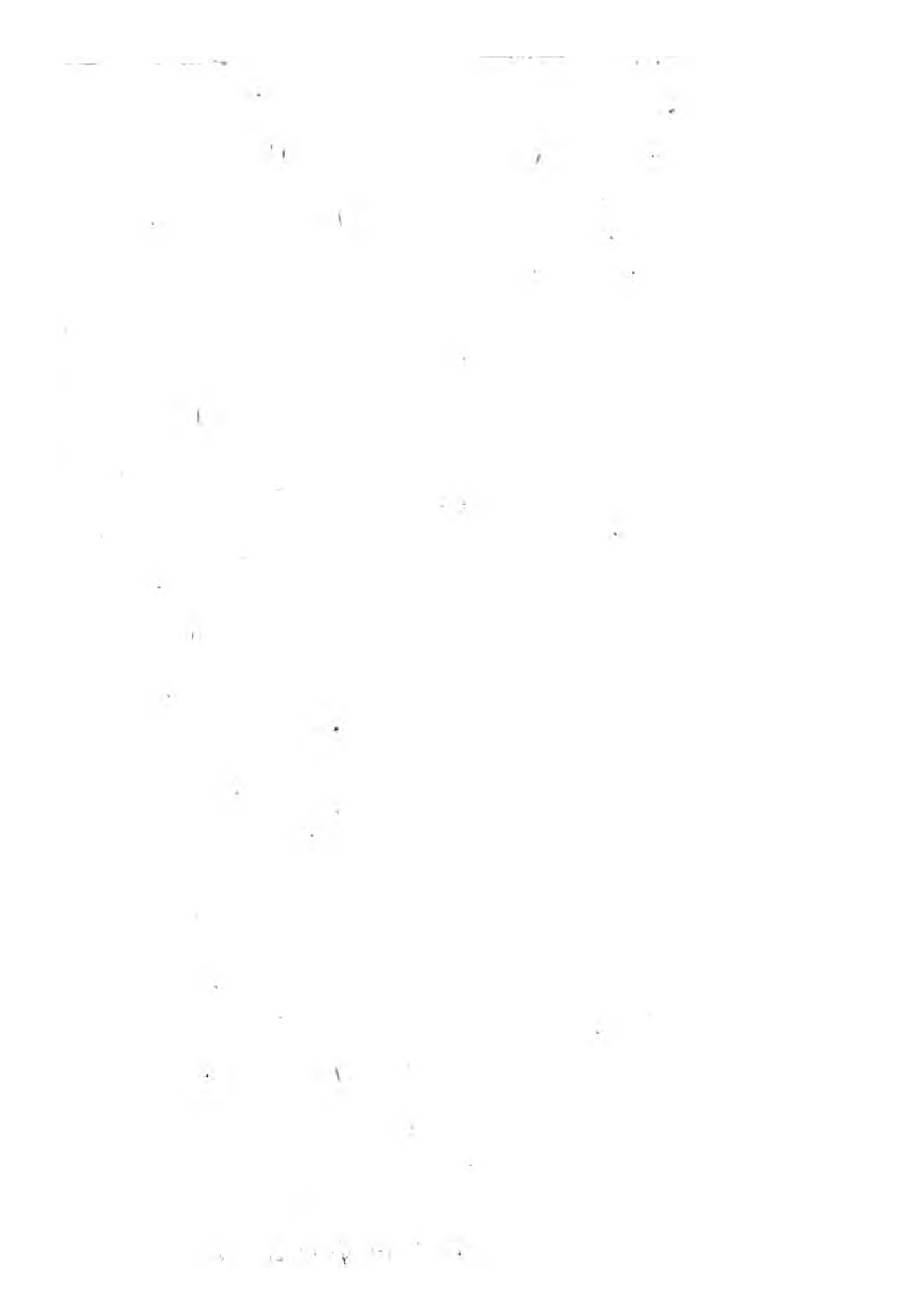


100













1937

1937

1937

1937

1937

1937

1937

1937

